

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

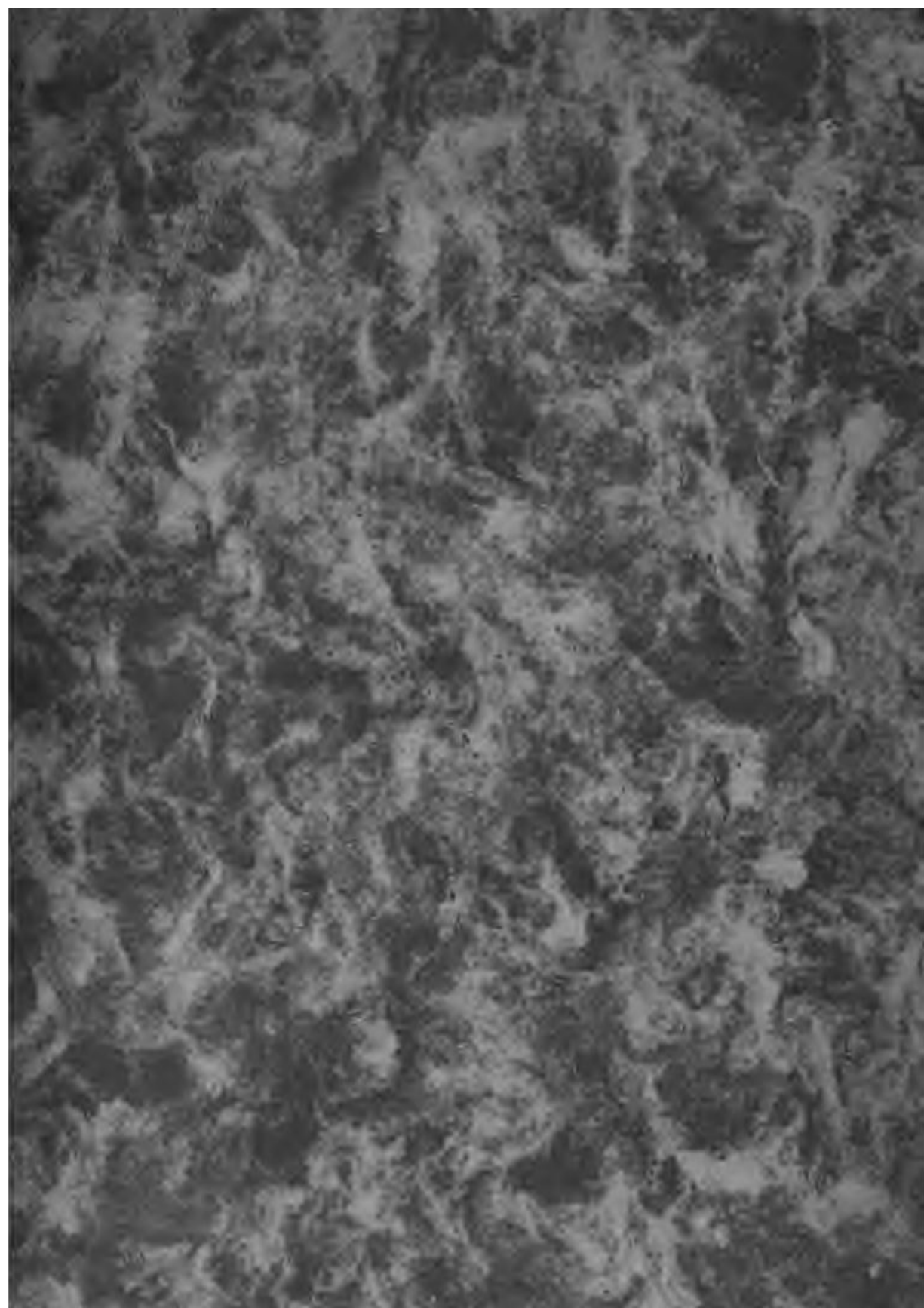
Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>



The text on this page is estimated to be only 20.86% accurate

HOOVER INSTITUTION on War, Révolution, and Peace



The text on this page is estimated to be only 16.07% accurate

* • ' , • f ^ » OBSERVATIONS SUR LA GUERRE DANS LES
COLONIES

The text on this page is estimated to be only 14.05% accurate

'• ■> '!■•. .. - ., . • ^ : .r DROITS Di^ iOSPRODUCTION ET DE
TRADUCTION RÉSERVÉS ». ■• ■ ..n

The text on this page is estimated to be only 15.69% accurate

OBSERVATIONS SI'R LA i Guerre dans les Colonies
Organisation — Exécution CONFÉRENCES AITE8 A L'ÉCOLE
SUPÉRIEURE DE QUCRRE PAK Le Lieutenant-Colonel DITTE 0£
L'INFANTERIE COLONIALE ^WK

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

r

Le Ministre de la guerre m'ayant désigné pour exposer aux officiers détachés à l'École supérieure de guerre (je tiens à remercier les chefs de section pour leurs précieuses considérations sur l'organisation des expéditions coloniales, je me suis préoccupé de grouper, avec méthode et dans un ordre logique, un certain nombre d'idées et de renseignements relatifs à cette question. Le programme de ces Observations ayant reçu l'approbation de plusieurs de mes chefs et de beaucoup de mes camarades, j'ai pensé pouvoir les livrer à la publicité et, par conséquent, à l'examen et à la discussion. Quelle que soit d'ailleurs la valeur de ces notes, leur lecture ne peut manquer d'intéresser les officiers des troupes coloniales et suscitera certainement, chez beaucoup d'entre eux, des réflexions utiles. Les renseignements recueillis par les officiers de la Section technique des Troupes coloniales au cours de leurs divers travaux m'ont considérablement facilité la rédaction d'une partie de cette étude, et je suis heureux de pouvoir remercier ici ces précieux collaborateurs du concours dévoué qu'ils m'ont toujours apporté pendant les trois années que j'ai passées au milieu d'eux.

Paris, le 15 avril 1904. A. DITTE.

The text on this page is estimated to be only 27.53% accurate

SOMMAIRE Introduction 7 Particularités des guerres coloniales
11 Personnel 31 Transports maritimes. — Embarquements et
débarquements. 81> Lignes de communication 121 Moyens de transports
147 Matériel 801 Conduite des opérations 25^ Observations tactiques. ,
28^ Pacification et organisation d'un pays 309 Organisation des troupes
coloniales 333 Table des MATIÈRES 367

I[^]TRODUCTIO[^] • » * *'. » [^] ■ * •• ». V • • * i • ■ - r ' • * •. " [^] . ' s - ' ,
* • * • • [^] %' - ■ 7. . ■ ' _ • 't. • ■ f. • • ■ S rr - 'Ki • » *H » *f> Nous ne
pensons pas qu'il soit nécessaire d'inèister sûr * ■ • ■ ■ • . rinlérêt que
présente Télucle de la guerre aux colonies; Timi[^] portance et l'opporlunilc
de celle étude paraissent l'une et l'autre indiscutable[^]. « Les expéditions
coloniales, dit le lieutenant-colonel Reibell dans la préface du livre qu'il a
consacré à son camarade Lamy, ont attiré désormais les activités qui ne
trouvaient plus leur emploi immédiat dans la pacifique Europe. Elles sont
devenues ainsi, non pas la pépinière ni l'école du hanJ.; commandement,
mais une admirable pierre de touche

IXTRODrCTIOX et vivace sur lequel viendront se greffer plus tard, s'il y a lieu, les dons supérieurs du chef. » La France a participé depuis trente ans au grand mouvement d'expansion coloniale qui a poussé toutes les nations de l'Europe à chercher, dans les contrées moins civilisées, un champ d'action pour leurs capitaux et le trop-plein de leur population. Cette reconstitution de notre domaine colonial nous a coûté de gros sacrifices en hommes et en argent; elle a nécessité de véritables guerres, des expéditions longues et difficiles, de rudes colonies et un nombre considérable de petites opérations qui nous offrent, aussi bien que les expéditions coloniales étrangères, une mine de renseignements inépuisable. Ce domaine colonial n'est pas complètement pacifié et organisé; plus d'une fois, sans doute, il nous faudra encore donner la chasse aux pirates et aux rebelles, réprimer des soulèvements plus graves, nous défendre peut-être contre des voisins encouragés et soutenus par les nations rivales. L'ère des guerres coloniales est loin d'être terminée, et, si il est vrai de dire que le nombre des pays et des populations qui ont échappé jusqu'à présent à la pénétration de la civilisation européenne a considérablement diminué, il faut s'empresse d'ajouter que la rivalité des nations entre elles au point de vue colonial se présente aujourd'hui avec un caractère d'acuité qu'elle n'a jamais eu, en raison de la nécessité où elles se trouvent de chercher des débouchés de plus en plus nombreux à leur industrie et à leur commerce. Le théâtre des guerres futures sera donc vraisemblablement plus souvent qu'autrefois transporté aux colonies, avec cette particularité nouvelle toutefois, que les adversaires qui s'y ren

INTRODUCTION 9

contreront à l'avenir auront souvent une organisation militaire et un armement équivalents. Bien des questions de politique mondiale restent d'ailleurs à régler, desquelles la France ne saurait se désintéresser; leur solution peut d'ici jour à l'autre nécessiter l'intervention militaire française loin de la mère patrie, et c'est faire œuvre de prudence patriotique que de s'y préparer. Le moment est donc venu de donner à l'étude de la guerre coloniale l'importance qu'elle mérite, d'en réunir et d'en conserver précieusement les traditions, de grouper en abondance les renseignements et documents utiles à méditer qui permettront d'établir, relativement à ce genre de guerre, un corps de doctrine basé sur l'expérience du passé. Cette étude est d'autant plus indispensable que la préparation joue, dans les expéditions coloniales plus que partout ailleurs, un rôle prépondérant, plus considérable que la conduite même des opérations. La guerre coloniale ne saurait, bien entendu, échapper aux grands principes de l'art militaire, et la logique comme le bon sens exigent, là comme ailleurs, qu'on approprie les moyens au but, qu'on se renseigne au loin, qu'on se garde de près, qu'on se couvre dans les directions menacées, qu'on économise ses forces et qu'on les concentre à un moment donné en un point déterminé en vue de l'effort final qui doit vaincre la résistance de l'adversaire et lui imposer sa propre volonté. Mais les multiples particularités des expéditions coloniales ne sauraient empêcher que, par l'analogie des situations et des difficultés rencontrées, par la similitude des adversaires et de leurs procédés, des obstacles à vaincre et des moyens

10 INTRODUCTION à employer, elles ne constituent dans leur ensemble une guerre vraiment spéciale, soumise à certaines règles bien définies et donnant naissance à un certain nombre de principes auxquels il est indispensable de se conformer et qu'on ne peut méconnaître sans les plus graves inconvénients et sans s'exposer aux plus douloureuses surprises. c .
■> •." • V

CHAPITRE I PARTICULARITÉS DES GUERRES

COLONIALES Caractères généraux de la guerre aux colonies. —

Conditions d'exécution. — Importance de la préparation. — Le

commandement. Caractères généraux de la guerre aux colonies. La guerre coloniale diffère de la guerre ordinairement pratiquée en Europe par un certain nombre de conditions spéciales d'exécution dont les principales sont indiquées ciaprès : 1° La lutte est transportée loin de la métropole, ce qui nécessite le transport par mer de la presque totalité des éléments, troupes, animaux et matériel, dont il faut par conséquent prévoir non seulement rembarquement et le débarquement, mais aussi l'installation et l'aménagement à bord pour des traversées de longue durée, exécutées souvent dans des conditions fort difficiles. Quand on a voyagé par gros temps sur des paquebots confortablement installés, on se rend facilement compte de ce que peut être, par une mer démontée ou même par beau temps avec les températures qu'on subit dans la mer Rouge, la situation d'un millier d'hommes de troupe et de 150 ou 200 animaux entassés sur un même navire et condamnés,

12 LA GUEBBE DANS LES COLONIES I ■ pendant trente ou quarante jours, à une immobilité presque absolue; s'il s'agit de rapatriements avec des malades, l'installation demande encore plus de soins et Ton imagine aisément ce que pourrait devenir une pareille situation si tout n'avait pas été prévu à l'avance et si toutes les précautions n'avaient pas été prises pour éviter des épidémies dont les effets seraient désastreux. Lorsque les effectifs à embarquer sont considérables, la question des transports maritimes prend une très grande importance. Pendant la campagne de Madagascar, le total du corps expéditionnaire envoyé de France en avril et mai 1895 comprenait : 658 officiers et assimilés, 14.773 hommes de troupe, 041 chevaux de selle, 0.870 mulets et un nombreux matériel. Il fallut pour son transport, en dehors de l'utilisation des services réguliers, affréter et aménager trente paquebots et trois navires spéciaux pour le gros matériel. La durée moyenne des traversées fut d'un mois environ. Pendant la guerre du Mexique, 38.493 hommes, 5.724 animaux et 25.948 tonnes de matériel furent successivement expédiés de la métropole, ce qui nécessita cent-treize voyages de bâtiments de guerre ou de commerce. î.*. ?• v ■ ^■i.: La récente guerre du Transvaal a donné lieu à des transports beaucoup plus considérables. Du 1" juillet 1899 au 31 mars 1900, quarante-neuf voyages CMil été faits entre l'Inde et rAfricjue du Sud pour transporter

LA GUEBKE DANS LES COLONIES 13 10.809 hommes de troupe, environ 3.000 followers et 8.910 chevaux et mulets. Du 20 octobre 1899 au 9 juin 1900, deux cent trente-quatre transports ont été dirigés d'Angleterre sur le Cap, ayant à bord 188.141 hommes, 36.333 chevaux, 409 canons et 1.951 voitures. A la même date on avait expédié 34.000 chevaux achetés en Australie, dans la République argentine et à la NouvelleOrléans et plus de 75.000 mulets venant d'Amérique, d'Italie et des Indes. Les transports d'hommes et d'animaux ayant continué jusqu'à la fin de la guerre, on peut se faire une idée du mouvement total de navires qu'ils ont nécessité. 2"* Le théâtre des opérations est généralement situé dans un pays insalubre où le soldat européen, rapidement affaibli par la fièvre et l'anémie, voit sa force de résistance considérablement diminuée. Le moral lui-même est vite atteint et les effectifs disparaissent avec une incroyable rapidité, si des mesures énergiques et sagement prévoyantes ne sont pas prises à temps pour enrayer le mal. Au début de la guerre du Mexique, le petit corps français avait, avant même que les opérations fussent commencées, un chiffre d'indisponibles supérieur au dixième de l'effectif (335 indisponibles pour 3.000 présents). Le docteur Home, qui prit part à l'expédition anglaise de 1873 contre les Ashantees, estimait, dans un rapport officiel, qu'une troupe européenne choisie, débarquée seulement le jour de la mise en marche, vis-à-vis de laquelle toutes les précautions sanitaires auraient été prises et opérant seulement pendant six semaines ou deux mois, devait compter sur 40 p. 100 d'indisponibles au moins, à l'exclusion des blessés et abstraction faite d'une épidémie toujours possible. Les pertes du corps expéditionnaire de Madagascar, dues ■ / .. *

14 LA GUERRE D'AFRIQUE LES COLONIES en presque totalité à la maladie, s'élevèrent, pour le personnel combattant seulement, au chiffre de 4.613, soit 30 p. 100 environ de l'effectif. La campagne n'avait cependant duré que cinq mois et avait été faite pendant la saison la plus favorable. 3° Les renseignements sur la nature du pays et sur ses ressources sont le plus souvent fort incomplets, soit que la campagne ait dû être entreprise sans préparation suffisante, soit qu'il ait été impossible de s'en procurer; et pourtant, dans bien des cas, les difficultés rencontrées sont telles qu'il y aurait grand intérêt à les connaître à l'avance. Dans l'expédition du Chitral, en janvier-avril 1895, les Anglais se trouvèrent aux prises, à travers les montagnes de l'Afghanistan, avec des difficultés de marche inouïes; la petite colonne Kelly (4 à 500 hommes), en se portant de Gilgit sur Chitral, faillit être engloutie dans la neige au Shandur Pass; un de ses détachements mit quatorze heures pour faire 16 kilomètres. La division Low, qui était partie de Peshawar se dirigeant également sur Chitral, dut franchir quatre hautes chaînes de montagnes de 3.050 à 6.100 mètres et trois grandes rivières, avec des convois qui n'utilisèrent pas moins de 30.000 animaux de bât (chameaux, mulets, poneys, ânes et bœufs). Pendant la campagne de Madagascar, la colonne française dut marcher et subsister pendant plusieurs mois à travers un pays montagneux, absolument dénudé, sans cultures A sans villages, presque sans bois et sans eau. Si la colonne eût opéré sur le versant est de l'île, entre Tamalave et Tananarive, elle se fût heurtée à des difficultés de terrain comparables à celles que les Anglais^ rencontraient à la même époque au Chitral. 4* Les voies de communication dont on peut disposer dans

LA GUERRE DAXS LES COLONIES 15 les expéditions coloniales sont presque toujours insuffisantes; souvent elles font complètement défaut. Quand elles existent, elles se réduisent généralement à de simples pistes serpentant à travers les terrains les plus difficiles, tantôt au milieu des bois et des marécages, tantôt dans des gorges inaccessibles. La marche à la file indienne s'impose et produit, dans les colonnes et dans leurs convois, des allongements excessifs qui nécessitent un fractionnement judicieux et des mesures de sécurité spéciales. Dans la marche de la division. Lorsque il est question plus haut, le 11 avril 1895, la brigade d'Algerfeld (environ 5.000 hommes et 4.000 animaux) mit plusieurs heures à franchir le Kalgola-Pass, en raison de l'étroitesse du sentier. Pendant la marche de la colonne légère d'Andriba sur Tananarive, il fut rarement possible de s'avancer autrement qu'à la file indienne. Aussi, bien que les départs eussent lieu chaque matin au petit jour, l'arrivée à l'étape ne se faisait guère avant 2 heures après-midi et, cependant, la moyenne des distances parcourues ne fut pas supérieure à 15 kilomètres. Au Tonkin, sur un bon sentier de la région de Cao-Bang ou du Cai-Kinh par exemple, une colonne comptant 600 fusils, une pièce de 80 approvisionnée à cent coups, une petite section de munitions de 15 à 20.000 cartouches et huit jours de vivres, n'occupe pas moins de 7 à 8 kilomètres, depuis ses éclaireurs jusqu'à l'arrière-garde. 5" Les difficultés du terrain sont d'autant plus sensibles que les lignes d'opérations s'allongent souvent d'une façon démesurée. Dans la plupart des expéditions anglaises en Afghanistan, les colonnes ont dû se porter à 3 et 400 kilomètres de leurs bases d'opérations; à Madagascar, la ligne de communica

16 LA GUERRE DANS LES COLONIES lions atteignit près de 600 kilomètres à travers un pays complètement dépourvu de ressources. Pendant la campagne du Soudan (1884-85), la ligne de communications des Anglais, du Caire à Dongola, ne mesurait pas moins de 1.603 kilomètres; de Dongola à Korti et Metemmeh, il y avait encore 500 kilomètres à parcourir et environ 200 kilomètres de ce dernier point à Kartoum. 6* On comprend que, dans de telles conditions, la question des transports prime toutes les autres et qu'il faille être prêt à utiliser toutes les ressources disponibles : transports fluviaux, voitures, animaux de bât et coolies. Aussi est-il indispensable que la plus grande partie du matériel soit appropriée aux plus imparfaits de ces moyens de transport et soit par conséquent divisible, autant que possible, en éléments de poids assez faible pour constituer la charge de deux hommes et même parfois d'un seul homme dans les pays où, comme en Afrique occidentale et centrale, les fardeaux sont placés sur la tête. 7* Enfin, l'adversaire qu'on est appelé à rencontrer dans les expéditions coloniales est des plus variés par son caractère, son armement, son organisation militaire, sa tactique, ses moyens en général. Mais, qu'il s'agisse des races noires de l'Afrique, des tribus montagnardes de l'Afghanistan, des Chinois ou des Annamites, le défaut d'organisation et d'armement est toujours compensé par le nombre, une bravoure incontestable, une parfaite connaissance du pays et, souvent aussi, par un véritable talent militaire chez certains chefs. Les expéditions coloniales abondent en exemples de surprises qui attestent combien il est important d'être toujours sur ses gardes, vis-à-vis d'un ennemi très mobile et insaisissable. Les Anglais en ont fait la dure expérience pendant la guerre du Zululand par exemple, où le camp d'Isandlana

LA GUEBSE DAXS LES COLONIES 17 ■♦—fi I r.fui enlevé
par surprise, le 22 janvier 1879, par les Zulus de ■ Celtivayo; 50 officiers,
806 sous-officiers et soldats anglais cl un nombre égal de soldats indigènes
furent massç^crés .: seuls, quelques hommes montés de ïa garnison
parvinrent à s'échapper et apportèrent la nouvelle de ce désastre. • En
résumé, la guerre coloniale esl principalement caractérisée par
Véloignemenl du théâtre des opérations, par son insalubrité, par le manque
de ressources locales et par l'absence ou Vinsullisance des voies de
communication, qui complique d'une manière considérable la question des
transports, des ravitaillements et des évacuations. La diversité des
situations, du terrain, des obstacles, des ressources est, d'ailleurs, telle qu'on
ne peut songer à prévoir une organisation qui convienne à toutes les
circonstances et qu'on doit chercher, dans la constitution du personnel et du
matériel, à former des éléments suffisamment souples pour permettre au
commandement de les adapter facilement, par de légères transformations, à
chaque cas par ticulier. Mais si les campagnes du Mexique, du Tonkin, du
Dahomey, de Madagascar, de Chine, les colonnes du Soudan, les
expéditions anglaises en Afrique, en Asie, etc., ont été exécutées dans des
conditions fort diverses, on est obligé de reconnaître qu'elles ont entre elles
de nombreux points communs. C'est à les fixer qu'il faut s'attacher pour en
dégager les principes qui pourront guider dans l'organisation de la guerre
coloniale de demain. Guerre col. *v «^ . .. • V^ '

18 LA GUEREE DANS LES COLONIES Conditions

d'exécution. L'étude des expéditions coloniales nous les montre entreprises et exécutées dans les conditions les plus diverses. Souvent elles n'ont eu pour but que de pacifier des régions révoltées, de donner la chasse à des bandes rebelles, de réprimer des soulèvements importants ou de mettre à la raison des voisins trop entreprenants. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1895 les Anglais furent amenés à entamer une seconde expédition contre les Ashanlees, dont le roi Prempeh refusait de se conformer aux clauses du traité conclu avec la Grande-Bretagne et attaquait les tribus placées sous le protectorat anglais. La guerre du Zululand en 1879 fut causée par les violations du territoire du Natal commises par les chefs zulus. La majeure partie des colonies faites au Tonkin, au Soudan ou en Afghanistan n'ont pas eu d'autres causes. Dans les expéditions de ce genre, les opérations se déroulent à proximité de régions occupées antérieurement et l'organisation se trouve grandement facilitée du fait de la possession d'une base d'opérations déjà installée. Les premières colonies sont constituées avec des éléments pris sur place. Les approvisionnements existent en partie, les renseignements sont nombreux, l'action politique est déjà engagée, les moyens de transport peuvent être facilement réunis. Bref, le commandement local peut, en toute connaissance de cause, procéder à la préparation et demander les renforts qui lui sont nécessaires et dont le débarquement est assuré à l'avance. Dans d'autres cas il arrive que, sans posséder sur place les éléments suffisants pour entamer les opérations, on dispose néanmoins d'un port de débarquement pouvant servir

LA GUERRE DANS LES COLONIES 19 de point d'appui et de quelques troupes régulières ou auxiliaires qui permettent d'en assurer la protection jusqu'à l'arrivée des renforts dont* l'envoi peut alors être hâté sans inconvénients. Tel a été le rôle joué à la Côte d'Or en avril 1873 par le détachement du colonel Harley, qui ne disposait, contre l'armée ashantee, que de 200 volontaires de Cape-Coast et d'un nombre égal d'auxiliaires haoussas. Immédiatement renforcé par un détachement de marins débarqués du Seagull, j1 reçut le mois suivant 110 soldats de marine et 300 hommes du West India Régiment, ce qui lui permit de faire face à une situation assez critique et d'attendre l'arrivée des éléments de la colonne expéditionnaire. A Madagascar, en 1894, notre situation était à peu près la même. Nous avions seulement quelques troupes à DiégoSuarez et le capitaine de vaisseau Bienaimé, chef de la division navale de l'Océan Indien, dut faire occuper Tamatavc (décembre 1894) et Majunga (janvier 1895) par quelques compagnies d'infanterie de marine venues de la Réunion et de Diego, ce qui permit de débarquer dans le second de ces ports, le mois suivant, l'avant-garde du général Metzinger, composée de : un bataillon de tirailleurs algériens, une batterie d'artillerie et une demi-compagnie du génie auxquels vint se joindre le bataillon de tirailleurs malgaches recruté sur place. Dans les cas que nous venons de signaler, le débarquement des troupes expéditionnaires se fait généralement sans aucune difficulté. Il en est d'ailleurs souvent ainsi, même lorsqu'on ne possède aucun point d'appui sur le théâtre de la guerre, à la condition toutefois que l'opération du débarquement ait été mûrement préparée et le secret gardé. Le débarquement de l'armée française à Sidi-Ferruch en 1830, celui des alliés à Oldfort en 1854, ceux des Anglais

20 I^K GUERRE DANS LES COLONIES à Ismaïlia en 1882, des Japonais à Weihaiwei en 1895, des Américains à Santiago en 1898 et, plus récemment des Japonais en Corée, se sont effectués sans donner lieu à aucune action de guerre (1). Le débarquement devra cependant parfois être exécuté sous le feu de l'ennemi et, par conséquent, sous la protection d'une escadre. L'opération est naturellement, dans ce cas, dirigée par la marine.

Importance de la préparation. Quoi qu'il en soit et quelles que soient les conditions dans lesquelles la campagne est engagée, il est indispensable que la préparation soit faite avec le plus grand soin, car, dans la guerre coloniale plus que dans toute autre, le manque de préparation suffisante se paie par des vies humaines. Et cette préparation minutieuse, qui est le meilleur gage de succès, doit comprendre non seulement l'organisation, dans les conditions les mieux appropriées aux circonstances, des corps combattants avec leurs hommes et leur matériel, mais aussi les dispositions nécessitées par les pertes considérables qui se produiront fatalement. La préparation, si soigneusement qu'elle soit faite, ne met d'ailleurs pas à l'abri de l'imprévu, qui, en matière d'expédition coloniale, exerce toujours son influence tyrannique. Les déboires du début de l'expédition de Madagascar en sont un exemple frappant. « Le gouvernement, * dont l'attention se trouvait éveillée depuis de longs mois sur l'éventualité d'une campagne de (1) On ne peut pas considérer le combat de Chemulpo comme une action de guerre ayant eu pour objet de protéger le débarquement.

LA GUEBJIE DANS LES COLONIES 21 guerre à Madagascar, n'avait pas attendu que les faits en eussent imposé l'évidente nécessité pour se préoccuper des moyens d'y faire face. Plus d'un an à Tavance, et presque simultanément, les deux ministres de la guerre et de la marine avaient mis la question à l'étude et le second de ces départements avait même fait reconnaître, avec la prudence et la discrétion qu'exigeaient les circonstances, les points de débarquement possibles ainsi que certaines des routes conduisant des côtes ouest et est de l'île à la capitale » Dans le but d'utiliser, en les contrôlant, ces diverses données, une commission mixte d'études fut constituée au mois d'août 1894 au ministère des affaires étrangères. Cette commission comprenait un représentant qualifié de chacun des quatre départements des affaires étrangères, des colonies, de la marine et de la guerre. » Elle déposa, le 29 août, un rapport contenant « im ensemble de propositions relatives à la constitution numérique du corps expéditionnaire, à la satisfaction de ses besoins essentiels et aux conditions éventuelles de sa marche sur Tananarive ». Dès la promulgation de la loi de crédits (7 décembre 1894), l'officier général désigné pour exercer le commandement éventuel de l'expédition fut appelé à Paris comme « président d'une commission temporaire dite d'organisation dont firent également partie le chef d'état-major et les chefs désignés des principaux services du corps expéditionnaire » (1). Les études préparatoires durèrent donc fort longtemps et la nécessité imposée par le climat de ne commencer les opérations actives qu'en mai 1895 procura le temps nécessaire pour faire une étude minutieuse de tous les détails de la préparation. La lecture du rapport officiel montre que ces (1) Rapport officiel. Les commissions dont il est question comprenaient un officier supérieur des troupes de la marine.

J2 LA GUEKBE DANS LES COLONIES f pendant trente ou quarante jours, à une immobilité presque absolue; s'il s'agit de rapatriements avec des malades, l'installation demande encore plus de soins et l'on imagine aisément ce que pourrait devenir une pareille situation si tout n'avait pas été prévu à l'avance et si toutes les précautions n'avaient pas été prises pour éviter des épidémies dont les effets seraient désastreux. Lorsque les effectifs à embarquer sont considérables, la question des transports maritimes prend une très grande importance. Pendant la campagne de Madagascar, le total du corps expéditionnaire envoyé de France en avril et mai 1895 comprenait : 658 officiw's et assimilés, 14.773 hommes de troupe, 041 chevaux de selle, 0.870 mulets et un nombreux matériel. Il fallut pour son transport, en dehors de l'utilisation des services réguliers, affréter et aménager trente paquebots et trois navires spéciaux pour le gros matériel. La durée moyenne des traversées fut d'un mois environ. Pendant la guerre du Mexique, 38.493 hommes, 5.724 animaux et 25.948 tonnes de matériel furent successivement expédiés de la métropole, ce qui nécessita cent-treize voyages de bâtiments de guerre ou de commerce. [.*'- V JL .•»•■ ■''' k '• « •

- La récente guerre du Transvaal a donné lieu à des transports beaucoup plus considérables. Du 1*' juillet 1899 au 31 mars 1900, quarante-neuf voyages ont été faits entre l'Inde et l'Afriejue du Sud pour transporter • *

LA GUERRE DANS LES COLONIES 13 10.809 hommes de troupe, environ 3.000 fowes et 8.910 chevaux et mulets. Du 20 octobre 1899 au 9 juin 1900, deux cent trente-quatre transports ont été dirigés d'Angleterre sur le Cap, ayant à bord 188.141 hommes, 36.333 chevaux, 409 canons et 1.951 voitures. A la même date on avait expédié 34.000 chevaux achetés en Australie, dans la République argentine et à la NouvelleOrléans et plus de 75.000 mulets venant d'Amérique, d'Italie et des Indes. Les transports d'hommes et d'animaux ayant continué jusqu'à la fin de la guerre, on peut se faire une idée du mouvement total de navires qu'ils ont nécessité. 2* Le théâtre des opérations est généralement situé dans un pays insalubre où le soldat européen, rapidement affaibli par la fièvre et l'anémie, voit sa force de résistance considérablement diminuée. Le moral lui-même est vite atteint et les effectifs disparaissent avec une incroyable rapidité, si des mesures énergiques et sagement prévoyantes ne sont pas prises à temps pour enrayer le mal. Au début de la guerre du Mexique, le petit corps français avait, avant même que les opérations fussent commencées, un chiffre d'indisponibles supérieur au dixième de l'effectif (335 indisponibles pour 3.000 présents). Le docteur Home, qui prit part à l'expédition anglaise de 1873 contre les Ashantees, estimait, dans un rapport officiel, qu'une troupe européenne choisie, débarquée seulement le jour de la mise en marche, vis-à-vis de laquelle toutes les précautions sanitaires auraient été prises et opérant seulement pendant six semaines ou deux mois, devait compter sur 40 p. 100 d'indisponibles au moins, à l'exclusion des blessés et abstraction faite d'une épidémie toujours possible* . Les pertes du corps expéditionnaire de Madagascar, dues I I •

14 LA GUERBE DAX3 LES COLONIES en presque totalité à la maladie, s'élevèrent, pour le personnel combattant seulement, au chiffre de 4.G13, soit 30 p. 100 environ de Teffectif. La campagne n'avait cependant duré que cinq mois et avait été faite pendant la saison la plus favorable. 3** Les renseignements sur la nature du pays et sur ses ressources sont le plus souvent fort incomplets, soit que la campagne ail dû être entreprise sans préparation suffisante, soit qu'il ait été impossible de s'en procurer; et pourtant, dans bien des cas, les difficultés rencontrées sont telles qu'il y aurait grand intérêt à les connaître à l'avance. Dans l'expédition du Chitral, en janvier-avril 1895, les Anglais se trouvèrent aux prises, à travers les montagnes de l'Afghanistan, avec des difficultés de marche inouïes; la petite colonne Kelly (4 à 500 honunes), en se portant de Gilgit sur Chitral, faillit être engloutie dans]fi neige au ShandurPass; un de ses détachements mit quatorze heures pour faire 16 kilomètres. La division Low, qui était partie de Peshawar se dirigeant également sur Chitral, dut franchir quatre hautes chaînes de montagnes de 3.050 à 6.100 mètres et trois grandes rivières, avec des convois qui n'utilisèrent pas moins de 30.000 animaux de bât (chameaux, mulets, poneys, ânes et bœufs). Pendant la campagne de Madagascar, la colonne française dut marcher et subsister pendant plusieurs mois à travers un pays montagneux, absolument dénudé, sans cultures A sans villages, presque sans bois et sans eau. Si la colonne eût opéré sur le versant est de l'île, entre Tamatave et Tananarive, elle se fût heurtée à des difficultés de terrain comparables à celles que les Anglais rencontraient à la même époque au Chitral. 4* Les voies de communication dont on peut disposer dans

LA GUEKBE DANS LES COLONIES

lo les expéditions coloniales sont presque toujours insuffisantes; souvent elles font complètement défaut. Quand elles existent, elles se réduisent généralement à de simples pistes serpentant à travers les terrains les plus difficiles, tantôt au milieu des bois et des marécages, tantôt dans des gorges inaccessibles. La marche à la file indienne s'impose et produit, dans les colonnes et dans leurs convois, des allongements excessifs qui nécessitent un fractionnement judicieux et des mesures de sécurité spéciales. Dans la marche de la division Low^dioAl il est question plus haut, le 11 avril 1895, la brigade Iff^alerfield (environ 5.000 hommes et 4.000 animaux) tenta de franchir le Kalgola-Pass, en raison de l'étroitesse du sentier. Pendant la marche de la colonne légère d'Andriba sur Tananari^e, il fut rarement possible de s'avancer autrement qu'à la file indienne. Aussi, bien que les départs eussent lieu chaque matin au petit jour, l'arrivée à l'étape ne se faisait guère avant 2 heures après-midi et, cependant, la moyenne des distances parcourues ne fut pas supérieure à 15 kilomètres. Au Tonkin, sur un bon sentier de la région de Cao-Bang ou du Cai-Kinh par exemple, une colonne comptant 600 fusils, une pièce de 80 approvisionnée à cent coups, une petite section de munitions de 15 à 20.000 cartouches et huit jours de vivres, n'occupe pas moins de 7 à 8 kilomètres, depuis ses éclaireurs jusqu'à l'arrière-garde. 5* Les difficultés du terrain sont d'autant plus sensibles que les lignes d'opérations s'allongent souvent d'une façon démesurée. Dans la plupart des expéditions anglaises en Afghanistan, les colonnes ont dû se porter à 3 et 400 kilomètres de leurs bases d'opérations; à Madagascar, la ligne de communication

2G LA GUERRE DAXS LES COLONIES » La deuxième brigade arrive le 4 décembre à un intervalle double de celui prévu, six semaines après le premier échelon, au lieu de trois; elle ne peut bouger du point de débarquement. Le train, qui ne suffit pas à ravitailler le premier échelon à Sénafé, serait incapable de porter des vivres pour un effectif plus fort. » Le mois de décembre est employé, sans grands résultats d'ailleurs, à apporter un peu d'ordre dans cette masse inorganisée du train et à mettre au travail les éléments les moins mauvais. » Le commandant en chef arrive à son tour le 7 janvier au lieu du commencement de décembre, qui aurait dû être la date de débarquement du troisième échelon et le signal du mouvement en avant. Au lieu de pouvoir presque immédiatement gagner la tête de sa colonne et lui imprimer son élan sur Magdala, il est à son tour cloué à la base d'opérations comme son avant-garde l'est à Sénafé. » En ce dernier point, qui doit être le grand magasin o'e ravitaillement, il n'arrive par jour, en plus de ce qu'exigent les besoins journaliers, qu'une réserve d'un jour de vivres; il faudrait attendre six mois pour y disposer de la réserve de six mois (juc l'on a projeté d'y avoir. On n'a même pas ces six mois à Zoulla, à peine la moitié, du moins pour l'effectif européen de l'armée. » La i< laillile » du train est complète. Tout est pour ainsi dire à recommencer. Mais l'œil du maître est là maintenant, et d'ailleurs on commence à voir arriver les moyens de remédier aux erreurs du début dont la situation actuelle n'est

LA GUEREE DANS LES COLONIES 27 L'imprévu, dirons-nous encore, est tel, que le but cherché ne paraît pas devoir être une organisation minutieuse répondant à un plan de campagne arrêté d'avance, mais plutôt une organisation largement conçue, prévoyant les besoins généraux et permettant de donner au commandant en chef des moyens, tout en lui laissant la plus grande latitude dans le choix de ces moyens et dans leur emploi. C'est ainsi que les Anglais ont toujours procédé vis-à-vis de lord Wolseley chaque fois que la confiance de son gouvernement l'a investi des fonctions de commandant en chef, contre les Ashantees, au Zululand, en Egypte et au Soudan égyptien. Il est absolument indispensable que toutes les questions concernant l'organisation des expéditions coloniales soient longuement étudiées à l'avance, car la rapidité d'exécution, qui procure toujours de grands avantages matériels et moraux, est fonction de la préparation. Il faut donc que la mobilisation et l'embarquement d'un certain nombre de bataillons avec leur matériel de première nécessité soient préparés à l'avance pour qu'ils puissent être transportés d'urgence en un point quelconque de notre domaine colonial. Il faut également qu'une partie au moins des matériels de débarquement, de transport, etc., qu'on ne pourra pas se procurer au dernier moment, soient emmagasinés à proximité des ports d'embarquement. Il faut que la livraison, l'achat ou la réquisition de tout le matériel qu'il est possible de se procurer dans les magasins de la guerre ou dans l'industrie, ainsi que les approvisionnements de toute nature, soient prévus à l'avance dans un plan de mobilisation afin de pouvoir être expédiés rapidement et avec méthode. Il faut surtout, dans cette préparation, savoir profiter des enseignements du passé et de l'expérience des guerres antérieures.

'4^ 28 LA GUE&BE DANS LES COLONIES Le

Commandement. Mais ce n'est pas tout, « de ne rien laisser à la fortune de ce qui peut lui être ôté par conseil et par prévoyance », il faut aussi respecter le principe de la responsabilité pleine et entière du chef et laisser, dans la plus large mesure possible, la préparation aux mains de celui qui doit assurer l'exécution. Les aléas qui surgissent journellement de tous côtés dans les campagnes coloniales et auxquels il faut parer immédiatement rendent la tâche du commandement très délicate; cette tâche exige, de la part de celui qui l'assume, une indomptable énergie et une volonté bien arrêtée de surmonter tous les obstacles en luttant avec la ténacité et l'entêtement qui seuls, dans les circonstances exceptionnelles, permettent de venir à bout des dernières résistances. Le chef qui commande dans de telles conditions doit avoir entre les mains un instrument aussi approprié que possible aux circonstances, et c'est pourquoi il est indispensable qu'il ait seule voix délibérative et non pas seulement consultative dans l'adoption de toutes les mesures préparatoires. Plus difficile est l'entreprise, plus doit être grande l'attention apportée aux détails minutieux de l'organisation; cette dernière sera d'ailleurs considérablement facilitée par la réunion faite à l'avance, dans un service spécial des troupes coloniales, des documents concernant les expéditions coloniales françaises et étrangères, de manière à permettre d'éviter de nouvelles et coûteuses écoles et à pouvoir grouper tous les éléments utiles au commandement chargé d'une semblable organisation. Si la chose est actuellement assez difficile, cela tient à la presque impossibilité de se procurer des documents authentiques

LA GUERRE DANS LES COLONIES 29 tiques sur les expéditions coloniales antérieures et souvent même à l'absence complète de ces documents. Il n'est pas inopportun de signaler à ce sujet Futilité que présente, en cas d'expédition outre-mer, la création d'un organe chargé de centraliser dans la métropole toutes les affaires concernant le corps expéditionnaire, dans des conditions analogues à ce qui a été fait pour la dernière campagne de Chine. Cette centralisation qui permet d'éviter bien des incohérences, des omissions et des erreurs préjudiciables à la bonne marche des opérations, présente en outre le grand avantage de faciliter, après la campagne, la réunion de tous les documents intéressants. t « ' »

CHAPITRE II LE PERSONNEL Considérations générales. —

Avantages et inconvénients des troupes européennes. — Avantages et inconvénients des troupes indigènes. — Association des deux éléments. — Aptitudes des races asiatiques. — Aptitudes des races de Madagascar. — Aptitudes des races de l'Afrique occidentale. — Recrutement des soldats indigènes. — Emploi des troupes indigènes seules. — Proportion des éléments européen et indigène. — Amalgame de ces éléments. — Encadrement des troupes indigènes. — Utilisation des indigènes dans les différents services. Considérations générales. Nos troupes, aux colonies, n'ont pas seulement pour but de nous assurer la conquête de pays nouveaux habités par des populations plus ou moins sauvages, généralement mal armées et n'ayant à peu près aucune organisation militaire. « Elles doivent, en outre, être outillées pour lutter contre un ennemi organisé. Aujourd'hui, en effet, l'expansion coloniale a jeté sur toutes les parties du globe des jalons épars dont les zones d'influence se sont accrues méthodiquement, de telle sorte que les grandes puissances ont entre elles des points de contact, non seulement sur leurs frontières, mais aussi par leurs colonies d'Asie, d'Afrique, etc. Un conflit européen ne se localisera donc plus en Europe : il s'étendra comme une traînée de poudre aux possessions d'outre-mer, mettant aux prises les forces de terre et de mer que les di

32 LA GUERRE DANS LES COLONIES ■■■■■ ,...■■■■■ I ■■

Les grandes puissances entretiennent normalement dans leurs colonies (1).

» Le premier de ces rôles peut être confié à des colonnes expéditionnaires ou à des forces d'occupation composés en grande partie de troupes indigènes soigneusement encadrées par des Européens ;

UL GUSRBE DANS LES COLONIES 33 sèment roccasion de secouer notre joug et le peuple docile la suivrait (1). » Les efleclifs à entretenir dans nos colonies, aussi bien pour en assurer la tranquillité que la sécurité, et les colonnes expéditionnaires destinées à opérer hors d'Europe doivent donc comprendre à la fois des éléments européens et des éléments indigènes. L'amalgame de ces éléments se fera dans des proportions variables suivant les colonies et l'aptitude au métier des armes des différentes populations qui les peuplent. Avantages et inconvénients des troupes européennes. Aux colonies, les troupes européennes sont appelées à fournir des cadres aux troupes indigènes et à servir de point d'appui moral et de réserve à ces dernières. Les difféj-ents services utilisent le soldat européen pour l'exécution de certains travaux exigeant des aptitudes ou connaissances spéciales et que les indigènes seraient incapables de mener à bonne fin. Mais en présence de ces avantages, d'ordre majeur il est vrai, l'utilisation du soldat blanc aux colonies présente de nombreux inconvénients. Quel que soit le pays, tropical ou inlertropical, où se fait la guerre coloniale, Tun des principaux obstacles auxquels on se heurte est l'insalubrité. Appelé à faire campagne dans des conditions toutes nouvelles, dans un pays éloigné et toujours malsain, sous un climat qui n'est pas le sien, l'Européen doit être l'objet d'une série de précautions hygiéniques toutes spéciales, sans les([uelles il n'y a pas d'expédition possible. Il faut lui éviter (1) Général Famio. Guerre co!.

^ t » 34 ; XA' GUERRE DANS LES COLONIES les corvées et surtout les travaux de terrassement, réduire au minimum la somme de privations et de fatigues qu'il aura à supporter, augmenter sa résistance par une hygiène bien comprise, ménager ses forces et lui faciliter la marche en allégeant sa charge et en. appropriant son équipement au climat, le soustraire dans la mesure du possible aux influences atmosphériques, s'efforcer de le préserver des atteintes des maladies endémiques, lui assurer enfin, en temps opportun et en toutes circonstances, l'assistance médicale et les secours dont il a besoin. Le soldat européen ne doit débarquer que pour marcher et combattre; c'est un instrument de combat perfectionné et solide, mais fragile et que l'on ne saurait trop ménager en l'entourant de toutes les précautions hygiéniques que l'expérience des expéditions précédentes nous a enseignées. Au moment de la première campagne contre les Ashantees, Sir Wolseley, d'après les instructions du War Office, était invité à ne pas perdre de vue que les soldats européens ne devaient jamais être soumis à l'influence pernicieuse du climat toutes les fois que le service pouvait être fait par des Haoussas ou des auxiliaires, ou par tout autre contingent indigène. L'inobservation de ces principes peut amener des résultats désastreux. Au début de la campagne de Madagascar, les troupes européennes portèrent le sac et furent employées à la construction de la route qui devait livrer passage aux voitures Lefebvre. Les 29 et 30 juin 1895, le 40^e bataillon de chasseurs, composé d'hommes choisis dans les troupes alpines et qui n'était débarqué que depuis six semaines environ, fut appelé au moment même l'attaque du détachement Lentonnet au mont Berilsoka, à exécuter une marche de douze heures, suivie d'un léger combat. Cet effort d'un jour succédant aux fatigues précédentes eut pour effet d'immobiliser le 40^e bataillon •«' ■» _

The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate

1A GTTEKBE D.UÏS LES CO] jusqu'à la fin de la campagne. Une infirmerie dut être installée sur le lieu même du combat et, trois mois après, le général en chef dut renoncer à faire entrer dans la composition de la colonne volante un seul élément emprunté aux chasseurs dont les indisponibilités étaient encore considérables. Le bataillon avait d'ailleurs perdu 40 p. 100 de son effectif. Quand le général Voyron, commandant la 2^e brigade, arriva à la tête d'étapes fluviale de Mai'ololo, il y trouva accumulés un grand nombre de chalands porteurs de vivres dont on ne pouvait opérer le déchargement, le bataillon du 200^e chargé de cette opération n'ayant déjà plus que 10 hommes disponibles sur un effectif de 800 hommes. Le bataillon de tirailleurs malgaches amené par le général Voyron déchargea tous les chalands en une journée. La 1^{re} compagnie du génie, qui avait construit le pont sur la Betsiboka, n'avait plus, le 1^{er} juillet, que 40 hommes à demi valides sur un effectif initial de 200 hommes. L'extrait suivant d'une lettre adressée le 1^{er} septembre 1895 par le capitaine Lamy au général Poizat. donne une idée de la réduction des effectifs du corps expéditionnaire quatre mois après le début de la campagne. « 1^{er} Les chasseurs à pied, forts de 800 hommes à leur départ de France, sont réduits à 350 fusils au grand maximum. 2^e Le 200^e régiment d'infanterie a un de ses bataillons réduit à 7 hommes, — oui, je dis bien 7 hommes ! — disponibles sur 800; un autre bataillon a encore 300 hommes et le dernier 400, soit un total de 707 combattants sur 2.400 hommes. » 3^e La légion étrangère ne compte plus que 100 hommes sur 800. 4^e Les tirailleurs algériens ont encore 1.150 hommes sur 1.600.

.-H 36 LA G r ERRE DAXS LES COLONIES » D'un avi5
 unanime, ce sont eux qui résistent le mieux au climat. » 5** Les balterics
 ou sections de munitions ont encore de 15 à 20 homnxs chacune. s » G° Le
 génie a eu à peu près, toutes ses compagnies détruites. » 7" Les infirmiers,
 ouvriers d'administration, secrétaires d'état-majors, etc., ont été déjà
 renouvelés entièrement deux fois. » Tel est le bilan pour les troupes de la
 guerre. » Passons maintenant aux troupes de la marine. » P Le 13* régiment
 d'infanterie de marine, fort de 2.400 hommes à l'arrivée à Alajunga, ne
 compte i)lus que L500 hommes au maximum. » 2"" Les bataillons
 malgache, haoussa et les volontaires de la Réunion, du régiment colonial,
 supportent mieux les fatigues et le climat; ils ne comptent cependant pas
 plus de 1.800 fusils sur 2.400(1). » 3** Les batteries d'artillerie de marine
 sont dans le même état que celles de la guerre. » J'oubUais les chasseurs
 d'Afrique : partis au nombre de 150 environ, ils comptent encore 20 sabres
 dans le rang. » Il faut éviter de laisser séjourner les troupes blanches en des
 points malsains dès que leur présence sur le théâtre des opérations n'est plus
 nécessaire, car le soldat européen, qui peut lutter contre les attaques
 perfides de la fièvre dans l'excitation ou dans l'attente du combat, devient
 une proie facile pour la maladie dès (|ue ces influences disparaissent. ,;*••»(

Les soldats à envoyer aux colonies île seront jamais (1) Les 600
 indisponibles du régiment colonial se composaient surtout de volontaires de
 la Réunion ; les bat-aïllons' malgache et haoussa étaient à peu près
 indemnes. ■i

LA GUERRE DANS LES COLONIES 37 choisis avec un soin assez méticuleux; les sujets qui ne seront pas supérieurement constitués devront être éliminés, car ils ne pourront qu'accroître la clientèle des salles de visite et des formations sanitaires. Il y a non seulement une question d'humanité et d'économie budgétaire, mais encore un intérêt militaire de premier ordre à ne pas encombrer nos unités coloniales de non-valeurs qui absorbent inutilement les efforts et le rendement des services auxiliaires, dont les ressources et les moyens sont limités et dont la préoccupation principale devrait être de donner satisfaction aux besoins des véritables combattants. » La qualité doit être substituée au nombre; nous y gagnerons en prestige aux yeux des indigènes et nous éviterons ainsi de gaspiller inutilement le sang français et nos ressources budgétaires (1). » Lors de la première expédition contre les Ashantees, sir Wolseley, en demandant au War Office l'envoi de deux bataillons européens, s'exprimait ainsi : « Je puis peut-être faire remarquer ici que la composition de cette force européenne est un point sur lequel on ne saurait trop insister. - Détacher deux bataillons quelconques de l'armée pour cette campagne ne serait pas une solution convenable, car il est essentiel que chaque officier soit choisi avec soin pour un tel service et présente toutes les garanties au point de vue physique et professionnel ; l'absence de bons officiers et de soldats (qui n'auraient pas une bonne constitution) serait simplement augmenter les difficultés de l'opération. » > Chaque homme devra avoir au moins deux ans de service et passera la visite; ne seront acceptés que les hommes les plus forts. Je suis convaincu que le petit détachement (1) Général Gallicni.

38 LA GUEERE DANS LES COLONIES jugé nécessaire, s'il est constitué de cette manière, vaudra deux fois l'effectif de deux bataillons quelconques (1). » Le Gouvernement rejeta ces propositions comme contraires aux traditions de l'armée anglaise et décida de faire partir les deux bataillons en tête de liste du départ colonial. Quelques années plus tard, en 1895, au moment de la deuxième expédition contre les Ashantees, sir Wolseley alors généralissime de l'armée anglaise, put cette fois appliquer ses idées. Au moment de la campagne de Madagascar, en 1895, on adopta une demi-mesure pour la formation des détachements lites de l'armée métropolitaine. Les compagnies désignées par voie de tirage au sort devaient, en principe, ne comprendre que des volontaires âgés d'au moins 21 ans; on prit bien des précautions minutieuses pour éloigner de ces unités les hommes n'ayant pas un an de service ou ne présentant pas toutes les garanties physiques nécessaires et on eut bien soin de choisir seulement parmi les volontaires les hommes de complément de ces unités: mais il n'en subsista pas moins que beaucoup d'hommes et même des officiers n'osant, par amour-propre, se déclarer non volontaires, subirent avec résignation, mais sans enthousiasme, leur destination et entreprirent la campagne dans de bien mauvaises conditions morales. C'est ce qu'il eût fallu éviter autant que possible, car, lorsque le moral est atteint aux colonies, le physique ne tarde pas à succomber. La morbidité des troupes européennes en campagne aux colonies est toujours considérable. Au Dahomey, à Madagascar, au Soudan, elle a parfois dépassé 50 p. 100 de l'effectif. Qu'il soit dû aux influences climatiques ou au surcroît de fatigues et de privations, le déchet est donc énorme; (1) Lieutenant-colonel Septans, Expéditions anglaises en Afrique.

LA GUËRBË DANS LES COLONIES 39 'F la fièvre, la dysenterie, le surmenage ont fait partout leur œuvre néfaste et la feront encore, mais dans des proportions d'autant moindres, que l'organisation sera plus soignée et mieux appropriée aux circonstances. Les excellents résultats obtenus pendant la dernière campagne de Chine viennent corroborer cette dernière affirmation et l'on peut dire que le bon état de notre corps expéditionnaire fut la conséquence des précautions hygiéniques minutieuses prises avant et pendant la campagne. Parmi les mesures qui ont le plus contribué à établir cet état de choses, le docteur Jacquemin, directeur du service de santé du corps expéditionnaire, signale particulièrement : P Les précautions prises au point de vue de la stérilisation des eaux de boisson; 2** Les sages mesures prescrites relativement au choix des troupes, qui ne devaient comprendre que des hommes vigoureux et d'âge mûr; 3** La création, dès l'arrivée en Chine, d'un conseil de santé chargé d'étudier toutes les questions concernant la salubrité des troupes et de proposer les mesures d'hygiène jugées nécessaires. Ce qu'il faut surtout faire pénétrer comme un article de foi dans l'esprit de tous ceux qui peuvent être appelés à conduire des détachements aux colonies, c'est que l'Européen aux colonies ne doit ni porter le sac ni remuer la terre, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles. L'homme doit être en tout temps déchargé de ses effets, et n'avoir à porter que son fusil, ses cartouches et ses deux ou trois jours de vivres. Ce n'est pas sac au dos que les Européens peuvent faire la guerre aux colonies.

■ i 40 ^ LA QUERRE DANS LES COLONIES »— rr Avantages et inconvénients des troupes indigènes. Leur adaptation aux influences climatiques et telluriques des pays chauds, leur résistance plus grande en campagne, leur immunité relative pour les endémies si préjudiciables à la race blanche, font, des indigènes, un élément indispensable dans toute expédition coloniale soit comme soldats, soit comme auxiliaires ou porteurs. Comme auxiliaires et comme porteurs, ils sont précieux, aussi bien pour diminuer les charges et les corvées des Européens que pour assurer, dans les conditions voulues de rapidité et de mobilité, le transport du matériel et des approvisionnements. Comme soldats ils éclairent les colonnes, marchent à l'avant-garde, font les reconnaissances, préparent les routes et aménagent les camps. Leur morbidité étant quatre ou cinq fois plus faible que celle des Européens, et, d'autre part, leurs besoins étant moins complexes, il y a tout avantage à recourir à eux dans la plus large mesure possible. On a plus de combattants, moins de malades, moins de matériel à traîner. Les impedimenta se trouvent réduits au grand [d]roijt des opérations militaires, dont la rapidité est un des plus sûrs éléments de succès. Bien instruites, bien encadrées, certaines troupes indigènes pourraient soutenir en tous points la comparaison avec les troupes européennes, car il serait temps d'admettre, comme le dit le général Gallieni, que les qualités militaires ne sont pas l'apanage exclusif des races européennes. A cet égard, les progrès réalisés par les Japonais sont à méditer : de l'avis de tous les officiers du corps expéditionnaire de Chine, les troupes japonaises ont pu être comparées

... ^ . . . • La guebbe dans les colonies 41 avec les meilleurs contingents européens et ont montré une endurance supérieure. Mais là où réside l'inconvénient des troupes indigènes, c'est dans la confiance (ju'on peut avoir en elles au point de vue de la fidélité au drapeau national; c'est précisément ce qui rend indispensable l'emploi des Européens. « Notre domination est solidement établie en Afrique et à Madagascar, et dans ces pays nous ne risquons pas de la compromettre en armant un certain nombre d'indigènes. » Il n'en est pas de même en Indo-Chine, où nous avons eu longtemps à lutter contre la rébellion. Il est vrai que les soldats annamites, sauf quelques rares exceptions, n'ont jamais fait défection; mais qu'un ennemi du dehors prenne pied dans le pays, (jui sait si un mouvement national n'entraînera pas contre nous les troupes indigènes. Les Annamites ne désespèrent pas de nous chasser un jour; les Chinois, plus longtemps que nous jusqu'ici, ont été les maîtres du pays et en ont été expulsés par une insurrection (1). » Association des deux éléments. Ainsi l'association de l'élément européen et de l'élément indigène, non seulement dans les unités combattantes, mais encore dans l'organisation de tous les services, constitue un principe dont il ne faut s'écarter sous aucun prétexte. Les Anglais ne s'en sont pour ainsi dire jamais départis

42 LA GUEBBE DANS LES COLONIES Aussi s'explique-t-on difficilement qu'on se soit écarté de ce principe en 1894, au moment de la préparation de la campagne de Madagascar, alors que la brillante et récente campagne du Dahomey était encore présente à l'esprit de tous, et malgré les avis de coloniaux autorisés qui proposaient, pour atteindre Tananarive, une colonne expéditionnaire composée surtout d'indigènes, avec une réserve de deux bataillons d'Européens seulement. Lorsque le Gouvernement français eut décidé de confier au Département de la guerre la direction supérieure de l'expédition, l'effectif de la colonne fut d'abord fixé à une division entièrement constituée, services compris, avec des éléments européens; seuls, les conducteurs de mulets et de voitures devaient être choisis parmi les indigènes. C'est par un hasard des plus heureux et grâce à la faiblesse momentanée des effectifs des troupes de la marine (que la composition de la 2^e brigade fut ultérieurement modifiée et que les tableaux d'effectifs arrêtés le 22 février 1895 attribuèrent à cette brigade un régiment colonial comprenant, outre le bataillon de volontaires de la Réunion, deux bataillons indigènes de tirailleurs sakalaves et haoussas. Il n'est pas téméraire d'affirmer que la présence de ces deux bataillons permit seule à la colonne expéditionnaire d'atteindre son but; dès la fin du mois de juillet, en effet ils furent constamment employés à la construction de la route, au déchargement des chalands, à la confection d'abris improvisés pour les ambulances, au service des reconnaissances et aux corvées de toutes sortes, épargnant ainsi aux Européens toutes les tâches pénibles. C'est d'ailleurs bien là le rôle des troupes indigènes et leur principale raison d'être comme éléments combattants

LA GUEBBERE DANS LES COLONIES 4^ Aptitudes des races asiatiques. Puisque l'utilisation des troupes indigènes est reconnue indispensable, nous examinerons avec quelque détail les conditions de leur emploi. Les différentes races auxquelles nous pouvons faire appel ne sont pas toutes également aptes aux divers services que nous leur demandons. L'Annamite, au physique peu vigoureux, de petite taille, d'aspect chétif, est, depuis sa plus tendre enfance, habitué à porter. Au moral, il n'a qu'un penchant assez faible pour le métier des armes, mais ses merveilleuses qualités de souplesse et de docilité permettent d'en faire un soldat accompli (quand on sait utiliser la grande confiance qu'il a dans l'Européen; avec un encadrement suffisant, le soldat annamite devient un élément de combat précieux par son endurance, sa docilité, son peu de besoins matériels. Les montagnards des hautes régions* du Tonkin (Thos, Nuns, Mans) sont généralement grands, vigoureux et beaucoup plus forts que les habitants du Delta; ils sont bons marcheurs et font d'excellents porteurs. Ils ont plus de sobriété, de franchise et d'honnêteté que l'Annamite, mais sont moins fins, moins intelligents et ne possèdent pas la grande faculté d'assimilation de ce dernier. Ils sont plus fiers, moins travailleurs, plus indépendants et se soumettent difficilement aux exigences du service militaire régulier; ils peuvent rendre de bons services comme partisans. Le Chinois est sobre et endurant; il fait un excellent coolie, dont le rendement est supérieur à celui de l'Annamite. Il n'a pas peur de la mort, et sa bravoure naturelle, bien que passive, ne l'a pas empêché d'être toujours pour nous, dans les hautes régions du Tonkin, un très rude adversaire; ce

44 LA GUEEKH DANS LES COLONIES qu'il craint, ce sont les blessures qui le rendraient impropre au travail et le voueraient à la misère; il tient aussi à être inhumé dans son pays natal, où sa postérité lui rendra les honneurs dus aux ancêtres. Le soldat chinois est apte à la manœuvre; les excellents résultats obtenus par Quan-'hi-Thai au Cliantoung et par Tchan-ïché-Tong, vice-roi du Hou-Quang, en font foi. La diversité des mœurs, des usages, de la langue, les difficultés de communication dans cet immense empire, font que le Chinois ne connaît pas l'idée de patrie et qu'il peut être utilisé même contre ceux de sa race. Le recrutement de tirailleurs chinois est donc possible, à condition de choisir les futurs soldats dans les bons éléments de la population, de leur donner des garanties en cas de blessures ou d'infirmités contractées au service, d'assurer le rapatriement de leurs corps en cas de décès et, enfin, de les encadrer solidement ainsi qu'il est d'usage pour toutes les troupes indigènes. Le premier décret d'organisation des tirailleurs annamites date de 1879. Plus tard, au moment de la conquête du Tonkin, la solidité que ces troupes montrèrent dans les différents combats auxquels elles assistèrent assit bientôt leur renommée. Dans la répression de la piraterie, les tirailleurs annamites et tonkinois firent preuve de solides qualités d'endurance et de fidélité; les exemples de défection de ces troupes sont très rares et se rattachent toujours à des causes plus ou moins indirectes, tandis que, par contre, les exemples d'attaques de vive force repoussées par de simples garnisons de tirailleurs tonkinois sont nombreux. En vue d'assurer la sécurité de nos possessions d'Indo-Chine, tout en n'augmentant pas démesurément l'effectif des troupes blanches à y entretenir, on a été amené, depuis quelques années, à augmenter le nombre des régiments de tirait

LA GUERRE DANS LEH COLOXIES 45 leurs, à organiser le service des réserves et à créer des corps de tirailleurs chinois et de tirailleurs cambodgiens. Les tirailleurs chinois sont appelés, en principe, à servir dans les hautes régions où les Annamites résistent assez mal : il en existe déjà un bataillon à deux compagnies. L'essai, jusqu'ici, semble devoir donner d'assez bons résultats, bien que cette troupe n'ait pu encore être appréciée sur le champ de bataille. Il existe de même un bataillon de tirailleurs cambodgiens réparti en plusieurs points de la province du Cambodge; on a été conduit à créer cette troupe non seulement pour accroître l'effectif des forces indigènes de la Cochinchine, mais surtout parce que les tirailleurs annamites qui, jusqu'à ces temps derniers, y tenaient garnison vivaient en très mauvais accord avec les autochtones de ces régions et aussi dans le but d'habiller ces populations aux charges du service militaire. En résumé, nous pouvons compter sur la valeur militaire du tirailleur indo-chinois, et cette valeur est encore susceptible de rendement si l'on considère le degré intellectuel de toute la race jaune. Un sentiment de dignité patriotique et un espoir d'émancipation à échéance plus ou moins rapprochée découlent naturellement de cette mentalité supérieure, sentiments avec lesquels nous avons à compter pour la conservation de notre domaine d'Extrême-Orient.

Aptitudes des races de Madagascar. t « ■î'v> A Madagascar, les divers systèmes de recrutement essayés depuis la conquête jusqu'à ce jour ont tous fait ressortir une infériorité marquée des populations de l'île, 1 lovas et Betsiléos, sur les tribus côtières, au double point de vue de la résistance physique et de leur aptitude militaire.

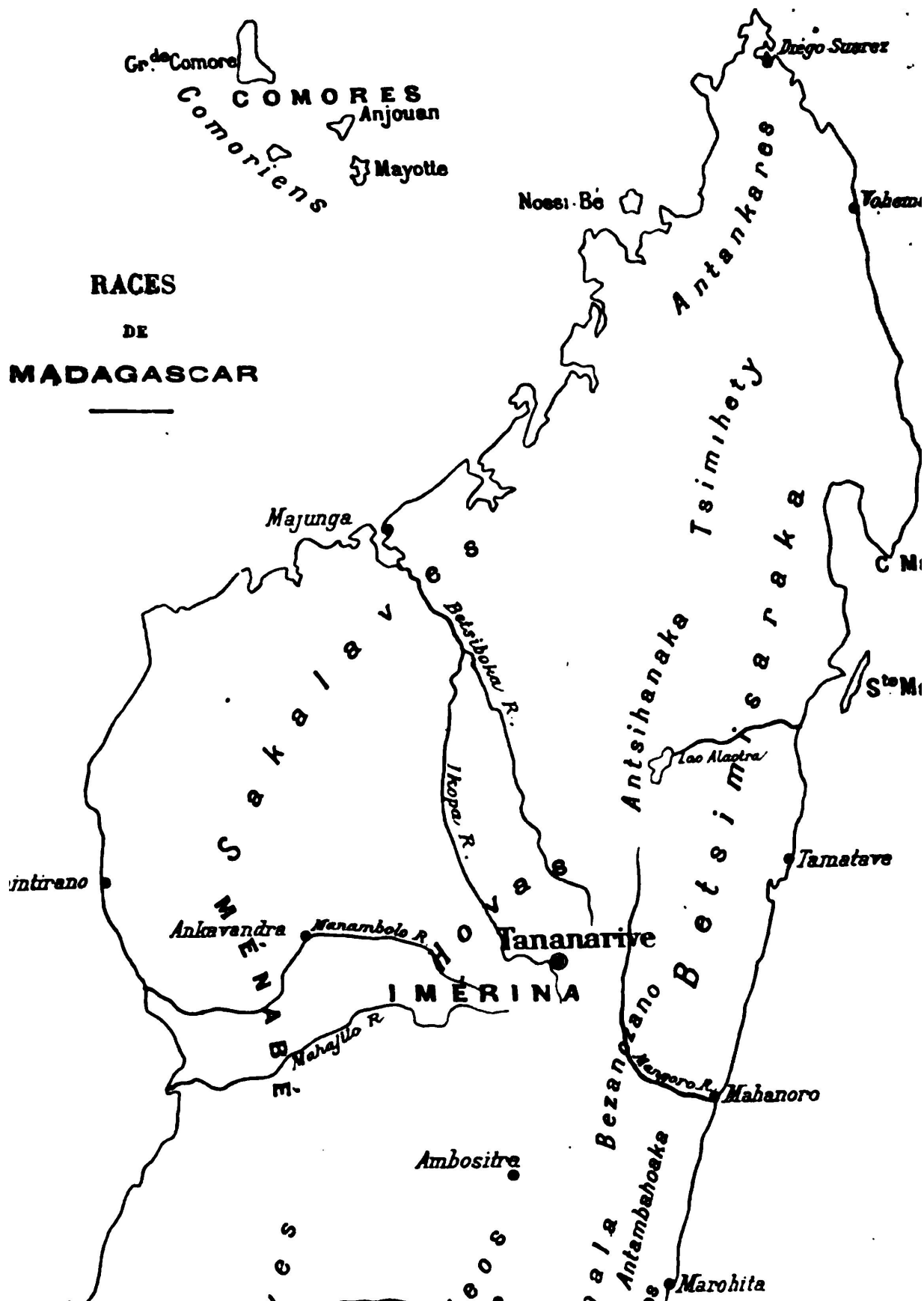
46 LA GUEBJEtE DANS LES COLONIES Les Hovas sont d'origine asiatique; comme aspect physique, ils diffèrent essentiellement des autres peuplades de l'île, qui, pour la plupart, sont d'origine malayo-polynésienne. Ils sont intelligents, cherchent volontiers à nous imiter et s'assimilent d'ailleurs assez facilement nos procédés de civilisation: par contre, peu résistants, ils supportent mal le climat de la côte, sont paresseux, fourches, peureux et lâches à l'occasion. Ils sont aussi obséquieux avec Faulorilé qu'ils sont arrogants et tyranniques avec leurs subordonnés. Leurs aptitudes militaires se bornent à celles d'un service de planton, d'ordonnance ou de secrétaire. Les Ilovas à enrôler dans nos régiments malgaches doivent donc être l'objet d'une rigoureuse sélection. Les Betsiléos habitent les provinces de Fianarantsoa et d'Ambositra. Un peu plus robustes que les Hovas, ils sont assez grands et bien musclés; leur endurance à la fatigue et aux privations est assez grande, mais ils ne supportent guère mieux (pie les Hovas le chmat de la côte. Au moral, le Belsiléo est doux, docile et patient; c'est un tempérament d'esclave; il n'a pas l'aptitude guerrière et la bravoure n'est pas une de ses qualités. D'intelligence lente, il est très paresseux, manque d'énergie et n'a pas d'autorité; il sera parfois un assez bon soldat, mais ne fera toujours qu'un très médiocre gradé. Les Bezanozano habitent la vallée du Mangoro. D'intelligence moyenne, de caractère doux, ils sont d'un tempérament robuste et rebelle à la fièvre; ce sont de bons soldats. Les Betsimisaraka sont originaires de la rôte nord-est de l'île; ils sont disciplinés, assez braves, résistent bien à la fatigue et au climat, mais ont malheureusement un penchant très prononcé pour l'ivrognerie; bons marins, vigoureux payeurs, ils n'aiment pas à servir en dehorⁱ de leur région. Au demeurant assez bons soldats, mais aucune aptitude au -commandement.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 47 Les Anlaimoro, Anlaifasy, Anlaisaka sont des tribus ré[larlies sur la côte sud-est de Madagascar et ayant beaucoup de points communs; on les dit d'origine arabe. Ces indigènes sont robustes, dociles, bons marcheurs, ont de l'enlrain et se comportent bien au feu; ils fournissent de bons éléments à nos régiments malgaches. Les Sakalaves peuplent la côte ouest. Ils sont robustes, bien musclés et très résistants. Médiocrement intelligents, rusés et méfiants, ils sont, de plus, menteurs, voleurs, pillards et ivrognes. Très habiles dans la guerre de guerrillas et d'embuscades, les Sakalaves n'ont, jusqu'ici, fourni que peu (le recrues à nos régiments malgaches; mais la résistance acharnée qu'il nous ont opposée, la bravoure, l'endurance, la mobilité dont ils ont fait preuve dans leur lutte contre nous, semblent prouver qu'ils pourront faire un jour de solides soldats; pour le moment, il convient de nous les attacher et de les discipliner. Les Antankares sont les habitants de la pointe nord de Madagascar; ils sont très fortement mâtinés de sang arabe. Ils ont à peu près les mêmes qualités de solidité et d'endurance que les Sakalaves, avec lesquels ils]art agent malheureusement la passion de l'alcool. Au point de vue de l'aptitude au service militaire, ils ont fait leurs preuves : le bataillon malgache qui prit part à la campagne de Madagascar comptait environ 300 Antankares recrutés i)incipalement à la Grande-Terre. Ces tirailleurs se montrèrent, pendant l'expédition, bons marcheurs, braves, énergicpies, pleins d'enlrain et d'ardeur au feu. Les Baras habitent une vaste région intérieure au sud-ouest du Betsiléo. Agiles, bien taillés pour la marche, peu éprouvés par la fièvre, les Baras, malgré une forte constitution, n'ont pas l'énergie qui leur permettrait de soutenir un effort prolongé. D'intelligence un peu lourde, ils font cependant preuve

The text on this page is estimated to be only 9.33% accurate

^ COMORES o ^ O ,1U«0ar i' i ? . S**Marie Jjfajntirano »
Masoala flikrohita Tulear N. A Manantena. dauphin k^

RACES DE MADAGASCAR



LA GUEBBE DANS LES COLONIES 49 d'une certaine volonté; ils ont un certain goût pour le métier militaire, mais sont un peu rebelles à la discipline* Les Tanâla peuplent toute la région forestière qui s'étend au sud-est de l'île; ce sont des marcheurs infatigables, les meilleurs peut-être de toute l'île. Au moral, le Tanala est méfiant, fourbe et vaniteux; habitué à vivre en pleine forêt, il n'a pas la franchise et la hardiesse qui pourraient l'entraîner sur son ennemi en rase campagne; il préfère se tapir en embuscade et lâcher son coup de feu à bon escient et à bout portant. On entend par Makoas les descendants des esclaves africains transportés sur la côte ouest de Madagascar par les Arabes; ils vivent au milieu des Sakalaves. Ils sont de taille moyenne, trapus et bien musclés. Très endurants, ils sont braves et acceptent parfaitement notre discipline; ils fournissent un excellent recrutement à nos régiments de Madagascar. Les Comoriens et Zanzibariens, originaires des îles Comores, sont des musulmans convaincus; intelligents, sobres, ils ont le tempérament militaire et le sentiment guerrier. Robustes, endurants, courageux, ils montrent au feu un caractère comparable à celui de nos Sénégalais. Il y a dans ces deux races une source d'excellents tirailleurs et de très bons gradés. Les Antsihanaka habitent le bassin du lac Alaotra. D'un naturel peu guerrier, ils sont dociles, travailleurs et suffisamment intelligents; ils fournissent d'assez bons tirailleurs. Les Tsimihety, voisins des Antankares, habitent le Nord de l'île; de taille moyenne, ils sont vigoureux et énergiques; leur physionomie est intelligente et très correcte; c'est, de tous les types de Madagascar, celui qui se rapproche le plus de l'Européen. Certaine légende prétend qu'ils descendent d'un groupe de colons auvergnats ou languedociens qui, se rendant à Bourbon, auraient été jetés par la tempête Guerre col. 4 « - ■ . ■ • V . • • ■ . ! J* . ! ■ f ■ • ^ . - ■ •

50 LA GUERRE DANS LES COLONIES sur la côte de

Maroanlsetra. Sobres, dociles, ils sont cependant méfiants et paresseux. On les dit résistants et braves; jusqu'ici ils n'ont encore fourni aucune recrue à nos régiments. Les Antambahoaka habitent le pays compris entre Mahanoro au nord et Marohita au sud; d'origine arabe, ils ont bien conservé l'écriture de leurs pères, mais n'ont gardé que quelques mots de leur langue; ils sont doux, hospitaliers et paresseux. Les Antanosy peuplent le Sud de Madagascar; ils sont inférieurs à leurs voisins, les Baras, comme vigueur physique et résistance à la fatigue, mais sont par contre plus intelligents qu'eux. Ils ont, jusqu'ici, montré assez peu de dispositions pour le métier militaire et semblent plutôt disposés à commander qu'à obéir. Les Antandroy occupent l'extrémité sud de l'île; ils sont aussi intelligents que les Antanosy, mais sont d'une méfiance, d'une fourberie et d'une paresse qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Très sauvage, cette population se rapproche presque plus de la bête que de l'homme. Ce sont des Antandroy qui, en 1898, appelés à visiter la résidence de Fort*-Dauphin, montèrent les escaliers à quatre pattes. Ils n'ont pas pour le moment de grandes dispositions pour le métier militaire. L'Antatsimo est vraisemblablement un mélange d'Antanosy et d'Antandroy. Assez courageux, il a des instincts belliqueux et pillards. Les Mahafaly habitent l'extrémité sud-ouest de Madagascar. Ils sont de taille moyenne avec des membres généralement grêles. Très pillards, ils sont d'un tempérament assez guerrier. Leur pays a été occupé récemment. « La formation des premières compagnies de tirailleurs malgaches remonte à une quinzaine d'années; on sait le parti remarquable que sut en tirer le capitaine Pennequin, ^n

LA GUERRE DANS LES COLONIES 51 1885, dans le nord-ouest de la Grande Ile. On sait également les services hors de pair rendus par le bataillon malgache du commandant Ganneval pendant l'expédition de 1895; toujours à l'avant-garde et aux avant-postes, ce bataillon, qui n'a eu de pertes que par le feu de l'ennemi, a fait l'admiration des autres troupes du corps expéditionnaire. Il a été le noyau qui a permis de former les deux régiments de tirailleurs malgaches actuels. » L'expérience a prouvé que les populations de la Grande Ile renferment les éléments nécessaires pour la constitution d'excellentes troupes indigènes. Les races du plateau central, à part quelques exceptions, redoutent le climat de la côte, mais elles fournissent des sujets intelligents, instruits, aptes à faire de bons gradés. » Les races du littoral sont robustes, plusieurs d'entre elles ont le tempérament guerrier. » Notre pénétration chez les Sakalaves ainsi que chez les Baras et les Anlandroy a donné lieu à des combats partiels où nos tirailleurs malgaches ont fait généralement bonne figure; quelques-uns (des Comoriens, Antaimoros) ont même montré un courage et un entrain comparables à ceux de nos Sénégalais. Tous ont fait preuve d'une extraordinaire aptitude à la marche. » L'exemple suivant est concluant à ce sujet : la 4^e compagnie du 1^{er} régiment de tirailleurs malgache (12 gradés européens et 120 indigènes) a quitté Tananarive le 25 avril 1902, est arrivée à Ankavandra le 7 mai, parcourant ainsi 350 kilomètres en douze jours; après quinze jours d'opérations dans le secteur d'Ankavandra, cette compagnie est allée s'embarquer à Maintirano, à 250 kilomètres plus loin, sans avoir perdu un seul homme. » On ne peut s'empêcher de songer aux résultats qu'eût obtenus le général Duchesne, s'il avait disposé, en 1895, de

52 LA GUEEBE DANS LES COLONIES troupes aussi manœuvrières et aussi endurantes pour effectuer la marche sur Tananarive. » Ceci fait ressortir la valeur que peut acquérir une troupe indigène dont l'instruction et l'éducation militaire ont été menées avec méthode (1). »

Aptitudes des races de l'Afrique occidentale. L'Afrique occidentale française possède d'excellentes ressources pour le recrutement des troupes noires. Les Bambaras et les Toucouleurs, qui habitent les hautes vallées du Sénégal et du Niger, fournissent depuis longtemps les meilleurs éléments de nos beaux régiments de tirailleurs sénégalais et soudanais qui, partout où ils ont été employés, au Sénégal, au Soudan, au Dahomey, à Madagascar, au Congo et au Tchad, ont toujours conquis par leur courage, leur endurance et leur fidélité inébranlable, l'estime et l'affection de tous ceux qui les ont vus à l'œuvre. Les Ouolofs occupent exclusivement le bas Sénégal; ils sont de haute taille, d'allure dégagée quoique parfois un peu grêle, et, bien que musulmans, n'observent que très superficiellement les pratiques du Coran. Docile, intelligent, brave et discipliné, le Ouolof est un très bon soldat, malgré une tendance à se considérer comme supérieur aux noirs d'autres races. Les Bambaras occupent la région comprise entre les cours supérieurs du Niger et du Sénégal; ils constituent le rameau le plus important de la grande race malinké ou mandingue et forment la grande majorité de nos régiments sénégalais. De taille moyenne, parfois assez grand, le Bambara est trapu, très fortement musclé et possède une vigueur remarquable; (1) Général Gallieni.

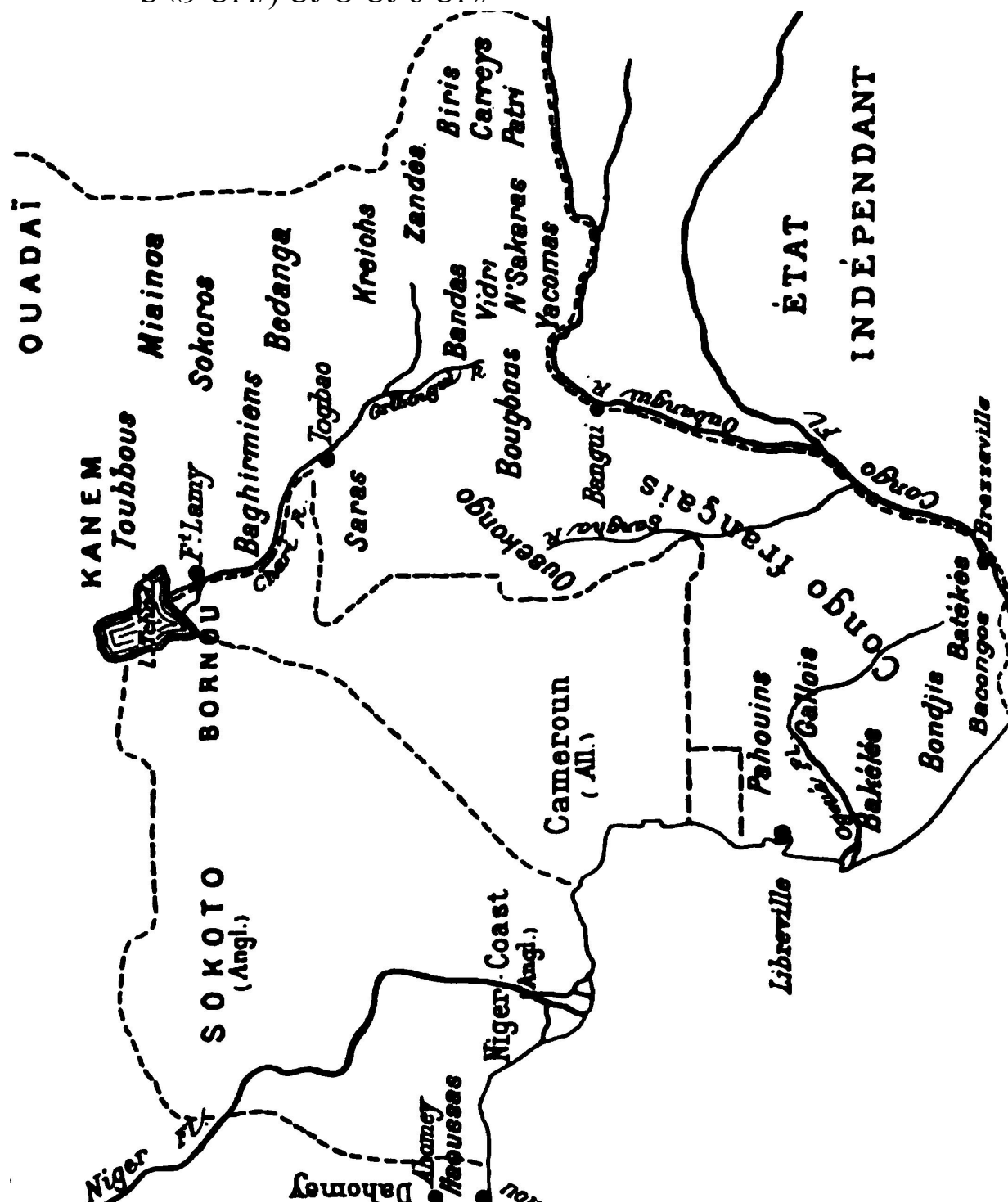
LA GXJEBBE DANS LES COLONIES 53 ce qui caractérise le tirailleur bambara, c'est une confiance absolue, sans limites, dans ses chefs européens et un dévouement qui ne recule devant rien. Toutes ses autres qualités, son endurance, son courage tranquille et obstiné découlent de celles-là. Les Toucouleurs, issus du mélange peulh et ouolof, ont fait souche dans les pays du haut Niger et du moyen Sénégal. Ils sont de taille moyenne, maigres et nerveux plutôt que musclés, et tous, sans exception, sont musulmans, et musulmans fanatiques; c'est contre eux que nous avons soutenu au Sénégal et au Soudafti nos luttes les plus acharnées. Dans leur fanatisme religieux et dans le souvenir de leur puissance déchue ils ont puisé un immense orgueil et une rancune instinctive contre notre autorité. D'une intelligence supérieure à celle des autres noirs, ils ont, en général, le caractère sournois et rebelle à la discipline; passionnés pour la guerre et fiers du prestige que confère le métier des armes, ardents cavaliers, ils s'engagent très nombreux dans nos régiments de tirailleurs et dans nos escadrons de spahis sénégalais. Les Sarracolels, qui peuplent les rives du moyen Sénégal, sont de taille moyenne et très endurants. Intelligents, ils fournissent surtout d'excellents laptots aux flottilles fluviales et aiment à servir dans les corps montés. Les Peulhs sont essentiellement nomades et pasteurs; ils ne sont pas autochtones et paraissent venus de l'Est; quelques démographes leur attribuent comme origine la haute Egypte. En tout cas ils n'appartiennent pas à la race nègre. Leur stature est fine et élégante, leur caractère est doux, quoique fier; intelligents, mais peu vigoureux, ils n'ont que peu de dispositions pour le métier des armes. Les Maures, qui appartiennent à la famille berbère, sont relégués sur la rive droite du Sénégal. Musulman farouche, bavard, batailleur, querelleur, fourbe, malpropre et ennemi

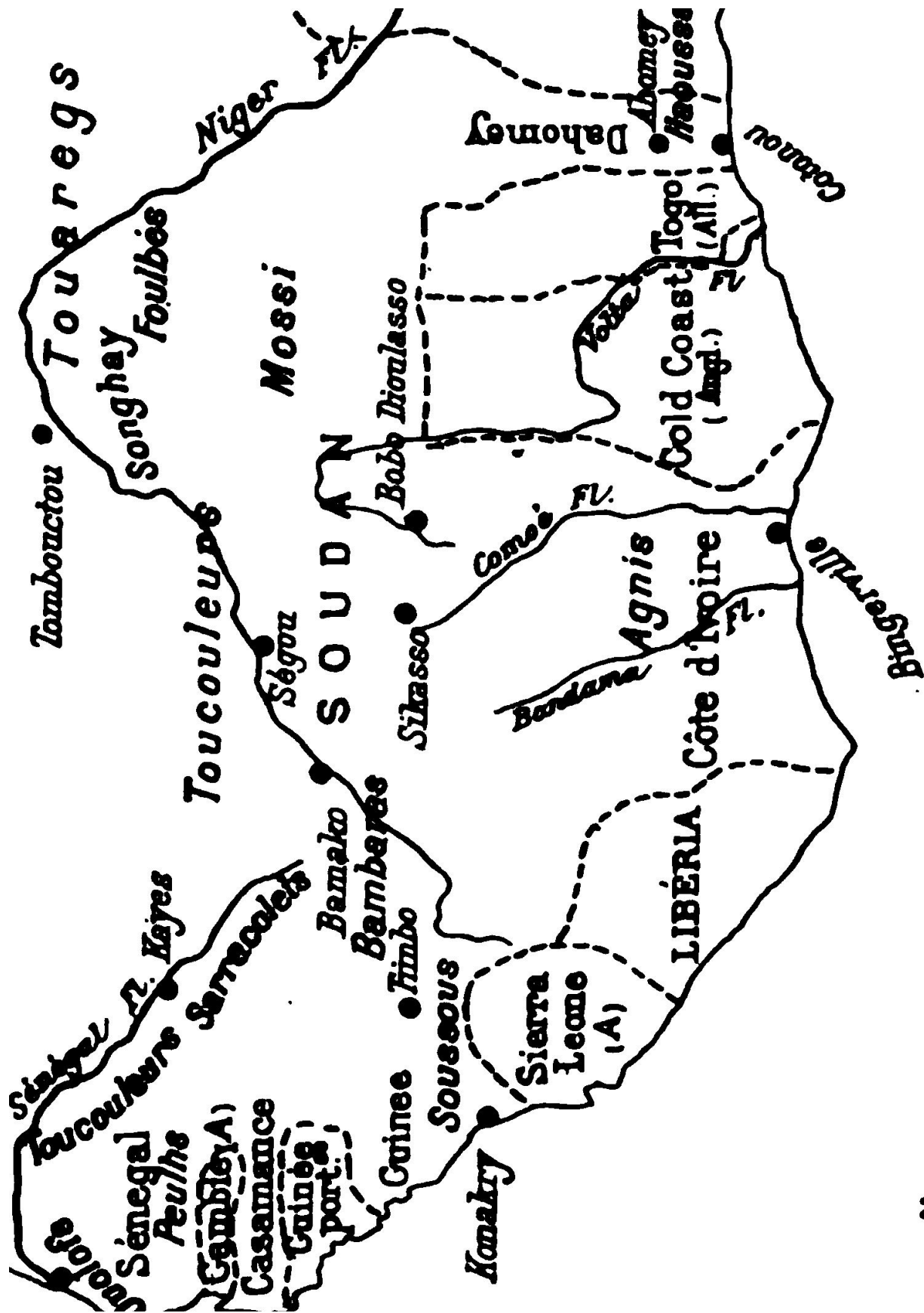
51 XA GUEBBE DANS LES COLONIES de toute contrainte, le Maure est éminemment impropre au métier militaire. Les tirailleurs dits haoussas ne sont pas de véritables Dahoméens; ils sont recrutés parmi les Nagos de la côte. Ces indigènes sont de taille plutôt petite, mais trapus et vigoureux. Comme soldats, ils sont loin de valoir les Soudanais au combat, mais, s'ils n'ont pas une bravoure aussi brillante, ils sont néanmoins fidèles et courageux; leur caractère est doux, souple et docile; ils sont en général peu intelligents, mais pleins de bonne volonté et très sobres. Les Songhay, qui peuplent la vallée du moyen Niger, et les Mossi, qui peuplent le centre de la boucle, sont utilisés depuis peu de temps pour le recrutement de nos troupes indigènes, auxquelles ils fournissent d'assez bons éléments. Les Touaregs, originaires des environs de Tombouctou et du centre de l'Afrique, sont fiers, orgueilleux, braves et intelligents; ce sont d'excellents cavaliers, mais absolument réfractaires à tout service militaire organisé. Les Agnis, qui forment la population de la Côte d'Ivoire^ sont de taille moyenne mais bien musclés; intelligents, menteurs, fourbes, rebelles à toute autorité, ils sont pour le moment réfractaires à toute discipline militaire. Les races que nous venons de passer en revue sont celles qui peuplent les territoires dépendant du gouvernement général de l'Afrique occidentale française, c'est-à-dire le Sénégal, l'ancien Soudan, la Guinée, la Côte d'Ivoire et le Dahomey; ce sont elles qui fournissent des éléments aux quatre régiments de tirailleurs sénégalais et aux bataillons de Zinder et de Diégo-Suarez. Le régiment indigène du Congo, qui occupe les territoires du Congo et du Tchad, n'est pas encore arrivé à trouver sur place les éléments de son recrutement; le Sénégal et le Soudan lui fournissent encore un appoint considérable. Les dif

LA GUEREE DANS LES COLONIES 55

férentes races qui peuplent ces territoires sont énumérées ci-après : Les Batékés, les Bondjis et les Bacongós, qui habitent la région voisine de Brazzaville, ne présentent en ce moment aucune des garanties et des qualités requises pour servir comme tirailleurs. On ne doit même pas compter sur eux pour en faire des auxiliaires. Ces races, en partie insoumises, ne seront pas suffisamment assouplies avant longtemps. La région de l'Ogoué est habitée par les Pahouins, les Gallois et les Bakélés. Les Pahouins sont excellents pour la guerre d'embuscade, résultat dû plus au pays qu'au tempérament des individus; mais, toujours sauvages et surtout très craintifs, ils n'en sont pas encore arrivés au point de pouvoir être enrôlés dans nos unités. Le Pahouin assez combatif est incapable d'un travail assidu; pour lui le temps et la distance ne comptent pas; il est peu sédentaire et, par suite, n'a aucune attache avec le sol, qu'il quitte dès qu'il l'a, en partie, épuisé. Du Bakélé nous pouvons dire ce que nous avons dit du Pahouin. Quant aux Gallois, on ne peut compter sur eux. Pacifiques et, pour la plupart, alcooliques, ils forment une race qui est en voie de disparition. Les indigènes de la Sangha sont absolument rebelles à toute espèce d'autorité; ils sont peu endurants et, pourtant, leur pusillanimité n'a d'égale que leur férocité; tous, sans exception, sont cannibales. Les Yacomás, qui habitent la région de l'Oubanghi, ont pu être appréciés comme auxiliaires; cette région pourra fournir quelques éléments au régiment indigène du Congo. Les N'Sakaras et les Zandés sont d'excellents guerriers. Pendant longtemps encore il leur déplaira de servir dans nos rangs; mais, en cas de conflit, conduits par leurs chefs indigènes, ils pourraient être de précieux auxiliaires.

S «9 U1 r/) UJ O UJ o U1 »-





LA GUEImE DANS IES COLONIES 57 Les Alangbas, les Bougbous, les Palri, les Gabons, les Carreys, les Kreichs, les Biris, sont considérés comme des races inférieures. Victimes de l'invasion des N'Sakaras et des Zandés, ils sont souverainement méprisés par ces derniers; aussi, bien que quelques-uns d'entre eux soient susceptibles de fournir de bons auxiliaires, le moment n'est pas encore venu de les incorporer dans nos unités. Les Vidris, nomades indépendants, ne reconnaissent même pas Taulorité de leurs chefs indigènes, et a lorliori la nôtre. Les Bandas, Saras et Baghirmiens, qui habitent la région du Chari et celle du Tchad, n'ont pas des qualités combattives bien marquées; ils se rangent cependant volontiers sous notre égide. Dans la région de Bédanga, partie sud du territoire du Tchad, se trouvent des Sokoros, des Arabes et des Peulhs. Les Sokoros sont plus agriculteurs que guerriers. Le cercle de Kanem est peuplé par les Toubbous pillards, indépendants et hardis, qui, sans doute, feront plus tard, non des tirailleurs, mais de bons auxiliaires, aussi longtemps que nous serons les plus forts. Les Kanembous, indigènes sédentaires, inintelligents ou plutôt abêtis par les meurtres et les pillages nombreux dont ils ont été victimes, n'ont aucune aptitude au service militaire. Les Miainos, venus de la Tripolilaine, sont de race blanche. Endurants, sobres, hardis, pillards, menteurs et voleurs, il sera toujours de bonne politique de ne pas ajouter foi à leurs protestations de dévouement. Nous ne devons pas compter sur eux pour augmenter nos effectifs. Il résulte de ce qui précède, que le régiment indigène du Congo ne doit compter, pour assurer en partie son recrutement local, et pendant longtemps encore, cûe sur les Yacomas, les Bandas, les Saras et les Baghirmiens. Nous pouvons également conclure des considérations pré

58 LA GUERRE DANS LES COLONIES cécilites qu'il faut savoir choisir avec discernement les indigènes dont on veut faire des troupes régulières et auxquels, par conséquent, on peut avoir à confier un jour la garde du drapeau national (1). La création de la première compagnie de tirailleurs sénégalais date de 1853. La conquête de notre vaste domaine de l'Afrique occidentale et celle de Madagascar fourmillent des hauts faits de ces excellentes troupes. « C'est grâce aux aptitudes spéciales des Sénégalais que nous avons pu assurer la pénétration chez les tribus sakalaves, haras, mahafalys, antandroys, dont la soumission est d'hier et parmi lesquelles surgissent fréquemment des incidents. C'est grâce à la valeur des Sénégalais et au prestige qu'ils ont acquis sur les tribus sauvages du sud et de l'est de la Grande Ile que nous pouvons consolider les résultats obtenus aujourd'hui dans la pacification de ces territoires. Aucune troupe européenne ou malgache n'est susceptible de les remplacer parce qu'aucune ne possède au même degré qu'eux les aptitudes indispensables pour vivre et combattre dans ces régions (2). » Tandis que le tirailleur algérien n'a pu affronter que « momentanément le climat de l'Indo-Chine et celui de Madagascar, que le soldat tonkinois du delta est malade dans les hautes régions du Tonkin, que le Hova supporte mal le climat de la côte malgache, le soldat sénégalais, au contraire, résiste parfaitement bien sous n'importe quel climat tropical; toujours gai, il n'est pas enclin à la nostalgie qui sévit sou(1) Dans l'armée anglaise des Indes, les meilleurs éléments sont fournis par les Pathans (musulmans trans-Indus), les Punjabis, les Sikhs, les Dogras, les Hindoustanis et les Gorkhas (montagnards du Népal), c'est-à-dire en majorité par les races du nord de l'Inde. (2) Général Gallieni.

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 'i9 vent sur les autres indigènes et se fait remarquer par son endurance, son amour-propre professionnel et sa bravoure devenue presque légendaire. Dans les circonstances les plus critiques, malgré les perles par le feu qui ont atteint souvent la moitié de l'effectif, le moral de ce soldat n'a jamais été ébranlé, sa confiance dans ses chefs jamais affaiblie. Brave, ardent, vigoureux, discipliné, habitué à la guerre et à ses aventures, amoureux du panache, le tirailleur sénégalais réalise au plus haut point le type du soldat indigène. Aussi, en présence de ces belles qualités militaires et dans le but de nous épargner les hécatombes et les désastres sanitaires qui ont eu un si douloureux retentissement dans le pays, à l'occasion des dernières campagnes coloniales, le comité consultatif de défense des colonies vient-il de proposer la constitution au Sénégal d'une réserve expéditionnaire indigène, tenue toujours prête à marcher et à être transportée partout où besoin sera. Recrutement des soldats indigènes. Il faut apporter le plus grand soin au recrutement et à l'organisation des soldats indigènes. Au début d'une occupation militaire, le recrutement se fait inévitablement par engagements volontaires, avec primes aux individus ou aux chefs; ce système donne le plus souvent d'assez bons résultats, car il fournit des éléments vigoureux et de bonne volonté. Il subsiste toujours en Afrique occidentale, où les indigènes peuvent contracter des engagements de deux, quatre et six ans et de» rengagements de même durée avec prime aux intéressés. Dans cette partie de notre domaine colonial, on n'a pas été amené à modifier le mode de recrutement du début, car les Sénégalais acceptent de très bonne grâce

€0 LA GUEBBE DANS LES COLONIES le principe de l'impôt du sang, et jusqu'ici il n'a pas encore été nécessaire d'exercer la moindre contrainte pour recruter tous les éléments dont nos régiments sénégalais ont besoin. Dans certains pays déjà en partie organisés, on a appliqué le mode de recrutement par appel et tirage au sort, tempéré par certaines dispositions, telles que désignation annuelle du nombre d'hommes incorporés, exonération au moyen d'un versement fait au profit du budget local, exemption d'impôts pour les familles, facilités données aux femmes pour accompagner leurs maris, etc. Ce procédé n'a pas donné de bons résultats à Madagascar. Depuis un an, dans cette colonie, on a commencé à recruter des volontaires parmi les Baras, les Sakalaves, etc. Un troisième système, enfin, consiste à appeler chaque année, un certain nombre d'hommes fixé par province, avec examen des individus par une commission composée d'administrateurs, d'officiers et de médecins; c'est le système appliqué en Indo-Chine et c'est le meilleur dans des pays où l'état civil fait complètement défaut. Les villages sont rendus responsables du recrutement et de la présence sous les drapeaux du contingent qu'ils doivent fournir. Les avantages indiqués ci-dessus sont faits aux hommes incorporés; on facilite également par tous les moyens les rengagements des bons éléments. Ce dernier système a dû être mis en application dans les pays où le mode de recrutement par voie d'engagements volontaires ne rend pas suffisamment. L'armée indigène des Indes est recrutée par engagements au moyen de dépôts de recrutement établis dans certaines stations, centres d'un district de recrutement pour une classe spéciale d'individus. L'officier placé à la tête de chaque dépôt encourage les recrues, leur vient en aide et les dirige, tous frais payés, sur les régiments qu'elles ont choisis. Il peut être avantageux, comme garantie de fidélité, de

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 61 mélanger les divers éléments indigènes dans la composition des unités, en donnant la prépondérance numérique au contingent recruté parmi les populations les plus fidèles. Au moment de la grande révolte de l'Inde, en 1857, les événements prouvèrent à quels dangers on s'exposait en prenant la majorité des soldats dans une seule et même classe de la population, dirigée par les mêmes influences et ayant des intérêts identiques : depuis cette époque, les recrues de races et de religion différentes sont mélangées dans une même compagnie pour les armées de Madras et de Bombay; dans celles du Bengale et du Pemdjab, les hommes de chaque classe sont groupés dans une même compagnie, mais les compagnies d'un même régiment sont composées d'hommes d'origines diverses. » Cette manière de procéder n'est pas toujours possible, au Tonkin, par exemple, où les Annamites des différentes provinces du Delta ont tous mêmes goûts, mêmes mœurs, mêmes habitudes et mêmes besoins; ils subissent même pendant leur service, l'influence des mandarins, ce qui pourrait devenir un véritable danger le jour où un vent de révolte soufflerait sur le pays (1). Dans ce dernier cas, il convient non pas de mélanger dans les mêmes unités les indigènes de races différentes, mais il est bon de créer des unités distinctes composées d'indigènes de même race afin de pouvoir, en cas de besoin, exploiter à notre profit l'antipathie des races entre elles sans que ces unités soient désorganisées. C'est une des raisons qui ont motivé, en Indo-Chine, la création des tirailleurs chinois et cambodgiens, qui tous méprisent souverainement les tirailleurs tonkinois et annamites, tout en étant payés de retour par ces derniers. (1) Général Famin.

62 LA GUERRE DANS LES COLONIES Les indigènes ont le sentiment de la famille très développé. Aussi a-t-il été nécessaire, dans l'organisation de nos régiments indigènes, de prévoir pour ainsi dire l'existence de la femme. C'est ainsi qu'il convient de ménager des logements pour les tirailleurs mariés à proximité des postes et qu'il appartient à tout chef de poste, en cas de trouble, de veiller sur la sécurité des femmes. Loin d'être une cause de gêne, les femmes sont généralement d'une très grande utilité : en station, elles préparent les repas des tirailleurs et entretiennent leurs effets; en route, dans les déplacements pour changement de garnison, elles portent le bagage de leur mari et s'occupent de la cuisine à l'arrivée à l'étape. L'indigène méprise souverainement les soins du ménage et dédaigne de s'occuper de la préparation des aliments; aussi arrive-t-il souvent qu'aux colonies certains officiers autorisent quelques femmes à suivre les reconnaissances faites dans les environs des postes; ces femmes ne gênent nullement la marche de la colonne et sont très utiles à l'arrivée à l'étape. On évite toutefois de les emmener à la suite des colonnes chaque fois qu'il n'y a pas changement de garnison et quand il y a des engagements à redouter. L'armement des troupes indigènes françaises se compose du fusil modèle 1886 ou du mousqueton modèle 1892 (tirailleurs tonkinois), selon que leur taille permet l'emploi de Tune ou l'autre de ces armes. On vient aussi d'introduire en service au Tonkin une carabine de modèle spécial qui serait mieux adaptée au service de l'infanterie indigène. Il y a lieu d'attendre les résultats de l'expérience tentée à ce sujet. Les effets d'habillement dont sont pourvus les soldats indigènes dans chacune de nos colonies se rapprochent autant que possible, quand ce n'est pas une cause de gêne dans le service, de ceux en usage dans la population : ils comprennent, comme pour les soldats européens, des effets de toile

LA GXJEREE DANS LES COLONIES 03 blanche ou kaki et des effets de flanelle de couleur bleu foncé; comme coiffure, la chéchia chez les noirs et le salako chez les jaunes; comme chaussures, des sandales ou des brodequins et des jambières de toile ou de flanelle. Les soldats indigènes portent leurs effets dans la toile de tente ou la couverture roulées et leurs vivres dans des musettes. Emploi des troupes indigènes seules. Quelles que soient les qualités des éléments indigènes, il est préférable, pour les utiliser, qu'ils aient été organisés longtemps à Tavance et soigneusement encadrés. Les troupes de cette nature levées au moment du besoin peuvent donner de mauvais résultats. Pendant la première guerre contre les Ashantees (1873-1874), le gouvernement anglais accepta l'offre du capitaine Glover, ancien administrateur du Lagos, de soulever les tribus des districts orientaux du protectorat et de faire une diversion sur les derrières de l'armée ashantee. Le capitaine Glover possédait la confiance de ces tribus, connaissait leur caractère et leurs habitudes; bien des personnes en Angleterre espéraient qu'il conduirait une force indigène au cœur du royaume ashantee avant que Sir Carnet Wolseley pût intervenir. Arrivé à Cap-Coast le 11 septembre, le capitaine Glover avait réuni environ 1.000 hommes armés le 22 novembre; ce chiffre s'éleva à 3.004 quelques jours après et atteignit 19.000 hommes le 13 décembre; mais tous ses efforts furent impuissants à les mettre en mouvement. « Lui et ses officiers, écrivait lord Wolseley, ont fait preuve d'énergie et de capacité, mais ils se sont appuyés sur un faible roseau qui s'est rompu entre leurs mains. »

I i 64 ' LA GTJEREE DANS LES COLONIES Le 10 février seulement, le capitaine Glover put arriver à 30 kilomètres de Coomassie avec 700 Haoussas; il y apprit la nouvelle de la signature de la paix. Sir Wolseley se félici* tait, à ce sujet, de ce que ce gros contingent indigène n'ail pu être amené plus tôt au nord du Prah, les alliés inutilisables étant une source d'embarras. Au moment de la guerre du Zululand, lord Chelmsford avait décidé d'utiliser 6.000 indigènes du Natal qui, rapide* ment organisés à la veille d'entrer en opérations, furent répartis en sept bataillons. Après Je désastre d'Isandlana, une grosse partie du contingent indigène ayant déserté, le général en chef écrivait au War Office « qu'il était établi qu'on ne pouvait plus compter sur les alliés indigènes du Natal et qu'il fallait envoyer des renforts anglais pour terminer avec succès les opérations contre les Zulus... ». L'organisation des forces indigènes du Natal à ce momentlà ne pouvait être utile que pour repousser des incursions de pillards et ne pouvait en aucune façon permettre de résister à une attaque exécutée par une fraction de l'armée zulu. Peu avant la chute de Kartoum, Gordon avait réussi à faire passer un message dans lequel il se plaignait « de la couardise de ces pachas, boys ou simples soldats égyptiens et demandait avec instance que ces poules fussent remplacées par des Anglais ». Pour ne pas être trop absolu, nous devons rappeler cependant qu'il existe des exemples de troupes indigènes qui, levées quelques mois et même quelques semaines avant l'entrée en campagne, ont fait preuve d'un courage et d'une endurance remarquables. Signalons notamment le bataillon haoussa du corps expéditionnaire de Madagascar et les auxiliaires soudanais ayant pris part aux opérations contre Sikasso en 1898. Sur 1.400 combattants, la colonne de Sikasso comprenait

The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate

KS LES COLONIES 6j près de 1.000 auxiliaires à peine insirails levés moins de deux mob fivant le commencement des opùralions et n'ayant jamais vu le feu. • La colonne eut à livrer, du lu au 30 avril 1898, quatorze combUs de jour et de nuit, soit qu'elle eût à résister à des aUaqes d'ennemis résolus et intrépides, soit qu'elle eût à conquérir des positions nécessaires à t'attaque définitive. Le ,1* mai, l'assaut fut donné. Malgré la puissance sans égale au Soudan des fortifications de Sikasso, ville de 30 à 40.00() habitants, entourée d'un mur de 9 kilomètres de longueur et de 7 mèlres d'épaisseur à ta base, doublé intérieurement d'une autre enceinte presque aussi importante, et après une préparation d'artillerie ayant duré de 4 heures du soir à 5 heures du matin, les colonnes d'assaut, grAce à l'entrain et à la bravoure remarquable de tous, furent maîtresses de la ville vers 3 heures de l'après-midi. » L'armée de Ba-Bemba, évaluée à 2.000 cavaliers et 10.000 fantassins dont beaucoup armés de fusils à tir rapide, était détruite ou en fuite (1). » Le rôle du bataillon haoussa dans la marche sur Tananarive est connu; ce qui l'est moins, c'est que ce bataillon tut formé en moins de deux mois avec des hommes de différentes races de l'Afrique parlant plusieurs idiomes, et qui débarquèrent à Madagascar sans seulement avoir terminé leurs tirs réglementaires. Ces « sauvages », comme les appelaient avec ou sourire quelque peu méprisant ceux qui se trouyjjent pour la première fois en contact avec des troupes noires, se révélèrent comme une troupe hors ligne. En ce qui concerne les guerriers indigènes non encadrés <1) Extrait de l'ordre géaéral n" 44, du SI mai 1898, du colonel AuGitetr» eM. E

66 LA GUESBE DANS LES COLONIES d'Européens, il faut remarquer que, dans nos différentes expéditions coloniales, nous nous sommes bornés à les utiliser comme partisans ou auxiliaires, sans trop spéculer sur les services que nous pouvions en attendre. Au Tonkin, les partisans mans ou méos laissés à la disposition entière de leurs chefs, nous ont été d'un précieux concours dans la répression de la piraterie. Au Soudan, dans nos guerres avec Ahmadou, Tiéba et Samory, les guerriers indigènes ont souvent prêté une aide des plus efficaces à nos compagnies de tirailleurs. En Afrique occidentale, au moment de certaines expéditions, les unités de tirailleurs réguliers faisant défaut, on a été amené à utiliser les services de compagnies d'auxiliaires levées au moment du besoin et encadrées par des Européens; ces unités, sous la réserve d'entrer en minorité dans la composition des colonnes d'opération, ont rendu, en maintes circonstances, de signalés services. C'est ainsi qu'au moment de la campagne du Dahomey, le colonel Dodds réussit à recruter, à armer et à instruire, en moins d'un mois, trois compagnies dites de volontaires sénégalais qui, durant toute l'expédition, montrèrent un entrain à peu de chose près comparable à celui des compagnies régulières. Mais, en principe, il est bon de ne pas compter sur la valeur militaire des unités formées aussi hâtivement; car, si la valeur individuelle constitue un des facteurs de la qualité d'une troupe, la cohésion, l'esprit de corps^ les traditions en sont les éléments essentiels. Il faut donc organiser à l'avance les troupes indigènes sans perdre de vue toutefois que cette organisation peut, si on n'y prend garde, devenir, dans l'occupation d'un pays nouveau, une cause de faiblesse. Si on ne retient pas les tirailleurs sous les armes par des avantages suffisamment grands, ils se font libérer en grand nombre au lieu de rengager. On affaiblit ainsi les régiments qui comprennent trop de jeunes

LA GUEKBË DANS LES COLONIES 67 soldats et on verse dans le pays une quantité considérable d'hommes instruits, connaissant nos procédés et notre manière de combattre, ce qui peut devenir un danger pour l'avenir. Ce danger existe particulièrement en Indo-Chine. Pour remédier à cet inconvénient, il semble qu'il faudrait chercher à maintenir un assez grand nombre d'hommes sous les drapeaux pendant quinze ou vingt ans en leur faisant des avantages suffisants et les libérer ensuite avec une petite pension de retraite. La dépense qui en résulterait serait assez faible étant donnée la modicité de la somme (environ 100 francs) nécessaire pour assurer l'existence d'un indigène, et ces hommes retraités, outre qu'ils fourniraient de précieuses réserves, deviendraient les plus fermes appuis de notre domination puisque notre départ éventuel entraînerait fatalement la suppression de leurs pensions de retraite (1). Mais cette manière de faire ne peut être généralisée, car les réserves ainsi fournies seraient composées d'hommes de 40 ans et au delà n'ayant plus grande valeur militaire. La nécessité existe donc, quels que soient les inconvénients qui peuvent en résulter, d'entretenir en temps de paix, à côté du noyau indispensable de cadres et soldats accomplissant un service à long terme, des contingents ne faisant qu'un temps de service réduit et destinés à fournir le principal élément des réserves. S'il est indispensable d'avoir recours aux troupes indigènes pour faire la guerre aux colonies, il faut reconnaître aussi que leur emploi exclusif ne donnerait pas, en général, de bons résultats. Il est arrivé maintes fois, sans doute, que des officiers européens ont dû marcher avec des troupes indigènes non soutenues par des unités européennes; mais il s'agissait alors. (1/ Général Famin.

• - a 68 LA 6XTXBKE DAXS LES COLONIES la plupart du temps, de colonnes à faibles effectifs opérant pendant un temps relativement court. Une des rares expéditions un peu longues effectuées sans troupes européennes est celle que le commandant de Tarmée des Indes, lord Napier of Magdala, le vainqueur du Négus d'Abyssinie, organisa en mai 1871 contre les Lushais. L'effectif était de 1.835 indigènes commandés par 37 officiers anglais et 51 officiers indigènes. La campagne dura quatre mois dans un pays difficile, il est vrai, mais contre un ennemi peu redoutable, qui se contentait de s'arrêter au sommet des pentes, de faire une décharge contre la tête de la colonne et qui disparaissait ensuite dans la jungle épaisse. On peut également citer la fameuse marche de la colonne Kelly, de Gilgit à Chitral (350 kilomètres), qui, exécutée par une poignée d'officiers anglais sans un seul soldat européen, à travers un pays de montagnes couvert de neige et en pleine révolte, reste comme le plus bel exploit de l'armée indienne. Cet exploit, dit l'anglais Tomson, peut être comparé au passage des Balkans par Gourko. L'histoire de nos campagnes coloniales présente également d'assez nombreux exemples de ce genre, notamment en Afrique occidentale, où, grâce à la valeur du soldat sénégalais, il a été possible, depuis quelques années, de supprimer toute réserve européenne à la suite de nos colonnes d'opérations. Mais s'il s'agit d'opérations de longue haleine, contre un ennemi à demi-organisé, la présence des troupes européennes est indispensable. Pendant la première expédition contre les Ashanlees, les Anglais furent réduits à l'impuissance d'avril à août 1873, tant qu'ils n'eurent à leur disposition que les contingents des tribus Fantee et les Haoussas, et ce n'est qu'en octobre, lorsque les contingents européens furent arrivés, qu'on put organiser la marche sur Coomassie. Il est vrai qu'à cette date les

LA GUEREE DANS LB8 GOLONIES 69 groupes d'indigènes dont disposaient les Anglais n'étaient à peu près pas organisés. Dans certains cas même, si les unités indigènes n'offrent pas de bonnes garanties militaires, il sera bon de les éliminer à peu près complètement. C'est ainsi qu'en 1884, lors de la campagne du Soudan égyptien, Wolseley proposait de n'employer qu'une colonne exclusivement anglaise : « Il est très douteux que même le meilleur de nos régiments indiens, disait-il dans un mémorandum, puisse soutenir les charges des Arabes comme celles que nos troupes viennent de soutenir récemment près de Souakim. En outre, les régiments indiens sont suivis en campagne par de nombreux domestiques, et, dans les opérations dans le désert, il faut tenir compte de chaque bouche à nourrir, surtout quand cette bouche n'est pas celle d'un combattant (1). » Il faut reconnaître que les Indiens ne constituent pas une troupe d'une solidité à toute épreuve. S'ils ont été pour les Anglais d'un précieux concours dans toutes les expéditions coloniales entreprises contre un ennemi manquant d'organisation, par contre la conduite de ces régiments a été parfois assez durement appréciée lorsqu'ils se sont trouvés en présence d'un ennemi d'une certaine valeur. A Tien-Tsin notamment, lors de la récente campagne de Chine, les officiers de toutes les nations furent unanimes à constater le peu d'ardeur des sipoys (cipays). En résumé, on utilisera les troupes indigènes seules pour des coups de main ou reconnaissances de courte durée lorsqu'on aura affaire à un ennemi peu ou mal organisé et surtout quand on pourra compter d'une façon absolue sur la solidité et la fidélité de ces troupes. (1) Lieutenant-colonel Septans.

'0 LA GUERBE DANS LES COLONIES Proportion des éléments européen et indigène. Dans cette coopération nécessaire des deux éléments européen et indigène, les proportions de chacun d'eux ont été longtemps très. variables. Cependant l'élément indigène est généralement le plus nombreux. « La proportion à adopter dans chaque colonie dépend de deux facteurs :)) V Degré d'aptitude militaire de l'indigène; » 2* Degré de solidité de notre domination; » Nous pouvons risquer, en armant les sujets conquis, de voir cette force armée se retourner contre nous, comme l'a fait en 1857 une partie de l'armée hindoue contre la domination anglaise... (1) » La commission royale chargée en 1858 de réorganiser l'armée des Indes a émis l'avis que, dans la cavalerie et dans l'infanterie, la proportion des Européens par rapport aux indigènes (levait être de un pour deux dans la « Bengal Army » et de un pour trois dans les « Bombay and Madras armies » l'artillerie étant presque exclusivement composée d'Européens (2). Pendant la première guerre contre les Ashantees, les troupes à la disposition de Sir Carnet Wolseley à la date du 20 novembre comprenaient 550 Européens et 2.000 indigènes. Au moment de la deuxième guerre contre les Ashantees, en 1895-1890, le corps expéditionnaire fut composé de 670 Européens et 1.0(X) indigènes. (1) Général Pennequin. (2) Les effectifs actuels de cette armée sont d'environ 73.000 Européens pour 150.000 indigènes régulièrement organisés.

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 71 Dans rexpédition contre les Zulus en 1878, le total des trois colonnes de lord Chelmsford, en janvier 1879, comprenait environ 4.300 Européens et 7.000 indigènes. En Afghanistan, la colonne du major général Roberts (Kurram field force) réunie à Kohat, en octobre 1878, était composée de 88 officiers, 980 Européens, 2.936 indigènes. L'effectif de celle organisée en 1879 à Kurram était de 224 officiers, 3.611 Européens, 9.439 indigènes. Enfin, pendant les opérations contre Caboul, en 1879, la colonne Roberts, concentrée à Kutschi, comprenait 192 officiers, 2.558 Européens, 3.867 indigènes, et l'effectif de la « Caboul Candaliar field force », en août 1880, fut de 2.836 combattants européens pour 7.312 indigènes. Au Tonkin, l'expérience de nombreuses colonnes a établi que la présence de soldats européens auprès des troupes indigènes est nécessaire non seulement pour pouvoir, par leur intervention opportune, agir efficacement sur l'issue du combat, mais aussi pour produire constamment sur les tirailleurs l'effet moral qui double leur valeur; elle a montré également que l'effectif de ces soldats européens doit être réduit au strict nécessaire pour éviter l'alourdissement des colonnes. La comparaison des deux rations européenne (1) et indigène (2) suffit pour montrer que, en ce qui concerne l'alimentation seulement, la substitution d'une troupe à l'autre permet de réaliser une économie de poids de près de 1 kilogramme par jour et par homme. Au début de notre intervention au Tonkin, l'élément indigène n'était admis dans les colonnes qu'en proportion minime : trois compagnies européennes pour une compagnie (1) Pain, 0 k. 700 ; vin, 0 l. 460 ; tafia, 0 l. 090 ; riz, 0 k. 180 ; sel, 0 k. 024 ; ■uore, 0 k. 040; café, 0 k. 084; thé, 0 k. 009; viande de conserve, Ok. 200. (2) Ri«, 0 k. 800; sel, 0 k. 024.

72 LA GUERRE DANS LES COLONIES indigène généralement. Puis, les tirailleurs étant devenus plus nombreux et aussi plus solides, on vit la proportion type se modifier successivement en faveur de l'élément indigène. Dans les colonnes de Thanh-Mai en 1885, elle était encore de trois Européens pour un Tonkinois; à Ba-Dinh et MaCao, en 1886 et 1887, elle descend à 3/2; à Cho-Moï en 1889 et Hu-Thué en 1890, elle n'est plus que de 1/1 ; elle devient enfin 1/2 à partir de 1891 (1). Au Dahomey, la composition du corps expéditionnaire était de 113 officiers, 1.373 Européens et 1.747 indigènes combattants; mais, pour la marche sur l'Ouémé, l'effectif de la colonne ne comprenait que 370 Européens pour 950 indigènes. Au début de la campagne de Madagascar, la composition du corps expéditionnaire était de : 658 officiers, 10.773 Européens et 1.000 indigènes (2), soit près de 3 Européens pour 1 indigène; on sait combien fut fatale cette expérience. La proportion de 1 Européen pour 2 indigènes est celle que les officiers expérimentés admettent aujourd'hui, et* elle a été sanctionnée par l'instruction du 10 avril 1895, sur l'organisation des troupes opérant contre les pirates au Tonkin; il demeure entendu, toutefois, ainsi que le fait justement observer l'instruction, que les circonstances de la guerre coloniale sont tellement multiples et imprévues, qu'il ne peut être question d'établir à cet égard de règles invariables. « Dans les effectifs réclamés par le général Borghes pour la défense de l'Indo-Chine, la proportion atteint 2 Européens pour 3 indigènes (3); mais, pour les corps mobiles appelés à combattre en rase campagne contre des troupes organisées, le général estime qu'ils doivent avoir un nombre égal d'Européens et d'indigènes; pourtant, par raison (1) Commandant Chabrol. (2) Dont 1.600 tirailleurs algériens et 800 volontaires de la Réunion, (3) Y compris les réservistes. ;^-\

LA OUEBBE DANS LES COLONIES 73 d'économie, il admet qu'on peut aller jusqu'à 2/3 d'Européens et 3/5 d'indigènes. » Au Sénégal, on peut dire que, grftce à la valeur militaire du soldat sénégalais, la question de la proportion à admettre entre Européens et indigènes n'existe pas. Il n'y aura d'Européens que pour le point d'appui de Dakar, le service des batteries et la constitution d'une résen^e. >* A Madagascar, la proportion qui ressort des chiffres demandés par le général Gallieni pour la défense de l'île est d'à peu près 1 Européen pour 1 malgache (le Sénégalais étant généralement considéré comme valant presque l'Européen) (1). » En résumé, dans les expéditions coloniales entreprises contre des peuplades indigènes plus ou moins bien organisées, il sera bon d'avoir recours surtout aux troupes indigènes régulières et de réduire au minimum l'effectif de la troupe blanche destinée à leur servir de réserve. Il sera de même très avantageux d'employer tous les moyens permettant de réduire au minimum les fatigues préalables (jue doivent supporter les Européens avant d'intervenir efficacement sur le lieu du combat afin de pouvoir retirer tout l'effet voulu de cette réserve d'élite. Il semble que ce résultat pourrait être obtenu, quand le pays s'y prête, par l'organisation de pelotons d'infanterie montée. La guerre du Transvaal a consacré les nombreux avantages de corps analogues. Les chevaux d'armes des tirailleurs boers leur permettaient de franchir en peu de temps des distances considérables, d'intervenir à brûle-pourpoint là où on ne les attendait pas et de disparaître avec la même rapidité; é (1) Général Pennequin. t.,

li LA GUEBKE DANS LES COLOXIES c'est à celle organisation qu'ils ont dû une grande partie de leurs succès. L'infanterie montée n'est pas une nouveauté pour les corps coloniaux français; au début de notre pénétration au Soudan, des sections montées de soldats d'infanterie de marine ou de légion étrangère ont été employées pour servir de réserve à nos tirailleurs sénégalais, qui n'avaient pas encore acquis, à cette époque, la confiance et la solidité que le prestige de nos succès sur les hordes soudanaises leur a données depuis. Quand il s'agira de faire face à l'étranger sur quelque point de noire domaine colonial, la proportion des troupes blanches à employer augmentant considérablement et l'influence néfaste du climat se faisant sentir aussi bien pour les troupes blanches ennemies que pour les nôtres, il ne paraît pas nécessaire et il serait d'ailleurs impossible d'organiser en troupes montées une partie importante de nos effectifs européens; mais il serait néanmoins très utile de tenir prêts quelques pelotons montés susceptibles de pouvoir se déplacer rapidement et sans grandes fatigues. Dans le même ordre d'idées il y a lieu de signaler les avantages qu'on pourrait retirer du fait de monter les gradés européens des troupes indigènes : la mobilité de ces derniers s'en trouverait augmentée et leur valeur aussi, car les gradés risqueraient moins, ainsi, de se voir enlever par la fatigue et la fièvre une partie de leur énergie. En Afrique occidentale il est prévu un cheval ou un mulet pour deux Européens; cette mesure a toujours donné d'excellents résultats. Il conviendrait de l'étendre à tous nos corps indigènes et, quand les montures font défaut, de les remplacer par des porteurs. Il ne faut pas oublier, en effet, que si le rôle de gradé européen dans une troupe indigène exige une grande vigueur, il ne consiste pas uniquement cependant à faire des prouesses physiques.

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 75 Amalgame des deux éléments. Il reste à examiner comment se fera dans les unités combattantes l'amalgame des deux éléments européen et indigène. Jusqu'à présent l'organisation régimentaire a été appliquée, aux colonies, à nos corps indigènes comme à nos corps européens, et la compagnie est demeurée la plus petite unité administrative des uns et des autres. Tant que l'effectif des colonnes est suffisant pour qu'on puisse les former de plusieurs de ces unités, rien ne s'oppose à ce que l'on fasse entrer dans leur constitution un certain nombre de compagnies de chacune des deux catégories, le commandement en tirant le meilleur parti selon les circonstances. Mais le maintien des compagnies constituées comme unités de combat est le plus souvent impossible à cause de la nécessité où l'on est souvent amené de former des groupes de combat de 150 à 200 hommes seulement. Dans ce cas, le chef responsable se verra obligé de rompre les compagnies et de réunir des fractions de ces unités, ce qui ne va pas sans quelques inconvénients. Si, en effet, cette formation n'est prise qu'au moment du combat, elle manque de cohésion, et, si on la rend constante pendant toute la durée d'une même opération pour augmenter cette cohésion, on désorganise le commandement normal, pour créer un commandement de circonstance, au grand détriment de la valeur des troupes, indigènes surtout, qui ne donnent tout leur rendement que dans la main des chefs qui les ont dressées. De là est venue l'idée de chercher à tout concilier en organisant des compagnies mixtes comprenant en permanence

76 L V GUERHK DANC LES COLONIES les deux éléments.

On reviendrait ainsi, au moins pour les compagnies, à l'identification si désirable entre l'organisation du temps de paix et celle du temps de guerre (1). Cette solution rencontre surtout de chauds partisans parmi les officiers qui ont longtemps servi dans les territoires militaires où la plus petite unité administrative territoriale est le secteur, commandé par un capitaine qui ne peut vraiment mener à bien les multiples obligations civiles et militaires qui lui incombent que s'il dispose, outre sa compagnie de tirailleurs, d'un certain nombre d'Européens aptes aux fonctions de comptables, de maçons, d'ouvriers à bois et à fer, de gérants de magasin, etc. Puisqu'on est obligé, dit-on, de détacher un certain nombre d'Européens dans chaque secteur et de placer ainsi ces hommes dans une situation défectueuse au point de vue de leur commandement et de leur administration, mieux vaut régulariser le fait en créant des compagnies mixtes. « Le nombre des gradés européens des corps indigènes, tel qu'il a été fixé par le décret du 19 septembre 1903, paraît avoir été déterminé seulement par l'obligation d'assurer le commandement des sections, pelotons et compagnies supposés réunis. » Or, les nécessités du service colonial imposent surtout une très grande dispersion : il arrive qu'une compagnie occupe six postes différents. » En outre, des troupes ainsi dispersées n'ont pas à compter sur les services auxiliaires, artillerie, génie, conunissariat, santé, qui ne sont représentés que dans les garnisons importantes. Nos troupes indigènes doivent, par suite, pourvoir elles-mêmes aux besoins journaliers de l'existence : construction de logements, ravitaillement en vivres (fabrication de pain, jardinage, etc.), transports par mulets, voitures, etc. (1) Commandant Uhabrol.

LA GUEKBE DANS LES COLONIES 77 » Les soldats indigènes ne sont pas, en général, préparés à remplir ces besoins variés; mais ils peuvent acquérir les aptitudes nécessaires si des Européens possédant les connaissances professionnelles leur servent d'instructeurs. » A Madagascar, on a résolu la question en prélevant sur les corps européens des ouvriers spécialistes (ouvriers à bois, à fer, à cuir, maçons, jardiniers, maréchaux ferrants, etc.) qui ont été attachés aux compagnies indigènes stationnées dans les cercles militaires. » En outre, des sous-officiers prélevés également sur les corps européens ont renforcé les unités afin d'assurer, dans de bonnes conditions, le commandement des nombreux postes détachés. Chaque poste militaire doit, en effet, étendre son action dans un certain rayon et a toujours sa garnison divisée en deux fractions : une partie fixe destinée à garder le poste, l'autre mobile dont le rôle est de visiter le sous-secteur ou le district, selon les nécessités politiques ou militaires. Il est indispensable que chacune de ces deux fractions soit commandée par un gradé européen. » Cet aperçu fait ressortir les vices de l'organisation régimentaire actuelle : » Une compagnie européenne est incapable, avec ses propres moyens, de remplir un rôle colonial complet; elle aurait besoin que des soldats indigènes lui fussent adjoints, pour les corvées pénibles, les veilles de jour au soleil, les marches rapides, etc. » Une compagnie indigène est encadrée d'un nombre insuffisant d'Européens, pour faire face à tous les besoins de l'existence coloniale en campagne.)) La solution sera donc dans la fusion des éléments européens et indigènes, que l'organisation régimentaire a pour effet de séparer actuellement : » Un régiment sénégalais ou malgache sera apte à tout, s'il est doté normalement :

78 LA GUE&BE DANS LES COLONIES » 1* D'un nombre de sous-officiers supérieur au ourl environ du cadre réglementaire actuel; » 2^ De quelques soldats européens, ouvriers de diverses spécialités, destinés à servir d'instructeurs aux indigènes. » Cette organisation ne devrait pas conduire à des unités mixtes d'un type uniforme. Les exigences de l'occupation normale d'une colonie font varier surtout le rôle d'une compagnie. » Celle qui est réunie à la portion centrale a moins besoin d'ouvriers spéciaux que celle qui est détachée et peut se passer d'un supplément de cadres de sous-officiers. Il semblerait donc préférable de doter chaque régiment indigène d'une réserve de cadres et d'ouvriers spéciaux que le chef de corps affecterait aux unités suivant leurs besoins dans la proportion ci-après : par compagnie, un adjudant, deux sergents, un soldat maçon, un ou\Tier à bois, un ouvrier à fer, un ouvrier à cuir, un tailleur, un infirmier, un secrétaire, un cuisinier, un mulétier. » Un régiment indigène composé comme il vient d'être indiqué ci-dessus réalise le type de la formation coloniale apte à remplir les rôles les plus variés, qui peuvent lui incomber (1). » Ces considérations font ressortir les avantages qu'on obtiendrait en complétant nos régiments indigènes actuels par une réserve de cadres et d'ouvriers européens. Les chiffres qui sont indiqués par le général Gallieni intéressent particulièrement les Malgaches et les Sénégalais ; dans les régiments indigènes d'Indo-Chine, on trouvera souvent et l'on formera facilement les ouvriers spéciaux dont le besoin s'imposera et la réserve d'ouvriers à y introduire peut être moins considérable que dans les régiments malgaches et sénégalais. (1) Général Gallieni.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 79 Mais il ne faut pas conclure de ce qui précède à la nécessité de prévoir d'une façon ferme, dans l'organisation des troupes coloniales, la formation de compagnies mixtes d'un type invariable, contre lesquelles le général Gallieni s'élève d'ailleurs et qui ont toujours été répudiées par le haut commandement. Les groupements d'indigènes et d'Européens dont l'organisation peut être nécessaire ont des effectifs et des compositions essentiellement variables, et des unités mixtes organisées à l'avance sur un type uniforme ne répondraient pas, la plupart du temps, aux nécessités du moment. D'ailleurs les troupes aux colonies n'ont pas pour unique mission d'administrer le pays conquis. Dans les principaux rôles qu'elles peuvent avoir à jouer : conquête du pays, occupation et pacification, défense contre l'étranger, il en est deux au moins, le premier et le dernier, pour lesquels l'organisation en compagnies mixtes serait plus nuisible qu'utile; même dans l'occupation du pays, la séparation des deux éléments est souvent préférable parce qu'elle permet de placer les indigènes seuls dans les petits postes sans installation et difficiles à ravitailler en laissant les Européens dans les centres importants où ils ont plus de confort, où ils sont en contact avec leur médecin et où leur ravitaillement compliqué est plus facile et moins coûteux. Dans le même ordre d'idées, on a émis l'opinion que, puisque la conduite des opérations aux colonies obligeait presque toujours à constituer des groupes mixtes ayant comme noyau un bataillon d'infanterie appuyé par une ou deux sections d'artillerie, il y aurait tout intérêt à adopter cette organisation en permanence et à grouper nos troupes aux colonies en « brigades mixtes coloniales » comprenant chacune : Un état-major. Un régiment d'infanterie, Un escadron de cavalerie,

t ■ 8

■ ' . * * LA GUËIIKE DAXS LES COLONIES 81 Encadrement des troupes indigènes. • Les troupes indigènes ne s'improvisent pas. Pour en obtenir un rendement maximum à notre profit, il est nécessaire de les dresser patiemment, avec des cadres européens nombreux et bien choisis. Bien instruites, bien assouplies, pleines de confiance et de dévouement pour le chef européen qui les commande, certaines de ces troupes deviennent bientôt, entre ses mains, une masse aveugle qu'il manie à son gré. Certaines races indigènes dont le degré d'intelligence est suffisamment élevé, les Annamites par exemple, à l'instar des Japonais et des Siamois, seraient susceptibles de pourvoir le cadre d'une troupe moderne. On a hésité à s'engager dans une telle voie qui serait un acheminement vers la création d'armées indigènes autonomes dont on favoriserait ainsi l'émancipation. On a préféré enrayer le développement du haut commandement indigène en laissant en tutelle toutes les troupes indigènes et en les encadrant au moyen de gradés européens; ceux-ci, se trouvant en rapport plus direct avec leurs tirailleurs, peuvent les surveiller de près et les instruire aussi complètement que possible tout en nous ménageant le maximum de garanties de fidélité. Les Européens appelés à encadrer les troupes indigènes doivent être l'objet d'une complète sélection. Le maintien d'une discipline exacte dans une troupe quelconque suppose de la part du chef, et indépendamment de ses qualités personnelles, la connaissance du caractère, des aptitudes et des défauts de ses subordonnés; cette notion hii permet ainsi d'utiliser judicieusement les éléments dont il dispose et d'en obtenir le meilleur rendement. Il y a là une nécessité qui, déjà évidente dans une troupe européenne, est plus impérieuse encore dans une troupe indigène. Guerre col. G

82 LA GUEERE DANS LES COLONIES La confiance el

l'eslime réciproques du chef européen el du tirailleur indigène doivent être complètes et se manifester non seulement dans toutes les circonstances du service, mais aussi dans les actes de la vie privée. L'existence dans les postes coloniaux comporte une part de promiscuité qui soumet la conduite du chef au contrôle et à l'appréciation de ses subordonnés; par conséquent celte supériorité morale que l'indigène reconnaît instinctivement à TEuropéen, celui-ci doit s'attacher à la maintenir intacte et en donner des preuves aussi bien par la dignité de sa tenue et de sa vie, que par un exercice exact de son autorité. C'est à ce prix qu'il conservera le prestige du chef et pourra compter dans son entier sur le dévouement de ses hommes. Il les respectera en se respectant lui-même et il évitera toute compromission qui pourrait le diminuer à leurs yeux. Le gradé européen devra .donc s'efforcer de conserver en loutes circonstances la réserve et la dignité qui sont la condition de son prestige. Par cette recherche, il s'élèvera lui-même et remplira, par l'exemple, le rôle d'éducateur moral qui est une des plus belles attributions du chef militaire. Enfin, il n'oubhera pas que, quand ses tirailleurs le servent avec abnégation et confiance, c'est à plus haut que lui que vont leur affection et leur dévouement, au drapeau, à la France, qui doit au sang versé par ces braves gens une partie de son rayonnement de gloire (1). Afin de pouvoir mieux comprendre le caractère de ses subordonnés, le chef européen devra étudier leurs mœurs et leur langue. La connaissance des dialectes parlés lui sera même parfois de la plus grande utihté dans la pratique, car les services militaires aux colonies manquent à peu près lota(1) Capitaine Obissier.

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 83

lement d'interprètes vraiment dignes de ce nom, lacune dont les inconvénients ont été souvent bien grands. Au combat de Majias-Hill, pendant la guerre du Zululand, le colonel Pearson éprouva de très grandes difficultés à communiquer ses ordres au Natal Native Contingent, car les interprètes faisaient défaut et les officiers et sous-officiers pouvant parler cafre étaient très rares. Les cadres européens d'une compagnie indigène comprennent 3 officiers, 1 adjudant, 1 sergent-major, 1 sergent et 1 caporal fourrier et de 6 à 8 sergents. Entre le gradé européen et le tirailleur, il y a un intermédiaire précieux qui est le gradé indigène. Le choix des candidats aux galons de caporal et de sergent a une importance capitale qui rend indispensable la connaissance des caractères, car l'aptitude au commandement est une qualité morale souvent difficile à discerner. Les cadres indigènes comprennent des sergents et des caporaux. Dans les régiments sénégalais, il existe en plus des officiers indigènes. Au début, les cadres des régiments de tirailleurs annamites comportaient également des officiers indigènes, mais on ne tarda pas à constater les inconvénients de cette création. C'était, en effet, porter atteinte au prestige de l'Européen que de faire du sous-officier européen le subordonné de l'officier indigène; avec les Annamites, cette conception pouvait être dangereuse, aussi l'existence des officiers annamites ne fut-elle qu'éphémère. Ces inconvénients n'ont pas été mis aussi nettement en évidence dans les régiments sénégalais à cause du caractère particulier du noir, qui, beaucoup plus facilement que le jaune, s'incline devant la supériorité intellectuelle de l'Européen; mais l'erreur n'en subsiste pas moins et, à notre avis, il ne devrait pas y avoir d'officiers indigènes. Cet exclusivisme qui interdit l'accès du grade d'officier à tout ce qui

■-...■. ^ ^ ..." V ^fC 1 f ■. 8i LA GUBKK PAN8 isS 00IX)NI&S
n*esl pas européen peut sembler contraire au principe d'une saine équité. Et cependant, à moins d'assimiler en tous points l'indigène au Français, nous devons bien nous persuader que ce sera simplement grâce à notre prestige que nous pourrons nous maintenir dans toutes nos possessions d'outremer; nous devons donc tout faire pour éviter de mettre en échec ce prestige. Il convient pour cela de ne créer aucune situation où l'Européen soit le subordonné de l'indigène. C'est ce qui existe, d'ailleurs, dans toutes les administrations coloniales. Mais, dira-t-on, comment récompenser les mérites des gradés indigènes qui se font remarquer par leurs excellents services? Simplement par des distinctions honorifiques, des gratifications pécuniaires ou des dotations; ce sera suffisant. Les officiers coloniaux sont d'un avis à peu près unanime à déclarer que le gradé indigène apprécie surtout les récompenses en espèces; c'est d'ailleurs ce qu'il voit souvent de plus clair dans son désir d'arriver officier. Qu'on laisse donc simplement subsister le côté matériel de l'avantage tout en supprimant les prérogatives du grade. Le problème se trouvera de là sorte avantageusement résolu, surtout si l'on tient compte de ce que le gradé indigène, une fois nommé officier, est en général bien inférieur à ce qu'il était comme sergent. La question des relations et attributions respectives des sergents européens et indigènes donne lieu également à de fréquentes erreurs. Les sergents européens, même expérimentés, ont une tendance à considérer les sergents indigènes comme leurs suppléants, ce qui amène les uns et les autres à se désintéresser du service, chacun abandonnant à l'autre l'initiative et la responsabilité qui, dès lors, disparaissent. Le sergent indigène n'est pas le suppléant du sergent européen; il est son auxiliaire, un auxiliaire qui doit être guidé, soutenu et n'être livré à lui-même que dans des cas excep

LA O^IIKàQ', Dim U8 MLONIE& 80 Irr iMi I «.^ ■J"*» lionnels et pour l'exécution d'ordres simples, clairement donnés et parfaitement compris. Des gradés indigènes commettent parfois des fautes graves, parce qu'on leur a donné des consignes qui dépassaient leur compréhension, ou imposé des responsabilités dont ils ne discernaient pas l'importance. Il faut donc savoir se servir du gradé indigène dans la limite de ses facultés intellectuelles et, tout en lui donnant une situation matérielle en rapport avec les seiTiccs qu'on en doit attendre, il convient de ne pas en faire l'objet d'une assimilation trop souvent maladroite avec les cadres européens. Le gradé indigène, est un auxiliaire et un intermédiaire des plus précieux mais à la condition d'être sagement utilisé. Utilisation des indigènes dans les différents services. Si l'élément indigène doit nécessairement former une forte partie des unités combattantes de l'infanterie aux colonies, il n'est pas moins indispensable qu'il entre pour une grosse part dans la constitution des autres armes et des différents services. Nous avons vu que la commission de 1858 a exclu les indigènes des formations de l'artillerie de l'armée des Indes; il en a été ainsi longtemps dans nos troupes coloniales, mais on est revenu à de meilleurs errements et on se contente seulement de ne pas instruire ces auxiliaires dans les fonctions de pointeur en leur réservant les manœuvres de force. Pendant la campagne de Madagascar le groupe d'artillerie qui a fait partie de la colonne volante n'a pu être constitué qu'au moyen de nombreux auxiliaires, fournis par le bataillon de tirailleurs haoussas. Le général Borgnis-Desbordes a, le premier, en 1899, alors qu'il était commandant en chef des troupes de l'Indo.«

86 LA GUERRE DANS LES COLONIES Chine, organisé
Tartillerie du corps d'occupation en batteries mixtes, et le décret du 28 décembre 1900 a, depuis, consacré ce principe en l'étendant à nos trois grandes colonies et en donnant la composition de trois types différents de batteries mixtes dans lesquelles une grosse partie des serv[^]ants et la presque totalité des conducteurs sont indigènes. Les batteries mixtes qui participèrent aux affaires de TienTsin, au début de la campagne de Chine, eurent au feu une attitude des plus remarquées; les sentants indigènes furent d'un calme comparable à celui des Européens et firent l'admiration des troupes internationales. Les travaux du génie aux colonies, la fabrication du pain, les manutentions des subsistances, etc., doivent être également faits par la main-d'œuvre indigène, les Européens ne fournissant qu'un cadre de direction et de surveillance. A Majunga, en 1895, tous les ouvriers boulangers européens devenaient indisponibles après quelques jours de travail, et les compagnies du génie, à l'effectif de 200 Européens, ont été décimées en quelques semaines. Il faut donc prévoir les formations du génie et du commissariat aux colonies avec un nombreux personnel indigène. De même il faut régulariser la situation des infirmiers indigènes là où ils ont été créés (Indo-Chine, Afrique occidentale) et les constituer dans les colonies où ils font défaut. Partout ces éléments peuvent et doivent rendre d'excellents services, à la condition d'être bien encadrés et militairement organisés. Quand on emploiera les indigènes comme coolies ou porteurs, il conviendra de les organiser de la même façon. Ils seront répartis par escouades ou sections ayant à leur tête un chef et chaque fraction devra comprendre un certain pourcent de porteurs haut-le-pied. Chaque chef d'escouade ou de section aura le livret de sa fraction, document sur lequel se

LA GUERRE DANS LES COLONIES 87 ront portés tous les renseignements relatifs aux hommes, à la solde, aux distributions de vivres, etc. Les coolies recevront un numéro matricule qu'ils porteront d'une manière bien ostensible soit imprimé en gros caractères sur une bande de toile entourant le bras, soit, mieux encore, marqué à froid sur une plaque de fer-blanc suspendue au cou. Sauf à Madagascar, où quelques indigènes font volontiers le méfier de bourjanes, on peut poser en principe que, dans toutes nos autres colonies, le portage constitue la plus vexatoire des charges auxquelles sont astreints nos administrés. Ce mal, obligatoire pendant de longues années encore, doit être pallié le plus possible. Aussi l'organisation de tout convoi de porteurs doit-elle être de la part de l'autorité supérieure l'objet de la plus grande sollicitude. Les instructions du général Dodds, au cours de la campagne du Dahomey, en 1892, du général Duchemin, en 1895, sur l'organisation des colonnes au Tonkin, du général Houry, en 1902, sur la formation des compagnies de porteurs pour le ravitaillement du Baoulé constituent à ce sujet de précieux guides pour tout chef appelé à exercer le commandement d'une colonne expéditionnaire.

CHAPITRE III TRANSPORTS MARITIMES,
EMBARQUEMENTS ET DÉBARQUEMENTS Enseignements
historiques. — Utilisation des navires de commerce. — Évaluation du
tonnage. — Affrètements et plans de transport. — Hôgels d'embarquement.
— Embarquement des animaux et du matériel. — Vitesse d'embarquement.
— Débarquements. — Rôle de la marine. — Bases d'opérations.
Renseignements historiques. Les nécessités des expéditions coloniales
obligent à transporter au delà des mers des troupes, des animaux, du
matériel et des approvisionnements; ce transport exige souvent un nombre
considérable de navires, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les
exemples historiques les plus récents. Sous le Directoire, le 15 décembre
1793, une flotte de 45 vaisseaux appareilla de Brest pour transporter, en
Angleterre, Hoche avec un corps de débarquement de 15.000 hommes : les
vaisseaux portaient 000 soldats et les frégates 250, outre leurs équipages.
En 1793, 13 vaisseaux, 9 frégates. Il bâtiments légers, 200 na\ires de
charge portèrent en Egypte un corps français de 32.000 hommes. En 1809,
245 navires anglais débarquèrent -4 4.000 hommes dans l'île de Walcheren.

iK) LA GUE&BE DANS LES COLONIES En 1830, le corps de débarquement français qui devait déterminer, par la prise d'Alger, notre établissement sur la côte nord de l'Afrique, comprenait 36.000 hommes et 4.000 chevaux répartis sur 676 navires : • 572 bâtiments de (^f ^'^.f'^ f *,', , , .rv < Flottille de débarquement 140 "'''''''''' (Chaland 85 ,, , _ . , /Vaisseaux 3 54 bâtiments ar-\ . < Frégates 17 mes en guerre.../^ , ,, o, V Corvettes et briks 15 bâtiments ar- Vaisseaux 8 mes en flûte. . . . Frégates 7 'V hâl' t- 1 (Corvettes de charge et transports. 20 1 Gabares et bombards 8 types divers. . . . / V Bateaux à vapeur i En 1854, 205 navires transportèrent en Crimée l'armée alliée, forte de 57.000 hommes, 6.000 chevaux, 21 batteries de campagne. Beaucoup de navires de guerre durent être chargés outre mesure. Le Montebello portait 1.400 hommes en plus de l'équipage, et le Valmy avait à bord 3.000 hommes tout compris. En 1880, la marine chilienne transporta sur 28 navires, d'Arica à Chilca, 16.000 hommes, 9 batteries d'artillerie et 2.000 chevaux ou mulets. En 1894, pendant la guerre sino-japonaise, le 1^{er} corps d'armée japonais, fort de 35.000 hommes, fut transporté à Chemulpo par 30 transports de commerce convoyés par une escadre, chaque transport portant de l'infanterie, de la cavalerie et des approvisionnements. En 1895, pour l'expédition de Madagascar, le transport

LA GUEKKE DAXS LES COLONIES 91 des Iroupes et du matériel exigea 30 affrétés; le transport du matériel de la flottille fluviale fut fait par 3 navires anglais. En 1900, lors de la dernière campagne de Chine, la 2^e brigade française fut transportée, de France en Chine, par 14 navires. Les approvisionnements furent apportés de différentes directions : de France, par les transports de troupes et par 5 navires; d'Indo-Chine, par les transports et les petits paquebots des Messageries maritimes; de Shanghai et du Japon, en majeure partie, par bâtiments entrant en rivière jusqu'au commencement de décembre. Enfin, pendant la dernière guerre sud-africaine entre Anglais et Boers, le transport des troupes venues, soit d'Angleterre, soit de l'Inde, le rapatriement des malades et blessés, renvoi des renforts successifs et des approvisionnements a nécessité l'emploi d'un nombre très considérable de navires (1). Utilisation des navires de commerce. D'une manière générale, les navires de guerre ne doivent pas servir au transport des troupes. La flotte de guerre a son rôle spécial : combat naval, défense des côtes, escorte des navires transporteurs de troupes ou de matériel. La (1) D'après un document communiqué au Parlement anglais, le total des forces (infanterie, cavalerie, artillerie) ayant servi dans l'Afrique du Sud s'élevait, au 31 mai 1902, aux chiffres suivants : 17.559 officiers, 490.936 hommes de troupe, dont 337.219 expédiés d'Angleterre, 18.534 expédiés de l'Inde, 30.328 contingents coloniaux, 52.414 levés dans l'Afrique du Sud. D'après une déclaration faite par M. Brodick, le 10 juillet 1902, le chiffre des chevaux et mulets employés à l'armée a été de 332.735, dont 100.000 mulets environ.

92 LA GUERRE DANS LES COLONIES présence de soldais à bord d'un navire de guerre gêne le service intérieur, amène l'encombrement et paralyse l'action dans le combat. C'est donc à la marine marchande qu'il convient de s'adresser pour le transport outre-mer des troupes et de leurs approvisionnements . Il n'en a pas toujours été ainsi, parce qu'autrefois, les navires de commerce n'ayant que de faibles dimensions, il pouvait paraître plus avantageux d'embarquer les troupes sur les navires de guerre. Mais, à l'avenir, on n'emploiera plus que des transports à vapeur, dont le grand tonnage favorise l'embarquement d'unités complètes avec leurs impedimenta, et dont les grandes vitesses permettent de réduire la durée des traversées au bénéfice de la santé des hommes et des animaux. Il est en effet très avantageux, d'une part, de réduire le temps que les troupes ont à passer à bord et, d'autre part, d'améliorer les conditions sanitaires, car alors la traversée devient une période de repos au lieu d'être une fatigue. Évaluation du tonnage. Quand on affrète des navires pour le transport des troupes, il faut d'abord calculer le tonnage qui est nécessaire. Le tonnage brut d'un navire, ou tonnage total, est la contenance cubique de la partie située au-dessous du pont augmentée de celle des espaces fermés situés au-dessus; en déduisant le volume occupé par la machine et les approvisionnements indispensables, on obtient le tonnage net. On passe du tonnage brut au tonnage net en multipliant le premier par 0,6. On admet généralement, en France, que le tonnage net

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 93 nécessaire dans un transport par mer est de 1 tonne par homme, 0 tonnes par cheval et 8 tonnes par voiture. En Angleterre, le tonnage admis comme nécessaire est plus élevé : dans son manuel intitulé *The Soldiers pocket hook lor lield Service*, Wolseley donne les renseignements suivants sur la manière de calculer le tonnage nécessaire : « 1** Pour de très courtes traversées, comme celles de la Manche ou du canal de Tlrlande, 1 tonne 1/2 net par homme el 2 tonnes 1/2 net par cheval;)) 2** Pour des traversées n'excédant pas une semaine, 2 lonnes net par homme et 6 tonnes net par cheval; » 3"* Pour de longues traversées, 2 tonnes 1/2 net par homme et 7 tonnes net par cheval. » Ces estimatioui? comprennent l'espace nécessaire pour un mois de fourrage et d'approvisionnements dans le cas de voyages de moins d'une semaine, et pour trois mois dans le cas de traversées de plus d'une semaine; dans les deux cas, ces estimations comprennent les approvisionnements de 1" ligne.)) Lorsqu'on a à embarquer pour de longues traversées de très gros corps de troupes, on peut évaluer grossièrement le tonnage brut nécessaire à 10 tonnes par cheval et 4 tonnes par homme, en y comprenant, comme dans le calcul précédent, le matériel et les approvisionnements de première ligne. » Il n'est pas possible de fixer d'une façon ferme le nombre de navires nécessaires pour le transport de gros corps de troupes, car ce nombre dépend des dimensions de ces navires. On peut donner à titre d'indication quelques renseignements résultant de calculs faits au « Transport Department » de l'amirauté anglaise et d'après lesquels (1) : (1) Voir *Expéditions miliiaires d^outre-mcrj* du colonel Furse, traduit de Tanglais par le colonel Septans.

94 LA GUERRE DANS LES COLONIES Un bataillon

d'infanterie (1.000 hommes) exigerait 5.570 tonnes environ; Un régiment de cavalerie (060 hommes, 613 chevaux) exigerait 10.310 tonnes environ; Une batterie de 6 pièces, 3.000 tonnes; Un équipage de pont, 3.500 tonnes; Une colonne de munitions, 3 à 4.000 tonnes; Un hôpital de campagne, 1.000 tonnes. D'après ces estimations, le transport d'un corps d'armée anglais à trois divisions d'infanterie avec une division de cavalerie et les senâces auxiliaires nécessiterait approximativement 134 navires jaugeant 457.000 tonnes (1). Affrètements et plans de transport. Pour se rendre compte de la capacité de transport de la flotte de commerce française au point de vue des expéditions coloniales, il faudrait relever le nombre des navires à vapeur d'un tonnage supérieur à 1.500 tonnes, et prendre le tiers de ce nombre comme représentant approximativement la totalité des navires de cette dimension minima présents dans les ports de la métropole à un moment quelconque de l'année. On constaterait certainement ainsi que notre marine marchande possède les éléments nécessaires pour effectuer de gros transports de troupes. N'oubhons pas cependant qu'en 1895 il fallut faire appel à des transports anglais pour l'embarquement du gros matériel de la flottille fluviale destinée à Madagascar, aucun navire français n'étant aménagé pour ce genre de charge(1) Dans la dernière guerre Sud-Âfricaine^ le l*** corps d'année anglais, comprenant 1.721 officiers, 44.977 hommes, 8.093 chevaux et 965 voitures, a été transporté sur 67 navires jaugeant 372.500 tonneaux.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 95 ment; ce fait ne se produirait plus sans doute si les armateurs étaient informés des conditions que doivent remplir les navires destinés à cet usage et pouvaient construire en conséquence. La rapidité et l'ordre qui présideront au transport d'un corps expéditionnaire avec tous ses impedimenta, son matériel et ses approvisionnements seront d'autant plus grands qu'on aura davantage profité des expériences faites antérieurement. Si l'affrètement des navires anglais lors de l'envoi d'un corps d'armée en Egypte en 1882 se fit avec tant de rapidité, d'ordre et d'économie, cela tient à ce que les transports furent organisés par l'amiral Sir William Mends, qui avait participé au débarquement en Crimée et dirigé depuis cette époque le service des transports à l'amirauté anglaise. Il avait recueilli, à la suite des envois de troupes dans l'Inde et dans l'Afrique du Sud pour la guerre du Zululand, de nombreux renseignements sur l'embarquement des troupes, les aménagements pour chevaux, la ventilation des batteries écuries, l'arrimage du matériel, etc., et avait fait adopter un système d'inspection des navires de commerce accepté par les armateurs. Il n'est pas douteux, en effet, que les difficultés éprouvées pour les affrètements au moment du besoin seront considérablement diminuées par l'étude préalable de la mobilisation éventuelle de notre flotte de commerce. Il est indispensable de centraliser tous les renseignements en vue de cette mobilisation afin de permettre l'établissement d'un plan de transport avec la certitude d'employer les bâtiments les mieux appropriés aux divers besoins, concurremment avec les navires de l'Etat. Ce but peut être facilement atteint en tenant un état des vapeurs de notre marine marchande, susceptibles d'être affrétés pour un transport de troupes ou de matériel.

DG LA GUJÂBRE DANS LES COLONIES Cet étal doit faire connaître notamment, pour chaque bâtiment : Le signalement du navire, des renseignements sur sa construction et sur la date de sa mise en service; Le tonnage brut et le tonnage net; Le tirant d'eau en charge; Des renseignements sur les machines, leur modèle, leur puissance, leur date de mise en service et leur étal de conservation; La vitesse moyenne de route et la vitesse maxima, ainsi que la consommation de charbon avec ces deux vitesses; Le rayon d'action du navire à vitesse moyenne et à vitesse maxima; La capacité des soutes à charbon; Les effectifs (hommes et animaux) susceptibles d'être embarqués; Les aménagements qu'il serait nécessaire d'effectuer au moment de l'affrètement, en particulier pour le logement des animaux, et le temps nécessaire à leur exécution; Le nombre de voitures (matériel d'artillerie ou matériel du train) montées ou démontées qui pourraient y être embarquées; Le tonnage des approvisionnements pouvant être transportés en caisses ou en vrac; i-iic, eic» En tenant à jour d'une manière permanente ces divers l'enseignements, il suffira de consulter la hste des bâtiments •^* V qui se trouveront à un moment donné sur les rades françaises ou dont la rentrée sera prévue dans un délai déterminé pour i)Ouvoir affréter en toute connaissance de cause • • les navires les mieux appropriés au genre de transport à exécuter, et pour faire la répartition des diverses unités et des approvisionnements à embarquer entre les divers bâtiè. w

•^*:. LA GUEBBE DANS LES COLONIES 97 •>■%•'*)tiens, d'après leurs aménagements, leur vitesse et leur rayon d'action. On pourra, de cette manière, parer le plus possible aux accidents de route, et, par une utilisation judicieuse des diverses vitesses de marche et Téchelonnement des départs, amener en temps et lieu, suivant leur ordre d'urgence, les troupes et leur matériel au point de débarquement choisi. Cette façon d'opérer ne dispense pas d'ailleurs de faire passer une visite minutieuse du bâtiment affrété au moment de son utilisation, par une commission chargée de déterminer la répartition des chargements et les aménagements à exécuter (1). Il y a lieu de remarquer également que les affrètements faits au dernier moment sont toujours très onéreux pour l'Etat, que la nécessité oblige souvent à accepter les exigences des armateurs. Il est donc rationnel d'établir un plan de réquisitions des navires de commerce nécessaires pour les besoins militaires dans des conditions analogues à celui prévu pour les voitures et les chevaux. C'est la seule manière d'avoir sûrement, rapidement et économiquement les meilleurs navires. (1) La même opération a lieu lorsqu'il s'agit, à l'étranger, en Angleterre par exemple, d'affréter un bateau pour un transport de troupes : « Avant d'être pris, tous les bateaux présentés doivent invariablement être inspectés par un officier d'état-major et par un officier de marine, dans le dessein de s'assurer s'ils conviennent bien au transport des hommes et des chevaux. C'est le devoir particulier du premier de s'assurer qu'ils sont bien établis pour y installer les troupes confortablement; qu'ils sont bien ventilés ou qu'ils peuvent l'être ; qu'ils ne sont pas infestés de vermine; qu'il n'y existe pas de mauvaises odeurs qu'on ne puisse aisément faire disparaître; et que la hauteur d'entrepont soit au moins de 1^{1/2} m pour les hommes. La plus grande hauteur sera à préférer, mais quand elle excède 2 m, il devient nécessaire, afin d'y suspendre les hamacs pour que les hommes puissent y monter et en descendre commodément, de réduire la hauteur à 1 m, 98. » (Wolseley, The Soldier's Pocket book, p. 194.) Gaerre eol. 7

98 T.A GUEBRE DANS LES COLONIES Règles

d'embarquement. L'embarquement des hommes, des animaux, du matériel et des approvisionnements, s'effectuant dans les ports de la métropole, ne présente pas de difficultés, car on dispose toujours d'un outillage suffisant et approprié à ce genre d'opération (1). Il ne faut pas oublier toutefois que l'attention apportée à l'embarquement des troupes et du matériel se révélera toujours quand arrivera l'heure de la mise à terre, et il n'est pas inutile de rappeler à ce sujet quelques principes établis par l'expérience et qu'on a cependant maintes fois perdus de vue. V Une commission militaire doit être chargée de diriger les opérations de l'embarquement dans chaque port où elles sont effectuées : elle doit comprendre des membres de l'armée et de la marine. S'il appartient, en effet, à la flotte de prévoir les aménagements des transports, de veiller aux besoins pendant la traversée, de s'occuper de la mise à terre, de préparer le débarquement de vive force si c'est nécessaire, c'est à l'état-major du corps expéditionnaire qu'il appartient de fixer la composition des unités de transport, de régler l'ordre des embarquements selon l'ordre d'urgence, de faire connaître les besoins, etc. (2). 2* La répartition une fois faite entre les divers bâtiments, le plus grand ordre doit présider à l'embarquement et, sur ► • (1) Voir rinstruction du 1*' mai 1897 sur les transports par navires de commerce. (2) Lire, à ce sujets dans la Guerre Sud-Africaine, publiée par Tétatmajor de l'armée (1^ vol.^ p. 120 à 125), les meeuures prises par les Anglais pour les embarquements. ,v^

• LA GUERRE DANS LES COLONIES 99 chaque bâtiment, le matériel de première nécessité pour les troupes doit être embarqué le dernier (1). On évitera ainsi que des colis tels que les fusils ne soient embarqués les premiers sous des tonnes de caisses et ne puissent être disponibles qu'après déchargement complet du bâtiment. L'oubli de ces prescriptions a causé quelque désordre lors de l'expédition de Madagascar. Dans la guerre plus récente hispano-américaine, le désordre à l'embarquement à Port-Tempa ou au débarquement à Cuba fut encore plus considérable qu'il n'avait été à Marseille et à Majunga en 1895. 3* Il est avantageux d'embarquer sur le même navire les plus grosses unités possible, avec leurs animaux et leur matériel. En opérant différemment on s'expose à des mécomptes. En Crimée, des officiers d'infanterie durent attendre leurs chevaux plusieurs jours et commencer la campagne à pied. Dans la campagne de Chine de 1900, des ouvriers d'artillerie durent attendre très longtemps leur outillage et, pendant cette attente, ne purent rendre aucun service. Une unité doit trouver sur le navire qui l'emporte tout ce qui est nécessaire pour permettre de l'utiliser aussitôt après son débarquement. 4* Il y a également avantage à répartir les armes spéciales et les divers services entre plusieurs navires, de façon à ne pas se trouver exposé, en cas de retard de l'un ou de plusieurs d'entre eux, à manquer totalement, au débarquement, de l'un de ces éléments indispensables. 5"* Il ne faut pas accumuler sur un même navire tous les (1) ((La règle absolue doit être que les articles qui seront nécessaires dès le débarquement seront embarqués les derniers ; c'est parce que cette règle évidente en soi est si fréquemment violée qu'il y a souvent si peu de confort pour les troupes et une confusion si générale quand on débarque des effectifs considérables pour des opérations actives dans des pays lointains. » (Wolseley, The Soldier's Pocket book, p. 196.) 0 1

u iOO LA GUEEEE DANS LES COLONIES

approvisionnement d'une même catégorie d'effets par exemple, comme cela a eu lieu pendant la guerre de Crimée, car, si un bâtiment se perd, on peut être privé pendant longtemps de la totalité de ces effets. 6** Le matériel, les approvisionnements et les vivres autres que ceux embarqués avec les troupes doivent être expédiés dans Tordre d'urgence de leur nécessité à la base d'opérations. 7** Des représentants des divers services doivent se trouver à bord de chaque navire qui porte du matériel et des approvisionnements, afin de donner tous les renseignements nécessaires à l'arrivée. Embarquement des animaux et du matériel. L'installation à bord du personnel, officiers et troupe, ne présente pas de sérieuses difficultés. ^ Les chevaux ou mulets, au contraire, ^éjà difficiles à embarquer et à débarquer, sont en outre ^difficiles à loger à bord. Ils tiennent une place considérable; 'chacun d'eux occupant environ le même espace que six^homniésIls exigent des locaux hauts d'étage pour ne pas se blesser la tête; ils souffrent beaucoup du mal de mer et, comme ils ne peuvent se coucher, .leurs membres deviennent tellement raides à la suite, ae lôWgtt^^ IrMiersées, qu'ils ont besoin, en débarquant, jide mënageiiiiierits et '&':? ^ercieés modérés •■*!•>' ■>!'.. avant de pouvoir -jëtTie remis en état. \^ . ./ L'installation des écuries de circonstance, à bord des bâlèaux transporteurs, ne peut d'ailleurs pas être faite sur un iyjie lihique^ Içs navires présentant dans leur agencement intérieur des différences considérables.\ . • ■ >>> V-i • •

LA GTJEBBE DANS LSS OQLOi^I^à 101 Elles doivent être installées sur le pont (1) et dans les fauxponts, chaque animal disposant d'une stalle d'environ 2", 25 de long sur 0",80 de large (2). Pour les traversées sans mauvais temps, les perles d'animaux sont d'autant plus élevées que l'aménagement des écuries est plus délpfclueux/ ainsi qu'il ressort des quelques exemples ci-dessous : P Pour le transport de leurs chevaux à Cuba, les Américains les avaient installés un à un dans des cadres en bois, avec l'espace juste suffisant pour tenir debout (3); ils ne pouvaient ni se coucher, ni se tourner, ni donner des coups de pied. Les animaux faisaient face à l'intérieur, les mangeoires étant au centre; en les retirant on pouvait sortir les chevaux morts. Sur le pont, des lattes empêchaient les pieds de glisser. Les animaux ainsi embarqués n'avaient pas de sous-ventrière. Ce genre d'installation a donné de bons résultats. 2* Pour le transport des mulets des batteries envoyées en Chine, en 1900, des écuries de circonstance furent installées sur VAdour, Y Amiral-Baudin et le Malapan. Sur VAdouv on embarqua deux batteries d'artillerie de marine (300 mulets); sur ĨAmiral-Baudin, une batterie de 75; sur le Malapan^ deux batteries de 75; pour les mulets des batteries de 75, on avait aménagé, sur le pont et dans les faux-ponts. (1) (c Tout transport de chevaux devrait avoir sur le pont autant do stalles que possible^ de façon que les chevaux souffrant en bas puissent y être montés pour quelques jours, afin de s'y rétablir, ce qui arrive vite à rair frais. » (Wolseley, The Soldicr's Pocket hook, p. 207.) (2) « Les stalles pour chevaux achetés en Angleterre doivent avoir 1™,83 de long de Tintérieur^ du rembourrage de la barre de poitrail à l'intérieur de la barre croupière et 0™,62 de |argeur nette entre le rçmbouri^afie des côtés; 10 p. 100, je pense, doivent être de 0n>,05 .plus étroites rl« règlement i>ermet 5 p. 100 plus longues de 0«».,1\$ et çlus' larges de 0",05. » (Wolseley, The Soldier's Pocket boeh^ p. Ô08.) (3) Cours de tactique navale de TEci^e de guerre (1900-1902). * ' ' O. -î -• V 4 f. • 1*

102 LA GÉOGRAPHIE DANS LES COLONIES des écuries où les animaux étaient rangés séparés en groupes de trois par des traverses; en cas de mauvais temps, ils pouvaient être soutenus par des sangles.

VAmiral'Baudin ne perdit qu'un mulet; le Matapan, où les animaux étaient plus entassés, en perdit 18; VAdour, pris par un typhon, en perdit 120 (1).

3"" Sur le transport allemand Bosnia, parti de San-Francisco pour la Chine le 12 octobre 1900, emmenant 1.162 chevaux et mulets (2) les animaux occupaient, dans trois ponts superposés, des boxes de 2"*, 26 de long sur 0",81 de large pour les empêcher de se coucher. Les écuries étaient nettoyées et désinfectées chaque jour. Pour la ventilation, on avait établi partout des conduites d'air; un moteur électrique actionnant huit ventilateurs fonctionnait en permanence. L'embarquement dura trois jours et fut effectué au moyen de passerelles; quelques chevaux furent hissés dans des cages au moyen de grues. La température se maintint entre 16* et 20". La mer étant calme, on put faire monter chaque jour sur le pont 150 chevaux. Les pertes, pendant une traversée ■ de vingt-trois jours, furent de 58 chevaux et 3 mulets (5,25 p. 100).

4** Sur VAshvull, parti de Calcutta pour la Chine le P' septembre 1900, emmenant 200 chevaux (3), l'aménagement des écuries était défectueux; les ouvertures étaient fermées par des hublols circulaires en nombre insuffisant; le plancher des écuries était plat et sans écoulement, le fumier était monté par les écoutilles et les hublots; pour assainir l'atmosphère, pestilentielle à certains moments, on établit des man(1) Rapport sur la traversée des batteries françaises de Chine. (2) Rapport du capitaine allemand Schmit, extrait de YArmeehlai (Bévue (V Artillerie, avril 1902.) (3) Rapport du capitaine Vincent, de Tartillerie anglaise, extrait des Proccedings (lie vue (T Artillerie, avril 1902).

LA GUERBE DANS LES COLONIES 103 ches à vent qui donnaient, avec vent debout, un peu d'air frais. L'embarquement, effectué avec des rampes ou passerelles, ne dura que trois heures. Les conditions atmosphériques ne furent pas favorables à la traversée : tempête, température lorrde; aux écuries, la nuit, près des machines, 40 à 43**. Les pertes s'élevèrent, pour une traversée de trente-huit joui's, à 13 animaux (6,5 p. 100). De ces quelques exemples de transports récents, on peut donc tirer les conclusions suivantes : 1* Il y a intérêt à prévoir l'embarquement sur des bases assez larges, plus larges par exemple que celles qui ont servi de règle pour le Malapan (1). 2* L'embarquement à l'aide de passerelles est à préférer à l'ancien système de hissage au moyen de grues (2). 3* Il y a avantage à transporter les animaux dans des boxes individuels, de parois très résistantes; quand cela est possible, il est avantageux d'avoir des écuries solides de la construction desquelles on doit exclure avec soin le bois et tous les matériaux qui peuvent être détruits par la dent des mulets (3). 4* Les parois des boxes doivent être capitonnées le plus possible, surtout près de la tête des chevaux (4). 5* Les avis sont partagés au sujet de l'utilité des sangles soutenant l'animal par-dessous le ventre (5). 6** Les planchers des écuries doivent être inclinés pour que l'écoulement soit facile; les ouvertures seront larges et (1) Rapport sur la traversée des batteries françaises de Chine. (2) Rapport

104 L.\ GUERBE DANS LES COLONIES nombreuses; la ventilation doit être très soignée; il faut que les écuries soient nettoyées et désinfectées fréquemment. 7** Il est bon d'employer comme litière une matière ayant des qualités désinfectantes et désodorisantes, telle que la tourbe de Hollande, qui donna d'excellents résultats sur une partie des paquebots transports-écuries qui firent le voyage de Madagascar en 1895. Le matériel à embarquer comprend le matériel voilures (artillerie, train, etc.) et le matériel en caisses (armes, munitions, approvisionnements) ou en vrac. Les voitures peuvent être embarquées montées ou démonfées. Les avis sont partagés sur les avantages et les inconvénients de ces deux systèmes. En embarquant les voitures sur roues, elles sont immédiatement disponibles à l'arrivée : on évite les erreurs et les tâtonnements du remontage quand les différentes pièces ne sont pas soigneusement classées et étiquetées; mais, par contre, les voitures sur roues sont plus difficiles à arrimer à bord, elles tiennent plus de place et il n'est guère possible de charger, par-dessus, d'autres colis. Le reste du matériel est généralement transporté en caisses. En dépit des leçons de l'expérience, il semble qu'à chaque expédition nouvelle, les prescriptions les plus élémentaires soient généralement oubliées et on s'aperçoit, après coup, que l'ordre défectueux dans l'embarquement, l'absence de marques distinctives, un emballage insuffisant ont été, au débarquement, la cause de désordre, d'une perte de temps considérable et de déchets importants. A Madagascar, le manque d'ordre à l'embarquement a immobilisé, sur la plage de Majunga, des troupes dans l'attente de leurs armes. En Chine, en 1900, même immobili

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 105 1 salion de certaines troupes, en particulier d'ouvriers d'artillerie. A Madagascar, Tabsence d'indications suffisantes sur les caisses a amené une confusion regrettable au débarquement dans la remise des caisses aux armes ou services intéressés. En Chine, les caisses de harnachement à clairevoie, peu solides, ont été la cause de pertes de matériel dues à la dent des rongeurs, à l'action de l'eau de mer, au bris des caisses. On peut donc poser en principe que, pour un transport maritime, les caisses de matériel ou d'approvisionnements seront solides et en bois ou métal plein; qu'elles porteront, soigneusement faite à la peinture, l'indication de leur contenu et du corps ou service destinataire, que leur répartition à bord sera faite de façon que le matériel de première nécessité au débarquement, soit chargé en dernier lieu et que l'arrimage à bord sera fait avec le plus grand soin. Vitesse d'embarquement. La pratique étant nécessaire en tout, il serait désirable de faire souvent des exercices d'embarquement et de débarquement d'animaux et de matériel comme on le fait sur les voies ferrées; cela permettrait de fixer les détails de l'opération et de déterminer une méthode pratique. L'infanterie embarque toujours avec facilité et rapidement. Quand on dispose de quais ou de jetées convenables, l'embarquement des animaux se fait aussi avec rapidité et on peut en estimer la durée à une minute environ par cheval; mais s'il faut embarquer au large, la mise à bord des chevaux, des canons et des voitures exige toujours un temps considérable. On peut estimer la durée des embarquements à quai, dans de bonnes conditions, à une heure et demie, pour un batail

106 LA GUERRE DANS LES COLONIES

Ion avec son matériel, à deux heures pour un escadron et à six heures pour une batterie. On peut embarquer de huit à dix voitures vides à l'heure. Débarquements. Les régions dans lesquelles sont opérés les débarquements sont imposées par les circonstances : les points de débarquement, au contraire, peuvent être choisis par le commandement et doivent l'être de concert entre les commandants des forces de terre et de mer. Peu de points se prêtent d'ailleurs au débarquement d'un corps expéditionnaire important et l'opération présentera presque toujours de grosses difficultés. Elle sera d'autant plus longue et plus difficile que les effectifs seront plus élevés et les approvisionnements plus considérables, surtout si les moyens dont on dispose sont insuffisants. Aussi est-il de la plus grande importance d'envisager non seulement l'utilisation des moyens de fortune et embarcations du pays, mais encore d'amener, avec les transports de troupes, tout le matériel qui peut hâter la mise à terre de ces dernières. En 1830, le débarquement du corps expéditionnaire français (30. 000 hommes et 4.000 chevaux) dans la presqu'île de Sidi-Ferruch (Algérie) commença le 14 juin à 4 heures du matin; on disposait de 140 bâtiments de la flottille de débarquement et de 85 chalands. A midi, 30.000 hommes étaient débarqués avec quinze jours de vivres. Le débarquement du matériel dura plusieurs jours. En 1854, le débarquement en Crimée se fit au moyen d'un matériel très rudimentaire. L'embarquement des troupes dans les chalands commença à 7 h. 40 du matin le 15 sep

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 107 tembre. A 9 h. 30 il y avait 9.000 hommes à terre. A midi nous avions à terre trois divisions d'infanterie, 18 bouches à feu et leur matériel. Avant la nuit l'escadre avait débarqué : les 3 divisions d'infanterie au complet, munies de leurs bagages et de leurs chevaux, la compagnie du génie et tout son outillage, plus de 50 pièces d'artillerie accompagnées de tout leur matériel, les chevaux des spahis, les chevaux du maréchal et de son étal-major. Cette opération, comme celle de Sidi-Ferruch, avait été tout entière dirigée par la marine. Les Anglais disposaient de 326 embarcations et 24 chalands pour les chevaux et les pièces : à chaque voyage ils pouvaient mettre à terre 6.400 fantassins, 12 canons et les chevaux nécessaires (1). En 1860, le corps expéditionnaire de Chine fut débarqué au moyen de : 20 canonnières démontables se'vant au remorquage ; 1 remorqueur américain à roues; 40 chaloupes pouvant contenir chacune 60 hommes ou 10 chevaux et marchant seules, à la voile ou à l'aviron; Des jonques de haute mer. Chaloupes et jonques furent remorquées par les embarcations des vaisseaux. Pendant l'expédition du Tonkin, le débarquement se fit en baie d'Along, au moyen de canonnières pour les hommes, de grands chalands ou de jonques pour le matériel. (1) M. Camille Rousset, dans son Histoire de la guerre de Crimée et le général Thomas dans son J5tt*de sur les transformations de l'armée française, ont fait ressortir le contraste qu'ont présenté les deux expéditions : d'une part, en 1830, l'ordre et la rapidité résultant d'une préparation éclairée; au contraire, en 1854, une confusion sans bornes, l'entassement à Marseille des troupes et des approvisionnements, le matériel urgent chargé à bord de voiliers payés à la journée et dont les capitaines ne cherchaient qu'à prolonger la durée du trajet, le personnel des batteries séparé de son matériel, etc..

108 LA GUEB&E DANS LES COLONIES Dans la colonne de Kong (Côte d'Ivoire) le colonel Monteil employa un procédé de débarquement qui avait déjà été utilisé par les Anglais dans leur expédition de 1873 contre les Ashantees et qui peut convenir sur toute la côte occidentale d'Afrique. ' Il se servit de çurf-boats, fortes baïèiôières construites en Angleterre, dont ks membrures sont reliées avec des bandes de fer pour éviter qu'elles ne. s'éventrent dans les accostages en pleine plage. Ces embarcations coûtent 1.200 francs, elles ont 10 mètres de long, 2 mètres de large et sont munies de trois bancs. Les payeurs qui les montent sont recrutés à la côte de Kl ou (Kroumen). L'équipage se compose de dix payeurs et un barreur. Ce dernier manœuvre, en guise de gouvernail, un grand aviron de queue dont il se sert pour empêcher l'embarcation d'aller à la dérive. Le colonel Monteil débarqua à Grand-Lahou, par ce procédé, 1.200 hommes, 300 chevaux ou mulets, 2.000 tonnes d'approvisionnements. Chaque embarcation transportait par voyage 20 hommes ou un cheval ou une tonne de matériel. L'opération dura très longtemps. Au moment de la guerre sino-japonaise, les 35.000 hommes du 1^{er} corps d'armée furent mis à terre à Chemulpo à l'aide des embarcations des vaisseaux, de sampans (un grand sampan avait été embarqué sur chacun des bâtiments de l'escadre escorte du convoi) et de quelques chalands, le tout remorqué par les canots à vapeur de l'escadre et quelques petits remorqueurs auxiliaires. L'opération, exécutée avec beaucoup d'ordre, dura cinq jours; elle fut gênée considérablement par le courant et par la grande hauteur des marées (septembre 1894).

UL GTJESSEE DANS LES COLOIOES 10& En janvier 1895, 20.000 Japonais et 3.000 chevaux furent embarqués tant à Talien-Wan qu'à Port-Arthur et dirigés sur Weï-Haï-Weï sous la protection de l'escadre. Le débarquement du corps expéditionnaire s'opéra dans des conditions remarquables de méthode et de régularité, au moyen de chaloupes à vapeur, de jonques chinoises et de sampans remorqués ou transportés par la flotte. Pendant l'expédition de Madagascar (1895), le débarquement se fit à Majunga dans des conditions très défectueuses. Les bâtiments affrétés, dont les départs avaient cependant été échelonnés, arrivèrent presque tous ensemble à destination; comme, d'autre part, les chalands et les remorqueurs n'étaient pas prêts, on dut procéder au débarquement par des moyens improvisés et, faute de personnel, le matériel mis à terre encombra bientôt la plage de débarquement. L'opération fut très longue et ne put être menée à bien qu'après que la division navale eût réuni des moyens de fortune suffisants. On voulut réquisitionner les boutres du port de Majunga; mais leurs patrons, Indjéris pour la plupart, se mirent sous la protection du drapeau anglais, arborèrent le pavillon britannique et il ne fut possible de s'en servir qu'en acceptant leurs prétentions exorbitantes. Quelques chalands de mer assurèrent le débarquement des hommes et des chevaux; mais le matériel restait à fond de cale : des troupes n'avaient pas de fusils, le service de santé manquait de quinine. L'avant-garde, n'ayant pas de provisions, ne pouvait poursuivre sa marche en avant, les affrétés continuaient à s'entasser dans la rade de Majunga sans qu'il fût possible de rien débarquer. Dans la dernière expédition de Chine (1900), les débarquements en rade de Takou ont été assurés par l'escadre ♦

V* 110 LA GUERRE DANS LES COLONIES avec ses moyens propres et avec ceux qu'on a pu se procurer par location ou affrètements sur place ou au Japon, moyens fort précaires au début. Dans la rade de Takou, il fut débarqué par navires, chalands ou jonques : 20.480 hommes, 2.947 chevaux, 18.400 tonnes de matériel (en volume 40.500 tonnes). Le débarquement dura du 30 juin à la fermeture du PeiHo par les glaces (27 novembre). Les débarquements les plus importants furent les suivants : Du 22 août au 20 septembre : 6.670 hommes, 320 chevaux, 4.500 tonnes, au moyen d'une petite canonnière, le Bengali, et de deux ou trois chalands. Du 21 septembre au 21 octobre : 10.130 hommes, 1.120 chevaux, 4.300 tonnes, au moyen d'une flottille susceptible de débarquer plus de 3.900 tonnes. Elle comprenait, outre VAlouette et le Bengali, quatre chalands (de 120 à 400 tonnes), une coque (500 tonnes), V Enseigne-Henry remorqueur (100 tonnes), le Win-Chow (500 tonnes) et V Ariei (500 tonnes); enfin deux grosses jonques de 150 tonnes et huit petites jonques de 30 tonnes. Pendant toute la période des débarquements, les jonques n'ont porté à terre que 700 tonnes. La presque totalité du personnel et les deux tiers des chevaux et mulets ont été mis à terre par VAlouette et le Bengali, ces deux canonnières ayant été choisies pour ce service parce qu'elles ne pouvaient porter chacune plus de 80 à 100 tonnes de marchandises. Le matériel fut débarqué à raison de 150 tonnes par jour pendant les deux premières périodes, de 300 tonnes par jour pendant la dernière, soit environ 40 à 50 tonnes par jour et par chaland ou navire en tenant lieu. Aux débarquements en rade il faut ajouter le débarquement en rivière, les approvisionnements venant de Shanghai ou du Japon étant amenée en partie par des * K ' - * \ • «

> /■ *^ (LA GUERRA DANS LES COLONIES 111 bâtiments qui purent entrer en rivière jusqu'au commencement de décembre. Au total, soit en rade de Takou, soit directement en rivière, on débarqua, du 30 juin au 27 novembre 1900 : 20.808 hommes, 3.282 mulets, 35.100 tonnes de matériel (dont 1.200 tonnes de planches et 10.000 tonnes de charbon) représentant un volume de 79.000 mètres cubes. En résumé l'opération du débarquement est d'autant plus difficile et demande un temps d'autant plus considérable que le matériel employé est plus défectueux. Le débarquement du personnel est la partie la plus facile de l'opération; celui des animaux est au contraire très délicat. A Cuba, les Américains jetèrent leurs chevaux à l'eau en les faisant marcher sur une planche à bascule. Ce procédé est souvent le meilleur, mais ne peut pas être employé lorsque, comme à Tong-Kou, en Chine, on se trouve à plusieurs milles du rivage et qu'il y a en plus une barre à franchir à marée haute. Il sera en général indispensable de pouvoir disposer d'un certain nombre de chalands de 15 à 20 tonnes et de quelques chalands de 50 à 60 tonnes pour le matériel plus encombrant : ils devront être démontables en tranches pour la commodité de leur transport. Pour les mener à terre, il faut avoir en outre un certain nombre de remorqueurs également démontables en tranches et suffisamment puissants pour pouvoir fonctionner quel que soit l'état de la mer. Lorsque la chose sera possible, l'installation de va-et-vient entre la plage et les navires facilitera beaucoup l'opération. '• • ■* .' • . ■ .. f . • • - • . • : • V

112 4 • • ; LA GUEERE DANS LES COLONIES Rôle de la marine. Lorsque le point de débarquement choisi peut être Tobjet d'une attaque de l'ennemi, il doit pouvoir être battu par rartillerie des navires de guerre. Dans ce cas, Topériation comporte comme phase préliminaire la mise à terre d'une première troupe d'infanterie chargée de prendre pied sur le rivage et d'en repousser l'adversaire; elle sera acconipagDée de quelques fractions du service de santé et de détachements de marins qui rendent de grands services pour le halage des embarcations, leur remise à flot et pour le débarquement du matériel d'artillerie. C'est d'ailleurs un point sur lequel il y a lieu d'insister que, dans toute expédition coloniale, il doit être prévu un service marine placé au même titre que les autres sous Tautorité du commandement. Le service des transports par eau, depuis le moment de l'embarquement des troupes- et du matériel jusqu'à celui de leur débarquement, doit être entièrement placé sous la responsabilité de ce service marine : c'est à lui à fixer le départ et l'arrivée, à organiser la marche des navires, à assurer la mise à terre sur un point plutôt que sur un autre et à proléger le débarquement. Le rôle de la marine devient ensuite secondaire, puisqu'il se borne à veiller au ravitaillement de la base d'opérations. La* collaboration étroite des forces de terre et de mer s'impose d'ailleurs en permanence dans les expéditions coloniales et elle doit être prévue et réglementée d'avance afin d'éviter tout malentendu et toute difficulté. Les ce Naval Brigades)> ont été employées par les Anglais au siège de Sébaslopol, dans la répression de l'insurrection de l'Inde, dans les guerres de Chine, d'Abyssinie, de l'Ashantee, du Zululand, du Soudan et de Birmanie.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 113 « En 1873, pendant l'expédition contre les ^Yshantees, le concours de la flotte permit seul aux Anglais de chasser Tennemi de la côte et de le rejeter sur le Prah : le capitaine Freemantle s'était en effet multiplié pour venir en aide avec les « Seamen » et les « Marines, » et Sir Garnel Wolselev lui adressa tous ses remerciements en reconnaissant que, sans son assistance, il lui aurait été impossible d'entreprendre avec succès la série des premières opérations. Au début de la guerre du Zululand, en 1878, une

COLONIES rade se régularisèrent bientôt et se poursuivirent dès lors avec assez de succès pour qu'il fût possible, dès le 26 juin, de rendre à cet officier supérieur la liberté personnelle d'action dont il avait besoin pour assurer efficacement la surveillance du littoral et la défense de nos établissements extérieurs (1). Bases d'opérations. Qu'on soit dans le cas d'une occupation antérieure du pays connue à Cape-Coast, au Zululand, au Dahomey, à Madagascar, ou dans celui d'un débarquement brusque comme en Egypte, à Wei-Hai-Wei, à Takou, l'organisation d'une base d'opérations maritime s'impose avant de songer à entreprendre aucune opération suivie, car les troupes . expéditionnaires doivent être débarquées seulement au moment de se mettre en marche et lorsque les approvisionnements et le matériel ont été mis à terre et poussés le plus loin possible; leur débarquement prématuré aurait en effet pour résultat de les exposer inutilement et trop tôt aux effets d'un climat souvent très meurtrier et de causer un encombrement préjudiciable à la santé des troupes et à la bonne marche du service. En décembre 1873, le major général Wolseley, voyant arriver en Afrique les renforts de troupes européennes demandés en Angleterre avant que les préparatifs de la marche sur Coomassie fussent terminés, n'hésita pas à les laisser à bord des transports qu'il envoya croiser au large dans les vents alizés jusqu'au moment choisi pour leur débarquement. L'organisation de la base d'opérations est faite sous la (1) Rapport officiel.

LA GCEKBE DANS LES COLONIES 115 protection d'une avant-garde, dont les éléments sont pris sur place ou envoyés de la métropole, et dont le rôle est toujours fort délicat. Lorsqu'il s'agit, en effet, d'opérations de la nature de celles entreprises contre les Ashantees, les Dahoméens ou les Hovas, l'autorité militaire se trouve en présence d'une situation des plus difficiles car les ressources locales sont le plus souvent insignifiantes. Il n'existe généralement ni matériel de débarquement, ni appontements, ni logements, ni magasins; quelquefois même- . on manque d'eau et de bois, et la main-d'œuvre fait souvent défaut; tout doit être amené de la métropole. Il faut recruter des coolies, mettre à terre le matériel, construire des abris improvisés pour le personnel et les approvisionnements, -pourvoir à l'alimentation des hommes et des animaux, don- . lier des soins aux malades, assurer des besoins qui se manifestent tous en même temps avec des moyens presque toujours insuffisants. Nous ne pouvons entrer dans les détails de l'organisation d'une base d'opérations qui varient essentiellement avec Chaque cas particulier. Il y aura toujours à prévoir, en résumé, . des moyens de débarquement, la construction d'abris et de ■ magasins, l'installation de voies ferrées portatives, de ma* chines à glace et à distiller, de navires-hôpitaux, etc. Le débarquement des troupes et du matériel sera évidemment beaucoup plus facile et plus rapide si l'on dispose de wharfs ou appontements où pourront accoster directement les navires de transport ou, en cas d'impossibilité, des embarcations de plus faible tonnage sur lesquelles le matériel sera transbordé. De simples appontements de fortune formés de radeaux rendront des services considérables. Au cours des diverses expéditions coloniales, quand on n'a pas pu utiliser des appontements existants, on a installé

r . V. 116 .! LA GUERRE DAXS LES COLONIES •v des apponements de fortune et, pour les opérations de longue durée, on a construit des wharfs. Dans la campagne d'Abyssinie (1867), le débarquement se fit dans la baie d'Adulis, où on Construisit un appontement en pierre. Dans l'expédition anglaise d'Egypte (1884), on utilisa les jetées de Souakim, où accostaient les petits vapeurs. Dans l'expédition du Tonkin, on ne disposait dans la baie d'Along que de deux mauvais apponements (ne possédant pas de grue à vapeur) qu'on utilisa du mieux qu'on put. Dans l'expédition du Dahomey on u[^]lisa un wharf métallique, installé à Kotonou avant la campagne (1). Dans la campagne sino-japonaise (189[^] pour le débarquement à Chemulpo, le V corps d'armée utilisa UA petit débarcadère en pierre qui existait déjà; on construisit en outre un petit appontement en bois pour l'infanterie. A Madagascar (1895) on devait se servir d'un wharf de 160 mètres de long du modèle de celui de Kotonou mais il ne put être monté qu'en partie, le fond rocheux de la rade n'ayant pas permis de pousser la construction ati delà de 80 mètres; il ne rendit donc que de faibles services. En Chine (1900) le corps expéditionnaire français ne disposait en propre à Tong-Kou que de trois apponements de fortune, constitués par des jonques reliées à la berge par des madriers. Deux apponements internationaux servirent surtout aux dt'barquements des autres nations. (1) Lo wharf de Kotonou, dont lo montage fut commencé en décembre 1891, est en fer et mesure 280 mètres de long. Il se divise en deux parties: l'une, la passerelle, de 236 mètres de long sur 6",30 de large; Tautrc, lo débarcadère, de 44 mètres de long, est beaucoup plus large que la passerelle. Le tout est supporté par des pieux de fondation en acier plein de ()TM, 14 do diamètre, munis à leur extrémité inférieure d[^]une large vis en fonte de fer. Les pieux sont réunis entre eux par des entretoise» et un système de contreventement. Le plancher de la passerelle supporte deux voies de chemin de fer de 0TM,80 d'écartement. Celui du débarcadère a quatre voies et est muni de quatre grues tournantes. *♦

LA GUERRE DANS LES COLONIES 117

Plus tard on construisit un wharf à Ching-van-Tao; il avait 010 mètres de long, 0 m. 10 de large et comprenait deux tronçons, l'un sur le fond rocheux établi sur chevalets palées fixés au roc par des crampons en fer, l'autre sur fond sablonneux établi au moyen de pilotis constitués par des pieux à vis. Les appontements de bateaux et de radeaux n'ont pas en général une stabilité suffisante en raison de l'agitation de la mer et des dénivellations des marées; on est donc réduit, le plus souvent, à établir ces appontements sur pilotis ou sur chevalets. Une construction de ce genre étant toujours longue, il est bon d'en continuer la durée en se faisant d'appontements démontables qu'il n'y a qu'à installer en place* au moment (hi 1>€S0^ et comprenant un approuvisionnement ^ de corps de support, mi-partie pieux à Vis, mi-partie chevalets à crampons' %vec tous les accessoires nécessaires. t ^> Les mouvements de matériel seront considérablement facilités si l'on dispose d'une grue de 2 à 3 tonnes et d'une voie ^ %nrée^rel^t l'appontement aux magasins de la base d'opérations. "Les voies ferrées portatives, à l'écartement de 0™,40, 0%50 et 0",60, sont sensiblement équivalentes, et le matériel Decauville utilisé dans les services militaires en France est l'un des plus avantageusement connus. La voie ferrée à installer n'aura pas à supporter de charges supérieures à 2 tonnes par wagon ou plate-forme, soit une tonne par essieu. Il suffira donc de prendre la voie Decauville de P",GO en* rails d'acier de 0 kilogrammes au mètre courant dont la force est de 1.000 à 1.600 kilos par essieu. La longueur de la voie ferrée à installer dépendra de la distribution des divers magasins de la base d'opérations et de leur éloignement du lieu de débarquement; on doit donc

H8 LA GUERRE DANS LES COLONIES prévoir largement la quantité de matériel de cette nature, d'autant plus qu'il pourra éventuellement être utilisé en partie pour la commodité des transbordements à effectuer à certains gîtes d'étapes de la ligne fluviale. Pour l'expédition de Madagascar, 10 kilomètres de voie ferrée portative firent partie du matériel du corps expéditionnaire. L'organisation d'une base d'opérations exige l'installation de magasins, hangars, abris, etc. On utilisera naturellement les locaux existants, mais il faut prévoir l'édification rapide de baraquements démontables amenés avec l'expédition. Nous aurons l'occasion de revenir sur la question des baraques démontables et de faire ressortir les avantages et les inconvénients des différents modèles. Disons de suite que le choix paraît actuellement restreint au matériel Espitalier, préférable comme légèreté et stabilité, et au matériel Laillet à charpente fixe, plus lourd mais de prix moins élevé. Le ravitaillement d'un corps expéditionnaire nécessitera toujours, en raison des difficultés des transports par mer et de l'éloignement de la métropole, la constitution, dès le début des opérations, à la base de débarquement, d'un approvisionnement d'au moins trois mois de vivres. Or on peut évaluer approximativement à 70 mètres cubes et à 50 tonnes environ le volume et le poids d'un jour de vivres pour une division d'infanterie de 15.000 hommes (1). Trois mois de vivres correspondant à cet effectif exigeraient donc 6.300 mètres cubes. Si on tient compte des besoins nécessités par l'installation des boulangeries, boucheries, hangars à manutention et des autres services, on voit qu'il faudrait prévoir, dans le cas considéré, des abris pour 12 à 15.000 tonnes couvrant une superficie de 5 à 600 mètres carrés. (1) Intendant général Peyrolles.

LA GUEREE DANS LES COLONIES 119 C'est à Tavant-garde, avons-nous dit, qu'incombe la tâche d'organiser la base d'opérations; mais là ne se borne pas son rôle, car elle doit encore rechercher des renseignements sur l'ennemi, assurer la sécurité dans une certaine étendue de pays, réunir des moyens de transport, prendre toutes les mesures préparatoires pour faciliter le bon établissement de la ligne de communications future, entamer des pourparlers avec les chefs indigènes susceptibles d'apporter un secours efficace à l'expédition, commencer enfin l'action politique qui doit toujours être menée de front avec l'action militaire.

The text on this page is estimated to be only 4.47% accurate

.1 : * j ^ ? . ♦ t > i * ■ ... , . v ■ . 1 * ^ t S - ' « ■ • ■ > , - ' - • 1 , ' ■ t ' • » • ■
• > . • • V - , . »

A ♦ ». » » CHAPITRE IV LES LIGNES DE

COMMUNICATION Difficultés d'organisation ; exemples historiques. — Expédition anglaise du Soudan. — Expédition de Madagascar. Difficultés d'organisation. Dans les campagnes coloniales, il ne faut pas compter vivre sur le pays, car les contrées traversées ne produisent, en général, rien de ce qu'il faut à la nourriture (les Européens, en dehors de la viande, ne s'en passent pas). Les indigènes ont l'habitude de dévaliser les régions qu'ils sont obligés d'abandonner. * « ^ . • * . * Tous les approvisionnements » vivres, munitions, médicaments, etc., doivent être tirés de la base d'approvisionnement, de même que (n'importe où) l'on évacue les malades et les blessés. [0] L'expédition d'Alger est, en raison de la situation géographique, beaucoup plus délicate que dans nos régions méditerranéennes. * — * , ^ ^ - % Nous avons déjà fait remarquer que la sécurité des lignes de communications est une des difficultés de leur organisation dues au peu de viabilité des routes, aux obstacles du terrain et au climat, sont un des caractères particuliers des guerres coloniales. On peut ajouter que l'établissement de la ligne de communication est toujours l'un des principaux soucis du commandement et que de son bon

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

..■■-•*," 1 ' c • ■-.-■◆

« t CHAPITRE IV LES LIGNES DE COMMUNICATION

Difficultés d'organisation ; exemples historiques. — Expédition anglaise du Soudan. — Expédition de Madagascar. Difficultés d'organisation. Dans les campagnes coloniales il ne faut pas compter vivre sur le pays, car les contrées traversées ne produisent, en général, rien de ce qu'il faut à la nourriture des Européens, en dehors de la viande sur pied; au surplus les indigènes ont l'habitude de dévaler les régions qu'ils sont obligés d'abandonner. •.. Tous les approvisionnements, vivres, munitions, médicaments, etc., doivent donc être tirés de la base d'opérations, de même que vers cette base qu'il faut évacuer les malades et les blessés. L'installation d'hôpitaux intermédiaires est, en raison du climat, beaucoup plus délicate que dans nos régions tempérées. Nous avons déjà fait remarquer que la longueur et l'insécurité des lignes de communications ainsi que les difficultés de leur organisation dues au peu de viabilité des routes, aux obstacles du terrain et au climat, sont un des caractères particuliers des guerres coloniales. On peut ajouter que l'établissement de la ligne de communications est toujours l'un des principaux soucis du commandement et que de son bon « • ■

122 LA GUERRE DANS LES COLONIES fonctionnement

dépend presque toujours le succès de l'opération entreprise. Pendant l'expédition contre les Lushais (Birmanie), le général Bouchier, commandant la colonne de Cachar, dut, de novembre 1871 à mars 1872, employer tous ses hommes à la construction d'une route praticable aux éléphants, de Luckipur à Chepuy, sur une longueur de 166 kilomètres, avec des alternatives pénibles de chaleur et de froid, en franchissant des montagnes de 2.000 mètres et en bivouaquant sous des gourbis d'herbes et de feuilles. A maintes reprises, le général Bouchier signala que ses transports étaient sa plus grande préoccupation; plusieurs fois il se trouva sans approvisionnements et réduit à vivre au jour le jour malgré un convoi de 1.400 coolies et 100 éléphants pour un effectif de moins de 1.500 hommes. Les deux campagnes menées par les Anglais contre les Ashantees nécessitèrent l'installation d'une route d'étapes de Cape-Coast à Prashue et Coomassie sur près de 200 kilomètres, à travers un pays marécageux et couvert de forêts; il fallut scier des arbres énormes en bois très dur et assécher les marécages au moyen de fascines. De Cape-Coast à Prashue, il n'y avait pas moins de 237 ponts. Les bois étaient infestés d'indigènes qui, à tout moment, fondaient sur les convois de porteurs et tuaient ces derniers. Il fallut faire de grands défrichements et des camps de repos constitués par des rangées de baraques en bambous recouvertes de feuilles de palmiers; les murs et les lits de camp étaient en lattes de bambou, laissant circuler l'air. L'eau était tirée de sources creusées par les indigènes, ou apportée par des femmes à travers la forêt, puis bouillie, filtrée et mise en baril. Des entrepôts, des magasins, des hôpitaux furent cons

LA GUEREE DAXS LES COLONIES 12^ Iruils sur le même modèle que les baraques, mais avec des dimensions plus grandes. Dans la campagne des Anglais en Abyssinie (1867-1868), voici quel était le plan d'opérations présenté par Sir R. Napier, commandant en chef (1) : 1* Amener au point décisif 5.000 hommes pourvus de trois mois de vivres, dont un ou deux marchant avec les troupeS' elles-mêmes, le reste suivant d'aussi près que possible et s'avancant de magasin en magasin à mesure que l'armées'avancerait elle-même. 2"* Assurer les communications de cette colonne avec la mer en échelonnant sur la ligne de marche les vivres qui lui seraient nécessaires et des forces suffisantes pour dissiper tout rassemblement hostile qui s'y porterait. Constituer à cet effet trois postes : Sénafé (n** 2), Antalo (n** 3), Sokota (n" 4), assez solidement occupés pour tenir le pays, assurer l'exploitation de ses ressources et escorter les convois. 3* Prendre d'abord pied sur le plateau (poste n** 2) avec une brigade pourvue de deux mois de vivres, porter à ce poste six mois, ou au moins quatre, pour les 9.000 hommes qui devaient marcher au delà. On espérait que ce transport pourrait être fait, avant l'arrivée du gros de l'expédition, avec les moyens du pays, que les récits des voyageurs représentaient comme abondants, sans d'ailleurs qu'on le sût bien positivement. On trouverait dans le pays le bétail pour tout le monde et les vivres pour les camp-foUowers (2). 4" Renforcer l'avant-garde avec une deuxième brigade dès que les vivres seraient montés au poste 2 et porter cette divi(1) Commandant Taverna. (2) Suivants du camp, Hindous à la suite des officiers (domestiques), des soldats (palefreniers pour les corps montés) ou des corps (cuisiniers, porteurs d'eau, brancardiers, etc.) alloués par les règlements et en nombre considérable, surtout dans les régiments européens.

124 LA GUEHBE DANS LES COLONIES sien de lêle au poste 3 (Anlalo), y amener du poste 2 cinq mois de vivres pour les 9.000 hommes qui devaient garder ce poste ou le dépasser. 5** Porter cette division au poste 4 et la faire suivre de cinq mois de vivres pour les 7.000 hommes qui devaient former la garnison (2.000) et la colonne mobile. Ces transports des §§ 4 et 5 devaient être effectués par des relais qui exigeraient l'emploi de toutes les forces du train de l'armée. Ils demanderaient un temps considérable, mais ils étaient possibles et, quand ils seraient effectués, on pourrait : 0* Porter la colonne mobile en avant avec un ou deux mois de vivres, suivant les moyens de transport dont on disposerait alors. On utiliserait tous les vivres qu'on pourrait trouver sur place; il fallait néanmoins prévoir le remplacement régulier de la presque totalité des consommations journalières et avoir des moyens spéciaux pour cet objet en même temps que pour remplacer les animaux décédés, usés, etc., par les fatigues antérieures. On voit donc que tout le plan d'opérations était basé sur le mouvement des approvisionnements, c'est-à-dire sur l'efficacité des services que rendrait le corps chargé des transports et sur le fonctionnement de la ligne de communications. La garde d'une ligne de communications par terre à travers un pays difficile, insalubre et occupé par l'ennemi est en outre toujours difficile. Des deux colonnes Bouchier et Brownlow, opérant simultanément contre les Lushais, l'une, celle de Cachar, parcourut 310 kilomètres, l'autre, celle de Chittagong, en fit 343. Parties l'une et l'autre à l'effectif de 1.500 hommes environ, elles arrivèrent devant leur objectif avec 300 et 400 fusils à peine. La garde des deux lignes d'étapes avait absorbé le reste.

LA GUE&BE DANS LES COLONIES 125 Lorsque, comme au Transvaal par exemple, des distances énormes séparent les têtes de colonne de leurs bases marilimes, la majeure partie du corps expéditionnaire doit être employée à la garde de ses communications et au service des convois. Aussi a-t-on recours, toutes les fois que cela est possible, à la voie fluviale, plus avantageuse à tous les points de vue. Le défaut des cours d'eau comme lignes de communications est que leur régime, très variable selon les saisons, limite souvent la durée des opérations et oblige presque toujours à employer une batellerie spéciale pour éviter les inconvénients de la baisse des eaux. Il est d'ailleurs facile de se rendre compte que le problème de l'installation d'une ligne de communications dans un pays absolument dénué de toutes ressources est impossible dès que cette ligne dépasse une certaine longueur et si, dans la plupart des cas, on a pu arriver au but, cela tient à ce qu'il n'existe pas en réalité de pays tellement pauvre qu'on ne puisse y trouver aucune denrée alimentaire. Supposons un homme isolé devant marcher dans un désert dénué de ressources; s'il emporte avec lui 20 kilogrammes de vivres et s'il en mange 1 kilogramme par jour, il ne pourra marcher sans mourir de faim après la vingtième journée (1). Un mulet porte 120 kilogrammes, mais il mange 5 kilogrammes d'avoine, et son conducteur, qui ne peut rien porter, mange 1 kilogramme, soit en tout 6 kilogrammes par jour. Au bout de 20 jours, comme pour le porteur isolé, il ne restera plus de vivres et la caravane ne pourra continuer sa route. (1) Cette discussion a été développée dans une conférence faite par le commandant Roulet[^] à Toulon.

426 LA GUERBE DANS LES COLONIES Les voilures qu'on peut utiliser dans les campagnes coloniales, celles du modèle Lefebvre en particulier, portent théoriquement, en terrain plat, 500 kilogrammes; mais pratiquement, dans les mauvais chemins indigènes, 250 kilogrammes sont un maximum. Le rayon d'action atteint ici 42 jours (250 divisé par 6), rendement double de celui du transport à dos d'homme ou de mulet. Reprenons notre homme ou notre mulet porteur. Si, au lieu de les envoyer à 20 étapes, nous les envoyons à 5 étapes seulement, sur les 20 jours de vivres transportés, 5 auront été mangés; le retour à la base en exigera 5 autres et il sera possible d'en déposer 10. Si nous adoptons des étapes de 20 kilomètres, chiffre moyen, à 100 kilomètres de la base, la perte est déjà de 50 p. 100. Si donc la ligne d'opérations atteint 400 kilomètres, 200 tonnes de vivres pris à la base se trouvent réduites, au 100^e kilomètre, à 100 tonnes, au 200^e kilomètre à 50 tonnes, au 300^e à 25, au 400^e à 12 tonnes 1/2. Supposons qu'on veuille arriver à l'extrémité de cette ligne d'opérations de 400 kilomètres avec un effectif de 5.000 hommes et 2.000 mulets consommant journellement 15 tonnes : en réduisant la ration des hommes et des animaux, le chiffre de 12 tonnes constitue le minimum des besoins. Prenons ce chiffre et calculons le nombre de mulets nécessaires. Pour déposer chaque jour 12 tonnes au kilomètre 400, il faut, à 100 kilogrammes par mulet, 240 mulets partant tous les jours avec 24 tonnes du kilomètre 300, où ils ne reviendront que le 10^e jour. Le nombre nécessaire pour faire la navette entre les kilomètres 300 et 400 est donc de 2.400 mulets. Entre les kilomètres 200 et 300, 4.800 mulets sont nécessaires pour transporter les 48 tonnes de vivres journaliers dont 24 doivent être déposés intacts au kilomètre 300. Entre les kilomètres 100 et 200 il en faut 9.600 et entre les kilomètres

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 127 0 el 100, 19.200, soit au total 36.000 mulets, employés au transport des vivres seulement. Le rendement pratique des voitures Lefebvre étant double de celui des mulets porteurs, c'est 18.000 voitures qu'il faudrait. Ce simple calcul, purement théorique d'ailleurs, fait ressortir mieux que tous les commentaires les difficultés d'une campagne comme celle de 1895 à Madagascar. Il faut remarquer d'ailleurs qu'on peut obtenir un meilleur rendement des moyens de transport que celui que nous venons d'indiquer. C'est ainsi qu'au lieu de décharger les mulets tous les cinq jours seulement et leur faire rapporter en arrière leurs vivres de consommation, il est plus économique de créer des dépôts de vivres à chaque gîte d'étapes et d'y faire déposer journellement les vivres de retour; on peut alors faire doubler les étapes de retour à vide. Une conclusion à tirer de ce qui précède, c'est que dans la pratique, on doit, ainsi que nous l'avons déjà signalé pour d'autres motifs, composer les colonnes en majorité avec des indigènes qui se contentent comme ration journalière de 500 à 800 grammes de riz et d'un peu de sel (1). Comme exemple des difficultés rencontrées dans l'organisation des lignes de communications, nous citerons la campagne des Anglais au Soudan en 1885 et celle de Madagascar en 1895. (1) Il résulte d'expériences récentes faites pendant la campagne de Chine, que les tirailleurs tonkinois transportés hors de leur pays doivent recevoir^ outre les 800 grammes de riz^ une ration de viande.

128 LA GUEKBE DANS LES COLONIES Expédition dans le Soudan égyptien en 1885 (1). Sir Samuel Baker, puis le colonel Gordon, avaient été successivement nommés, en 1869 et 1874, gouverneurs du Soudan par Ismaïl pacha, un des successeurs de MehemelAli, dans le but de soumettre le Darfour (1875) et le Bahr-elGazal (1880) et d'y proscrire le commerce des esclaves. En 1881 apparut, près de Dongola, le Madhi, fds d'un charpentier, qui, après avoir fréquenté les écoles religieuses de Karlhoum et de Berber, s'était retiré dans l'île d'Abbaii, sur le Nil blanc, à 241 kilomètres en amont de Karthoum, où sa ferveur lui donna bientôt une grande influence. Sur ses instigations, le Darfour et le Kordofan se révoltèrent successivement contre l'autorité égyptienne et après des alternatives de succès et de revers, qui occupèrent les années 1882 et 1883, le Madhi battit complètement, à Kasghill (octobre 1883), et détruisit les troupes commandées par Hicks pacha, officier anglais nommé major-général dans l'armée égyptienne. Le major général Gordon, nommé de nouveau gouverneur du Soudan pour assurer l'évacuation momentanée du pays, arriva le 11 février 1884 à Berber et le 18 février à Karlhoum. Pendant ce temps, un marchand d'esclaves de Souakiin, Osman-Digma, s'était révolté au nom du Madhi et avait battu à El-Teb, le 5 février 1884, les troupes de Baker Pacha. Ce fait motiva l'intervention de l'amiral anglais Hewet et l'occupation de Souakim par les marins anglais, ainsi que l'arrivée en ce point d'une expédition commandée par le major général Graliam et les colonels Stewart et Redwers-BuUer. (1) Voir Expéditions anglaises en Afrique, du colonel Sept ans. J^

The text on this page is estimated to be only 3.80% accurate

MER MEDITERRA2VSE I EST AFR/CAtJV ALLBMÀ.
ciHrAsnE DE taes BAsan DU niL t^ Qncrra mL



130 LA GL EKBE DANS LES COLONIES Des combats sérieux, où les rebelles furent battus, eurent lieu à El-Teb (29 février) et Tamaï (9 mars). L'insurrection gagnait néanmoins du terrain au nord de Karlhoum et les communications de Gordon menaçaient d'être coupées : le général Graham était d'avis de marcher de Souakim sur Berber, malgré la rareté de l'eau, mais le gouverneur anglais décida d'attendre, pensant que la défaite * d'Osman-Digma changerait la situation. Cependant les choses allaient de mal en pis du côté de Karthoum; la place avait été coupée de Sennaar, d'où elle tirait ses approvisionnements, et les madhistes avaient occupé Berber. Lord Wolsley, consulté dès avril 1884 sur les moyens de mener une expédition sur le haut Nil, citait trois lignes d'opérations possibles pour atteindre Berber : Massouah - Berber, 971 kilom. ; Souakim - Berber, 394 kilom. ; Wady-Halfa Berber, 1.000 kilom. et préconisait celle du Nil, plus longue, mais offrant de gros avantages au point de vue des transports ainsi que de l'eau potable. Faisant allusion à sa campagne de 1870 sur le Red-River dans l'Amérique du Nord, il ajoutait : « Me rappelant la grande supériorité du transport par eau sur le transport par terre, la facilité avec laquelle les approvisionnements de toutes sortes sont transportés par bateaux, la grande distance, comparativement parlant, parcourue chaque jour et l'immense économie qui en résulte, je n'ai aucune hésitation à dire que la route du fleuve de Wady-Halfa à Karthoum est infiniment préférable à toute autre. » Il écrivait encore l'année suivante : « Les transports sont toujours une question très difficile dans toutes les opérations militaires. Si on ne dispose pas d'une voie ferrée, il faut maintenir en bon état les routes le long de la ligne de communications et nourrir des milliers d'animaux constamment employés à transporter à l'armée combattante les provisions

I[^] GUEBJtE DANS LES COLONIES 131 et les divers approvisionnements dont elle a besoin. Une rivière navigable vous épargne tous ces pires ennuis. Je puis dire avec confiance que la « Red-River rébellion » en 1870 n'a pu être domptée que grâce à une « Boat Expédition » et qu'aucune armée n'aurait pénétré aussi loin que la nôtre en 1884-85, dans un Soudan hostile, sans la route du Nil. » Les avis étaient cependant très partagés sur le choix de la ligne d'opérations : Gordon était de l'avis de Wolseley et conseillait la route par Dongola; le général Stephenson, commandait les troupes anglaises en Egypte, préférait la route Souakim-Berber; le général Wood aurait voulu qu'on marchât de Korosko sur Abu-Hamed; Sir Samuel-Baker était d'avis de marcher à la fois de Souakim sur Berber, de Korosko sur Abu-Hamed et de Wady-Halfa sur Dongola. Entre temps le gouvernement anglais faisait i-cconnaltre la route du Nil de Wady-Halfa à Hanneck par le commander Hammill du cuirassé

132 LA GUERRE DANS LES COLOIÈS puis, sur la ligne d'étapes en soutien des troupes indigènes, un bataillon du Caire à Hanneck et cinq bataillons de Hannek à Berber, demandait l'envoi d'Angleterre de deux bataillons et de volontaires pour former un corps monté à chameau à l'effectif de 1.200 hommes. Le but à atteindre était de concentrer 5.000 hommes à Shendi en emportant, non seulement des vivres pour la colonne mais encore pour la garnison de Karthoum qu'il s'agissait de ramener; Berber étant aux mains de l'ennemi, il fallait commencer par se concentrer à Dongola et il était urgent de se hâter. Prenant le Caire comme base, le premier élément de la ligne de communications était la voie ferrée du Caire à Assiut sur une distance de 229 milles (369 kilomètres). Comme la puissance de transport de cette ligne était de beaucoup supérieure à celle du fleuve, les approvisionnements seraient accumulés à Assiut et cette station serait une base secondaire. Le second élément était la distance d'Assiut à Assuan (318 milles, soit 508 kilomètres) facilement franchissable par eau, la navigation du fleuve à cette époque de l'année ne présentant aucune difficulté. A Assuan, la première cataracte nécessitait un débarquement des approvisionnements et des hommes; un chemin de fer contournant la cataracte les transporterait à neuf milles, à Philoe, tête de la cataracte. A Philoe, nouvel embarquement et transport par eau à Wady-Halfa, au pied de la seconde cataracte, soit une distance de 210 milles (338 kilomètres) en bonne eau. A Wady-Halfa, il était nécessaire de débarquer de nouveau et de pousser les hommes et les approvisionnements par voie de fer pendant 33 milles (53 kilomètres) jusqu'à Sarras, tête de la cataracte, d'où ils seraient transportés alternativement par bateau et par chameau jusqu'à la tête de la cataracte de Dal, distante de 62 milles (100 kilomètres).

I[^] GUEBIÉ DANS LES COLONIES 133 De Dal à Kaybar, sur une distance de 102 milles (164 kilomètres), le fleuve, au moment ou aux environs de la crue, n'était pas obstrué et aucun transbordement ultérieur n'était par suite nécessaire jusqu'à la dernière cataracte. De Hanneck à Dongola, sur une distance de 39 milles (63 kilomètres), il n'y a aucun obstacle et la navigation est libre jusqu'à Belal, à 176 milles (283 kilomètres) en amont, au delà de Merowi. La ligne de communication du Caire à Dongola, 1.033 milles (1.663 kilomètres), était par suite divisée en neuf éléments dont : 271 milles (436 kilomètres) par voie de fer; 528 milles (850 kilomètres) par steamer; 93 milles (150 kilomètres) par chameau et par bateau; 141 milles (227 kilomètres) par bateau. Pour les premiers 799 milles de cette ligne d'étapes, c'est-à-dire jusqu'à la tête du railway à Sarras, les préparatifs exigeaient une grande énergie et une grande puissance d'organisation, mais en même temps n'offraient rien d'extraordinaire. Les voies de fer devaient être améliorées, les voies de garage augmentées, il fallait se procurer de nouvelles locomotives et réparer les anciennes, réunir des steamers et des bateaux à voile et diriger tous leurs mouvements; mais il est facile de comprendre qu'après le passage de la deuxième cataracte il fallait recourir à des moyens extraordinaires de transport, et après avoir consulté lord Wolseley et diverses personnalités compétentes, le gouvernement se décida à donner l'ordre de construire des bateaux spéciaux. On fit appel au commerce; huit cents baleinières spéciales (whalers) furent commandées en Angleterre, transportées à Alexandrie, embarquées sur des trucks à destination d'Assiut, puis transportées par chalands à Assuan, où elles furent mises à l'eau; une chaloupe à vapeur les remorqua à %

134 LA GUEKBE DANS LES COLONIES

raison de vingt à la fois au pied de la première cataracte, où elles reçurent chacune un équipage indigène de cinq hommes et un patron qui les conduisit à la tête de la cataracte. On les amarra alors, çn train de douze au plus, à Farrière de divers steamers et chalands et on fit route vers WadyHalfa. Lord Charles Beresford, aide de camp naval de lord Wolseley, leur fit franchir la deuxième cataracte. Arrivée à Gemaï, la flottille fut définitivement armée. On eut recours à toutes les ressources de Tempire : on fit venir du Canada des boatmen habitués à fréquenter les rapides, des.kroomen de la côte occidentale d'Afrique; on utilisa également les ressources de l'armée égyptienne. En résumé, tout fut mis en œuvre pour assurer le transport du matériel jusqu'à Dongola. Des approvisionnements considérables furent ainsi réunis à Dongola puis à Korti, où lord Wolseley voulait d'abord concentrer 8.000 hommes pour envoyer une colonne montée à chameaux au secours de Karthoum, en franchissant le désert de Korti à Metemmeh, pendant que le reste de la colonne remonterait le fleuve en whalers; les nouvelles de Gordon indiquaient qu'il fallait se hâter. Le 25 décembre, il y avait à Korti 2.000 hommes et 1.500 chameaux. La « Désert column », partie de Korti le 8 janvier 1885, dut livrer de sanglants combats à Abu-Kléa (17 janvier) et à Abu-Kru (19 janvier) : elle atteignit le Nil à Gubat et Metemmeh après des fatigues inouïes, sans cesse harcelée par les troupes du madhi et après avoir eu son chef mortellement blessé à Abu-Kru. Elle y fut rejointe par quatre steamers envoyés par Gordon, sous le commandement d'officiers égyptiens. Le 24 janvier, à 8 heures du matin, le colonel Wilson, laissant à Gubat un millier d'hommes, partit avec 20 Européens

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 135 et 240 soldats soudanais sur deux steamers pour chercher à atteindre Karthoum; il y pénétra le 28 au matin, sous un feu roulant de mousqueterie partant des deux rives, constata que la ville était aux mains du Madhi, vira de bord pour redescendre le fleuve à toute vitesse et regagner Gubat après des péripéties sans nombre. La trahison de FaragPacha, lieutenant de Gordon, aurait, dit-on, livré la ville aux madhistes le 2G au matin. La « River Column » (1 escadron, 4 bataillons, 1 batterie égyptienne, et le camel-corps égyptien avec 400 chameaux de transport) devait se concentrer à Hamdab (près Merowi), se transporter en bateaux à Abu-Hamed, où elle recevrait les approvisionnements expédiés de Korosko par voie de terre, puis marcher sur Berber, et de ce point par terre sur Karthoum. Partie de Ilamdab le 24 janvier, mi-partie par eau, mipartie par terre, elle dut livrer le 15 février, à Kirbekan, un combat sérieux où son chef, le général Earle, fut tué, et arriva le 23 février à Huella, à 42 kilomètres de Abu-Hamed, où elle reçut l'ordre de revenir vers Korti. La descente du fleuve exigea plus de précautions que la montée et une grande vigilance des hommes de barre et des hommes de veille à Tavant des embarcations (1). (1) Les instructions suivantes avaient été données pour cette descente: 1^ Par suite de la rapidité du courant, les bateaux fileront à grande vitesse; en conséquence, si un bateau touche un roc, il sera probablement sérieusement endommagé. Les accidents de cette nature peuvent être évités: premièrement, par la vigilance de l'homme chargé de la perche (poleman) ; secondement, en ne permettant pas aux bateaux de se suivre de près à la descente d'un rapide. 2^ Au milieu d'un rapide, l'équipage doit se servir des avirons, autrement le bateau ne gouvernera pas. 3^ Les deux derniers bateaux de chaque bataillon seront à peu près vides, de façon que si un bateau vient à être endommagé dans un rapide, ils puissent prendre son chargement ou courir à son secours. Tous les autres batettox muront le même tirant d'eau. 4® Les patrons suivront le sillage des bateaux munis de pilotes. 5® Après la descente d'un rapide, les bateaux de tête attendront ceux restés en arrière.

136 LA GUEBBE DANS LES COLONIES Pendant la marche des deux colonnes, le général en chef avait concentré toute son attention sur la ligne de communications : il avait nommé des commandants de stations et des commandants de districts dont les attributions étaient les suivantes :

- 1** Contrôler les commandants de stations et veiller à l'exécution des prescriptions relatives au passage et à l'emploi des whalers ainsi qu'à l'approvisionnement et au passage des convois;
- 2** Activer le passage des bateaux et approvisionnements;
- 3** Stimuler l'activité des détachements en whalers et assurer leur montée d'une façon continue.
- 4** Prendre en charge les approvisionnements momentanément abandonnés par suite de l'échouement des bateaux et les faire suivre dans le plus bref délai possible.

Les divers commandants de stations étaient responsables des retards qui pouvaient se produire dans leurs stations; ils devaient s'assurer que les bateaux arrivant aux stations de portage fussent déchargés, que les charges fussent immédiatement rembarquées et expédiées; ils veillaient à l'entretien des routes et des lignes télégraphiques et devaient fournir les guides; ils jugeaient les différends entre les troupes et les indigènes. Au point de vue du service de santé, la ligne de communications avait été partagée, de Assiut à Dopgola, en quatre sections : à la tête de chaque section se trouvait un médecin-major et tout le service était placé sous les ordres d'un médecin général. Malgré l'activité déployée, le transport des approvisionnements marcha plus lentement qu'on n'avait supposé et la vitesse de montée de Ilalfa à Korti resta bien inférieure aux prévisions de l'état-major, qui étaient de 15 tonnes par jour. De plus, les vols furent fréquents sur toute la ligne de communications.

LA GUEKBE DANS LES COLONIES 137

Quoi qu'il en soit, la marche d'Alexandrie à Gubat et le retrait de l'armée sur Wady-Halfa sont des opérations qui font grand honneur aux qualités d'organisateur de lord Wolseley ainsi qu'à celles des généraux BuUer et Wood, qui commandèrent successivement cette longue ligne d'étapes de 2.413 kilomètres (chemin de fer, fleuve et désert). Expédition de Madagascar en 1895 (1). La commission mixte d'études constituée en août 1894, au ministère des affaires étrangères, pour l'organisation de l'expédition de Madagascar, avait conclu à l'envoi d'un corps expéditionnaire de la force d'une division exclusivement ravitaillé par l'arrière, utilisant la rade de Majunga et les vallées de la Betsiboka et de l'Ikopa pour le débarquement et la marche sur Tananarive : elle estimait possible et désirable l'emploi de la voie fluviale de la Betsiboka jusqu'à son confluent avec l'Ikopa pour le transport du matériel et même d'une partie des troupes. Ces conclusions ayant été dans leur ensemble et sous réserve de développements ultérieurs, adoptées par le gouvernement en ce qui concerne notamment la ligne d'opérations et l'utilisation de la voie fluviale, le département de la marine ■ dut se préoccuper du matériel à constituer pour cette navigation spéciale. Il s'arrêta (vers la fin d'octobre) au principe de la création d'une flottille qui devait comprendre : 12 canonnières ou remorqueurs de 25 mètres et 50 chalands tous démontables et de types analogues à ceux des bâtiments de même nature qui avaient été employés avec succès au Dahomey, plus 6 canots à vapeurs et 4 pontons d'accostage. Disons de suite que lorsque, vers la mi-novembre, le gouvernement eut décidé de confier au département de la guerre la direction générale de l'expédition, celui-ci adopta sans (1) Voir le rapport officiel du général Duchesne.

138 LA GUEKBE DANS LES œLONIES autre modification qu'une faible réduction sur le nombre des chalands (42 au lieu de 50) le programme de l'administration de la marine pour la constitution de la flottille. Cette flottille fut montée par un personnel fourni par le département de la marine et comprenant 3 lieutenants de vaisseau, 9 enseignes, 310 officiers mariniens et marins et 120 matelots noirs recrutés sur place. La question des transports par terre, posée en même temps, fut de même, conformément aux propositions de la commission d'études, résolue en principe dans le sens de l'adoption, comme moyen principal de transport, de voitures métalliques, déjà employées antérieurement par la marine et les colonies, au Dahomey, au Soudan et au Tonkin et qui sont communément dénommées « voitures Lefebvre », du nom de leur constructeur. Le nombre de ces voitures fut fixé à 5.000 (4.000 à ridelles, 1.000 à couvercle), plus 40 voitures citernes. La maison Lefebvre fournit en même temps 1.000 harnais de circonstance avec bât et 4.000 harnais sans bât. Ce matériel, attelé au moyen de mulets français, algériens et abyssins, conduits par des conducteurs auxiliaires, en majorité Kabyles, quelques-uns Somalis, fut réparti entre les corps de troupes et 6 compagnies blanches du train, plus une compagnie de 500 conducteurs sénégalais. Le programme d'opérations, élaboré à l'avance, comprenait l'utilisation de la Betsiboka sur une longueur d'environ 2(X) kilomètres, comme voie fluviale, pour assurer le transport du matériel et même d'une partie du personnel. Dans la partie supérieure de la vallée, à partir du confluent avec l'Ikopa, jusqu'à Tananarive, sur un parcours d'environ 300 kilomètres, il n'était plus possible de compter que sur l'emploi de la route de terre qui aurait à s'élever de Marololo (20 mètres d'altitude) à la capitale (1.458 mètres). Dès son arrivée à Majunga et à la suite des incidents que

I[^] GUE&RE 1)ANS LES COLONIES 139 nous avons signalés précédemment, le général commandant en chef put se rendre compte de la nécessité d'ouvrir, à partir du port de débarquement, une voie carrossable pour faire monter les 5.000 voitures des convois jusqu'au confluent des deux rivières et doubler ainsi la voie fluviale pendant la période précédant le fonctionnement normal de celle dernière. Il prenait en même temps l'initiative de faire marcher ses troupes en deux échelons par bonds successifs, chacun d'eux prenant alternativement la tête, le premier allégé, n'ayant qu'un train réduit sur mulets de bât, le second s'avancant avec les gros convois. La construction de la route eut présenté de grosses difficultés même si on eût disposé de la main-d'œuvre indigène : entre Majunga et Suberbièville, elle devait traverser de grandes plaines alluvionnaires, couvertes d'une épaisse végétation, barrées d'importants soulèvements basaltiques de 150 à 200 mètres d'altitude où la pioche mordait difficilement, coupées de trois larges cours d'eau : la Maroway (80 mètres), le Kamoro (100 mètres), la Betsiboka (400 mètres). Au delà de Suberbièville, il fallait serpenter au milieu d'un chaos de collines d'argile rougeâtre, enserrées par de hautes crêtes, pour la plupart rocheuses, à travers lesquelles s'écoulaient en multiples cascades des torrents de largeur variable sans profondeur et à fond rocailleux. La nécessité où l'on fut de recourir, pour cette construction de route, à la main-d'œuvre militaire européenne ne tarda pas à produire des effets désastreux. Les compagnies du génie d'abord, puis le 200^e régiment, les chasseurs et l'infanterie de marine payèrent leur dévouement d'une effrayante réduction d'effectifs; les tirailleurs algériens résistèrent un peu mieux; le bataillon malgache et le bataillon haoussa, seuls, supportèrent sans inconvénients ce genre de travail. . C'est pour ces raisons et devant l'impossibilité d'achever une pareille tâche avant la saison des pluies, que le général

140 LA GUEBIE DAXS LES COLONIES en chef dut, dès le mois d'août, se préoccuper d'organiser, à partir d'un point déterminé, une colonne légère qui continuerait la marche sur Tananarive. Ce point fut choisi dans la plaine d'Andriba parce que les éléments dont disposait le corps expéditionnaire, en animaux de bât, devaient à peine suffire à pourvoir aux besoins de la colonne pendant les 180 ou 200 kilomètres qui Kii resteraient encore à parcourir. La base d'opérations maritime fut organisée définitivement à Ankaboka, au fond de la baie de Bombetoka; la tête d'étapes fluviales fut placée à Marololo et six gîtes principaux d'étapes furent installés entre ce point et le hameau de Mangasoavina d'où partit la colonne légère. Le service des étapes absorba à un certain moment 97 officiers, 390 hommes de troupe européens et 322 indigènes, non compris le personnel des convois et quatre bataillons de troupes d'étapes. Le ravitaillement devait se faire tant par la zone cotière au moyen de la flottille fluviale que dans cette zone et plus haut au moyen d'échelons de ravitaillement, au nombre de 24, comprenant chacun 150 voitures Lefebvre et attelés par les compagnies du train. Avant son départ de Majunga, le V juin 1895, le général commandant en chef prit soin de régler, en tenant compte des circonstances locales, l'organisation du commandement et des services de l'arrière, en attribuant au directeur de ces services (colonel Bailloud) certains pouvoirs administratifs et politiques sur la zone de l'arrière, dont les limites furent fixées : à Test, au cours du Mahajamba; à l'ouest, à celui du Mahavary. La ligne d'étapes était en même temps jalonnée par les postes d'Ankaboka et de Maroway (rive gauche et rive droite de la Betsiboka), d'Ambato (rive droite à l'embouchure du Kamoro) et de Marololo (rive droite de l'Ikopa, à 3 kilomètres du confluent). Deux bataillons, l'un du 200^e (1^{re} brigade), l'autre du régi

LA GUERRE DANS LES COLONIES 141 ment colonial (2** brigade), étaient aussi désignés pour servir de troupes d'étapes et répartis par une ou deux compagnies dans les gîtes d'étapes constitués entre Majunga et Marololo. Enfin le poste d'Ankaboka était indiqué comme point initial de la ligne de navigation fluviale. Les quatre remorqueurs du type A devaient desservir le secteur Ankaboka-Ambato et les huit autres, du type B, être employés dans le secteur Ambato-Marololo. Dans ces conditions, le commandement estimait pouvoir amener par voie fluviale, en un mois, à dater de la mise en service de la flottille, au moins 2.000 tonnes de vivres et de matériel à Marololo; le complément du matériel nécessaire, qui resterait à transporter par suite de l'inégalité de rendement des deux secteurs de navigation fluviale, devrait être amené par convois d'Ambato à Marololo. Après la prise de Mavelanana et l'occupation de Tsarasoatra, le général commandant en chef, mieux fixé sur les difficultés résultant de la lenteur des communications et de la profondeur toujours croissante de la ligne d'étapes, délégua au commandant de l'artillerie (colonel Palle) le soin d'organiser et de diriger effectivement les transports par voie de terre dans la partie comprise entre Ambato et Marololo (ordre du 24 juin). Un peu plus tard, le général en chef divisa la zone de l'arrière en deux secteurs (ordre général n° 56). Le secteur nord de Majunga à Marololo fut maintenu sous le commandement du colonel Bailloud. Le secteur sud, de Marololo à la colonne principale, fut attribué au colonel PaUe. Puis, quand la nécessité de réduire à leur minimum les transports des corps et services fut clairement constatée par les déchets qui commençaient déjà à se produire, il fallut régler à nouveau la répartition des mulets et voitures et l'organisation des échelons de ravitaillement. . * f

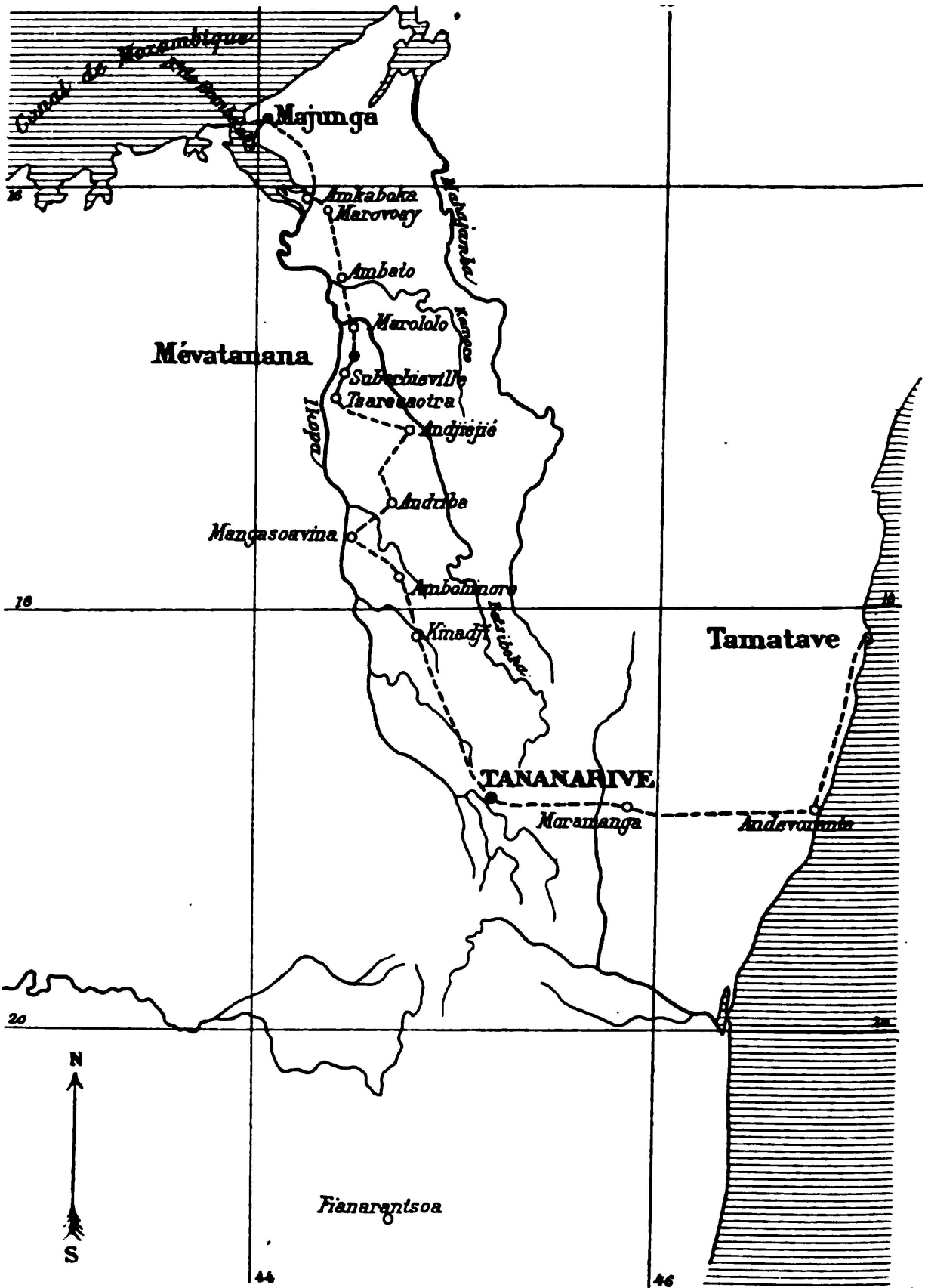
142 LA GUERRE DANS LES œLOXIES Les moyens de transport alloués, en principe, au service de la tête d'étapes, aux hôpitaux de campagne et aux ambulances, revinrent au service général des transports, qui se trouva par ce fait disposer d'un supplément de 564 mulets, dont on put former quatre échelons de ravitaillement complémentaires. En même temps on affectait au service des ravitaillements, dans le voisinage du point de stationnement des échelons de combat, les seconds échelons des batteries. Enfin les 430 mulets abyssins, inutilisables au trait, étaient affectés comme animaux de bât à la brigade d'avant-garde, en échange d'un nombre correspondant de mulets français ou algériens, mis, pour être attelés, à la disposition des échelons du train. Comme une sorte de corollaire de ces mesures imposées par la nécessité, le commandement réduisait en même temps le nombre des rations de vivres attribuées aux officiers et abaissait le taux de celles de fourrages à 4 kilogrammes (dont 2 kilogr. d'orge et 2 kilogr. de paddy ou riz non décortiqué) pour les chevaux et mulets et à 2 kilogrammes de grain (orge ou paddy) pour les mulets abyssins. C'est dans ces conditions que la marche du corps expéditionnaire en avant de Suberbieville se poursuivit à partir du 14 juillet pour les troupes de l'avant-garde (dont le train se composait exclusivement d'animaux de bât) et à partir du 24 juillet pour le reste des troupes et des convois, que l'ouverture à la circulation du pont de la Betsiboka permettait enfin de pousser en avant. (c On partait au point du jour, mais à la plus légère montée l'allongement commençait. Plus loin, il fallait dételer, se servir des mulets comme renforts et reprendre ensuite les autres voitures. L'allongement devenait invraisemblable, et l'on marchait tout le jour pour faire de 15 à 20 kilomètres; à 6 heures du soir, 7 heures, 8 heures, quelquefois à minuit on marchait encore et tout le jour on n'avait pas mangé, on

LA GUERBE DANS LES COLONIES 143 s'arrêtait n'importe où, souvent sans vivres, et il fallait repartir le lendemain. » Plus de 2.000 voitures tombèrent aux descentes, aux tournants, dans les ravins profonds; elles formaient, dans certains parages, des échafaudages, des amoncellements de cinq, six, dix voilures au milieu desquelles émergeaient des mulets, des sacs ou des caisses de vivres et parfois des hommes. On descendait dans le ravin, on dételaient le mulet qui généralement n'avait rien, on remplaçait les brancards en fer cassés par des brancards en bois coupés dans les taillis, les roues étaient remises en place, et après des efforts inouïs, des pertes de temps énormes, on repartait. » Les convois de vivres étaient placés sous les ordres d'un officier, mais les convois d'évacuation de malades, formés de voilures rendues disponibles par la consommation journalière, étaient presque tous à la merci des Kabyles, car ils portaient chaque jour et les docteurs, aussi bien aux troupes que dans les hôpitaux, étaient débordés de travail et ne pouvaient accompagner toutes les évacuations. » Les voilures vides servaient de moyens de transport; on plaçait une couverture, une sorte de dossier improvisé, deux, trois ou quatre hommes par voilure, puis le conducteur kabyle parlait. Le convoi emmenait en moyenne de dix à trente malades. Ces malheureux avaient quelquefois sept ou huit étapes à parcourir ainsi au soleil, avec les cahots d'une voiture non suspendue sur une roue défoncée et presque impraticable, pour arriver jusqu'à Marololo. Vous pensez combien il devait rester de ces fantômes vivants après 200 kilomètres de roue en plein soleil. » A Marololo, où Ton enterrait tous les cadavres, car en route les bras manquaient, on rechargeait les voilures de vivres pour la colonne de tôle qui mangeait sans cesse (1). »

(1) Commandant Roulet.

The text on this page is estimated to be only 15.60% accurate

4S MADAGASCAR. — Route suivie par la colonne
expéditionnaire, 1825.



LA OUEBUE DANS LES COLONIES 145 Quelque pénible que fût refort pour les troupes et pour les convois, les mesures prises permirent de poursuivre le ravitaillement régulier, par voitures, du corps expéditionnaire jusqu'à la plaine d'Andriba, que Tavant-garde, alors k 2* brigade, atteignit le 22 août et où vinrent successivement se concentrer, jusqu'au 12 septembre, les autres troupes et les approvisionnements qui devaient entrer dans la composition de la colonne légère. Les ordres généraux n° 31, 43, 56 et les notes collectives n° 3 et 13, annexés au rapport officiel sur l'expédition de Madagascar, contiennent tous les détails des trois organisations successives du service des étapes. Cette phase des opérations fut certainement, à bien des points de vue, la plus laborieuse et la plus pénible de la campagne. Pour arriver à constituer les échelons de convoi de la colonne légère, il fallut prélever sur les unités de cavalerie et d'artillerie maintenues à l'arrière à peu près tous les cadres valides et la plupart des animaux et faire même appel aux bataillons d'étapes d'infanterie, dont un certain nombre d'officiers et de gradés furent encore employés à encadrer, à titre d'auxiliaires, les échelons de ravitaillement. Grâce à ces mesures exceptionnelles et aux efforts patriotiques de tous, une navette ininterrompue d'échelons, de voitures et d'animaux de bât put fonctionner d'une façon constante, depuis la fin de juillet jusqu'au 13 septembre, entre Marololo et Andriba, assurer le ravitaillement des troupes échelonnées le long de la ligne d'étapes, comme celui des unités (qui se concentraient vers Mangasoavina, et amener en outre en ce dernier point les 175 ou 180 tonnes d'approvisionnements qui servirent à constituer le convoi administratif de la colonne légère. Ajoutons que, malgré tout, on ne fût sans doute pas arrivé à constituer à temps les approvisionnements nécessaires à Guerre roi. 10

446 LA OUESBE DANS LES COLOXIES oudki k nourriture des animaux si, par une heureuse fdrtune on n'avait trouvé dans les silos (1) des villages de la plaine d'Andriba 80 ou 100 tonnes de paddy qui vinrent s*ajouter à la provision d'orge amenée par les voitures. (1) Les silos sont de grandes cavités creusées dans la terre argileuse à proximité des cases et sencant de magasins à paddy (ris ncm décortiqué) ; l'ouverture, recouverte d'une large pierre, est soigneusement dissimulée sous la terre.

CHAPITRE V MOYENS DE TRANSPORT ^^^oéralilés. —

Transports fluviaux.— Transports sur roues; chemins de fer à voie étroite, tracteurs mécaniques, matériels à voie réduite, voitures Lefebvre, arabas, matériels de circonstance. — Transports par animaux de bât. — Transports par porteurs. — Conclusions. — Ravitaillement de la colonne de Lang-Son. Dans la plupart des expéditions coloniales, le principal obstacle à la marche provient des difficultés du transport des approvisionnements à travers un pays généralement dépourvu de ressources utilisables et surtout de chemins praticables. La nécessité de se ravitailler entièrement par Terrière et le manque de voies de communications donnent donc à la question des transports aux colonies une importance capitale et obligent le plus souvent à ne pas s'arrêter à un moyen de transport unique, mais à utiliser toutes les ressources dont on peut disposer, de quelque nature qu'elles soient. Aussi peut-on affirmer que le manque de préparation suffisante du service des transports entraîne inévitablement une augmentation excessive de dépenses, de fatigues, de temps et de mortalité et que même l'étude approfondie des détails de cette organisation, si soigneusement qu'elle ait été faite, ne met pas toujours à l'abri des mécomptes. Les moyens de transport qu'on peut employer sont, d'une part, les transports fluviaux et, d'autre part, les transports par terre; ceux-ci se subdivisent eux-mêmes en transports

148 LA GUERRE DANS LES COLONIES sur roues, là où l'élal des routes le permet, el transports à dos d'homme ou avec animaux de bât, là où n existe qu'un simple sentier. Ces deux derniers sont naturellement de beaucoup les plus fréquents. Transports fluviaux. Il arrive assez fréquemment que la ligne d'opérations suit la vallée d'un cours d'eau dont il y a grand intérêt à se servir pour le ravitaillement et les évacuations, el même pour le transport des troupes. Les exemples historiques d'utilisation de voies d'eau ne manquent pas et, dans chacun d'eux, les matériels employés ont été les plus divers. Dans la campagne de Cliine de 1800, un convoi fluvial de 00 bateaux plats, ne calant pas plus de 0",50, fut installé sur le Pei-Ho. Au Canada, en 1870, pour réprimer la révolte de Riel, sur la rivière Rouge, un corps de 1.200 hommes fut transporté à travers les grands lacs au moyen de bateaux spécialement construits et pouvant porter 10 hommes et 60 jours de vivres. Les embarcations étaient réparties en 21 brigades de 6 bateaux ayant chacune leur marche indépendante. On traversa ainsi les lacs Iluron et Supérieur. Quand on ne pouvait passer en rivière, on procédait à un portage et on faisait passer les bateaux au moyen de rouleaux sur une route construite à cet effet. Le nombre total des portages s'éleva à 47 variant de 20 mètres à 2.500 mètres. L'expédition dura cinq mois et fut couronnée d'un plein succès. Dans l'expédition anglaise du Soudan (1884-85), le trans

• . LA GUERBE DANS LES COLONIES 149 port des troupes se fit avec une flottille de bateaux portant chacun 12 hommes, leur équipement, leurs munitions et 150 jours de vivres. Ces bateaux mesuraient 9",50 de long, 2 mètres de large et 0",80 de creux, à Tinklérieur; ils pesaient 450 kilos; chacun d'eux portait 2 mâts, 2 voiles et leurs vergues, 12 rames, 2 gaffes, 6 perches, 2 grappins avec cordes de 6 brasses, 1 gouvernail, 1 corde de halage de 120 brasses, 1 rouleau de cordage de 50 brasses, 2 poulies, 1 tente, 0 caisses de munitions et des approvisionnements de viande de conserve, de lard, de fromage, de biscuit, de farine, pickles, confitures, thé, sucre, sel, légumes conservés, lime-juice, cacao, lait, vinaigre, riz, savon, tabac, allumettes et médicaments. Le ravitaillienient fut assuré par des vapeurs démontables à roues arrière, construits en Angleterre, jaugeant de 25 à. 40 tonnes, ayant 30 mètres de long, 6 mètres de large, 0",60 de tirant d'eau en charge et pour^us de machines de 50 chevaux, donnant 8 à 9 nœuds de vitesse. On utilisa également les bateaux indigènes : le Nugger^ cargo-boat de 15 mètres de long, portant 20 tonnes, employé principalement au-dessus de la seconde cataracte, naviguant avec une voile latine et un seul mât, et le Diahbiyeh, bateau beaucoup plus grand que le précédent (30 mètres), possédant deux mâts et une cabine et employé surtout en aval de la première cataracte et jamais en amont de la seconde (1). Pendant lexpédition du Tonkin, on organisa également une flottille fluviale comprenant des chaloupes, remorqueurs et chalands, ainsi que des embarcations indigènes : jonques, sampans, pirogues. Les chalands en bois, de 100 tonneaux, calaient 1" 60; les jonques, d'un tonnage variant de 8 à 35 tonnes, calaient de 0",40 à 0°,90. (1) Wolseley, The Soldier^s Pocket hook, p. 194.

-y150 LA GUE&BE BASS LES COLONIES Au Soudan, le colonel Frey avait organisé une flottille spéciale qui appuya toutes ses opérations. Elle comprenait 50 pirogues portant 20 jours de vivres, une réserve de coups par pièce et 200 cartouches par homme. Quatre chalands armés en guerre protégeaient la flottille, qui possédait deux chalands d'ambulance munis d'une légère toiture. Au Dahomey, en 1892, on utilisa une flottille fluviale composée de la canonnière à roues Opale et des chaloupes canonnières Corail, Emeraude, Ambre et Topaze (1). A Madagascar, la flottille fluviale créée lors de l'expédition de 1895 comprenait : 12 canonnières remorqueurs (4 de 0",70 de tirant d'eau en charge et de 8 nœuds de vitesse; 8 de 0",40 de tirant d'eau et de 6 nœuds de vitesse); 42 chalands de 25 mètres de long, 5", 40 de large, 1 mètre de creux, avec un tirant d'eau de 0" 40, chargés de 24 tonnes; 4 pontons; 6 canots à vapeur. Cette flottille, amenée démontée à Majunga sur trois transports anglais, fut utilisée sur la Betsiboka, à partir de Ankaboka seulement : entre Majunga et Ankaboka, les transports furent assurés par trois caboteurs à vapeur de 150 tonneaux. Pendant la dernière expédition de Chine, en 1900, les (1) Jj^ Emcraude avait déjà servi aux reconnaissances sur l'Ouémé en 1889. Le Corail avait déjà été affrété pour la campagne de 1890 et avait fait la navigation de l'Ogoué au Gabon. La Topaze, canonnière à fond plat, destinée à la navigation de l'Ouémé fut construite en vue de l'expédition du Dahomey par la Société des Forges et Chantiers de la Loire et expédiée démontée à Lagos. L'Opale achetée en Angleterre, fut expédiée démontée à Porto-Novo.

Les sports fluviaux furent utilisés dans une large mesure et se firent sur deux directions : ligne Tien-Tsin, Pékin par le Pei-Ho et ligne Tien-ïsin, Pao-Ting-Fou par le Ta-Sin[ou]. On se servit de jonques de différentes dimensions (4 à 10 tonnes) calant 0",30 en moyenne; elles transportèrent environ 13.000 tonnes de matériel et un personnel nombreux, soulageant ainsi dans une proportion considérable le service des convois de terre et du chemin de fer. D'une manière générale, il convient d'utiliser, comme on l'a toujours fait, les moyens de transport par eau (jonques, pirogues, sampans, etc.) là où il en existe, mais il est presque toujours nécessaire de recourir en outre à des moyens de transport (remorqueurs, chalands, etc.) amenés spécialement avec les troupes expéditionnaires. Les modèles les plus variés ont été et sont encore employés dans les divers pays tropicaux, et, dans un même pays, ces modèles varient avec les divers cours d'eau. Ils dépendent, en effet, de la profondeur du cours d'eau, du courant, des coudes et sinuosités, de la nature du fond, de la végétation, des épaves mobiles ou fixes (troncs en dérive ou fixés sur le fond), des rapides ou barrages, du combustible à proximité (charbon ou bois), etc. Le régime d'un même cours d'eau est d'ailleurs très variable, suivant la saison : pendant l'hivernage, la profondeur est plus considérable, mais le courant est aussi plus rapide, et la navigation rendue difficile par les épaves de toutes sortes (arbres, rochers) roulées par les eaux; pendant la saison sèche, qui est précisément celle ([u'on choisit d'ordinaire pour les expéditions, il y a peu de courant, mais aussi très peu de fond. Il faut ajouter que le lit des fleuves est souvent parsemé de bancs de sable mobiles, et coupé de rapides, dont le passage, par les embarcations, est difficile, chanceux et oblige,

152 LA GUERBE DANS LES COLONIES le plus souvent, à la mise à terre des embarcations et de leur chargement. Les différents biefs déterminés par ces rapides sont d'ailleurs de profondeurs très variables et exigent généralement emploi d'embarcations de tirants d'eau différents. L'embarcation (remorqueur ou chaland) qui pourrait pratiquement remonter une rivière de profondeur quelconque, et par suite qui pourrait être utilisée en toutes circonstances, devrait avoir un tirant d'eau extrêmement faible, donc, des dimensions et un tonnage très réduits, exigeant le fractionnement du matériel ou des approvisionnements à transporter, en colis de poids légers, et se prêtant mal à un transport de troupes. On serait de plus amené à la constitution d'une flottille extrêmement nombreuse et de faible rendement . Il sera donc nécessaire, en général, de partager la ligne fluviale en plusieurs sections, dans chacune desquelles circuleront des embarcations d'un tonnage et d'un tirant d'eau d'autant plus faibles qu'on s'éloignera davantage de l'embouchure. On sera ainsi conduit, pour la commodité des transbordements, à installer au passage d'une section à l'autre, des apponfements légers et des magasins de transit où les marchandises débarquées par les embarcations du bief inférieur seront reprises par des embarcations plus légères pour remonter le fleuve jusqu'au bief suivant. En supposant, par exemple, que le régime du fleuve impose trois transbordements, on aura ainsi, de Taval à lamont : Des remorqueurs ou canonnières puissants et de grands chalands dans le premier bief; Des remorqueurs ou canonnières légers avec des chalands moyens dans le second bief;

Des canots ou chaloupes à vapeur avec de petits chalands ou des pirogues dans le troisième bief. Les conditions de la navigation sur les divers cours d'eau étant d'ailleurs très variables, les embarcations convenables pour un fleuve indo-chinois pourront n'être guère difficilement utilisables sur un fleuve africain. Les remorqueurs ou canonnières employés sont de types très divers et de tirants d'eau très variables; ils sont à roues ou à hélices sous-voûte. Les deux systèmes ont leurs avantages et leurs inconvénients qui se balancent sensiblement. Parmi les bateaux à roues, les monoroues, ou à deux roues accouplées à l'arrière, paraissent préférables à ceux à roues latérales; il semble qu'on pourrait aussi avantageusement employer, comme on l'a fait en France, dans différentes compagnies fluviales (notamment, sur la Garonne, depuis quelques années) les roues à immersion variable des pales, ce qui a l'avantage de diminuer la dispersion et le bouillonnement à l'arrière. En ce qui concerne les chalands, canots, pirogues, etc., les expériences faites jusqu'à ce jour permettent de formuler les conclusions suivantes : Les embarcations en aluminium ne paraissent pas s'être comportées aussi bien qu'on l'espérait, et ce métal, malgré les avantages dus à sa légèreté, ne paraît pas pouvoir être utilisé pour la construction d'un matériel dont la solidité et l'insensibilité aux agents atmosphériques sont des conditions essentielles. Les embarcations en toile ne peuvent être utilisées que pour le personnel et seulement pour des traversées de rivières ou des parcours fluviaux de durée très limitée. Les embarcations en bois qui rendent, au Sénégal et au Soudan, d'excellents services, ont le défaut d'être lourdes et peu mobiles.

154 LA GUEBBE DANS LES COLONIES Les embarcations en acier semblent donc devoir être préférées; elles doivent être démontables, à fond plat, pouvoir[^] recevoir un plancher mobile pour le transport des animaux, et des tentes en toile pour abriter le personnel embarqué[^] enfin, pouvoir être remorquées ou naviguer par leurs propres moyens et par conséquent être pourvues des accessoires nécessaires. Transports sur roues. Il peut arriver que, dans une expédition coloniale, on dispose d'une portion de bonne route sur laquelle il pourra être avantageux d'installer une ligne ferrée à voie réduite avec traction mécanique, ou animale, ou même à bras. Cette installation aura presque toujours lieu pour organiser une plage de débarquement et desservir des magasins à la base d'opérations. On utilisera dans ce cas la voie Decauville ou la voie réglementaire de 0^m,60, dont le rayon minimum des courbes du tracé peut varier de 7^m, 50 avec la traction animale, à 20 mètres avec la traction mécanique; il est bon de ne pas dépasser des rampes de 0^m,04 par mètre dans le premier cas et 0[°],10 par mètre dans le second. Pour éviter le déversement sur le côté, il est nécessaire que le profil en travers soit à peu près horizontal en alignements droits et présente dans les courbes une inclinaison de 0^m 03 vers le centre. En terrain dur, il faut éviter de faire poser les traverses exclusivement par les bouts et par le milieu, ce qui tendrait à les fausser. En terrain mou, on jette simplement la voie sur le sol (1). (1) Voir Règlement sur les bouches à feu de siège et place, 1^{re} partie, tome V.

LA GUELLEBE DANS LES COLONIES 155 Il ne semble pas que les tracteurs mécaniques sur route puissent être d'une utilisation fréquente dans les campagnes coloniales; les divers essais tentés jusqu'à ce jour (Soudan, Madagascar) n'ont pas donné des résultats bien encourageants. Les Anglais en emploient cependant en Australie et en Nouvelle-Zélande sur des chemins très primitifs et même en dehors de tout chemin, pour le transport de la laine; ils ont aussi utilisé, pour leurs transports dans l'Afrique du Sud, des voitures automobiles de 15 tonnes, remorquant des charges de 40 tonnes, qui se seraient bien comportées et auraient rendu des services appréciés (1). En supprimant les timons des voitures remorquées et en les remplaçant par des lunettes avec chapes et chevillettes, on peut organiser des files de voitures exécutant des tournants à angle droit, chaque voiture venant passer à peu près sur le même terrain que celle qui la précède. Le train Renard, dans lequel l'arbre moteur est articulé de façon à transmettre la force motrice à chaque voiture, individuellement, est une autre solution du problème, qui paraît appelée à rendre des services. En France, les moteurs les plus employés jusqu'à ce jour ont été la locomotive Cail et la locomotive Aveling et Porter. Les machines routières (Cail, Aveling et Porter) peuvent remorquer, non compris la machine, sur une bonne route avec rampes accidentelles, des poids variant de 35 à 15 tonnes (locomotive Cail de 40 chevaux) ou de 25 à 12 tonnes (locomotive Cail de 30 chevaux et locomotive Aveling et Porter) pour des rampes de 0",010 à 0",040. Si la rampe est de 0",070, les poids remorqués tombent à 8 et 6 tonnes. (1) Voir l'ouvrage d'Artillene (1900), cité par The Army and Navy Journal.

156 LA GUEBRE DAXS LES COLONIES Ces chiffres doivent être un peu diminués s'il s'agit de rampes permanentes. Le tournant de la locomotive remorquant cinq voitures est de 6 mètres. La vitesse en route sèche et horizontale peut aller jusqu'à 7 kilomètres à l'heure. Le matériel des voitures réglementaires en France pour l'artillerie et le train ne convient pas aux expéditions coloniales. Les voitures à contre-appui ne sont ni assez mobiles, ni assez solides, pour être employées en dehors des bonnes routes. Les voitures du système à suspension circulent plus facilement à travers champs, mais ne peuvent pas être utilisées en dehors du transport du matériel d'artillerie; les roues, très sensibles aux différentes alternatives de sécheresse et d'humidité, sont en outre assez rapidement disloquées, et les essieux, bien que très lourds, n'ont pas toujours une résistance suffisante. Le matériel réglementaire ne pourra donc servir que rarement aux transports dans les colonies. Dans presque toutes les régions montagneuses de l'Europe, les difficultés du terrain ont conduit à employer, pour les transports, des voitures d'un type léger, caractérisé par l'étroitesse de la voie et la réduction du diamètre des roues. Les expéditions coloniales qui opéreront dans des régions pourvues de routes seront dans des conditions comparables; et c'est pourquoi on a cherché à utiliser des matériels spéciaux à voie réduite, tels que le matériel Lefebvre, qui a été le plus employé, et des voitures du type de l'araba plus récemment mises en service.

*^ LA GUESBE DANS LES COLONIES 157 Voitures LefebTre.

La maison Lefebvre s'est appliquée spécialement à la fourniture du matériel colonial et construit notamment : Des voilures métalliques et démontables en fer ou aluminium comprenant des : Voilures à couvercle j 11 à voie large ou à voie étroite; Voiture a ridelles ° Voilures à plate-forme; Voilures téléphoniques ; Voitures à réservoir; Voitures à bascules, etc.; Des bâts légers universels; Des caisses légères en aluminium; Des harnachements en tous genres, tentes, matériels du service de santé, etc. La voiture type comprend un coffre métallique étanche reposant par un fer en U sur un essieu coudé muni de roues métalliques; une limonière mobile s'adapte au coffre. Elle porte de chaque côté une bride que deux boulons relie à un tenon fixé au coffre. Le coffre peut être fermé par un couvercle ou porter des ridelles et une bûche (1). (1) Les dimensions sont les suivantes : (Longueur 1TM,50 ^ Caisse... j I argeur O^jSO | 0«»,540 (Profondeur 0n»,45 » Hauteur du fond de la caisse au-dessus du sol 0'^,40 Capacité totale de la voiture à ridelles I°^,d0 Diamètre des roues 1",20 Voie 1»,08 de la caisse en acier avec couvercle 135 kil. de la caisse avec ridelles 130 kil. i>

158 LA GUERRE DANS LES COLONIES La voiture à plate-forme modèle 1897 reposant sur un essieu droit a été employée en Chine. Les voitures Lefebvre ont été utilisées au cours de nos dernières expéditions coloniales. Les critiques formulées par les divers services employeurs ont fait ressortir quelques imperfections et indiqué les perfectionnements successifs à réaliser. Au Soudan, le pays étant sec et peu accidenté, les voitures Lefebvre ont rendu et rendent encore des services; elles sont employées pour les convois de la ligne de ravitaillement. Au Dahomey, pendant la campagne, 60 voitures Lefebvre ont été employées avec assez de difficultés; on les chargeait à 300 kilos et on les attelait à deux. A Madagascar, on envoya 5.000 voitures Lefebvre, ce qui occasionna de sérieux mécomptes. C'était le seul moyen de transport prévu et il fallut l'employer quand même, approprier pour lui le terrain, décider et poursuivre la construction de la route, qui fut si pénible, car la nature du sol et l'état des pistes ne se prêtaient nullement au roulement d'une voiture quelle qu'elle fût. Lorsque la voiture Lefebvre fut adoptée comme moyen de transport au ministère de la guerre, on avait compté que chaque voiture, attelée à un mulet seulement, pouvait transporter 500 kilos en terrain plat. Dès les premiers convois qui se firent du côté de Âlajunga, où le terrain était peu accidenté, on éprouva des difficultés énormes et le général en chef fit paraître un ordre disant que les voitures ne seraient plus chargées qu'à 250 kilos au maximum, qu'on leur construirait un frein de fortune, qu'on renforcerait les brancards au point d'attache et qu'enfin, dans les mauvais passages, on détellerait les mulets pour traîner les voitures avec deux animaux qui reviendraient en arrière monter le convoi. Dans ces conditions, avec cette manœuvre, on ne faisait

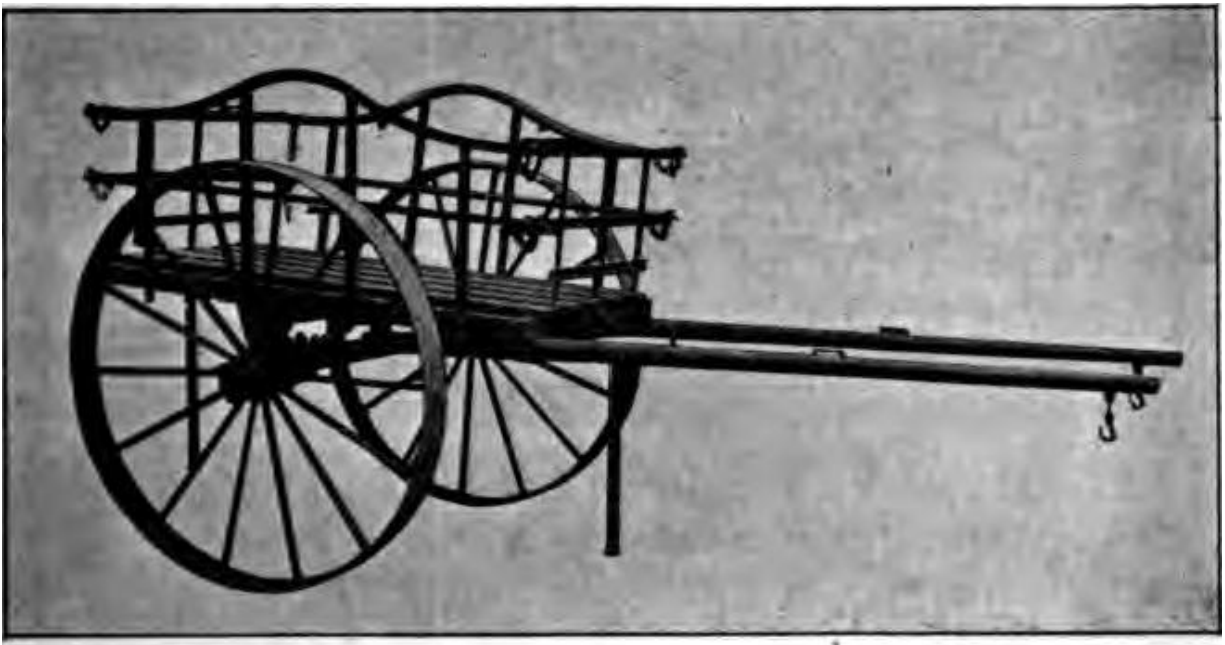
LA GUEKBE DA:SS LES COLONIES 159 plus que 2 kilomètres à Theurc. On peut citer le cas d'une section de 150 voitures qui, de 6 heures du matin à 6 heures du soir, ne fit que 8 kilomètres. Tous les brancards cassaient à leur point d'attache, par suite de la défectuosité du mode d'attelage. Il différait de celui employé pour les voilures du Soudan qui était plus solide. On pensait remédier à cet inconvénient en rivant sur le brancard deux plaques de fer; les brancards cassaient encore, et, finalement, on les remplaça par des brancards de fortune en bois reliés avec du fil de fer au coffre de la voiture. C'est dans ces conditions que les voitures furent employées; elles avaient encore l'inconvénient d'être mal équilibrées sur leur essieu, la prépondérance à l'arrière étant trop forte. Depuis l'expédition de Madagascar, la construction des voitures Lefebvre s'est améliorée; elles ont rendu de bons services en Chine. Les voitures Lefebvre employées par le corps expéditionnaire (artillerie et service des étapes) étaient de deux modèles : voitures à coffre, voilures à plaie-forme. La voilure à coffre est constituée par un coffre métallique à parois évasées, monté sur un essieu coudé, de manière à rapprocher du sol le centre de gravité de la voilure. Le coffre est muni de ridelles et de hayons métalliques. La liaison du coffre et de l'essieu est réalisée au moyen d'un fer en T fixé par des rivets sur le coffre et qui emboîte l'essieu. Le coffre porte, sur sa face avant, deux tenons sur lesquels vient s'adapter une limonière métallique au moyen d'une chape qui termine chacun des bras, et de deux boulons. La limonière est ainsi fixée au coffre d'une manière rigide. Les tenons ne sont pas soudés directement sur le coffre, mais sur une bande métallique dite « volée », rivée sur le

The text on this page is estimated to be only 18.60% accurate

160 1[^] QrEBRE DANS LES COLONIES coffre. La liaison de la volée avec le coffre est renforcée par une contre-plaque de volée, placée à l'intérieur du coffre. Le cercle de la roue a 0", 100 de largeur, les rais et le moyeu sont métalliques, le moyeu contient une boîte de roue amovible en bronze. La voilure à coffre pèse 340 kilos. l%^fQl[^]Tr M'[^]Wf [^]iikî;^^^^^ MBS Vaiturr Lcfebrrc à collre et a ridelles. La voilure à plaie-forme est constituée par un cadre en bois monté sur un essieu droit et muni de hayons et de ridelles métalliques. Une bande de volée analogue à celle de la voilure à coffre relie la limonière à la plate-forme. La limonière et les roues sont identiques à celles de la voilure à coffre (I). La voilure à plate-forme pèse environ 275 kilos. Les voilures Lcfcbvre des deux modèles attelées à un mulet peuvent porter de 250 à 350 kilos, suivant le degré de viabilité du terrain à suivre. (1) Dans les voilures les plus récentes, les brancards sont en bois «t In palonnier. La voiture à plate-forme modèle 1002 a de l",4U; les bandages sont faits en toutes largeurs.

The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate

i^ gcekbfb: daks les colonies 161 EUes soQl construites avec soin, leurs jantes et leurs cercles permettent ud roulement facile en terrain meuble et en terrain dur, tant à cause de leur largeur (0",100) que de l'adjonction facultative d'un matelas élastique en bois entre la jante en fer et les rais (1). Le mouvement de la roue sur la fusée d'essieu s'effectue Veltne Lclevbre i pltle-lorme el à ridelle^ avec interposition d'une boîte de roue amovible en bronze, qui peut être facilement et rapidement remplacée en cas d'usure. L'amovibilité de celle boîte de roue est une des dernières améliorations apportées aux voitures Lefebvre. Le problème de l'étanchéité du graissage de l'essieu a été résolu récemment par l'interposition d'un joint en cuir entre le renfort d'essieu et la roue. Les voitures Lefebvre devront recevoir encore quelques perfectionnements pour réaliser un type normal de voiture d'équipages en vue des campagnes coloniales. Les roues à fausses jantes de bois n'ont pas fait leurs preuves en teirain marécageux ou détrempe.



Voiture Lefebvre à plate-forme et à ridelles modèle 1902.

162 LA GUEKEE DANS LES COLONIES Les roues de la voiture Lefebvre sont à modifier ; le matelas en bois de la jante, au lieu d'être large et peu élevé, doit être analogue à la jante de Taraba, avoir une section trapézoïdale, la petite base en bas, et par suite un cercle en fer étroit, de façon à écarter la boue et éviter que la jante ne se trouve noyée en terrain détrempé. Il faudrait aussi augmenter le diamètre de 15 à 20 centimètres, ce qui permettra de donner aux traits une inclinaison satisfaisante (1). Sauf pour des routes excellentes, le chargement ne doit pas dépasser 250 kilos; enfin, comme le poids mort du véhicule est de 300 kilos, il est préférable de le répartir entre deux animaux et de prévoir d'une façon normale l'attelage à deux. C'est la solution à laquelle on a été conduit, soit au Dahomey, soit à Madagascar. On peut alors charger à 500 kilos (1). Il serait utile de construire un modèle comportant un timon démontable et d'essayer l'attelage à deux de front. Arabas (2). ((L'araba est le véhicule par excellence à utiliser, surtout un terrain plat ou peu accidenté. Sa solidité, qui n'exclut pas sa légèreté, le peu d'entretien et de soins qu'elle demande, en font une voiture rustique et pratique à tous les points de vue pour une expédition coloniale. » En effet, on peut la charger à 400 ou 700 kilos, suivant qu'elle est traînée par un ou plusieurs mulets. De plus, une partie du chargement peut être arrimée sous le corps de la voiture dans le but de diminuer la hauteur du centre de gravité. (1) Les roues de la voiture modèle 1902, qui ont 1'10",40, sont suffisamment grandes. Les derniers modèles permettent l'attelage à deux de front ou en flèche. (2) Rapport sur le service du train en Chine.

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 163 vite. Pour cela il serait nécessaire de la munir de deux cordes de brêlage supplémentaires. » L'araba, construite presque entièrement en bois, peut se réparer très facilement avec des moyens de fortune (bois, clous, fil de fer et même cordes, etc.). » Elle n'est mise hors de service que par la rupture franche des brancards ou de l'essieu. » Les arabas provenant de France, mises en usage au corps expéditionnaire, ne possédaient pas toutes les qualités des arabes tunisiennes. Mais l'essieu se trouvant placé sous le milieu du corps de la voiture, le principe fondamental de l'araba n'existe plus. » Le tirage d'une arabe tunisienne est très faible ; cette qualité est due au grand diamètre de ses roues et à la position de l'essieu à l'arrière du corps de la voiture. Sa disposition est telle qu'une partie du chargement est supportée par l'animal, dont la masse, augmentée d'autant, facilite l'effort de traction à développer dans les mauvais terrains tout en diminuant le poids à entraîner. . » Dans les mauvais passages ou dans les sables, les roues de l'araba, quoique s'enfonçant assez profondément, permettent de surmonter les difficultés du terrain et de la dégager sans exiger trop d'efforts. » Comparaison des deux voitures. On peut se demander quelle est, de l'araba ou de la voiture Lefebvre, celle qui paraît préférable comme moyen de transport aux colonies. « L'avantage de l'araba consiste dans la rusticité de sa construction et sa facilité de roulage. Elle est commode pour le transport des colis légers et encombrants. Mais elle a l'inconvénient d'être en bois, ce qui la rend fragile, elle sup

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

1A 00EKBB DANS LES COLOMES porte mal les alternances de chaleur sèche et d'humidité, elle se disloque assez facilement dans ce cas et demande de nombreux châtrages de roues. » EnCn, son centre de gravité est placé très haut et, en terrain accidenté, sa stabilité n'est pas assurée. » Le grand avantage des voitures Lelebvre réside dans leur construction métallique. Elles ne craignent pas les alternances d'humidité et- de chaleur sèche, elles ont une grande Anh* lualBiendc ullUite ea Clilne ptr lo corja eipédlllDiiiuire fraBt*f« en I900, stabilité, elles se prêtent bien au transport des colis de toute nature, el en particulier au transport des munitions. » Des expériences de roulement et de lirage en terrain détrempe ou marécageux ont été exécutées dans le Pelchili comparalivement avec des voitures Lefebvre des deux espèces et avec des arabas, pendant les mois de mars, avril et mai. I' Elles ont donné lieu aux conclusions suivantes :



The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate

I[^] GUSBKE DANS LES COLONIES 165 » 1' Un mulet traînant une voilure Lefebvre à plate-forme ou à coffre, chargée d'un poids relativement léger, fatigue autant qu'à traîner une araba chargée à 300 kilos. H Traînant une voilure Lefebvre chargée à 300 kilos, il fatigue autant qu'à traîner une araba chargée à 600 kilos. i> 2" Un mulet attelé à une voiture lefebvre chargée à fKH) kilos reste embourbé après quelques pas, alors que, dans les mêmes conditions, il se tire d'affaire avec une araba. > arab* (d'après* un projet établi par le Lieutenant Martchil). Il Celle infériorité de la voiture Lefebvre en terrain détrempé ou marécageux tient à plusieurs causes : d'abord et surtout à sa jante large et peu élevée et aussi au faible diamètre de sa roue.)> La roue à cercle étroit et à jante élevée de l'araba s'enfonce dans le sol argileux un peu à la façon d'un socle de charrue.



166 I.A GUEK&E DANS LES COLONIES » Elle rejette la boue à droite et à gauche du sillon et dégage son chemin au fur et à mesure qu'elle avance. La roue de la voiture Lefebvre, au contraire, est immédiatement recouverte par les deux bourrelets de boue qui se forment à la partie supérieure du sillon et se trouve à tout instant comme noyée dans la masse boueuse, dont elle entraîne une partie avec elle. Elle fait cuiller et l'effort de tirage s'augmente de l'effort nécessaire pour décoller la botte entraînée et vaincre son inertie. » Il est d'ailleurs à remarquer qu'à chargement égal. Taraba, malgré ses roues plus étroites, s'enfonce généralement moins que la voiture Lefebvre. Cela tient à ce que, dans Taraba, l'essieu est rejeté en arrière de la voiture et à ce que, par suite, le centre de gravité du chargement est placé en avant de l'essieu, de sorte que le poids se répartit entre l'essieu et l'animal lui-même. La voiture, en somme, s'en trouve allégée et le mulet surchargé est, à un moment déterminé, capable d'un effort considérable. Toutes conditions favorables au tirage en terrain difficile (1). » Du diamètre un peu faible de la roue Lefebvre résultent plusieurs inconvénients : d'abord, l'effort de tirage en est augmenté; d'autre part, dans la voiture Lefebvre à coffre^ quelque attention qu'on apporte à bien disposer le chargement, il a une tendance à glisser en arrière. » Les brancards se soulèvent et la sous-ventrière comprimant la poitrine du mulet le gêne dans son action. » L'inclinaison signalée fait également que, au moindre enfoncement des roues, l'arrière du coffre vient riper sur le sol, et, comme le coffre est mobile sur son essieu, l'assemblage se disjoint à tout instant. (1) Nous ferons remarquer cependant que la surcharge à l'avant résultant du rejet de l'essieu vers l'arrière est beaucoup plus apparente que réelle, attendu que la plate-forme de la voiture étant trapézoïdale, la petite base à l'avant, la charge arrière est plus forte et le centre de gravité n'est pas du tout au milieu de la voiture.

■ V LA GUEK&E DANS LES COLONIES 167 » En résumé, la voiture Lefebvre se prêle moins bien que Taraba au transport dans les régions marécageuses. Mais les qualités qu'elle possède par ailleurs la rendent néanmoins d'un emploi très utile et très commode aux colonies. Comme il a été déjà signalé ci-dessus, il y aurait lieu d'augmenter le diamètre des roues de 0",15 à 0",20, pour élever le coffre et rendre le tirage plus facile et moins fatigant en terrain détrempé (1). » Après avoir cité à peu près textuellement les termes de ce rapport, nous ajouterons qu'une expérience plus longue paraît avoir fait constater d'autres inconvénients aux arabas, puisque le corps d'occupation de Chine, ayant à choisir son matériel, a préféré garder les voitures Lefebvre dont il disposait et renvoyer les arabas. Ajoutons que la plupart des améliorations demandées dans le rapport ci-dessus ont maintenant été réalisées dans le nouveau matériel Lefebvre. En somme, la voiture Lefebvre et l'araba constituent deux types de voitures utilisables dans les expéditions coloniales, mais doivent l'une et l'autre subir certaines modifications pour les adapter aux terrains essentiellement variables sur lesquels elles sont appelées à servir. Matériels de circonstance. De même que pour les transports fluviaux, on utilise pour les transports par terre le matériel de circonstance que l'on trouve sur place. Nous signalerons dans cette catégorie : 1° Les voitures chinoises. — La brouette, avec petite roue placée sous la voiture vers le milieu ou grande roue traversant la plate-forme, permet de porter de 50 à 200 kilos; elle ne peut servir que pour les objets de petit volume. (1) Voir la note (1) de la page 162.

168 Li GU££BE DANS LES COLONIES La charrette à roues en bois est très lourde et tourne difficilement ; elle peut porter 400 kilos ; elle est construite à essieu fixe ou essieu tournant. La voiture mongole à tunnel à roues ferrées avec de gros clous ou cerclées de fer, repose sur un essieu en bois; il est prudent de ne pas la charger à plus de 300 kilos. Le tunnel est gênant pour les gros objets. 2" Les voitures japonaises à deux ou quatre roues de très petit diamètre ne peuvent être attelées que de très petits animaux; elles portent de 250 à 350 kilos, mais sont peu résistantes et utilisables sur d'assez bonnes routes seulement. 3** Les voitures à bras employées à Madagascar, de Tamatave à Tananarive, sont à deux roues, très légères, traînées ou poussées par trois hommes, dont le rendement se trouve être de 100 kilos par homme, bien supérieur par conséquent à celui des porteurs. 4"* Les chariots à deux bœufs utilisés dans les plaines de rinde portent 800 livres (362 kilos); à quatre bœufs, L600 livres (724 kilos). 5® Les wagons attelés de 18 bœufs sont d'un usage courant dans l'Afrique du Sud; ils pèsent environ une tonne et peuvent facilement être chargés de 1 tonne 1/2 à 3 tonnes (2.700 kilos environ); la longueur moyenne de l'étape est de 35 kilomètres sur des routes qui ne sont que de simples pistes tracées à travers le Weldt. On forme ordinairement des convois de 50 wagons; il faut deux hommes pour les conduire, un cocher (driver) et un conducteur (loreLooper) qui marche en tête. Le wagon du Cap est une énorme machine, la caisse est basse, les roues de derrière deux fois plus grandes que celles de devant, le tout assemblé grossièrement. La voiture, dépourvue de ressorts, est munie à l'arrière d'une bâche sous laquelle dorment les voyageurs. * On emploie également dans l'Afrique du Sud le mulewagon, beaucoup plus petit, attelé de huit mulets.

LA GUEKRE DANS LES COLONIES 169 6"* La voiture indienne utilisée par l'armée anglaise des Indes est un véhicule qui peut passer facilement dans un terrain montagneux. Elle est attelée de deux mulets bâtés; quand le terrain devient impraticable aux voitures, elles sont déchargées et les vivres placés sur les animaux de bât; elles portent environ 800 livres anglaises (724 kilos). Animaux de bât. Les animaux employés dans les transports coloniaux sont : le chameau, l'éléphant, le mulet, le bœuf, l'âne et le cheval ou poney : les derniers sont utilisés pour le bât et pour le trait. Chameau (1). — En Algérie et en Tunisie, on trouve le chameau à une bosse qui peut vivre 30 ans et plus. Le méhari est le chameau de selle, le djemel est le chameau de bât; ce dernier commence à porter à 4 ans, il est complètement adulte à 6 ans, ses forces déclinent à 15 ans. Dans l'Orient, les chameaux sont utilisés de 3 à 16 ans et sont dans la plénitude de leur force de 4 à 12 ans. La gestation de la femelle est de douze mois; les portées sont d'un seul petit sevré à 15 mois; le lait de la femelle est comestible. L'âge du chameau se reconnaît à la dentition. Sa santé se reconnaît à sa bosse qui doit être volumineuse. Le chameau peut se nourrir de feuillage, de plantes, de dattes, de farine, de paille, etc.; il mange une vingtaine de kilos d'herbage par jour et boit environ 12 litres d'eau. Malgré sa sobriété, il ne faut pas le laisser plus de cinq jours sans boire et plus de deux jours sans manger si on veut le conserver en bon état. Il ne rumine pas lorsqu'il est trop (1) Voir la Revue d'Infanterie (1899), la Revue de l'Intendance (1900) et la Revue des Troupes coloniales (1902).

170 LA GUEBBE DANS LES COLONIES chargé ou fatigué; il ne faut donc pas le surmener; il se porte bien quand on peut le laisser paître quatre à six heures par jour. Son allure est de 3.500 à 4.000 mètres à Theure et peut être régulièrement soutenue pendant les plus longues marches; l'étape journalière du chameau du désert et du Soudan est de 30 à 35 kilomètres suivant la nature du pays. Certains animaux de selle peuvent soutenir pendant quatre ou cinq heures des vitesses de près de 10 kilomètres. Dans l'Inde, la charge est d'environ 180 kilos; elle est un peu moindre en Afghanistan; le chameau du Soudan et celui d'Algérie portent encore moins (150 kilos environ). On compte ordinairement que la puissance de transport d'un chameau est celle de deux mulets ou de deux bœufs de bât. Il faut un conducteur pour trois animaux et prévoir une majoration de 5 à 10 p. 100 pour les pertes qui proviennent d'un allongement trop considérable de l'allure ou d'un excès de charge. Le chameau est de constitution assez délicate et sujet à bien des maladies (gale, coliques, pleurésie, catarrhe, ophtalmie, charbon). Il est chez lui dans le désert et s'accommode bien aussi des plaines de l'Inde, mais il est peu approprié aux sentiers montagneux. Sur un sol argileux, après la pluie, ou sur les rochers, les sabots se fendent et l'animal devient inutilisable : il est avantageux pour passer à gué les rivières et si, comme cela est fréquent dans l'Inde, le fond du gué est du sable mouvant, il devient dur et ferme après le passage d'un grand nombre de chameaux. Le chameau est admirablement constitué pour le transport d'objets encombrants : la charge est divisée en deux parties égales et doit être soigneusement arrimée car à cause de sa grande taille, le chameau souffre beaucoup d'une charge mal équilibrée.

^4 LA GUEBBE DANS LES COLONIES 171 En colonne, les animaux marchent par groupes et on met en tête ceux dont le pas est le plus régulier; en cas d'alerte on les fait coucher et on les entrave. La formation, le chargement et la marche d'un convoi de chameaux nécessitent des précautions minutieuses (1). Notre corps expéditionnaire de Chine a employé avantageusement, pour les transports, des chameaux de Mongolie loués à raison de 0 piastre 80 par jour, nourriture comprise; ils portaient 200 kilos pour les longues distances et jusqu'à 300 pour les petites. Dans un convoi de munitions effectué entre Tien-Tsin et Pao-Ting-Fou (180 kilomètres) en six étapes, la charge avait été réduite à 140 kilos non compris le bftt. Les Russes, dans leurs campagnes en Asie centrale, ont employé presque exclusivement les chameaux comme moyen de transport. Lorsque Skobeleff marcha sur Géok-Tépé (1880-81), la colonne expéditionnaire (10.000 hommes avec la garde des communications) employa jusqu'à 28.000 chameaux dont les 9/10* périrent. Les convois, formés de 1.000 animaux, sous les ordres d'un officier, étaient divisés en sections de 200 bêtes avec un chef de caravane. Eléphant. — L'éléphant est le roi des bêtes de somme. Apte au travail à 20 ans, il Test encore à 50 ans et souvent à 80 ans. La femelle, plus docile, est à préférer au mâle. La charge, pour un travail régulier, ne doit pas excéder 550 kilos pour les animaux de grande taille et 350 kilos pour ceux de petite taille. L'éléphant marche à l'allure de 5 kilomètres à l'heure. Ses services sont inestimables pour le transport de l'artillerie et, (1) Voir à ce sujet la Revue de l'Intendance (1900), page 150.

172 LA 6UE&&E DANS LES COLONIES dans les marches en pays inondés par la pluie, pour tirer d'affaire les chariots, canons ou wagons embourbés. En revanche, il souffre de la grande chaleur comme des grands froids et doit être remplacé par des bœufs avant la mise en batterie, car il lui est impossible de tenir au feu. En bonne santé, Téléphant est toujours en mouvement; quand il est nonchalant, la trompe en Tair, il est indisposé. On compte qu'un éléphant équivaut à deux chariots à deux bœufs ou à trois chameaux. Quand on le charge, il ne faut pas le garder trop longtemps agenouillé ou même en place. L'éléphant dort quatre à cinq heures par vingt-quatre heures. Sa nourriture ordinaire, dans l'Inde, se compose de 12 kilos environ de farine cuite avec de la mélasse pour former des galettes auxquelles on ajoute 30 kilos environ de fourrage vert et autant de fourrage sec. Quand la nourriture se compose exclusivement de verdure, on peut considérer comme ration journalière la charge de fourrage vert qu'un éléphant peut porter. Bœuf. — Le bœuf est une bête admirable pour le trait lent, surtout dans les mauvais chemins et là où il n'y a pas de routes. On l'emploie dans beaucoup de parties de l'Inde comme animal de bât portant 80 kilos environ y compris le bât, qui pèse lui-même près de 25 kilos avec ses accessoires. Le bœuf se comporte au feu mieux qu'aucun autre animal. Il ne faut pas le presser. Son pas ordinaire est d'environ 3 kilomètres 500 à l'heure. Il fait ainsi facilement 35 kilomètres par jour. Ses pieds doivent être ferrés si on l'emploie sur des chemins durs. Il ne demande que peu de soins et se contente d'un maigre pâturage. Sa ration, dans l'armée anglaise, est fixée à 2 k. 500 de

LA GUEB&E DANS LES COLONIES 173 grains ou de tourteaux et 9 kilos de paille hachée. Il lui faut environ 30 litres d'eau par jour. Il est dans toute sa force à 3 ans; son âge se reconnaît aux renflements annulaires des cornes : il faut trois ans pour le premier anneau et un pour chacun des autres. Le buffle est employé dans les mêmes conditions que le bœuf. Les bœufs sont d'un emploi moins coûteux que les mulets. Dans l'Afrique du Sud, ils souffrent beaucoup du froid et sont très sujets à la pleurésie; dans ces régions on a l'habitude de les laisser pâturer le jour pendant six heures au moins, souvent la journée entière, et de les faire marcher la nuit. Les étapes au clair de lune sont dans les habitudes des convoyeurs. Cheval. — Le cheval est plus employé à la selle et au trait que comme animal de bât; sa conformation se prête mieux aux premiers services; sa taille varie énormément selon les races et les pays de production. Il est dans toute sa force de 5 à 10 ans; bête, on ne peut guère le charger à plus de 90 ou 100 kilos suivant sa taille. Les chevaux annamites ont de 1",10 à 1" 20; ils sont généralement très bien faits, pleins de sang et d'énergie. Ils sont en petit nombre. Les chevaux du Yunnan sont de taille un peu supérieure. On les emploie couramment pour les transports commerciaux. Ils sont, à cet effet, munis d'un bât en deux parties. La charge est arrimée sur le bât proprement dit, lequel est simplement posé sur une carcasse munie d'une matelassure fixée à l'animal. Cette disposition permet, pendant les haltes, de décharger et recharger le cheval avec rapidité et très facilement. Les chevaux chinois (tarlares) et ceux de Birmanie ont de 1"25 à 1",35; ils sont en général communs, à tête forte et

174 LA GUEBSE DANS LES COLONIES courte encolure, à crins longs, grossiers et abondants. Ils ont les membres sains et sont très endurants et très rustiques; leurs allures ne sont pas brillantes et sont souvent irrégulières, mais sont presque toujours rapides. Dans l'Afrique occidentale et le Soudan, on trouve en assez grande quantité des chevaux de taille moyenne (1",40), vifs et résistants, pouvant fournir un bon service de selle. Us n'ont jamais été utilisés comme animaux de bât, mais pourraient facilement, sans doute, être dressés à ce genre de travail. A Madagascar, il n'existait, au moment de notre occupation, qu'un nombre assez restreint de chevaux, de taille moyenne : mais la situation a déjà considérablement changé et l'élevage s'y développe avec rapidité. Ane, — L'âne est d'un emploi difficile et ne peut guère porter plus de 50 kilos. Poney, — Le poney ordinaire de l'Inde est inférieur à la fois au mulet et à l'âne; le poney de Kaboul porte environ 50 kilos. Mulet, — Le mulet est l'animal le plus universellement employé pour le bât. C'est le moyen de transport le plus sûr et le plus robuste dans les expéditions coloniales. Il est bien supérieur au cheval, moins sujet aux maladies, demande moins de soins et a une longévité double. Le corps expéditionnaire de Madagascar a utilisé 2.134 mulets français, 4.296 mulets algériens et 450 mulets abyssins. * Dans la dernière expédition de Chine, l'artillerie du corps français disposait de 1.528 mulets français, 76 mulets d'Algérie et 79 mulets chinois. Les mulets de France sont forts, rustiques et capables de

^ •. -■ LA GUE&BE DANS LES COLONIES 175 porter ou de traîner de lourdes charges ; ceux du Poitou peuvent quelquefois être chargés à 150 kilos. Toutefois ils ont souvent le rein long et mal attaché, ce qui les rend plus aptes au trait qu'au bât ou à la selle. Les mulcls d'Algérie, moins grands et plus légers, ne sont pas susceptibles de porter d'aussi lourdes charges (100 kilos environ); néanmoins, en raison de la conformation de leur dos et de leur rein, droits ou convexes et courts, ils sont plus aptes au bât que certains mulets du Poitou. Les mulets chinois sont d'assez petite taille, presque tous bien faits, secs, nerveux et d'allures rapides. Ils sont très résistants, se nourrissent facilement, mais sont méchants, sauvages et d'un caractère difficile. Ils sont généralement trop faibles pour le service de l'artillerie. Dans l'Inde, le mulet porte la même charge qu'un mulet français. Les animaux originaires d'Abyssinie, de Chypre, etc., sont moins forts. Tous ces animaux, transportés dans des pays exotiques, dans de mauvaises conditions hygiéniques, sans abris, acceptent sans difficulté ces changements d'existence et de nourriture et restent en bon état de santé. Le mulet mange n'importe quoi, mais il est difficile et capricieux sous le rapport de la boisson; il est bon nageur et on peut avoir confiance en lui pour traverser avec sécurité les rivières. Le^ mulet est surtout apprécié dans les pays montagneux. Il a le pied très sûr dans les routes rocheuses et escarpées et peut faire environ 4 kil. 500 à l'heure; un mulet engraissera et fera un bon travail dans des conditions qui tueront l'éléphant.

176 LA GUERBE DANS LES COLONIES Bits. Le matériel de bl réglementaire (artillerie et équipages) a été recomiu trop lourd et deux modèles, dont Fun  carcasse métallique, sont en expérience, mais aucun d'eux ne paraît encore satisfaisant. Le bât Hotchkiss, à ouverture variable, essayé en 1899, s'applique bien à la conformation du mulet, mais cette articulation des arcades paraît mal résister aux secousses de la marche; son poids de 24 kilos (29 kilos avec les garnitures) est encore trop élevé et pourrait sans doute être réduit par emploi de Taluminium. Les bats allemands, anglais, japonais sont généralement plus légers que les nôtres. La maison Lefebvre construit un bl universel qui pèse 18 kilos, admet une charge de 100 kilos et convient parfaitement aux animaux de petite taille. Dans les hautes régions du Tonkin, on utilise un bt (bl mafou) qui est caractérisé par le fait que Tanimal, la charge, rtrier et la selle sont reliés aussi peu que possible Tun à l'autre. Si l'animal tombe, le bât tourne, le porte-charge porte le premier à terre et se sépare du bât : l'animal, allégé, se relève et il n'y a plus qu'à recharger : ce bt est très léger. Le bât pour chameaux construit par la direction d'artillerie en Algérie pèse 60 kilos; la maison Lefebvre en a proposé un de poids réduit (35 kilos environ), actuellement en essai. En résumé, le bœuf s'est mal prêté aux essais de transport qui ont clé tentés à diverses reprises, l'âne est trop faible, le cheval n'est pas suffisamment résistant pour le service du bat aux colonies, l'éléphant ne pourra être employé que dans

LA GUE&SE DANS LES COLONIES 177 des cas exceptionnels

. Il ne resle donc à considérer, comme animaux véritablement aptes au service du bât que le chameau, le mulet de grande taille, (France, Algérie), ou de petite taille (mulet chinois), et le cheval de petite taille (cheval annamite, poney). L'animal de bât par excellence est le mulet (de France ou d'Algérie) et c'est surtout à son emploi qu'il convient d'avoir recours, hventueiement, le chameau et les mulets ou chevaux de petite taille pourront également rendre des senices. Le chargement normal à admettre pour le mulet aux colonies ne doit pas dépasser 100 kilos au maximum, dont 80 seulement de charge utile. Si Ton prend pour unité de puissance de transport la charge d un mulet de France ou d'Algérie, la puissance moyenne des divers animaux de bât est représentée par les chiffres suivants : Eléphant 4,5 Chameau 1,5 Bœuf 1,25 Mulet de France ou d'Algérie 1 Cheval 0,9 Mulet de petite taille 0,7 à 08 Cheval de petite taille 0,7 Ane 0,5 Les bâts à utiliser avec ces animaux seront naturellement variables. Pour !e chameau, le bat construit en Algérie ne paraît pas avoir suscité de sérieuses critiques; il y aurait toutefois lieu de lui préférer le bât spécial proposé par la maison Lefebvre, beaucoup plus léger, si les essais entrepris lui sont favorables. Pour le mulet de France ou d'Algérie, le bat réglementaire est solide, mais très lourd; les essais entrepris en vue Guerre ce 1. 12

178 LA GUERRE DANS LES COLONIES de son amélioration n'ont pas donnée jusqu'à présent, des résultats satisfaisants. Le bât Hotchkiss présente sur lui de sérieux avantages; il est un peu plus léger et s'ajuste mieux sur le mulet par suite de l'ouverture variable des arcades; l'articulation de ces arcades n'a malheureusement pas résisté aux premiers essais; si les nouvelles expériences entreprises avec les bâts modifiés n'ont pas amené les mêmes ruptures, le bât Hotchkiss pourra avantageusement remplacer le bal actuellement réglementaire. Pour le mulet ou le cheval de petite taille, le bât réglementaire est beaucoup trop lourd; les essais du bât réduit et du bât mafou, au Tonkin, ne semblent pas avoir donné des résultats assez satisfaisants; le bât Lefebvre, construit spécialement pour animaux de petite taille, paraît devoir mieux convenir. On peut citer, comme exemples de l'utilisation presque exclusive des différents types d'animaux de bât, les expéditions anglaises d'Abyssinie (1867-1868) et du Chitral (189"5). Dans la première, la dotation du corps expéditionnaire (14.000 hommes) avait été tout d'abord fixée à 28.000 mulets; mais la nature du théâtre des opérations permettant d'employer des chameaux et les contingents de l'armée des Indes étant accoutumés à se servir de bœufs de bât, on ne pouvait songer à exclure ces ressources qu'on avait sous la main. Dans la partie montagneuse, les mulets pouvaient aussi être suppléés par des chevaux. On fit donc de nombreux achats de ces divers animaux dans l'Inde et dans le bassin de la Méditerranée (Chypre, Malle, Le Caire, Smyrne, Gibraltar, etc.) et, au total, le nombre des animaux reçus par le service du train depuis l'origine de la campagne jusqu'à sa terminaison fut le suivant : 17.901 mulets, « 1.472 poneys.

t r LA GUE&SE DANS LES COLONIES 179 12.008 chameaux, 1.079 bœufs de trait, 7.372 bœufs de bât. 1.831 ânes, 44 éléphants, soit 41.767 animaux, dont 5.241 seulement furent ramenés aux Indes et 13.322 laissés sur place comme ne valant pas le transport. Les pertes résultant de la fatigue s'élevèrent donc à près de 23.000, soit plus de la moitié de l'effectif total et chiffre presque égal à celui prévu comme nécessaire au début. La proportion des indisponibilités a été en moyenne : Bœufs 1/6 Poneys et ânes 1/6 Mulets 1/5 Chameaux 1/4 (1). Dans la dernière expédition du Chitral (1895), la division Low, forte de 15.000 hommes dont 1/5 d'Européens, eut un convoi qui s'éleva à 35.000 animaux de bât avec une ligne de communications de 320 kilomètres environ. Les effectifs permanents de la division étaient de 10.000 animaux environ; on dut acheter ou louer, en toute hâte : 7.848 chameaux, 4.053 mulets, 7.329 bœufs, 2.910 ânes, 3.026 poneys. On utilisa en outre les éléphants pour porter les pontons qui devaient servir à la construction du pont sur la rivière (1) Commandant Taverna, Le Service du train dans la campagne d'Abyssinie.

180 LA GUEBBTS DANS LES COLONIES Sivat. Entre Lahore et Peshawar, les chameaux furent pour la première fois transportés en chemin de fer. Ils voyagèrent agenouillés par quatre dans des trucks découverts, avec un chamelier par truck (1). Transports par porteurs. Le coolie porteur est à peu près l'unique moyen de transport dans l'Afrique occidentale et en Extrême-Orient; il a certainement de nombreux inconvénients, mais il a l'avantage de pouvoir accompagner les troupes sur tous les terrains et en toutes circonstances, à tel point que, dernièrement encore, le général Gallieni a demandé, pour Madagascar, la transformation de deux batteries de montagne (sur trois) organisées avec mulets en batteries organisées avec porteurs. Les observations ci-dessous faites par le commandant Chabrol (2) à l'adresse des coolies d'Extrême-Orient conviennent à tous les porteurs en général : ce Le coolie a un rendement ♦ faible; il porte en moyenne 20 kilos, ce qui, déduction faite du poids mort (effets, récipients, vivres), ne donne qu'un poids utile de 15 à 18 kilos; il en résulte un allongement considérable des colonnes. » « Une colonne de 500 hommes avec section d'artillerie et un convoi de quinze jours de vivres a la longueur et la lourdeur d'une brigade de France sur une bonne route et lui est assimilable au point de vue des difficultés de marche (3). « Le coolie coûte cher : recruté le plus souvent de force, il cherche presque toujours à s'esquiver et oblige par consé(1) Colonel Sept ans. (2) Opérations militaires au Tonkiny par le commandant Chabrol. (3) Au Tonkin par le commandant Famin.

LA 6UEKRE DANS LES COLONIES 181

quent à une surveillance constante; au premier coup de fusil, il lâche invariablement sa charge et va se cacher dans la brousse.)) Enfin les convois de coolies, surtout pendant la saison des travaux agricoles, sont très impopulaires (1). »

Quoi qu'il en soit, le coolie est, dans bien des cas, le seul moyen de transport qui puisse accompagner les colonnes; là où Ton peut l'économiser et où il ne faut l'employer que le moins possible, c'est sur les lignes d'étapes, où il est plus difficile à surveiller et où les voies de communications sont telles qu'on peut généralement y utiliser d'autres moyens de transport. Le coolie annamite porte peu et résiste mal aux fatigues des marches en pays montagneux. Le coolie chinois lui est infiniment supérieur. Forts et bons marcheurs, les Chinois portent souvent des charges de 30 à 40 kilos pendant des étapes de 35 kilomètres dans les pays les plus difficiles; ils sont d'ailleurs sobres, soumis et faciles à conduire quand on les traite avec bonté. A Madagascar, les porteurs de profession (bourjanes) arrivent à monter isolément de Tamatave à Tananarive des charges de 60 kilos sur un parcours de 300 kilomètres; mais, en convoi, le rendement maximum n'est guère que de 20 kilos par homme en moyenne. Dans l'Afrique occidentale, le rendement moyen est le même, bien que certains coolies puissent être chargés jusqu'à 40 kilos. Ces derniers portent sur la tête et non sur l'épaule au moyen de bambous comme les précédents. Les inconvénients des convois de coolies sont grandement diminués par un bon recrutement et une bonne organisation. Pour le recrutement, il est prudent de majorer le chiffre nécessaire de 40 p. 100, soit 10 p. 100 pour les cadres qui

^ ■ (1) Commandant Chabrol.

182 L.V GUERRE DANS LES COLONIES ne portent pas, 20 p. 100 pour permettre d'éliminer, au dernier moment, les individus faibles et 10 p. 100 pour fournir les coolies haut-le-pied, absolument indispensables si l'on veut avoir le moyen de parer à l'imprévu. Quant à l'organisation, elle comporte la division en escouades et sections commandées par des chefs indigènes, ce premier encadrement étant doublé par un autre plus solide, composé de soldats et gradés européens choisis avec soin et affectés en permanence à cet emploi. Dans certains cas, ce double encadrement suffit; dans d'autres (coolies réquisitionnés), il est nécessaire d'adjoindre aux chefs d'escouade un certain nombre de soldats conducteurs indigènes ou européens, afin de maintenir l'ordre et d'éviter la désertion. Un soldat européen, aidé de deux tirailleurs, peut ainsi être chargé en permanence d'une escouade de 25 à 30 coolies qu'il accompagnera et surveillera pendant la route et fera placer à l'arrivée. On a souvent une tendance à faire à l'avance, aux coolies, une distribution de quatre à cinq jours de vivres; cette pratique est défectueuse. L'allégement ainsi obtenu est illusoire, car, distribué ou non, ce sont toujours les coolies du convoi qui portent le riz à eux destiné; et, comme il est impossible de les empêcher de manger en deux ou trois jours ce qui leur est distribué pour cinq, on est finalement obligé de leur faire de nouvelles distributions et ce sont, tous comptes faits, deux jours de vivres perdus sans aucun avantage (1). Les Anglais, dans leurs campagnes contre les Ashantees, et les Français, dans l'expédition du Dahomey, ont fait un emploi à peu près exclusif des coolies; mais, alors que le corps expéditionnaire du Dahomey ne comportait que 1.858 porteurs pour un effectif de 1.366 hommes dont un quart d'Européens (1) Au Tojilin, le commandant Fimin.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 183

peens, soit un peu plus d'un porteur par homme corrtme moyenne, les Anglais calculaient beaucoup plus largement les moyens de transport de leurs troupes expéditionnaires. En décembre 1895, pour un effectif de 1.600 hommes environ dont un tiers d'Européens, il y avait 10.000 porteurs assurant le ravitaillement de la côte à Prahsu sur une route d'étapes de 100 kilomètres à peine. Chaque groupe de porteurs comptait 20 indigènes avec un chef et 40 groupes constituaient une compagnie. Chaque homme portait un brassard et une étiquette avec le numéro et la lettre de la compagnie. Des dispositions analogues avaient été prises au Dahomey. Il ne faut pas oublier toutefois que le transport par coolies peut donner lieu à de sérieux mécomptes. Au moment de la concentration du corps expéditionnaire contre les Ashanlees, le 5 janvier 1874, les coolies désertèrent en masse et la concentration fut arrêtée; les troupes européennes déjà en route durent stationner et le débarquement fut suspendu. La situation était critique; le dévouement des régiments indiens et des troupes blanches sauva la situation; ces troupes se chargèrent momentanément d'effectuer elles-mêmes les transports. On fit fusiller un chef indigène surpris en train d'exciter les porteurs à la désertion et, le 15 janvier, grâce aux efforts du colonel Colley, le général Wolseley put décider que la marche sur le Prah serait reprise le 20 janvier.

Conclusions. En résumé, il est permis d'affirmer que l'organisation des moyens de transport dans les expéditions coloniales est toujours un des principaux soucis du commandement en même temps que la plus grosse source de dépenses. L'étude des campagnes antérieures, françaises ou étran

184 LA 6UEKRE DANS LES COLONIES gères, montre bien qu'une bonne organisation de ce service est indispensable et a généralement pour conséquence le succès : il faut aussi ajouter, cependant, que le succès peut quelquefois être obtenu sans la bonne organisation, ainsi qu'en témoignent les appréciations suivantes formulées par un officier de Tétat-major du général Schafter sur la campagne de Santiago : ((Il y a eu dans la conduite de la campagne deux erreurs colossales et criminelles. » La première et la principale a été le manque de moyens de transport. On peut attribuer à cette insuffisance de moyens de transport la mort d'un grand nombre de nos soldats et presque tous les cas de maladie qui les déciment maintenant plus rapidement que ne le feraient les canons et les fusils des Espagnols. Ceux qui ont combiné le plan d'invasion et des opérations militaires savaient que le pays que notre armée allait parcourir était montagneux, sans chemins carrossables et que les pluies y étaient fréquentes et torrentielles; que, pour avancer à l'intérieur d'un semblable pays, avec un lourd matériel d'artillerie, des vivres, des approvisionnements de toutes sortes, un matériel d'ambulance et tout l'attirail nécessaire à une nombreuse armée qui opère l'investissement d'une grande ville ennemie, à de nombreux milles (le sa base d'opérations, il était nécessaire d'avoir de nombreux moyens de transport, c'est-à-dire des voitures et des animaux, mais surtout des mulets. » Lorsque l'armée a débarqué et qu'elle a effectué son mouvement en avant, on s'est aperçu que les moyens de transport dont elle disposait étaient , d'une insuffisance criante, dérisoire, et qu'il était impossible, avec de si faibles moyens, de faire face à la situation. » Quel a été le résultat? Aucune des choses qui auraient dû accompagner les troupes lorsqu'elles se sont portées en avant, n'a pu arriver à leur portée au moment où elles en

La guerre dans les colonies 185 ont eu besoin. La nourriture nécessaire pour soutenir les forces des troupes, maintenir leur santé et leur moral, les prémunir contre les maladies, tout cela était loin d'elles, lorsqu'elles auraient dû avoir tout sous la main. Les médicaments et le matériel des ambulances, pour sauver la vie des soldats, lorsqu'ils seraient blessés ou malades, l'artillerie indispensable pour préparer les attaques de l'infanterie et l'appuyer de son feu manquaient ou étaient insuffisants. L'infanterie allait inutilement se faire massacrer en donnant l'assaut à des positions que la nature du terrain et les travaux de défense de l'ennemi rendaient presque inattaquables. Les approvisionnements étaient amoncelés à Siboney et nous périssions parce que nous manquions de tout. » Une autre conséquence de cette incurie de l'administration militaire et du manque de moyens de transport a été que l'artillerie n'a pu suivre l'infanterie, de sorte que nous livrions bataille sans un nombre de canons suffisant, bien que ceux-ci fussent absolument nécessaires dans la circonstance (1). » Ce qu'il faut retenir surtout, c'est, d'une part, la nécessité d'employer presque toujours, dans une même expédition, des moyens de transport variés selon le terrain et les circonstances, de façon à obtenir le meilleur rendement possible et, d'autre part, la nécessité non moins impérieuse, d'être large dans les prévisions, sous peine de privations inutiles « l de retards considérables. Les Italiens en Abyssinie, les Russes en Asie, les Anglais en Afghanistan sont toujours arrivés à employer en moyenne un nombre d'animaux de bât égal à l'effectif des colonnes ne comportant cependant qu'une assez faible fraction d'Européens. Les Anglais ont même souvent dépassé cette pro(1) Questions diplomatiques et coloniales, septembre 1898.

186 LA GUEBRE DANS LES COLONIES portion, en Abyssinie par exemple, ou au Chitral, où ils ont eu jusqu'à 40.000 animaux pour des colonnes de 15.000 hommes. Dans les expéditions françaises du Dahomey, de Madagascar, de Chine, on est resté bien en deçà de ces chiffres, mais à tort. Dans la colonne légère de Madagascar, il y avait 3.000 animaux de bât pour 4.000 hommes; c'était encore insuffisant. Le calcul en bloc des moyens de transport d'un corps expéditionnaire colonial doit donc être fait sur la base minima d'un animal de bât par homme ou l'équivalent en autres moyens de transport. Dans l'Armée des Indes, le commissariat et le «< Transport Department » ne font qu'un, c'est-à-dire que le service de l'intendance et celui du train des équipages sont réunis et sont dirigés par un commissaire général ayant sous ses ordres un autre commissaire uniquement chargé du transport. Les officiers qui y sont employés appartiennent à l'« Indian Staff Corps » (état-major de l'Inde). Actuellement, les troupes ont dès le temps de paix la moitié de leur matériel et les régiments entretiennent la totalité de leurs animaux de transport. Mais ces ressources seraient insuffisantes dans l'éventualité toujours probable d'un conflit en Afghanistan entre l'armée anglaise et l'armée russe en marche sur l'Inde, et on serait obligé d'acheter ou de louer, au moment voulu, une quantité énorme d'animaux de bât, de chameaux principalement. Cette question des transports nécessaires pour une grande guerre en pays de montagne est de la plus haute importance et préoccupe vivement les gouvernements anglais et russe. Le lieutenant russe Lebedew estime à 40.000 le nombre des chameaux nécessaires à un corps de 70.000 hommes se por

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 187 tant de Hérat sur Candahar. Le général Skobelev, dans un plan de mobilisation établi en 1876, évaluait ce nombre à 12.000 chameaux par division de 16.000 hommes. Si on s'en rapporte aux chiffres donnés par le général Kouropatkine, ancien gouverneur de la Transcaspienne, il faudrait près de 200.000 chameaux pour assurer les ravitaillements d'une armée russe de 150.000 hommes environ en marche sur l'Inde. En admettant que les ressources de l'Asie centrale permettent de réunir une pareille quantité d'animaux, on se demande avec quelque inquiétude ce que serait l'organisation de pareils convois. En outre, si l'on s'en rapporte aux chiffres fournis par les expéditions anglaises en Afghanistan, on calcule qu'une guerre de cette nature entraînerait pour chacun des belligérants une dépense mensuelle de 250 millions, à peu près le double de ce que coûtait récemment à l'Angleterre la guerre de l'Afrique du Sud (1). D'une façon générale, il faut, dans les expéditions coloniales, considérer le service des transports à deux points de vue : d'une part, les transports sur la ligne d'étapes, qui se font en utilisant la voie fluviale ou le matériel roulant et exceptionnellement les animaux de bât et les coolies et, d'autre part, les convois à la suite des colonnes, d'où le matériel roulant est presque toujours proscrit et où l'on n'emploie que l'animal de bât et le coolie. Quand les voies de communications n'existent pas, il est prudent de ne compter que sur ces deux derniers moyens pour assurer la totalité des transports entre la base d'opérations et les troupes. Quant aux rendements respectifs des différents moyens de transport, ils sont parfaitement définis dans les conclusions (1) Revue militaire de l'Etranger (novembre 1902).

188 I^A GUEKBE DANS LES COLONIES d'une conférence faite par le capitaine Roulet, à son retour de Madagascar, aux officiers du 4^e régiment d'infanterie coloniale et dans laquelle il s'exprimait ainsi : (c Si Ton doit se ravitailler soi-même, on peut se souvenir que rhomme employé en qualité de porteur donne pour sa nourriture une perte journalière du 1/20 du poids à transporter. Mais, quelque abrupt et impraticable que soit le sentier, il passe partout où passent les troupes. L'emploi de porteurs est donc à préconiser pour les petites colonnes, dans des pays réputés impraticables, même pour le transport de l'artillerie de montagne, qui exige de 16 à 32 hommes pour une pièce et ses munitions (1). » La perte journalière des denrées avec les mulets est également de 1/20, mais il faut un sentier aménagé. » L'emploi des mulets est à préconiser pour les fortes colonnes, même dans les pays accidentés. C'est, en somme, le moyen de transport le plus pratique et le plus sûr, car, s'il est vrai que des épidémies peuvent les atteindre, au moins il n'y a pas à craindre des défections en masse, comme cela peut avoir lieu pour les coolies. » Les voitures ne donnent qu'une perte de 1/40 au 1/50 et même moins en terrain plat et sur très bonnes routes; malheureusement, il faut des pentes ne variant que de 1/20 à 1/6, ce qu'il n'est que rarement possible de trouver aux colonies. La confection d'une route constitue un travail qui, outre son insalubrité et les dangers qu'il présente, n'est pas en rapport, par les pertes qu'il détermine, avec les résultats et les économies de transport qu'il procure. La création d'une route est donc à rejeter entièrement dans une marche en avant aux colonies. » Dans les pays plats où les voies Decauville peuvent être (1) Le dernier de ces chiffres eet un minimum, si on transporte seulement 25 coups par pièce.

LA GUEfi.BE DANS LES COLONIES 189 utilisées, c'est évidemment le meilleur mode de transport mais il ne doit être employé que pour une colonne très importante. » Au Tonkin, dans le delta, les brouettes du pays peuvent marcher sur les sentiers étroits des digues et, n'ayant qu'une perle de $\frac{1}{30}$, rendent parfois des services. » Les charrettes en bois en usage au Cambodge, traînées par des bœufs ou des buffles, peuvent, à cause de leur légèreté, être employées dans certains cas.)) L'éléphant de l'Inde est plutôt un épouvantail destiné à accroître le prestige de celui qui s'en sert, qu'un moyen pratique de transport. » Dans le désert de l'Afrique, le chameau est la bête de somme par excellence; il porte jusqu'à 180 kilos et se nourrit facilement; malheureusement il ne peut vivre que dans un climat sec et marcher que dans un pays uniforme, sans ressauts de terrain, comme est le désert. » Les petits mulets d'Abyssinie recrutés à Obock et Djibouti pour l'expédition de Madagascar ont donné un très bon rendement; ces animaux, très petits et très vigoureux, portaient 80 kilos et ne mangeaient que 2 kil. 500 d'avoine; la perte était donc seulement de $\frac{1}{30}$, au lieu du $\frac{1}{20}$ avec les grands mulets. En faisant conduire plusieurs petits mulets par un seul conducteur, on arrivait à $\frac{1}{32}$ et même $\frac{1}{35}$, ce qui donne presque le rendement d'une voiture. Leur prix était d'environ 200 francs; deux mulets abyssins valaient ensemble 400 francs et, mangeant 5 kilos d'avoine, portaient 160 kilos alors qu'un mulet français ou algérien du prix de 1.000 à 1.200 francs, mangeant la même quantité d'avoine, ne portait que 120 kilos. » Enfin, n'oublions pas de citer l'âne d'Afrique qui, malgré les 50 ou 60 kilos qu'il transporte toute une journée, ne reçoit généralement comme nourriture que des coups de

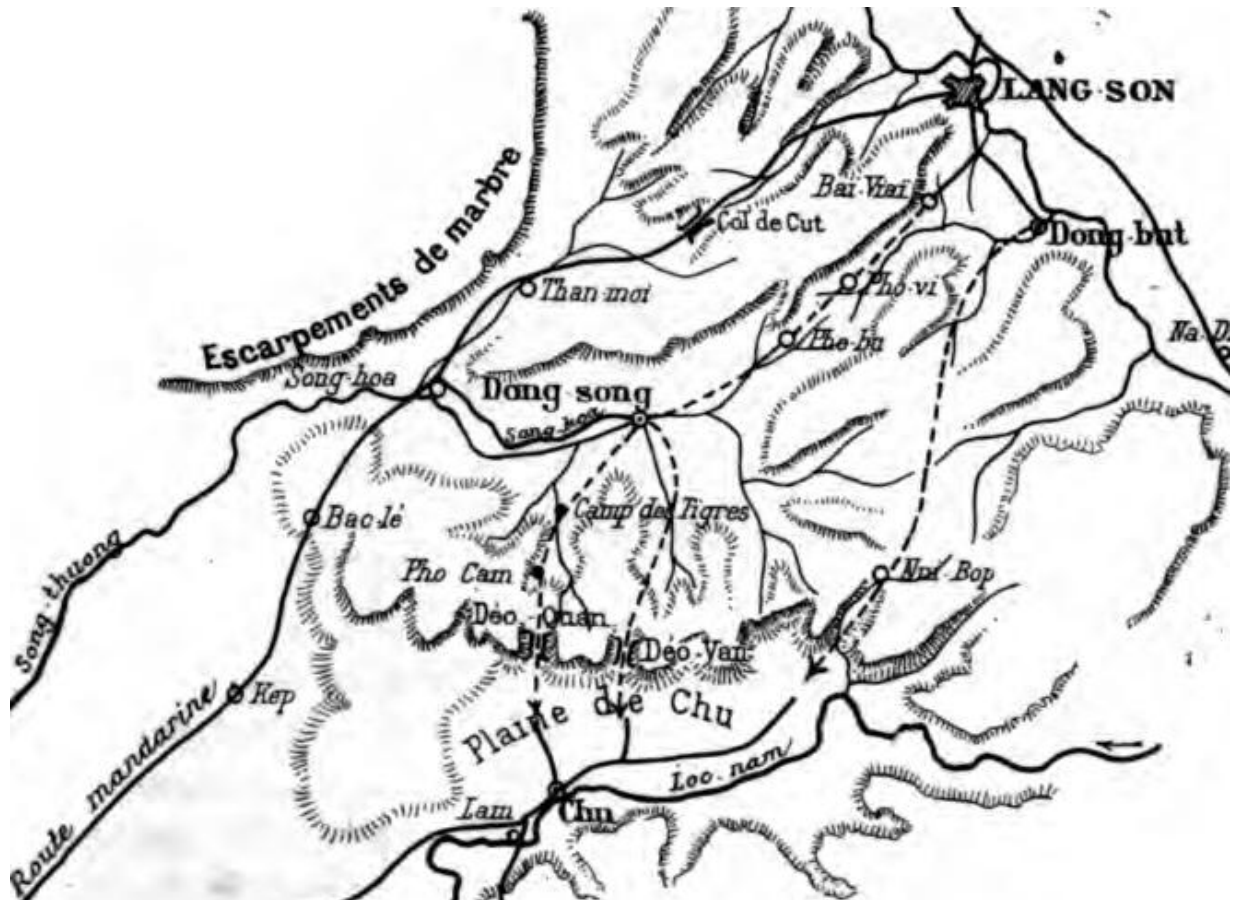
190 LA GUEKB.È DANS LES COLONIES trique si par malheur il se permet de s'arrêter quelques secondes pour brouter l'herbe chétive du chemin. » Ravitaillement de la colonne de Lang-Son. Le plus souvent, avons-nous dit, on est obligé de faire appel aux moyens de transport les plus divers. Les renseignements ci-après sur le ravitaillement de la colonne de Lang-Son qui émanent d'un officier employé au service des convois de cette colonne (1) donneront quelques indications intéressantes sur les difficultés que ce service peut avoir à surmonter dans les campagnes coloniales. Lorsque, à la fin de 1884, le succès du guet-apens de BacLé eut provoqué une offensive des Chinois de Lang-Son vers Phu-Lang-Thuong et vers Sept-Pagodes, il devint indispensable, pour arrêter dès le début cet enthousiasme belliqueux, de s'emparer de Lang-Son. Cette mission fut confiée à une division (brigades de Négrier et Giovaninelli) réunie par le général Brière de l'Isle en décembre 1884 dans la plaine de Chu (prononcez Kiou). C^tte plaine, située sur la rive droite du Loc-Nam, est fermée au nord par une barrière de montagnes à pic derrière lesquelles se trouve LangSon, à 100 kilomètres environ. Le pays à traverser était très montagneux, couvert et à peu près inconnu. Trois cols en permettant l'accès : DéoQuan, Déo-Van et Nui-Bop étaient fortement occupés par les Chinois. Les 3 et 4 janvier 1885, deux brillants combats de la brigade de Négrier obligèrent les Chinois à abandonner le col de Nui-Bop et, le 6 février, la colonne partie de Chu occupait le camp retranché de Dong-Song après trois (1) Colonel Privé, alors capitaine. (Voir la Bévues des Troupes coloniales, mars 1903.)

LA GUERRE DANS LES COLONIES 191 jours de lutte acharnée; elle put en repartir le 10 février, alignée à sept jours de vivres, et entra à Lang-Son le 13. La réunion des approvisionnements dans la plaine de Chu, à la fin de 1884, avait été relativement facile. Les canonnières remontaient jusqu'à Lam. De ce point à Chu, les transports se faisaient sur jonques annamites et par mulets et porteurs sur une roule de 4 mètres de large construite à cet effet. Une voie Decauville, également installée sur ce trajet, ne rendit que peu de services, les véhicules n'étant arrivés que tardivement. Des magasins à vivres furent construits sur les bords mêmes du Loc-Nam. C'étaient de vastes hangars en torchis recouverts de chaumes; on utilisa également de grandes tentes rectangulaires du service du campement. On ne pouvait songer à transporter les vivres dans les récipients réglementaires d'Europe; on avait donc accumulé à Chu un grand nombre de petites caisses en bois et de tonnelets de dimensions telles, que leurs poids n'excédait pas la charge de deux coolies (35 à 40 kilos). Ce matériel avait été préparé à Hanoï par la compagnie d'ouvriers et l'industrie privée. On avait confectionné également à Hanoï de petites caisses blanches pour le transport des munitions à dos d'homme ou de mulet. L'exécution du service des transports avait été confiée au commandant Palle, de l'artillerie métropolitaine. Aux termes de l'ordre général n° 14, le chef des services administratifs avait la responsabilité de la réunion des approvisionnements à la base d'opérations, dans les magasins intermédiaires et pour la formation des convois; le commandant Palle était chargé de ce qui concernait « la marche des convois, leur organisation comme moyens de transport, la création des stations fl'étapes, l'entretien des routes, la réparation du matériel de transport, la discipline, la conduite et l'administra

iftⁱ»f 192 LA GUERRE DANS LES COLONIES lion du personnel affecté à ces transports ainsi qu'à la sécurité de la route d'étapes ». Maintes fois déjà, on s'était servi de coolies dans l'organisation de colonnes moins importantes; aussi fut-ce à ce mode de transport qu'on fit appel surtout, en se réservant d'utiliser, dans la mesure du possible, les mulets et chevaux de bât, les voitures à bœufs, voitures Lefebvre, etc. Environ 0.500 coolies furent réunis par les soins des résidents de province; ils furent affectés aux besoins particuliers des corps, au service des transports, à la construction des routes, à l'installation des gîtes d'étapes, etc. Pour la commodité du ravitaillement en vivres, on avait partagé la journée de vivres en deux fractions : la première, journée de vivres réduits, comportant les denrées de première nécessité, et la deuxième comprenant les denrées complémentaires à charger ultérieurement et sur ordre. ComposUion de la journée de vivres réduits lormant la charge d'une section à pied de coolies. Européens : 109 caisses à biscuits à 39 kil. en moyenne 6.591 kil. 09 tonnelets de tafia à 31 kil. en moyenne 1.860 '^ 7 sacs de sel à 40 kilos 280 — 3 caisses de thé à 32 kilos 96 — 5 sacs de café à 35 kilos 175 — 7 sacs de sucre à 35 kilos 245 — Asiatiques : 7 sacs de sel à 40 kilos 280 — Total : 9.527 kilos, soit 9 tonnes 1/2. Nota. — On emmenait de forts troupeaux de Ifteufs sur pied el on comptait exploiter les ressources du pays en riz.

The text on this page is estimated to be only 2.83% accurate

f^*i /***' f^^ W RtTitailtoment de U ooloieue de Laag-Sos.
GONTC C«l.



• ■* 194 LA GUEBER. DAXt: LES COLONIES Denrées

complémentaires à charger ultérieurement et sur ordre. Européens : 07 caisses de viande à 40 kilos en moyenne . • . 2.680 kil. 1.6«acs de riz à 38 kilos 608 — Asiatiques : 160 sacs de riz à 38 kilos 6.080 — Chevaux : » * 80 sacs de paddy et orge à 41 kilos, en moyenne 3.403 — Total : 12.771 kilos, soit 12 tonnes 1/2. La journée de vivres complète comportait donc 22 tonnes. C'est à peine la charge de trois wagons. Dans les montagnes qu'on allait parcourir, cette même quantité de denrées nécessitait 1.200 coolies en chiffres ronds. On organisa donc les coolies en sections correspondant à une journée de vivres réduits pour toute la colonne, soit environ 550 coolies, dont 4 dois (sergents) et 20 caïs (caporaux) sous le commandement d'un officier européen. Une escorte spéciale d'une demi-section de tirailleurs tonkinois, commandée par un sergent européen, fut attachée à chaque section de coolies; quatre sections furent successivement organisées. On put réunir également un certain nombre de voitures à bœufs qui permirent de soulager considérablement le service des coolies, ainsi qu'il ressort des tableaux ci]essous : Chargement d'une {ournée de vivrflk réduits en voitures à bœufs. 6 voitures contenant : 0 tonnelets de tafia, 2 sacs de vivres de campagne, ihc en surcharge; portant chacune 490. kilos; ensemble, 2.580 kilos; exigeant 12 bœufs, 12 conducteurs.

t • • * leurs. Total : 25 voilures portant 9.034 kilos et exigeant 55 v., ^ " bœufs (dont 5 haut-le-pied) et 55 coolies. Chargement en voilures à hœuls du complément d'une journée de vivres. 5 voitures à 408 kilos chaque, contenant 12 caisses de viande, soit 10 bœufs et 10 coolies. 3 voitures à 475 kilos chaque, contenant 2 caisses viande, 10 sacs vivres de campagne, soit 0 bœufs et 6 coolies. 1 voiture à 485 kilos, contenant 1 caisse viande, 11 sacs riz à 41 kilos, soit 2 bœufs et 2 coolies. 20 voitures à 492 kilos, contenant 12 sacs riz à 41 kilos, soit 40 bœufs et 40 coolies. Total : 29 voilures exigeant 58 bœufs et 58 coolies. Au début des opérations, on ne pouvait utiliser les voitures à bœufs que dans la plaine de Chu, où des chemins carrossables avaient été, sinon faits, du moins commencés. Afin d'amjMD^rter au pied même des montagnes un nombre considérable de journées de vivres, que les coolies viendraient chercher par ^ suite pour les porter à la colonne en marche, assurant ainsi le ravitaillement constant, on créa inunédialement cinq sections de voilures à bœufs, chacune d^elles transportant un jour de vivres réduits, et ayant la composition suivante comme cadres, comme coolies et animaux et comme escorte.

196 LA GUERRE DANS LES COLONIES Composition d'une section de voitures à bœufs. 1 capitaine, lieutenant ou sous-lieutenant européen commandant; 6 convoyeurs européens (train des équipages ou auxiliaires) ; 1 doï annamite; 4 caïs annamites; 55 coolies conducteurs; 55 bœufs; 25 voitures. Une demi-section de tirailleurs tonkinois sous le commandement d'un sergent indigène. Le complément des journées de vivres fut transporté, comme les journées de vivres réduits au pied du Déo-Van, soit à Taide de convois auxiliaires formés avec le surplus des ressources en bœufs et en coolies, soit avec des sections régulières de voitures à bœufs augmentées momentanément de quatre ou cinq voitures. Les chevaux et mulets de bât furent surtout utilisés par le service de Tartillerie pour le transport des munitions; néanmoins on constitua, après le départ de la colonne, une section de petits chevaux pour le transport d'une journée de vivres, réduits; elle comprenait normalement 134 chevaux, 134 coolies conducteurs, 6 caïs, 1 doï, 1 officier européen et 10 Européens convoyeurs. Au début, comme on n'avait pas assez de chevaux, on compléta cette section avec des coolies porteurs et elle fonctionna sous le nom de section mixte. ' On utilisa aussi quelques voitures Lefebvre et quelques bœufs de bât. Avant le départ de la colonne^ un convoi de 87 voitures à bœufs fut organisé, le 28 janvier, pour transporter près

LA GUEREE DASS LES COLONIES 197 du Déo-Van les matériaux nécessaires à la construction du blockhaus; il parvint au but le 29 à 4 heures après des fatigues inouïes, revint à Chu le 30 vers midi et, dès le lendemain 31, les mêmes voilures entraient dans la composition d'un nouveau convoi de 125 voilures destiné à transporter cinq jours de vivres réduits au fort de Nui-Bop. De retour à Chu le 1^{er} février, les mêmes voitures servirent à distribuer dans les cantonnements les vivres nécessaires pour assurer le chargement des convois de coolies (sections n° 1 et 2) qui accompagnèrent la colonne pendant la marche et les opérations du 3 au 6. Le ravitaillement de la colonne pendant la marche fut assuré par les sections de coolies n° 3 et 4, les sections de voitures n° 1, 2, 3, 4, 5, la section mixte de chevaux de bât et les convois irréguliers (voitures Lefebvre complétées par voitures à bœufs). Au total, 4.500 coolies environ (y compris ceux de Tartillerie) furent mis en mouvement. Pendant la marche du 3 au 6, de Chu à Dong-Song, deux jours de vivres avaient été amenés le 6 en ce dernier point par les sections de coolies n° 1 et 2; le lendemain, elles rétrogradaient sur le col de Déo-Van pendant que les sections n° 3 et 4 apportaient également deux jours et rétrogradaient à leur tour. Enfin on organisa encore, dans la matinée du 7, un convoi improvisé avec les coolies des corps et les petits chevaux de Tartillerie pour aller chercher des munitions et des vivres. A la base d'opérations, pendant ces trois journées, on avait utilisé tout ce qui était disponible : bœufs, chevaux, coolies, pour accumuler au blockhaus de Déo-Van le plus de vivres possible et on était allé chercher à Nui-Bop une partie des cinq journées de vivres qui y avaient été amenées le 31 janvier.

198 LA GUERRE DANS LES COLONIES Le 10 février, tous les convois qui avaient rétrogradé étaient revenus à Dong-Song et y avaient amené au total sept jours de vivres; il en restait trois jours à Déo-Van. On put distribuer quatre jours aux hommes; deux jours furent portés par deux sections de coolies et on put reprendre la marche sur Lang-Son, où la colonne entra le 13 février. Dès le lendemain 15 arrivait encore un convoi de trois jours de vivres venu sans rompre charge de Chu, où il avait été formé avec des coolies et des chevaux nouvellement arrivés. Cela permit de distribuer quatre jours de vivres du sac aux hommes de la 1^{re} brigade qui repartaient le lendemain 16 pour aller sauver Tuyen-Quang et qui devaient se réapprovisionner au passage à Kep, où d'autres approvisionnements avaient pu être envoyés. Voici comment fonctionnait le ravitaillement entre Chu et Dong-Song à la date du 20 mars, après l'occupation de Lang-Son. V Les convois de voitures à bœufs allaient de Chu au bas du col Quan en quatre heures et demie environ; on déchargeait les marchandises, et le convoi, en général à vide ou du moins très légèrement chargé, rentrait à Chu en trois heures en moyenne. C'était un travail ordinaire pour les bœufs, permettant de les conserver en bon état. 2* Au col Quan, il fallait monter toutes les denrées venant de Chu au gîte d'étape du haut du col. Quelques équipes de coolies, choisis parmi les plus forts, ne faisaient que ce service de transbordement; on utilisa plus tard les petits chevaux de bât, puis, quand la route commença à être meilleure, les voitures Lefebvre à moitié chargées. En outre, quand un convoi de coolies arrivait à vide, on lui faisait faire un voyage en haut du col avant de le laisser se livrer au repos. Quand, ultérieurement, l'accès du col fut facilité, c'est-à-dire vers le 15 ou 20 mars, le gîte d'étapes de bas du col cessa d'être

LA GUEKBS DANS LES COLONIES 199 important et ne fut plus qu'une annexe du gîte du haut du col. 3« Le roulage à bœufs commençait au gîte d'étapes du haut du col. Un convoi chargé en parlait chaque jour et arrivait en quatre heures au plus à Pho-Cam. Là les attelages étaient changés et les voitures continuaient sur le camp des Tigres. Du camp des Tigres, les voitures rentraient à vide à Pho-Cam et étaient ramenées au col Quan par les bœufs ayant travaillé le matin ou la veille au soir. Des mesures de détail étaient prises pour que chaque bœuf fît un voyage chargé, un voyage à vide et eût un repos d'une journée. 4* Au camp des Tigres, enfin, les marchandises déchargées des voitures à bœufs étaient enlevées par des convois de coolies, qui, partis de Dong-Song le matin, y étaient de retour dans la soirée du même jour. Le rendement ainsi obtenu dépassait les besoins. De Dong-Song à Lang-Son, le ravitaillement se faisait par coolies, les mêmes sections restant en principe sur cette partie de la ligne. Les convois mettaient cinq jours pour aller et revenir. Partant le matin de Lang-Son à vide, ils couchaient le soir à Pho-Yi et atteignaient Dong-Song le deuxième jour à la nuit; ils recevaient leur chargement le troisième jour dans la matinée et gagnaient Pho-Bu le soir; le quatrième jour, ils bivouaquaient à Bai-Viai et, dans les dernières heures du cinquième jour, ils arrivaient à destination. La distance de Dong-Song à Lang-Son par Pho-Vi est d'environ 45 kilomètres à travers des sentiers affreux et au milieu de véritables précipices. Les pertes en hommes et en animaux faites par le service des transports furent considérables, en raison des nombreux accidents et des fatigues dues aux difficultés du terrain, mais les troupes en opérations n'eurent jamais à souffrir du manque de vivres ou de munitions.

CHAPITRE. VI LE MATÉRIEL Conditions à remplir. —

Matériel de campement et bivouac. — Matériel d'artillerie. — Matériel du génie. — Matériel des subsistances. — Matériel du service de santé. — Epuration des eaux de boisson. — Appareils à glace. La guerre coloniale se fait dans les conditions les plus diverses. La nature du pays où l'on peut être appelé à opérer, les ressources qu'il peut fournir par lui-même, l'état des communications, les moyens de transport susceptibles d'être utilisés, l'organisation des troupes adverses, etc., sont autant de facteurs qui influent sur la nature des divers matériels dont il est nécessaire de pouvoir disposer. Les quantités doivent d'ailleurs en être prévues très largement à cause du manque, presque toujours complet, de toute ressource locale. Nous avons vu précédemment que les mulets et les coolies sont seuls susceptibles d'accompagner les colonnes dans tous leurs déplacements en pays accidentés, et qu'en conséquence l'organisation de tous les services de l'avant doit être faite surtout en prévision de l'emploi de ces deux moyens de transport. Les ressources en animaux de bât qu'il est possible d'utiliser pour le transport du matériel sont essentiellement variables avec les pays où l'on peut être appelé à faire campagne. Ces animaux sont eux-mêmes de natures très diverses et de

■ t 202 LA GUEBKE DANS LES COLONIES rendements 1res différents. Le plus souvent il sera nécessaire d'employer tous ceux qu'on pourra se procurer, de quelque nature qu'ils soient, chevaux, mulets, ânes, bœufs, chameaux et même éléphants. Ces animaux étant susceptibles de porter des poids très différents, il est indispensable de se baser, pour le lotissement du matériel, sur la charge minima. Or les petits chevaux du Tonkin et de la Chine méridionale, ainsi que les mulets abyssins, utilisés pendant la campagne de Madagascar, et même une bonne partie des mulets d'Algérie ne peuvent pas porter plus de 100 kilos et ne marchent allègrement, dans les mauvais chemins, qu'avec une charge de 80 kilos, bâts compris. Il en résulte que le matériel doit être réparti en colis de 35 à 40 kilos environ destinés à être portés par paires sur un même animal de bât. D'autre part, la charge moyenne d'un coolie ne peut être évaluée à plus de 20 kilos, d'où il faut encore déduire le bagage personnel de l'homme. Les coolies pouvant, dans la plupart des cas, être groupés par deux, on arrive encore à cette conclusion que le matériel doit, pour utiliser ce mode de transport, être réparti en colis de 35 à 40 kilos environ, chacun d'eux constituant la charge de deux hommes. Ainsi donc, tout le matériel destiné à l'avant doit être réparti en colis du poids moyen de 35 à 40 kilos, constituant la charge de deux hommes ou une demi-charge des animaux de bât les moins forts. Cette divisibilité du matériel en petits colis augmente, il est vrai, le poids mort et devient par conséquent désavantageuse dans le cas où l'on dispose de moyens de transport plus puissants; mais l'inconvénient qui peut en résulter dans certains cas particuliers ne saurait empêcher de reconnaître ([u'elle s'impose pour les raisons indiquées ci-dessus. Ajoutons que le groupement de ces matériels et de ces approvisionnements doit être fait de telle façon que la perte

LA GUEBRE DANS LES COLONIES 103 d'une charge ne démunisse pas un service des articles qui lui sont strictement indispensables. Pour les services de Trrière, au contraire, sur la ligne d'étapes et à la base d'opérations, il est possible d'utiliser les moyens de transport les plus divers, et, par conséquent, le matériel destiné à cette partie de l'organisation des différents services n'est pas astreint à remplir les mêmes conditions de divisibilité en fractions de poids minime. L'étude des campagnes coloniales montre, d'autre part, que la conduite des opérations militaires aux colonies, même lorsqu'elles nécessitent de gros effectifs, aboutit très souvent, dans la seconde partie des opérations, au fractionnement en petites colonnes de 500 à 800 hommes, comprenant une certaine proportion d'infanterie européenne et d'infanterie indigène avec une ou deux sections d'artillerie et les services indispensables (sections de munitions, convois de vivres, sections d'ambulance, etc.). Avec des effectifs plus importants, la marche devient plus difficile, le ravitaillement se complique, les colonnes s'allongent outre mesure et s'alourdissent, elles n'ont plus la mobilité indispensable pour atteindre un ennemi qui connaît le pays et n'est pas embarrassé par ses bagages. La nécessité de faire entrer dans la composition de ces colonnes légères un nombre d'indigènes deux ou trois fois supérieur à celui des Européens nous amène donc à cette conclusion que, dans les approvisionnements dont sont pourvus chaque corps et service, il faut prévoir un fractionnement suffisant pour permettre de doter les plus petites unités (compagnies et même sections dans certains cas) d'un matériel qui leur donne dans une certaine mesure une autonomie complète. On peut enfin remarquer que les éventualités d'une guerre

204 LA G I T E R E E D A N S L E S C O L O N I E S coloniale ne se présenteront pas toujours sous forme d'envoi, de la métropole, d'un corps expéditionnaire complètement organisé, mais souvent sous la forme d'envoi de renforts destinés à constituer, avec les éléments européens et surtout indigènes déjà sur place, des groupes d'opérations organisés par le commandement local selon la nature des opérations qui doivent être faites. La solution du problème à résoudre paraît donc devoir être plutôt la suivante : doter en permanence les troupes aux colonies d'une partie du matériel léger et des moyens de transport dont elles auront besoin en campagne; avoir, dans chaque centre colonial important, une certaine réserve de ces matériels et moyens de transport ainsi que les approvisionnements nécessaires; entretenir en France, à proximité des ports d'embarquement, un dépôt ou seconde réserve de matériel et d'approvisionnements susceptibles d'être expédiés, tout ou partie, au premier ordre sur tel ou tel point du globe. La constitution de ces réserves de matériel, moyens de transport et approvisionnements, devrait d'ailleurs être prévue assez largement et leur organisation être faite de telle façon qu'elles permettent au commandement local de les répartir à son gré en éléments de compositions excessivement variées, selon les circonstances et les besoins. Nous ferons enfin remarquer qu'il y a tout intérêt à ce que les matériels pouvant être utilisés par les différents services tels que : moyens de transport, abris portatifs, etc., soient groupés dans la main du commandement, qui les répartit selon les circonstances, plutôt qu'affectés par fractions aux différents services dont les besoins à ce sujet seront le plus souvent très variables.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 205 Matériel de campement et biYouac. Aux colonies, les habitations rudimentaires des indigènes n'offrent, en général, aux troupes que des abris insuffisants, toujours malpropres et souvent malsains; en outre, les agglomérations susceptibles de fournir un cantonnement sont très rares et, dans la plupart des cas, les colonnes expéditionnaires sont obligées de bivouaquer dans des régions désertes. C'est cependant aux colonies que s'impose avec le plus d'évidence la nécessité de soustraire les hommes aux influences pernicieuses du climat, à l'ardeur des rayons du soleil, aux pluies torrentielles des tropiques, et aux émanations dangereuses du sol. Les statistiques dressées à la suite des expéditions coloniales établissent, en effet, que le chiffre des pertes causées par les maladies est énorme comparé à celui des pertes occasionnées par le feu, et que le chiffre des indisponibles par suite de maladies est formidable par rapport à l'effectif. Quelques exemples permettront de constater le fait. En 1873, lors de la première expédition des Ashantces, 110 hommes venant d'Angleterre débarquèrent à Cap-Coast le 9 juin. Aucune mesure d'hygiène n'avait été prévue, aussi la petite troupe fut-elle bientôt décimée. En six semaines, 12 hommes moururent de maladies, 77 furent rapatriés et, à la fin d'août, il ne restait plus sur la côte que 21 hommes qui y étaient arrivés moins de deux mois plus tôt. Pour les opérations ultérieures, lord Wolseley prit de grandes précautions hygiéniques et les résultats obtenus furent bien différents. Sur 4.000 hommes, tant noirs que blancs, qu'il employa de janvier 1874 au 23 mars de la même année, 49 seulement moururent de maladies. Une semblable différence est due, non pas seulement à la saison, mais encore

206 LA GUERRE DANS LES COLONIES et surtout au soin avec lequel la campagne fut préparée (l'abord et menée ensuite. Jamais les hommes n'ont bivouaqué. Pendant l'expédition de Madagascar, où il n'a pas été possible de prendre de semblables précautions en raison de l'effectif élevé des colonnes, les pertes ont été considérables: elles se sont élevées à 5.756 hommes, dont 18 seulement sont morts au feu ou des suites de blessures de guerre. Par contre, lors de l'expédition de Chine où de très grandes mesures hygiéniques avaient pu être prises dès le début par le général Voyron, le nombre des décès n'a été que de 433, dont 131 au feu, pour un effectif de plus de 15.000 hommes. Il est donc de toute nécessité d'adopter toutes les mesures susceptibles de diminuer pour les hommes les causes d'invalidation, et, parmi ces mesures, de prendre en particulier toutes celles pouvant permettre de diminuer le nombre des installations au bivouac, le nombre des journées passées au soleil et des nuits passées à la belle étoile, toujours profondément dangereuses aux colonies. Au point de débarquement, par exemple, où il sera nécessaire de préparer des abris pour la troupe, des ambulances pour les malades, des magasins pour le matériel et les approvisionnements (vivres et munitions), des écuries pour les chevaux et les mulets, des baraquements rapidement mais confortablement installés rendront d'inappréciables services. Les hommes arrivent, en effet, fatigués par un voyage plus ou moins long, au cours duquel ils ont été généralement éprouvés par le mal de mer, par la chaleur, par l'entassement à bord du navire. Il est indispensable de leur fournir, au moment où ils débarquent, des installations suffisamment confortables pour leur permettre de se refaire rapidement des fatigues du voyage, et de résister aux premières atteintes de racclimatement. Il en est de même pour les chevaux et les mulets, toujours très éprouvés par le voyage, et

LA GUSBBE DANS LES COLONIES 207 qui ont besoin de soins spéciaux au moment du débarquement. L'installation de magasins pour les vivres et le matériel s'impose également afin d'éviter la détérioration de ces approvisionnements par les agents atmosphériques et pour empêcher les vols. Lors de la dernière expédition de Chine (1900-1901), l'absence de hangars à Tien-Tsin, au moment de l'arrivée des approvisionnements, fut cause de nombreux vols, ainsi que le constate le colonel du génie Legrand dans un rapport publié par la Revue du Génie (tome XXIII). Des installations durent être improvisées pour mettre les approvisionnements à l'abri des rapines, et le colonel Legrand fait à ce sujet les réflexions suivantes : a Pour l'ensemble de ces travaux d'installation de hangars, on fera observer qu'il eût été plus économique de disposer immédiatement d'un approvisionnement de hangars démontables que l'industrie française produit maintenant couramment. On aurait dépensé moins d'argent, et on eût été plus vite prêt si on les avait eus sous la main. Comme la capacité de production des usines est limitée, et qu'au moment où l'expédition de Chine fut décidée, les travaux de l'Exposition avaient absorbé tous les stocks existants, on ne put constituer d'approvisionnement dans le court délai dont on disposait. Il serait donc utile de comprendre dans les approvisionnements de l'armée coloniale une quantité importante d'abris de ce genre; on se trouverait ainsi en mesure de parer à tous les besoins d'une expédition survenant brusquement. » (Revue du Génie, tome XXIII, page 138). Nous venons de voir que l'installation de baraquements et de hangars est indispensable à la base de débarquement; elle s'impose également dans les gîtes d'étapes et pour les mêmes raisons; mais il n'est pas possible de songer à faire suivre

•» 208 LA GUEBBE DANC LES COLONIES les colonnes d'un matériel de baraquement, et Ton est conduit à doter les troupes en marche d*abris légers, facilement transportables, rapidement montables et démontables, ne nécessitant pas la présence d'ouvriers spéciaux, et pouvant s'installer en tous lieux. Ce sont les abris couverts en toile à voile, les tentes, qui répondent le mieux à ces desiderata. Ainsi nous sommes amenés à admettre pour les troupes opérant aux colonies deux sortes d'abris, les uns destinés à faire face rapidement aux besoins d'installations fixes ou d'une certaine durée, les autres destinés à abriter les troupes en marche. Des baraques démontables ont été employées dans toutes les expéditions coloniales depuis vingt ans. Les types utilisés, très différents les uns des autres, ont été les suivants : Au Tonkin, en 1883-1884, des pavillons Moisan et des pavillons Tollet; Au Dahomey, en 1892-1893, des baraques Espitallier (type, primitif), des baraques Dœcker, Schmid, Tollet, Moisan. A Madagascar, en 1895, des baraques Espitallier (92), des abris Laillet (48), des hangars Janssens (20); Au Soudan, vers 1895, des baraques Espitallier; En Chine, en 1900, quelques hangars Maillard; Enfin, à Diégo-Suarez, en 1900, des baraques Espitallier. Laillet, Maillard, Schmid, Bertagnol, etc., ont été édifiées pour le logement de la garnison du point d'appui de la flotte. Il semble qu'après de telles expériences on devrait être fixé sur la valeur des différents types employés. Il n'en est malheureusement rien. Les rapports officiels sont muets à cet égard; si nous avons quelques renseignements, c'est dans des récits de campagne, faits par des officiers ou des médecins que nous avons pu les trouver. Les plaintes contre les baraquements, quels qu'ils soient, sont unanimes, mais les observations ont été, en général, de trop courte durée pour qu'il

LA GUE&BE DANS LES COLONIES 209

soit possible de s'appuyer sur elles pour exprimer un avis bien fondé sur tel ou tel type de baraquement. La principale objection formulée contre l'utilisation des baraquements démontables est leur prix élevé et le coût de leur transport, mais cette objection doit être écartée de prime abord, car, dans les expéditions coloniales, la question d'économie ne doit être considérée que comme secondaire et le bien-être des hommes doit passer avant tout. Ainsi que l'ont écrit le médecin inspecteur des troupes coloniales Kermorgant et le docteur G. Reynaud, dans leur étude sur les précautions hygiéniques à prendre pour les explorations et les expéditions en pays chauds, « les économies faites aux dépens du bien-être des hommes sont désastreuses par leurs conséquences et se traduisent en général par des dépenses plus fortes, résultant d'hospitalisations plus nombreuses, de rapatriements anticipés, de relèves plus fréquentes, de pertes de temps et, par-dessus tout, de sacrifices inutiles d'existences précieuses » Quand il s'agit d'expéditions coloniales, il est particulièrement juste de dire que toute dépense judicieusement faite en faveur de l'hygiène est une économie réalisée. » L'expédition de Chine en 1900 vient d'ailleurs de prouver que l'emploi de baraquements démontables, quoique coûteux, est encore plus économique que la construction d'abris avec les matériaux trouvés sur place. Dans un rapport daté du 25 octobre 1900, sur l'installation des troupes à Tien-Tsin, le lieutenant-colonel Legrand, chef du service du génie du corps expéditionnaire, écrit en effet ceci : « Quant au matériel de baraquement nécessaire, si la véritable situation des ressources à Tien-Tsin avait été connue avant le départ de France, et si les événements avaient permis de prévoir que cette ville serait le lieu d'hivernage d'une partie aussi importante du corps français, ce n'est pas 20 baraques qu'on aurait demandé, mais au moins 100, GueiT« col. 14

210 LA GUES&E DANS LES COLONIES et la dépense qui serait résultée de cette commande n'aurait pas dépassé celle qu'il a fallu engager sous peine de voir nos troupes en Chine décimées par les rigueurs du climat. » Dans un autre rapport daté de février 1902, le lieutenantcolonel Legrand insiste de nouveau sur la nécessité de pourvoir tout corps expéditionnaire d'un matériel de baraquement et signale l'économie qui doit en résulter :

LA GUEKBE DANS LES COLONIES 211 de doter les corps expéditionnaires d'un matériel de baraquement. Il serait évidemment avantageux de posséder un modèle unique de construction démontable protégeant suffisamment contre les intempéries et le pillage, répondant à tous les besoins, et pouvant servir, soit de hangar, soit de magasin, soit de baraquement pour le personnel et les ambulances; mais aucun des types construits ne répond à ces conditions. Certains sont trop légers, fragiles et protègent mal contre la pluie et le soleil; d'autres (baraques à doubles parois), sont rapidement envahis par des animaux et des insectes nuisibles, souvent dangereux et toujours inconfortables. Cela tient évidemment à ce que les constructeurs se placent à un faux point de vue et oublient qu'un bâtiment, parce qu'il est démontable, n'est pas forcément destiné à se promener. Au contraire, il doit pouvoir se transformer en bâtiment semi-permanent et, à cet effet, être constitué par une ossature métallique composée de pièces de types peu nombreux, pour être d'un montage facile, et par des parois et cloisons en planches, lesquelles sont destinées à être ultérieurement remplacées par de la maçonnerie. Les baraques démontables peuvent être classées en trois grandes catégories : 1* Les baraques à ossature métallique et toiture métallique (baraques Espitalier, Wehrlin et Danly); elles sont très chaudes et presque inhabitables quand la température extérieure dépasse 30°. Leur prix revient à environ 140 francs le mètre carré de surface habitée et 70 francs le mètre carré de surface couverte. 2** Les baraques à charpente en bois et à parois en bois (Société française de constructions portatives transformables); elles résistent mal à l'action des agents atmosphériques et aux changements de température, sont rapidement envahies

ii) LA GUERRE DANS LES COLONIES par les insectes et les rongeurs, et présentent de sérieux dangers d'incendie malgré l'ignifugage des charpentes. Leur prix est encore plus élevé : 200 francs par mètre carré de surface habitée, et 83 francs par mètre carré de surface couverte. 3* Les baraques à charpentes mixtes en bois et fer à toitures et parois diverses (Laillet,* Janssens, Schmid, Maillard, Bertagnol); elles présentent à des degrés divers, selon la nature des matières employées, les inconvénients des catégories précédentes. Les meilleures paraissent être les baraques Laillet, qui permettent d'avoir rapidement un abri suffisant, et peuvent ensuite être facilement transformées en baraquements demi-permanents; elles ont rendu de bons services pendant la campagne de Madagascar et à Diégo-Suarez. Le prix de l'ossature seule est de 16 francs par mètre carré de surface habitée et 8 francs par mètre carré de surface couverte. En résumé, aucun des types de baraques démontables expérimentés jusqu'à ce jour ne présente les conditions d'habitabilité, de solidité et de facilité de montage qui sont indispensables pour le service d'un corps expéditionnaire. La plupart n'ont pas été établis pour être employés dans les pays chauds et n'offrent pas une protection suffisante contre la chaleur. Le choix se restreint, en somme, entre le matériel Espitalier et le matériel Laluet à charpente mixte, ce dernier étant d'ailleurs plus lourd et de prix moins élevé. Tous deux se sont bien comportés à Madagascar. Bien que les tentes présentent des inconvénients multiples et qu'elles ne donnent pas aux hommes tout le confort désirable, elles offrent par la rapidité de leur montage, la facilité de leur transport, leur faible volume, la modicité relative de leur prix, de tels avantages pour l'installation rapide d'abris

LA GUEB&E BANS LES COLONIES 213 suffisants, qu'elles doivent être employées aussi souvent que possible par les troupes opérant aux colonies. Elles ont d'ailleurs toujours été utilisées dans les expéditions lointaines (Crimée, Sénégal, Soudan, Tonkin). A Madagascar on en employa un très grand nombre, sans compter la tente-abri dont chaque homme était muni. Le service de santé fit usage de 10 tentes Tollet, 27 tentes Tortoise, 37 lentes coniques; 80 grandes tentes de modèles différents et 4.000 tentes coniques (le chiffre 500 primitivement fixé avait été rapidement trouvé insuffisant) furent mises à la disposition des autres services. Aucune de ces tentes ne donna d'ailleurs satisfaction et le commandant Legrand-Girarde, dans son ouvrage sur le génie à Madagascar, les juge de la façon suivante : « L'hôpital de Majunga se composait, à la date du 3 avril, d'une baraque en charpente construite par Tarlillerie de marine et de tentes abritant, d'une façon très précaire, les malades et le matériel. » Les défauts de la tente sont en effet nombreux et ils ont été signalés par les médecins, les officiers et tous ceux qui l'ont utilisée aux colonies. Employée seule, dit le docteur Reynaud (1), elle protège mal contre le soleil et la chaleur y est étouffante. Le docteur Legrand (2) la trouve insuffisante contre le rayonnement nocturne. D'après les docteurs Kermorgant et Reynaud (3), on a observé, à Madagascar, de 33"* à 12'* sous la tente et au Soudan, sous une tente-abri, on a constaté 00*". Enfin, imperméabilisée ou non, elle offre un abri parfois aléatoire contre les pluies torrentielles des tropiques. (1) Docteur Reynaud, Archives de Médecine navale (1893). (2) Docteur Legrand, L*Hygiène des Troupes européennes aux colonies. (S) Docteurs Kermorgant et Reynaud, Précautions hygiéniques à prendre pour les expéditions aux pays chauds.

214 La guebbe dans les colonies D autre pari, la lente n'est pas toujours très stable : dans la nuit du 14 novembre 1856, à Inkermann, toutes les tentes de la division Bosquet furent enlevées par la tempête. Le fait s'est reproduit fréquemment ailleurs, aussi bien en France qu'aux colonies. Cela tient au mode de fixation au sol généralement utilisé. Dans presque tous les modèles, la stabilité est assurée par des haubans liés au sol à Taide de piquets. Or, les piquets s'enfoncent très difficilement dans les terrains durs ou rocheux el ne tiennent pas dans les sols sablonneux, mous, friables ou humides. D'autre part, les haubans exercent une fraction continue sur la toile qui s'use rapidement et, par réaction, sur les piquets qui tendent à s'arracher. Il en résulte que l'ensemble est d'autant moins stable que cette double action est plus accentuée par l'effet des agents extérieurs. La pluie, l'humidité el le soleil, par les contractions et les dilatations qu'ils font subir à la toile, diminuent ou augmentent en effet sa tension et contribuent ainsi à l'usure de l'étoffe el à l'instabilité du système. Pour remédier à ces défauts el empêcher le vent de s'engouffrer sous la tente, on a été conduit à rejeter sur les bords, en bourrelet, la terre provenant du fossé qui l'entoure, ce qui a pour résultat de faire pourrir toile et corde et surtout d'empêcher l'aération de la tente. Il serait préférable d'adopter un système de tente dont la stabilité et l'assiette seraient assurées par l'ossature même sans qu'il fut besoin de recourir à des petits piquets. La toile pourrait dès lors être simplement posée sur la carcasse, ne serait pas tendue et une partie des inconvénients signalés disparaîtrait. Malgré tous les inconvénients qui viennent d'être énumérés et auxquels vient encore s'ajouter celui de la détérioration rapide des toiles par les rongeurs et les termites, la tente présente, comme nous l'avons dit, de tels avantages par la facilité de son transport et la rapidité de son montage,

. L'À GUEKBE DANS LES COLONIES 215 qu'elle devra être employée partout où, faute de temps, d'argent ou de moyens de transport, on ne pourra pas disposer d'abris plus confortables. Elle est loin d'être parfaite, c'est indiscutable, mais elle offre contre le soleil et la pluie un abri suffisant dans la plupart des cas et son emploi s'impose dans les expéditions coloniales. Le nombre des modèles de tentes-baraques, tentes-magasins, tentes-abris, etc., est encore plus considérable que celui des modèles de baraques démontables. Aucun ne convient vraiment aux nécessités de la guerre coloniale : la plupart de ces tentes ne sont pas doublées ou sont difficilement transportables, ce qui les rend impropres aux services de Tavant. Les plus facilement utilisables paraissent être la tente Tollet, la tente Tortoise, la tente Cauvin, modifiée suivant les propositions des sections techniques de l'intendance et du génie, et enfin la tente d'ambulance adoptée pour le matériel de santé par le ministère des colonies. Rien ne vaut d'ailleurs les abris improvisés avec les matériaux du pays quand la chose est possible. Les Anglais et nous-mêmes en avons fait un emploi constant dans toutes les circonstances. Au Dahomey, où Ton ne pouvait emporter de grandes tentes à la suite des colonnes, le général Dodds, trouvant Tabri fourni par la tente-abri trop illusoire, « mit au concours un type d'abri aussi léger que possible permettant aux hommes de s'y tenir debout, en utilisant dans la toiture les toiles de la tente-abri » (1). L'abri présenté par le lieutenant Gougé de l'artillerie de marine fut adopté. Cet abri se composait d'une ossature en bambou et en nervures de feuilles de palmier à huile et d'une couverture formée de toiles de tentes et de feuillage. Les bambous. (1) Commandant Roques^ Le Génie au Dahomey.

■•^, •' 216 LA GUEUBIS DANS LES &^tasiïfik^ « . coupés à la longueur voulue et percés de trous au moyen d'un fer chaud, s'assemblaient à Taide de chevilles en bois de manière à constituer des travées qui s'ajoutaient les unes à la suite des autres. Chaque ferme, constituée par deux montants, deux arbalétriers et un tirant, était reliée à la ferme suivante par cinq pannes creusées à leurs extrémités de trous longitudinaux dans lesquels s'introduisaient les chevilles d'assemblage. La distance de deux fermes consécutives était égale à la largeur d'une toile de tente, en sorte que deux toiles de tentes boutonnées sur la panne faîtière et maintenues simplement aux coins par des liens couvraient une travée. Sur ces toiles on jetait des feuillages qui empêchaient la température de s'élever à l'intérieur de l'abri, comme cela serait arrivé si elles avaient reçu directement les rayons du soleil. Les murailles de l'abri étaient formées de feuilles de palmier disposées horizontalement et attachées aux montants par des boucles en lianes. Deux hommes pouvaient monter trois travées en huit minutes et les couvrir complètement en im quart d'heure. Chaque travée pouvait donner un abri à deux hommes et même facilement à trois. « La légèreté des matériaux employés est telle que le poids de l'ossature d'un abri pour douze hommes (à raison de deux hommes par travée) est de 49 kil. 500 environ, charge de deux porteurs. » Pour le transport, les bambous sont réunis en faisceaux de 25 kilogrammes environ chacun, que lès autres porteurs mettent sur leur tête (1). » (1) Commandant Roques, Lf Génie au Dahomey en 1892. (Bévue du Génie, 1894.)

L'abri Gouigé a rendu d'excellents services pendant la campagne du Dahomey, où il a heureusement résolu le problème si difficile d'abriter les hommes au bivouac. Pour la campagne de Madagascar, on avait emporté en grand nombre des grandes tentes coniques, des barriques Espitalier, des abris volants Laillet, des hangars pour magasins, des tentes Tollet et Tortoise. Tous ces abris furent utilisés à Tarrière; mais, dans la marche en avant, les hommes campèrent toujours sous la petite tente-abri ou sous des gourbis improvisés. Ifatériel d'artillerie. Aucun matériel d'artillerie n'a encore été créé spécialement en France, pour les besoins des guerres coloniales; l'artillerie coloniale a jusqu'ici utilisé de son mieux les matériels d' campagne et de montagne mis à sa disposition. L'expérience acquise a cependant montré qu'aux nécessités de combat imposées par la nature du pays et la tactique de l'adversaire devrait correspondre un matériel d'artillerie spécial caractérisé par les desiderata suivants : 1* Etre efficace contre les effectifs ennemis; 2* Etre suffisamment efficace contre les obstacles; 3* Etre doué d'une grande mobilité au double point de vue de la manœuvre et du transport. En résumé, le matériel d'une artillerie coloniale doit être puissant et mobile. De cette mobilité imposée au matériel découlent des conditions particulières pour son établissement. Si, dans les divers pays d'Europe, les routes sont nombreuses et tendent à le devenir davantage de jour en jour, et si ce n'est qu'exceptionnellement, pour des marches de courte durée ou pour les mouvements préparatoires à la

218 LA 6UEKRE DANS LES COLONIES mise en batterie que l'artillerie est appelée à quitter les routes, hors d'Europe ou de quelques colonies très anciennes, au contraire, le système routier n'est encore qu'à ses débuts et, dans la plupart des cas, les seuls moyens de communication sont des sentiers ou même de simples pistes coupant à travers la brousse : dans les pays très accidentés, comme Madagascar et le Tonkin, aux difficultés résultant de l'absence de route viennent encore se joindre celles qui tiennent à la configuration du terrain. Dans ces conditions, soit qu'on opère en pays plat dépourvu de voies carrossables, soit qu'on opère en pays montagneux, soit enfin que le terrain des opérations, en le supposant favorable au transport sur roues, se trouve séparé de la base d'opérations par un pays de parcours difficile, l'artillerie attelée ne pourra que rarement trouver son emploi. Nos campagnes coloniales nous offrent cependant des exemples d'emploi de l'artillerie attelée : le 80 de campagne dans le delta du Tonkin, le 95 dans la colonne du Yen-Té, transporté, il est vrai, presque constamment sur jonques; ce même canon de 95 au Soudan, en particulier à la prise de Sikasso, mais en pays relativement facile, peu accidenté et au prix d'efforts considérables. Dans la dernière campagne de Chine, les batteries attelées de 80 de campagne et de 75 ont pu circuler assez aisément, mais dans un pays assez plat et non dépourvu de routes. La première condition imposée au matériel d'artillerie, la mobilité[^] exigera donc, eu égard à la nature des pays où il sera utilisé, la possibilité de son transport à dos de mulet conjointement avec son transport sur roues. Il convient donc d'examiner quels sont, parmi les matériels remplissant cette première condition, ceux qui satisfont à la condition de puissance spécifiée plus haut.

1*" La maison Hotchkiss a construit un matériel de cam

UL GtlEKRE DANS LES COLONIES 219

pagne léger de 37"* (modèle 1887) à tir rapide, démontable, composé d'éléments de poids variant entre 20 et 33 kilos (poids du canon), tirant à la vitesse initiale de 435 mètres des projectiles de 455 grammes. Ce canon est facilement transportable soit à dos de mulet, soit par des coolies; il peut également être attelé au moyen d'un avant-train qui pèse 140 kilos; son peu de puissance ne permet pas de l'utiliser autrement qu'à la défense des postes. 2"* Le canon de 65"" (modèle 1881) de débarquement, en acier, du même modèle, pèse 93 kilos. Bien que plus puissant que le premier, il est encore trop peu efficace pour être employé autrement que comme canon de débarquement; il n'est d'ailleurs pas muni d'affût démontable. 3* Le canon de 80"" de montagne modèle 1878, à affût scindé en deux parties, se transporte facilement à dos de mulet; sa vitesse initiale étant de 249 mètres seulement, sa bonne distance de tir varie de 1.500 à 2.500 mètres. Il a rendu des services signalés et a pu suffire à sa tâche dans la plupart des cas; mais cela tient à des causes indépendantes du matériel lui-même, qui, créé avec l'obligation primordiale de tirer les mêmes projectiles que le 80 de campagne, est un matériel hybride tenant à la fois du canon et du mortier. Utilisé comme canon, il s'est montré suffisamment efficace, mais il faut remarquer que nos adversaires coloniaux n'avaient en général pas de matériel d'artillerie à lui opposer; lorsqu'il a dû lutter contre de l'artillerie ennemie, il a bénéficié du mauvais emploi qu'en faisaient nos adversaires ce qui permettait de les attaquer à de faibles distances et de réduire leur artillerie au silence : à l'attaque de Tananarive, par exemple, nos batteries de montagne eussent été en mauvaise posture si les Ilovas avaient su tirer un meilleur parti de leur

220 LA GUERRE DANS LES COLONIES artillerie; plus re^cemment, au cours de la campagne de Chine, le 80 de montagne a pu lutler contre une artillerie ennemie plus puissante, mais il n'esl pas douteux que, dans d'autres mains que celles des Célestes, cette artillerie adverse aurait pu constiuter pour nous un sérieux danger. L'artillerie n'a donc pas été appelée, dans cette dernière campagne, à agir dans les conditions normales de son emploi, et on ne saurait tirer, des bons résultats obtenus avec le 80 de montagne, des conclusions relatives au matériel nécessaire à une troupe coloniale (1). Utilisé comme mortier, le canon de montagne a également profité de Tabsence d'artillerie adverse, ou de son mauvais emploi : on a pu l'installer à des distances très faibles des objectifs à battre, et les détruire, parce que, la plupart du temps, ils n'ont consisté qu'en obstacles de peu de résistance. La faible capacité des projectiles explosifs du canon de montagne ne permet pas d'espérer qu'on puisse avec succès l'employer contre des fortifications plus sérieuses; lorsque ce cas s'est présenté, on a dû recourir à des matériels plus puissants; au Soudan, par exemple, où l'ouverture des brèches dans les tatas indigènes a nécessité l'emploi du canon de 95. Dans le tir contre des troupes abritées, la trajectoire du 80 de montagne est également trop tendue pour qu'on puisse toujours obtenir une efficacité suffisante. Dans le haut Tonkin en particulier, pays très accidenté aux multiples vallonnements, on lui a quelquefois préféré le mortier de 15*™ plus efficace contre les bandes ennemies dissimulées dans les plis du terrain. (1) ((On ne saurait tirer des événements de Texpédition de Chine des conclusions relatives à Torganisation d'un matériel d'artiHerie destiné aux campagnes coloniales, et il faut s'en tenir, à cet égard, à Texpérienoe acquise antérieurement à cette expédition. » (Rapport sur le service de l'artillerie pendant la campagne de Chine do 1900.)

* ■ ' ' LA GUERRE DANS LES COLONIES 221 Malgré les services qu'il a rendus et qu'il pourra, à l'occasion, être appelé à rendre encore, le canon de montagne ne paraît donc suffisant ni comme mortier, ni comme canon, pour constituer l'armement rationnel d'une armée coloniale. Hâtons-nous d'ajouter que les matériels de montagne adoptés à l'étranger, ainsi que ceux construits par l'industrie privée, ne paraissent pas avoir sur le nôtre une supériorité marquée; ils sont tous légers, mais de puissance restreinte. La nécessité d'avoir un matériel puissant en même temps que léger, afin de pouvoir lutter avec avantage contre des adversaires bien organisés et pourvus d'un armement perfectionné, a conduit à rechercher la solution dans le fractionnement de la Louche à feu elle-même en deux ou plusieurs morceaux. L'idée de construire des canons démontables est très ancienne et remonte, en France, au xvii^e siècle, où des canons de ce genre étaient fabriqués à Perpignan. De nombreux essais ont été faits récemment en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Autriche, en Russie et en France. Les études entreprises n'ont pas donné les résultats espérés, puis (juin) l'Angleterre seule a mis en service un canon de montagne démontable qu'elle a d'ailleurs utilisé en Afghanistan et en Egypte. Les autres puissances paraissent avoir renoncé au fractionnement du matériel-pièce et orienter leurs préférences vers un matériel attelé, à voie réduite, plus puissant que les canons de montagne en service et appelé au besoin à les remplacer en même temps qu'à accompagner la cavalerie. Aux colonies, un matériel démontable pouvant à volonté être attelé ou porté à dos de mulet serait pourtant incontestablement supérieur. Mais les difficultés possibles de démontage à la suite de réchauffement produit par un tir prolongé constituent un danger sérieux.

222 LA GUERRE DANS LES COLONIES Le matériel d'artillerie coloniale devant d'ailleurs avoir une puissance suffisante à la fois contre le personnel et contre les obstacles, il semble qu'il y aurait lieu de le constituer par deux bouches à feu : 1* Un canon à tir accéléré, d'un calibre voisin de 70", d'une portée efficace de 3.500 mètres, tirant un obus à mitraille et une boîte à mitraille (1); 2** Un obusier d'un calibre compris entre 90*** et 100", d'une portée efficace de 3.000 mètres, tirant un obus explosif et une boîte à mitraille (2). Ces deux matériels devraient pouvoir être attelés ou portés à dos de mulet. L'obusier serait démontable, les raisons de prudence qui peuvent faire rejeter, pour le matériel de campagne, la composition de la pièce en plusieurs éléments n'ayant plus ici la même valeur. Les deux matériels de campagne de 75 et de 80 sont tous deux utilisables au cours d'une campagne coloniale; tous deux se sont montrés d'une mobilité suffisante pendant la dernière campagne de Chine. Le canon de 80 a comme avantages : d'être un peu plus léger, d'avoir une voie plus étroite et de permettre l'enlèvement des coffres à munitions, ce qui est précieux en pays accidenté et de viabilité difficile. Le canon de 75 lui est supérieur par la rapidité de son tir, qui a produit, « dans tous les cas où il a été employé contre les irréguliers chinois, un effet moral énorme, indéniable, qui a brisé instantanément toute résistance » (3). (1) Le canon de montagne à tir rapide du calibre de 68^{mm} expérimenté en 1903 dans la région pourrait convenir en le munissant d'un dispositif normal d'attelage. (2) Le canon de 120, système Block pourrait être la pièce lourde coloniale ; il peut se démonter en sept pièces dont la plus lourde (140 kilogr.) peut, à la rigueur, être portée à dos de mulet. (3) Rapport du général Voyron (§ Artillerie),

LA GUE&E DANS LES COLONIES 223 Mais, dans les expéditions coloniales, par suite de la difficulté des transports, la question du ravitaillement est appelée à jouer un rôle prépondérant, et » Ton peut se demander si l'emploi d'un matériel à tir rapide, susceptible de dépenser beaucoup de munitions, est bien à désirer dans une expédition lointaine ». Il semble qu'il y aura, au contraire, avantage à se contenter d'un matériel à tir accéléré (1). En résumé, et dans l'état actuel de notre armement, les matériels d'artillerie réglementaires qu'il paraît préférable d'utiliser dans les campagnes coloniales sont : 1** Des batteries de 75 de campagne, qui seront utilisées partout où les transports par voitures seront possibles ; 2** Des batteries de 80 de montagne indispensables pour les terrains accidentés ou dépourvus de toute voie de communications (2); Ajoutons qu'en dehors du matériel d'artillerie proprement dit, il y aura lieu de prévoir également des sections de mitrailleuses, destinées à renforcer le feu de l'infanterie des colonnes légères. L'emploi des mitrailleuses automatiques pour accompagner les colonnes d'infanterie aux colonies peut en effet rendre des services réels, et elles ont été maintes fois utilisées par les Anglais dans leurs expéditions coloniales (3). (1) c(En tous cas, si, dans l'avenir, un matériel à tir rapide de campagne et de montagne est attribué aux troupes coloniales ou utilisé dans une expédition outre-mer, son emploi ne sera possible qu'au prix d'une stricte discipline du feu, afin de ne pas être exposé à manquer de munitions au bout de peu de temps. (Rapport du général Voyron, § Artillerie.) (2) Ou des batteries de 68 à tir rapide et de 120 démontable. (3) Pendant la campagne d'Ondurman, les troupes anglo-égyptiennes (2.000 hommes) disposaient de 20 mitrailleuses Maxim. Au début de la guerre du Transvaal, l'armée anglaise avait 10 sections de mitrailleuses pour 50.000 hommes. En avril 1900, pour un effectif de 100.000 hommes, les troupes britanniques disposaient de 144 mitrailleuses sur un total de 407 bouches à feu.

224 LA GUEBBE DANS LES COLONIES Une cin([uanlaine de mitrailleuses Hôtkhiss sont actuellement en service aux colonies, dont six à la brigade de Chine. ; La mitrailleuse Hôtkhiss a une très grande précision et une très grande rapidité de tir, ce qui lui permet de donner un effet utile très supérieur à celui des tirs collectifs de l'infanterie. A distance connue, la précision du tir de la mitrailleuse s'e^t montrée au moins quatre fois supérieure à celle (hi tir collectif d'une troupe d'instruction moyenne. La mitrailleuse est légère et forme un but très peu visible. En raison des arrêts de tir possibles dus à un enrayage ou à une rupture de pièce, au nettoyage ou au refroidissement, les mitrailleuses doivent être employées par groupes de deux tirant alternativement; aux colonies, ces sections de deux pièces suffisent pour renforcer utilement les troupes d'infanterie dans la majorité des cas. Les expériences faites jusqu'à ce jour ont établi que cette section de deux pièces a, dans le tir sur hausse unique, un effet comparable à celui d'une compagnie d'infanterie et, dan< le tir échelonné, mode d'emploi normal, les effets d'une troupe d'infanterie d'effectif trois fois plus fort. Le transport d'une section de mitrailleuses aux colonies avec un approvisionnement de 24.000 cartouches (12.000 à la section de tir et 12.000 à l'échelon de combat, chiffres admis par les commissions de Modane et de Châlons) nécessite 22 mulets (2 mulets de pièce, 20 mulets de munitions) ou 88 coolies portant à deux ou 54 coolies portant individuellement {Afrique occidentale). Matériel du Oénie. Pour assurer rexécution de tous les travaux ressortissant au service du génie et qui peuvent se présenter dans les campagiKv^ outremer, il faut disposer d'un matériel qui peut être classé en quatre catégories distinctes, chacune répon

UL 6T7ERBE DANS LES COLONIES 225 dant à des besoins spéciaux et nécessitant une organisation et des moyens de transport particuliers. Ce sont : Le matériel de sapeurs-mineurs; Le matériel de pont; Le matériel de télégraphie militaire ; Le matériel d'aérostalion. Il semble que tout l'outillage des sapeurs-mineurs prévu dans l'organisation du parc du génie en Europe est indispensable pour parer à toutes les éventualités d'une expédition coloniale; il serait même nécessaire d'augmenter le nombre d'outils d'ouvriers d'art et d'ajouter une forge de montagne à chaque section de parc de compagnie. Les voitures réglementaires ne pouvant être utihsées, il y a lieu de prévoir, comme pour tous les services, le fractionnement de ce matériel en une série de charges, pouvant être transportées sur voitures légères ou animaux de bât, et permettant en outre de constituer de petits éléments faciles à incorporer dans les colonnes de faible importance. Il semble indispensable d'organiser dès le temps de paix, * tant en France que dans les principales colonies (Indo-Chine, Madagascar, Afrique occidentale), des parcs de demi-compagnie de sapeurs-mineurs avec leur personnel (européen et indigène), matériel et moyens de transport (animaux ou coolies). Il ressort clairement des études historiques que l'orgaiiisation du passage des cours d'eau présente de très grandes difficultés aux colonies. Il n'est pas moins évident que les matériels de ponts d'équipages actuellement en service en France et à l'étranger ne satisfont pas aux coiidifLOns de légèreté et de facilité de transport indispensables aux colonies. Il sera possible, dans quelques-unes de nos colonies, de trouver sur place les matériaux nécessaires à la construction Guerre col. 15

226 LA GUERRE DANS LES COLONIES des ponts militaires.

En Chine et en Indo-Chine, par exemple, on pourra, la plupart du temps, soit se procurer sur place, soit faire remonter par les cours d'eau, le matériel fluvial nécessaire au transport des troupes ou à rétablissement d'une passerelle. En Afrique, dans les régions où la navigation fluviale est peu active, les rives souvent boisées des cours d'eau fourniront les éléments de construction d'un pont sur chevalet, les lianes pouvant suppléer au manque de cordages. Il importe toutefois, pour toutes ces opérations souvent délicates, d'avoir à sa disposition un personnel instruit et entraîné à ce genre de travaux, de façon à éviter des retards souvent très préjudiciables à la marche des colonnes. Les sections indigènes du génie devraient être capables de construire passerelles, radeaux, etc., avec les matériaux trouvés sur place. Mais l'étude s'impose d'un matériel de pont spécial pouvant être facilement transportable sur voitures et pas trop encombrant pour être facilement arrimé à bord des navires de transport. Le principe qui paraît devoir dominer l'organisation du service télégraphique dans les campagnes coloniales est l'utilisation des appareils optiques à l'avant, électriques à l'arrière. La liaison aussi étroite que possible qui doit exister entre les différents éléments d'une colonne comprend l'exécution des trois opérations suivantes : 1* Etablissement de communications rapides et provisoires entre les différents groupes de l'avant-garde et le gros de la colonne ; 2* Etablissement de communications fixes et permanentes *...» * r.

LA GUSRBE DAKS LES COLONIES ZZ7 le long (les lignes d'opt[^]ralions et jusqu'à la base d'opérations ; 3' Liaison des poslcs mobiles de l'avant avec le réseau fixe de l'arrière, c'est-à-dire des premiers postes avec les seconds. Pour remplir le premier rôle, il nous faut du matériel léger, peu encombrant, facilement transportable et pouvant être rapidement mis en place : il appartient, par cela même, à la télégraphie optique. Les communications fixes et permanentes de l'arrière, au contraire, dans la zone où les transports sont plus faciles, seront assurées par l'établissement d'une ligne électrique dans les meilleures conditions possibles de stabilité; cette ligne pourra d'ailleurs être utilement doublée par une ligne optique parallèle, capable de suppléer immédiatement la première en cas d'interruption de celle-ci. Enfin la liaison des postes essentiellement mobiles de l'avant avec la tête du réseau fixe de l'arrière sera encore demandée à la télégraphie optique seule. En résumé, toute la partie mobile du réseau ne doit comprendre, en principe, que des postes optiques; on pourra toutefois leur adjoindre quelques ateliers téléphoniques légers destinés à relier entre eux différents postes provisoires; mais, en raison du peu de sécurité de ces lignes et du travail qu'exigent leur pose et leur repliement, pour un usage souvent très court, leur emploi ne saurait être recommandé qu'au cas où la nature du pays s'opposera absolument à l'établissement des communications optiques. Quant aux lignes électriques faisant partie du réseau fixe, nous ne les emploierons, avons-nous dit, que dans la zone de l'arrière, et nous repoussons d'une façon absolue toute ligne de fortune. On ne peut songer, en effet, à assurer chaque jour la fin d'une ligne électrique d'une colonne essentiellement mobile jusqu'à sa :

228 LA GUEBIE DANS LES COLONIES base d'opérations; il faudrait pour cela embarrasser son train de combat d'un matériel lourd et encombrant et établir une ligne dans des conditions de rapidité telles, qu'elle ne saurait donner ultérieurement que des mécomptes tout en exigeant des travaux de réparation et d'entretien bien plus considérables que ceux qu'eût nécessités un premier établissement solide. On nous objectera bien qu'en France on résout ce problème pendant les grandes manœuvres; mais on ne saurait oublier qu'on y utilise d'abord, en grande partie, le réseau permanent du temps de paix et que, d'autre part, outre la plus grande facilité qu'on y trouve pour l'exécution, les lignes de campagne ainsi établies ne durent et ne peuvent durer que quelques jours. Aux colonies, au contraire, il s'agit de tout créer et dans des conditions d'entretien toujours déplorables, d'établir une ligne pouvant durer des semaines et des mois. C'est donc là un travail ayant un caractère permanent, qui ne peut être exécuté qu'à l'abri des fluctuations des luttes de l'avant, un travail auquel on ne saurait consacrer trop de soins, si on veut lui voir produire un effet utile et continu. En admettant qu'on ait à construire et à exploiter un réseau fixe de 300 kilomètres de ligne double (optique et électrique), et en prenant 25 kilomètres comme distance moyenne des postes électriques et 50 kilomètres comme distance moyenne des postes optiques permanents, la répartition des postes sera la suivante : * Partie fixe : 6 postes optiques doubles, 12 postes électriques ; Partie mobile : 2 ateliers téléphoniques, 4 postes optiques de 10. Le matériel technique nécessaire pour la construction des différents postes exigera pour son transport 1 A

UL GTJEBBE DANS LES COLONIES S29 V Posle optique : 3
 mulets; 2® Poste électrique fixe : 1 mulet; 3" Atelier de construction de
 ligne (pour 25 kilomètres, dont moitié sur perches en bambou) : des mulets
 de bât ou des coolies pour porter environ 2.000 kilogrammes; 4" Groupe
 optique d'avant-garde : le matériel technique sera porté par les
 télégraphistes; 5® Atelier téléphonique d'avant-garde : le matériel technique
 sera également porté par les télégraphistes (1). L'emploi du câble de
 campagne doit être rejeté ainsi que celui des isolateurs en ébonite à cause de
 la chaleur : il faut utiliser des isolateurs en porcelaine; on peut aussi, au lieu
 du fil ordinaire, qui est lourd, employer un câble en fil de bronze qu'il est
 bon de ternir au moyen d'un vernis pour ne pas tenter la cupidité des
 indigènes. Le matériel d'aérostation militaire réglementaire a été utilisé au
 Tonkin (marches sur Bac-Ninh, Hong-Hoa, LangSon) et en Chine (1900),
 où un ballon gonflé fut conduit de Tien-Tsin à Pékin, au grand étonnement
 des indigènes. A Madagascar, les circonstances ne permirent pas d'utiliser le
 matériel emporté, attendu que, dans la zone où son transport était possible,
 l'ennemi ne fit aucune résistance et que, plus tard, on ne disposait plus que
 de moyens de transport très limités. C[^]s expériences ont permis de constater
 que les tubes à hydrogène comprimé peuvent facilement supporter la
 travei*sée de la mer Rouge, à condition de les placer sur le pont et de les
 entourer de paille tressée et arrosée. (1) Bcvuc au génie, tome 16 : Etude du
 capitaine Thomas sur V Emploi de la télégra[^]ie danê les campa[^]jnes
 coloniales. Il paraît prudent de ne compter que sur une distance de 25
 kilomètres entre les postes électriques comme entre les postes optiqQes. r

230 LA GUERRE DANS LES COLONIES Matériel des

subsistances. Le service des subsistances doit, comme tous les autres^ être doté très largement en personnel et matériel afin de pouvoir faire face au fractionnement dont il est forcément l'objet. Le matériel prévu pour ce service en Europe ne pourra souvent pas être utilisé en raison de son poids et doit être remplacé suivant les cas, soit par du matériel plus léger, soit par les mêmes objets différemment groupés de façon à en faire des colis facilement transportables. L'impossibilité absolue d'employer journellement les Européens à des travaux manuels fatigants conduit à l'utilisation d'auxiliaires indigènes pour les emplois de boucher, de boulanger, de manœuvre, etc., l'Européen n'ayant qu'un rôle de direction et de surveillance. Pour la même raison, on doit employer, partout où cela est possible, des moteurs et des appareils mécaniques, ce qui oblige à prévoir dans le personnel un nombre important d'ouvriers mécaniciens. Il y a lieu de prévoir un matériel pour la base de débarquement, un matériel de campagne et une réserve générale. A la base de débarquement, tous les approvisionnements en vivres du corps expéditionnaire seront emmagasinés, manutentionnés, allotés pour être ensuite transportés vers l'avant et utilisés par les colonnes. Le service des subsistances de la base de débarquement aura donc à remplir une tâche analogue à celle qui incombe en Europe à une station-magasin. Il faut, par suite, prévoir pour lui des matériels analogues à ceux employés dans les stations-magasins. Le transport

LA GUEBKE DANS LES COLONIES 231 de ces matériels sera relativement facile; apportés par les navires, ils n'auront pas à être transportés au loin dans l'intérieur des terres; leur poids n'aura donc qu'une importance relative. Il est indispensable de prévoir des abris pour protéger le matériel et les approvisionnements des subsistances contre les intempéries et contre les insectes particulièrement à redouter. Au début des opérations, on pourra utiliser des tentes, mais il faudra aussitôt que possible les remplacer par des baraques et hangars démontables à doubles toitures. Afin de mettre les approvisionnements à l'abri des atteintes des insectes, particulièrement des termites, les hangars seront pourvus, soit de planchers métalliques, soit d'aires en béton. Dans le cas où le temps ferait défaut pour établir une aire en béton, le sol fortement damé peut être recouvert d'un plancher reposant soit directement sur le sol, soit sur des supports en briques ou pierres. L'approvisionnement à la base de débarquement doit comprendre au moins trois mois de vivres, ce qui nécessitera un nombre de hangars suffisant pour abriter environ 6.000 « mètres cubes pour un corps expéditionnaire de 12.000 hommes. Le matériel de campagne doit comprendre, comme dans la guerre en Europe, un matériel d'officier d'approvisionnement, un matériel de marche et un matériel de boulangerie de campagne. Le petit outillage à distribution doit être complété par des outils destinés au soudage des caisses en fer-blanc dans lesquelles sont transportées la plupart des denrées. Les fours démontables en usage dans l'armée de terre (fours à augets, fours Godelle) peuvent être utilisés dans les expéditions coloniales, car ils offrent l'avantage d'être faci

transportables à dos de mulet et même à dos d'homme, mais ils présentent l'inconvénient d'exiger un temps assez considérable pour le montage et surtout de nécessiter un maniement de terre important, maniement de terre toujours dangereux pour les Européens aux colonies. Il serait donc à désirer que les boulangeries légères de campagne coloniales fussent dotées d'un four locomobile léger du poids de 5 à 600 kilos au maximum, pouvant contenir 50 à 60 rations, ne nécessitant aucun montage ni aucun maniement de terre et n'occasionnant par suite aucune fatigue supplémentaire au personnel des boulangers à l'arrivée à l'étape : dans le même ordre d'idées, il serait utile de doter les boulangeries de campagne de pétrisseuses mécaniques pour éviter toute fatigue physique aux Européens. En raison des difficultés de remplacement, aux colonies, des objets composant les différents matériels, il est nécessaire de prévoir une importante réserve de matériel emmagasinée à la base de débarquement. Le nombre des objets composant cette réserve pourrait être fixé au quart du nombre des objets en service. Elle serait ravitaillée en matériel par un magasin installé au port de rassemblement, dans la métropole, et qui serait constamment pourvu d'une quantité de matériel égale aux trois quarts de celle en service dans le corps expéditionnaire. Au total donc, il est bon de constituer dans la métropole et à la base de débarquement une réserve de matériel égale à la quantité en service. Les approvisionnements doivent être constitués en tenant compte des ressources qu'il est possible de trouver sur place. Ces ressources permettent, dans la plupart des cas, de pourvoir aux besoins des indigènes et des animaux; mais, pour les Européens, il est nécessaire d'apporter de la métropole la majeure partie des vivres. • V ■

XJi QVBBKB DAITS LES COLONIES 233 a m é • ■ La

composition de la ration est, en général, celle de la ration forte de campagne complétée par des allocations supplémentaires de vin (0 lit. 50), de tTié, de sucre, de café, de condiments. Le lotissement des approvisionnements doit être fait de façon à permettre la conservation des denrées et leur facile transport à la suite des colonnes. Il est certain que le fractionnement en colis de 35 kilos, enveloppe comprise, entraîne -^ le transport d'un poids mort considérable. Mais il y a lieu ^*; -^^ de remarquer qu'il faut aussi tenir compte d'un facteur im^ " * ■«*■ ., portant, la conservation des denrées. Aux colonies, il faut . * \^, en effet autant que possible que, lorsqu'une caisse a été ^ \^ ' ' ouverte, les denrées qui y sont contenues soient consommées' - 0* immédiatement ou dans un délai très court, surtout pour Icsa/ • denrées sensibles aux influences atmosphériques (farine, sticre, sel, thé), qui peuvent être altérées par la chaleur, ITiu^ midité et la poussière. ^ ^ ^ ' ^ L'expérience acquise pendant les expéditions coloniales adémontré la nécessité de renoncer au logement des denréeSi soit dans des barils en bois, soit dans des caisses en bois blanc, et de les loger dans des caisses ou des barils métalliques bien soudés et mettant ces denrées à l'abri de l'action des agents atmosphériques, de la pluie, de la poussière, des attaques des insectes, et des vols. A l'heure actuelle^- la farine, le thé,. le jiafé, le sucre, le sel, les légumes secs^ le riz, les coi^serves envoyés aux colonies sont en général logés dans des récipientSi en zinc ou en fer-blanc étamés et soudés à Tétain fin. .; ' .> Nous trouvons dans les marchés passés par le ministère des colonies des indications intéressantes à cet égard. Dans un marché pour la iofurnilure 4e farine pour GrandBassam figurent les indications, suivantes : « La farine sera logée dans des caisses de zinc pesant » * - i X

234 LA GUEREE DANS LES COLONIES brut 25 kilos au maximum, parfaitement soudées au moyen de soudure composée de 90 p. 100 d'étain et de 10 p. 100 de plomb. Les soudures seront faites intérieurement et extérieurement pour le fond et les côtés et extérieurement pour le couvercle. » Dans un marché pour la fourniture du sucre pour le Soudan, nous trouvons les indications suivantes :

LA GUEBEE DANS LES COLONIES 235 Les dames-jeannes paraissent préférables pour le transport du vin, mais elles ont l'inconvénient d'être fragiles et de se prêter mal à l'entassement. Ce sont cependant ces derniers récipients qu'il faut employer de préférence pour le transport du vin. C'est d'ailleurs le système employé à Madagascar et dans le haut Tonkin, où il a donné de bons résultats. Matériel du service de santé. L'état sanitaire d'un corps expéditionnaire aux colonies dépend, en grande partie, du matériel médical dont il est pourvu et de l'expérience de ceux qui l'emploient. Les excellents résultats obtenus dans la dernière expédition de Chine sont en effet attribués, par le docteur Jacquemin, directeur du service de santé, d'une part à toutes les mesures hygiéniques qui ont été prises par l'autorité supérieure, et d'autre part à ce que le général Voyron, commandant en chef, ne refusa jamais aucun crédit pour le service de santé, qu'il faisait passer avant tous les autres. La proportion des malades dans les campagnes coloniales peut devenir énorme sous l'influence de causes impossibles à prévoir : aussi doit-on, dans la constitution des approvisionnements du service de santé, être excessivement large. La commission d'organisation de l'expédition de Madagascar avait basé ses calculs sur une moyenne de 12 p. 100 de malades; les événements ont démontré combien on était au-dessous de la réalité. Pour rester dans des limites raisonnables, il faut, dans la répartition du matériel entre les corps et les formations sanitaires de l'avant ou de l'arrière, prévoir un chiffre de 25 à 35 p. 100 pour les Européens, et 10 à 15 p. 100 pour les indigènes, soit en moyenne un quart de l'effectif général.

* ■. 236 LA. GTJEBBE DANS LES COLONIES Il semble d'ailleurs que, dans la répartition générale des approvisionnements et du matériel, qui, comme nous Tavons dit, doivent être établis sur ime proportion de malades en traitement pouvant s'élever au quart de Teffectif, soit 25 p. 100, il y ait lieu d'attribuer 10 p. 100 aux services de l'avant et 15 p. 100 aux services de l'arrière. Le matériel du sei^vice de santé prévu pour la guerre en Europe a été jusqu'à ce jour presque exclusivement employé dans les expéditions coloniales. L'expérience a prouvé que, pour cette destination spéciale, ce matériel est trop lourd, incomplet et mal conditionné. En effet, le transport à dos d'homme est le seul rationnel; c'est celui qui se prête le mieux aux nécessités du terrain et aux habitudes des indigènes, celui qui est le plus commode et le plus doux aux malades, celui qui s'est imposé au Dahomey, au Soudan, au Tonkin; il importe seulement que les porteurs soient bien organisés et il est indispensable, d'autre part, pour le bon fonctionnement du service, qu'ils soient affectés en propre au service de sant^. Quand elle est praticable, la voie d'eau est la meilleure pour le transport des malades et blessés; mais, quand la voie de terre s'impose, l'emploi des voitures non suspendues est à rejeter aussi bien que les litières et cacolets sur bêtes de somme, qui sont un piètre moyen de transport pour des blessés et des malades aux colonies. Les brancards, hamacs, civières, litières employés doivent être rustiques, simples, faciles à monter et à réparer et pouvoir s'approprier au mode de portage, sur la tête ou sur les épaules, usité dans le pays. Ce matériel spécial, indispensable dans les campagnes d'outre-mer, a été fixé récemment par une commission et adopté par le Ministre des colonies. Sa description détaillée fait l'objet d'une instruction insérée dans les .4nna/es (THygiène et de Médecine coloniales (n** 4 bis de 1900).

• -* < ■ LA. GUEBAE DANS LES COLONIES 237 Le conseil supérieur de santé des colonies a adopté le brancard palanquin Franck-Fontaine, qui est un peu lourd. Les systèmes Hdbrard et le Mar-Hadour sont tout aussi commodes : le premier, n'ayant aucune pièce métallique, peut facilement être réparé et même improvisé de toutes pièces avec des bambous, des cordes et une toile de fond pourvue de gaines; le second, constitué par une toile en fils métalliques se roulant sur elle-même, fixée par des anneaux à un cadre en tubes d'acier démontables, est très léger. Le département des colonies a d'ailleurs également décidé l'emploi d'une toile de fond comme brancard de fortune, car, en colonne, les appareils les plus simples sont toujours les meilleurs. Lord Wolseley estime que, dans une expédition coloniale, il faut 12 brancards pour 100 Européens, 2 seulement pour 100 indigènes. Les Hollandais, pendant leur expédition d'Atchin, avaient 8 brancards pour 100 hommes; c'est la proportion que nous avons adoptée pour l'expédition du Dahomey en août 1892 (110 brancards pour 1.319 hommes, soit 8,3 p. 100), mais ce nombre fut insuffisant, puisque, après Dogba, on dut en faire confecliçner sur place. On peut donc dire que l'approvisionnement en brancards doit être de 10 p. 100 de l'effectif, au minimum. Il y a lieu de signaler la couchette-palanquin adoptée pour l'ambulance mobile coloniale, en tubes d'acier nickelé, démontable, avec toile de fond, matelas, moustiquaire et couverture en drap imperméabilisé. Cette couchette, munie de hampes de support et d'anneaux à articulations folles, peut être portée sur les épaules ou à bras. C'est un point sur lequel, d'ailleurs, il y a lieu d'insister, que les moyens de portage préconisés aux colonies doivent pouvoir tous être utihsables pour le couchage des malades et blessés et réciproquement. C'est là une mesure nécessaire

238 LA GUERRE DANS LES COLONIES dans l'intérêt des malades aussi bien que dans celui de la mobilité des formations sanitaires de l'avant. L'adoption des appareils de transport à double fin à l'avantage de permettre aux unités détachées de se suffire à elles-mêmes avec les paniers de pansements et de médicaments dont elles sont pourvues et de constituer, le cas échéant, avec leur matériel régimentaire, une formation sanitaire qu'on peut momentanément immobiliser sous des abris de fortune. Les formations sanitaires de l'arrière devant pouvoir ravitailler celles de l'avant et permettre d'organiser le service de détachements appelés à opérer isolément plus ou moins longtemps, il est indispensable que les approvisionnements en moyens de transport, médicaments et pansements des services de l'avant et de l'arrière soient interchangeables. Le service de l'arrière dans les expéditions coloniales est souvent constitué en partie par des hôpitaux flottants qui sont toujours plus confortables que les hôpitaux à terre. On les a utilisés au Dahomey, à Madagascar, en Chine : ils présentent, en outre, l'avantage de pouvoir servir à rapatrier les malades les plus gravement atteints. Epuration de l'eau. L'eau peut servir de véhicule aux germes de la dysenterie, de l'hépatite, de la fièvre typhoïde, du choléra, aux œufs d'ascarides, aux cysticerques divers (ténias, hydatides), aux œufs des vers de Guinée, aux entozoaires (bilharzia, distome hépatique, ankylastome, filaires de Wucherer et Manson). Enfin, il n'est pas impossible qu'elle joue un rôle en tant qu'eau de boisson, comme véhicule à Thématozoaire du paludisme, indépendamment de celui qu'elle joue comme réceptacle des larves de moustiques contaminés. Cette énumé

LA GUERBE DANS LES œLONIES 239

ration des germes susceptibles d'être véhiculés par l'eau fait ressortir l'importance qu'on doit attacher à s'en procurer de bonne qualité. La recherche d'une eau de bonne qualité devra et pourra être faite avec le plus grand soin pour les troupes en station et pour les garnisons des postes, mais elle est impossible à réaliser pour des colonnes expéditionnaires et pour des troupes en marche. Celles-ci devront fatalement utiliser les eaux plus ou moins suspectes, plus ou moins riches en matières organiques qu'elles trouveront à leur portée. La limpidité de l'eau ne sera pas une garantie de sa pureté, ainsi que l'écrivent MM. A. Kermorgant et G. Rcynaud, « car une eau parfaitement limpide peut véhiculer des germes morbides si elle a été souillée par des déjections jetées dans un cours d'eau qui peuvent ensuite polluer des puits ou une nappe d'eau souterraine en s'infiltrant par les fissures du sol. » Or, en expédition on ne peut songer à pratiquer l'examen bactériologique pour déceler les souillures; aussi doit-on avoir pour règle absolue de ne jamais se servir, comme boisson, sans correction préalable, d'eaux de provenance suspecte ou douteuse (1). » Ainsi que l'écrit M. le médecin inspecteur A. Kermorgant, « la recherche d'une bonne eau et la prohibition de l'alcool constituent le commencement de la sagesse aux pays chauds, et la sagesse, là plus qu'ailleurs, c'est la santé. Un chef d'expédition qui aura soin de donner à ses collaborateurs une eau de bonne qualité les préservera d'une foule de maladies ». (1) A. Kermorgant et G. Reynaud, Précautions hygiéniques à prendre pour les expéditions coloniales et les explorations aux pays chauds, "(Annoles d^Hygiène et de Médecine coloniales.)

240 LA GUERRE DANS LES COLONIES -^_^ ; < Lors de la préparation de l'expédition de Chine en 1900, des appareils stérilisateurs de grand modèle du système Vaillard et Desmaroux ont été prévus pour le corps expéditionnaire. D'après le rapport de fin de campagne de M. le médecin en chef Jacquemin, directeur du service de santé, ces appareils ont rendu de grands services dans les hôpitaux et casernements. C'est sans doute à ces excellentes dispositions que l'on doit attribuer la rareté des cas de dysenterie et de fièvre typhoïde parmi nos troupes stationnées, alors que ces deux affections sévissaient avec intensité parmi les contingents des autres puissances qui ne pouvaient consommer que des eaux impures ou insuffisamment purifiées. Mais si nos troupes en station avaient à leur disposition des eaux de boisson stérilisées par la chaleur, et se trouvaient, par là même, à l'abri d'affections graves, les troupes en marche et les colonnes ne pouvaient jouir du même bénéfice, et le docteur Jacquemin constate qu'elles ont payé un tribut assez considérable à la dysenterie et à la fièvre typhoïde. De ce qui précède nous pouvons conclure qu'il est aussi indispensable de donner à l'homme de l'eau purifiée que de lui donner de la nourriture, la distribution de l'eau purifiée diminuant le nombre des malades et par conséquent augmentant le nombre des fusils dont le commandement peut disposer. Il nous paraît en résulter que, si coûteux et si encombrants que soient les appareils destinés à la purification de l'eau, on doit en doter les troupes en station et en marche; l'achat de ces appareils sera indiscutablement moins coûteux et leur transport moins difficile que l'hospitalisation, le transport sur la ligne de l'arrière, et le rapatriement de nombreux malades. La nécessité de l'épuration de l'eau de boisson est indiscutable aux colonies, mais elle présente dans les expéditions

difficultés telles, qu'elle ne peut être abandonnée à l'homme de troupe et qu'il paraît nécessaire de faire procéder à cette épuration soit par le service de santé, soit par le service des subsistances, et de distribuer à l'homme une ration d'eau potable comme on lui distribue une ration de pain ou de viande. Les procédés habituellement employés pour stériliser l'eau peuvent se grouper en trois grandes catégories : filtration, stérilisation chimique, stérilisation par la chaleur. Un rapide examen de ces trois procédés nous permettra de les classer selon les avantages qu'ils présentent dans telles ou telles circonstances. Filtration, — Filtrer l'eau, c'est la dépouiller de toutes les matières qui sont en suspension, sans modifier ni son goût, ni ses qualités. Les appareils construits dans ce but sont nombreux, mais la plupart n'offrent qu'une sécurité relative et ne sont en réalité que des clarificateurs. Toutefois, certains d'entre eux stérilisent l'eau pendant un temps très restreint, mais la difficulté de leur entretien, la nécessité de les stériliser fréquemment, leur fragilité et leur faible débit en font des appareils de laboratoire bien plus que des appareils utilisables en campagne. La filtration est très lente, n'assure pas toujours la stérilisation complète de l'eau et devient dangereuse si le filtre n'est pas nettoyé fréquemment et stérilisé lui-même. De plus, la plupart des filtres vraiment efficaces (filtres Chamberland, Garros, Berkefeld) construits en matières poreuses sont extrêmement fragiles et ne peuvent être pratiquement utilisés en campagne. Stérilisation chimique. — Diverses substances chimiques Guerre col. 16

Vfâ42 LA GUEBBE DANS LES COLONIES -», peuvent être utilisées pour stériliser l'eau, et l'emploi de ces substances chimiques paraît devoir être avantageux pour les troupes en campagne, car elles permettent en général d'obtenir rapidement, sans appareils lourds ou délicats, de grandes quantités d'eau débarrassée des germes pathogènes. La première condition à remplir dans l'emploi des procédés chimiques, c'est, comme l'écrit le médecin-major Lapasset, que « la substance microbicide mélangée à l'eau ne donne pas naissance à des composés toxiques, qu'elle puisse être neutralisée facilement, si elle est employée en excès et qu'elle ne modifie pas les qualités organoleptiques de l'eau ». Autrefois, l'emploi de certaines substances, de l'alun, de la chaux, du perchlorure de fer, du fer divisé, etc., a été recommandé, mais ces matières n'agissent que par collage des matières organiques et nécessitent la précipitation lente puis la : décantation ou la filtration du liquide. A l'heure actuelle, les procédés chimiques d'épuration de l'eau sont basés pour la plupart sur l'oxydation de la matière organique et l'action sur elle de certains corps : iode, brome, chlore, ozone, etc. Nous ne pouvons passer en revue tous ces procédés qui présentent respectivement des avantages et des inconvénients. Ces inconvénients sont tels pour le chlore, le brome, l'ozone, qu'ils font rejeter l'emploi de ces procédés pour les troupes en campagne. Par contre, l'épuration par les permanganates de potasse et de chaux et surtout par l'iodate ioduré de soude peut, malgré certains petits inconvénients, rendre d'excellents services. La simplicité, la rapidité et l'efficacité du procédé d'épuration du professeur Vaillard par l'emploi de l'iodate ioduré de soude, sont telles qu'on peut donner à l'emploi de ce pro

«* >. LA GVEBKE DANS LES œLONIES 243 ■ i cédé la préférence sur tous les autres pour les troupes en campagne (1). A défaut de ce procédé, on peut recommander l'épuration par le permanganate de potasse (filtre Lapeyrère) ou le permanganate de chaux (filtre Lutèce). En résumé, il paraît avantageux d'employer pour les troupes en marche : 1* Le procédé du professeur Vaillard (iodate ioduré de soude) ; 2* Le filtre Lapeyrère (permanganate de potasse); 3* Le filtre Lutèce (permanganate de chaux). Comme conclusion, on peut dire que le procédé d'épuration chimique est rapide, que son emploi ne nécessite pas d'appareils compliqués et que le transport des produits chimiques utilisés est facile. Ce procédé permet de purifier rapidement une assez grande quantité d'eau, mais il a l'inconvénient d'exiger, en général, une filtration sur un filtre réducteur pour enlever l'excès du produit chimique stérilisateur. En outre la stérilisation n'est pas toujours complète. Stérilisation par la chaleur. — Tous les hygiénistes s'accordent pour reconnaître que l'emploi de la chaleur est le seul moyen absolument certain d'épuration de l'eau et de destruction des germes qu'elle contient. L'épuration de l'eau par la chaleur peut être effectuée de (1) On se sert de trois comprimés de couleurs différentes dosés pour 10 litres. Un comprimé d'iodate de soude ioduré. Un comprimé d'acide tartrique. Une pastille d'hyposulfite de soude. On jette les deux premiers comprimés dans l'eau; l'iode se dégage, l'eau se colore en jaune brun; après 10 minutes, on ajoute la pastille d'hyposulfite qui réduit l'iode en excès.

244 LA GUERBE DANS LES COLONIES différentes façons, soit par ébullition, soit par stérilisation sous pression, soit par distillation. Faire bouillir Teau pour la purifier est le procédé le plus simple d'épuration par la chaleur. Mais ce procédé, outre qu'il ne détruit pas absolument tous les germes, présente de nombreux inconvénients que signale le professeur Vaillard. « L'ébullition ne nécessite pas d'autre outillage que les ustensiles de campement, mais il faut avoir le combustible nécessaire sous la main et celui-ci peut faire défaut dans les régions traversées par les troupes. Porter à l'ébullition un volume d'eau de quelque importance réclame déjà un temps assez long, et le moment où le soldat pourra s'abreuver se trouve encore éloigné par Tobligation de soumettre au refroidissement l'eau qui a été bouillie. Ce serait trop demander à l'homme altéré que de le réduire à n'étancher sa soif qu'après plusieurs heures d'attente, pour lui offrir en fin de compte une eau chaude ou tiède, lourde et odorante si elle l'était à l'origine, d'un goût de grailon lorsqu'elle a été cuite dans la marmite destinée à faire la soupe, souvent enfumée et par suite peu encourageante. » La pratique de l'ébullition oblige à prévoir une source de chaleur pour le cas où le combustible fait défaut, un moyen destiné à clarifier l'eau, un récipient spécial uniquement réservé à sa cuisson (car on ne peut employer alternativement la même marmite à la cuisson des aliments et de l'eau), enfin un ingrédient, thé ou acide citrique, pour améliorer son goût. « Ce procodé d'apparence si simple, toujours et partout recommandable, est à peu près impraticable en campagne et de fait très rarement appliqué. » Le médecin-major Lapasset estime également que l'emploi de l'ébullition, s'il est efficace, peut présenter de grandes

LA GX7ERBE DANS LES COLONIES 245 difficultés dans certaines circonstances. « S'il est relativement facile à des individus isolés ou à de petits groupes de se procurer le combustible et les récipients nécessaires, il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de troupes nombreuses; le combustible peut faire défaut, le fait a été signalé récemment pour la guerre du Transvaal. » Dans certains cas, il peut être interdit d'allumer le moindre feu, de crainte d'indiquer à l'ennemi l'emplacement exact des positions, soit par la fumée, soit par la clarté des foyers. L'ébullition n'est également possible qu'autant qu'elle pourra se faire dans des récipients spéciaux et que l'eau sera relativement limpide, non chargée de matières terreuses et surtout de débris organiques; le goût détestable qu'elle prendrait alors la ferait inévitablement rejeter de la consommation. » Outre les critiques qui viennent d'être faites à l'eau bouillie, il faut ajouter que l'ébullition enlève à l'eau la plus grande partie de ses gaz et la rend indigeste. Il est donc évident que, si l'usage de l'eau bouillie doit être recommandé en temps d'épidémie à défaut d'autres procédés d'épuration, son emploi est peu pratique pour les troupes en campagne, et forcément restreint. Pasteur a établi que, lorsque l'eau est portée à des températures de 110 à 120**, aucun élément vivant ne résiste et que tous les germes sont détruits. Les appareils à ce destinés sont construits en se basant sur les principes suivants : « Pour amener l'eau à 120"*, il faut la chauffer en vase clos jusqu'à une pression de 2 atmosphères, puis on la maintient à cette pression pendant le temps nécessaire, environ dix à quinze minutes : c'est là une question de dimensions d'appareils. » Par une coïncidence heureuse, il se trouve que la nécessité de maintenir l'eau sous pression est la cause de sa qualité

comestible. Sous la pression elle ne peut pas, en effet, se réduire en vapeur et par conséquent, ne changeant pas d'état, elle n'abandonne en principe ni les gaz, ni les sels qu'elle contient en dissolution. » En outre, cette absence de production de vapeur présente l'avantage considérable de conduire à des appareils d'un emploi très économique; car éviter le changement d'état, c'est, comme l'on sait, réduire considérablement la quantité de chaleur nécessaire. » Aussi, avec une construction méthodique, on arrive à réduire la consommation de combustible à être si petite, qu'en pratique on stérilise 100 litres d'eau avec un 1 kilogramme de charbon. » On peut dire, d'une manière générale, que la stérilisation de l'eau par la chaleur à 115** est parfaite (aucun germe pathogène ne résiste à cette température), mais elle nécessite l'emploi d'appareils assez compliqués (appareils GenesteHerschel, appareils Vaillard-Desmaroux) d'un poids assez élevé pour un débit un peu important et, par suite, d'un transport difficile aux colonies. Ces appareils semblent, pour le moment du moins, ne pouvoir être utilisés qu'en station. Cependant la maison Lefebvre a réalisé récemment un type de voiture stérilisatrice qui paraît susceptible de rendre de bons services aux colonies, partout où une voiture légère peut circuler. Cette voiture comporte un réservoir, une pompe, un clarificateur et un petit appareil stérilisateur du système Vaillard-Desmaroux, pouvant donner 100 litres d'eau stérilisée à l'heure. L'eau sort de l'appareil sans aucun mauvais goût et à la température qu'elle avait à son entrée. Ce résultat est obtenu en utilisant la chaleur de l'eau stérilisée pour réchauffer l'eau à stériliser qui arrive ainsi dans l'appareil à une température déjà très élevée; la consommation du

LA GUEREE DANS LES COLOXIES 247 fl combustible (alcool) est donc très faible (1 litre d'alcool pour 1.000 litres d'eau stérilisée). Des considérations qui précèdent nous tirerons les conclusions suivantes : En marche ou en station de courte durée, le meilleur procédé à employer, le plus pratique et le plus simple est le procédé chimique (filtre Lapeyrère ou procédé à l'iodate ioduré de soude du médecin inspecteur Yaillard): ' ^ En station de longue durée ou en installatioi fixe, on adoptera la stérilisation par la chaleur (grands appareils Vait; > lard et Desmaroux ou Geneste et Herscher). • ^.; Pour les petits postes où le transport des gw.s appareil^ stérilisateurs ne sera pas possible, on pourra utiliser les voitures stérilisatrices Lefebvre. Enfin, dans des cas spéciaux (eau saumâtre ou eau fortement minéralisée), on emploiera des appareils distillatoires appropriés à la nature de l'eau à distiller et du combustible qu'on pourra trouvc i^ sur place. * • Appareils à glace. ■ ' ' v Les récentes expéditions coloniales en Indo-Chine, dans le Centre africain, au Soudan, à Madagascar, au Transvaal et en Chine ont nettement mis en évidence l'intérêt considérable qu'il y au i: ait à munir les troupes opérant sous les climats tropicaux d'appareils mobiles facilement transportables, permettant de fournir très rapidement de la glace dans les cas urgents et de rafraîchir, à l'étape, en un espace de temps relativement très court, les eaux de boisson préalablement épurées chimiquement ou stérilisées par la chaleur. Nous n'avons pas à énumérer ici les précieux services que la glace rendrait dans ces conditions climatologiques spé« .•• « -•

4 248 LA GUERRE DANS LES COLONIES ciales, soit au point de vue thérapeutique ou prophylactique, dans les ambulances, soit simplement au point de vue du confort. S'il est certain que l'ingestion directe de la glace ou Tabus des liquides glacés sont dangereux à tous égards, il n'en est pas moins acquis que la réfrigération à 15 ou 16 degrés des boissons alimentaires est, au contraire, incontestablement hygiénique, ainsi que l'atteste d'ailleurs surabondamment l'énorme consommation de glace pour les usages domestiques faite par les Européens résidant sous la zone tropicale. Nous nous bornerons donc à constater que les navires de guerre, les paquebots, les transports, les établissements à ferre, à proximité des côtes sont déjà dotés de machines à glace plus ou moins puissantes et que les hygiénistes sont unanimes pour reconnaître la nécessité de rafraîchir l'eau de boisson dont font usage les troupes en service sous les climats tropicaux. Etant donné l'incessante mobilité des diverses unités composant une colonne expéditionnaire et les difficultés de ravitaillement de certains postes dont le réapprovisionnement ne peut parfois avoir lieu que tous les ans, est-il possible de donner satisfaction à ce desideratum? En un mot existe-t-il des appareils frigorifiques de poids réduit, actionnés à bras ou au manège, d'un fonctionnement simple et sûr, n'exigeant pas l'emploi d'acide ou autres produits d'un maniement dangereux ou ne pouvant être rénovés sur place. A priori, si nous pouvons dire que ce très intéressant mais difficile problème de science appliquée est susceptible de solutions pratiques acceptables, nous devons ajouter immédiatement que ces solutions sont actuellement en nombre très restreint, notamment en ce qui concerne les petites machines à glace à détente de vapeurs liquéfiables, dont l'étude, pour l'objet qui nous occupe, n'a été abordée avec succès que depuis peu d'années par les ingénieurs et constructeurs spé

LA GUEBBE DAXS LES COLONIES 249 ciaux, à la suite d'un concours institué par le ministère des colonies pour la fourniture d'appareils fixes destinés à son département. La création de machines frigorifiques « locomobiles » ne présente en effet aucun intérêt au point de vue industriel et, d'autre part, aux difficultés déjà grandes inhérentes au transport d'un matériel relativement lourd et encombrant, ne pouvant être divisé en petites fractions, viennent s'ajouter celles d'un autre ordre, mais tout aussi sérieuses, provenant de la température élevée des eaux superficielles disponibles au point de stationnement des troupes et indispensables cependant à la marche normale des appareils à compression mécanique; on comprend, en effet, que cette température soit un des facteurs les plus importants du rendement et que, conformément à la théorie, le rendement en glace de ces machines diminue pratiquement dans de très fortes proportions et s'annule même presque entièrement pour certains liquides volatils, lorsque l'eau de refroidissement, au lieu de circuler au condenseur à 10 ou 12 degrés comme dans les climats tempérés, y pénètre à 30 ou 35 degrés, cas fréquent aux colonies. Les procédés mis pratiquement en œuvre pour la production artificielle du froid et de la glace sont assez nombreux et ont presque tous pour origine des phénomènes d'ordre physique; on peut classer les appareils auxquels ils ont donné naissance en trois catégories. a) Appareils basés sur l'utilisation de la chaleur latente de fusion d'un corps solide rapidement dissous dans un liquide, c'est-à-dire appareils à mélanges réfrigérants. L'emploi des mélanges réfrigérants, malgré d'ingénieuses tentatives, est resté limité aux usages domestiques ou médicaux, à la production de petites quantités de glace ou à celle des basses températures dans les laboratoires, en un mot,

250 LA GUERRE DANS LES COLONIES dans tous les cas où le prix de revient est secondaire. Un de ces mélanges, formé à parties égales d'azotate d'ammoniac et d'eau, rend de réels services aux colonies, car ce sel inoffensif, reconstitué après chaque opération par simple évaporation au soleil, peut servir presque indéfiniment et sa dissolution rapide permet d'obtenir en quelques minutes un poids suffisant de glace pour assurer les premiers secours en cas d'insolation, d'accès de fièvre, etc. 6) Appareils basés sur l'utilisation de la chaleur latente de vaporisation des liquides plus ou moins volatils (eau, éther, acide sulfureux, chlorure de méthyle, solution ammoniacale, acide carbonique). Ces procédés permettent de constituer des sources puissantes de froid obtenues pratiquement, régulièrement et à peu de frais. c) Appareils basés sur l'utilisation de la détente d'un gaz préalablement comprimé et ramené à la température ambiante avant l'expansion. . . ? . f) Les appareils pouvant produire de la glace en grande quantité sont d'un poids et d'un volume tels, exigent une telle quantité de combustible et d'eau de refroidissement, qu'ils ne peuvent être utilisés qu'en station et installés que sur des points particuliers par des ouvriers spéciaux. Il serait cependant désirable de doter les ambulances et les hôpitaux de campagne ainsi que les postes d'urgence pouvant produire une petite quantité de glace exclusivement réservés aux besoins des malades. Le problème est très difficile. Les solutions pratiques sont en nombre restreint. Dans les installations fixes on peut utiliser la plupart des appareils transportables par ordre de préférence

r "S^V ^:. LA GUEKEE DANS LES COLONIES 251 les machines à chlorure de méthyle, puis celles à acide sulfureux et à ammoniac. Dans les établissements temporaires, les petites machines Douane, Delion et Lepeu ou Rouart, mues par manège, pourraient être utilement employées, ainsi que les appareils intermittents de Carré, à absorption. En ce qui concerne les troupes en marche, il n'existe actuellement que trois types d'appareils qui pourraient, malgré leur faible production, suffire pour le service de santé : petite machine à cartouche instantanée n° 00 au chlorure de méthyle, mue à bras, de M. Douane; glacières à azotate d'ammoniaque du type Schaller; appareil intermittent à affinité de Carré (H. Rouart), malgré la lenteur de sa production. Ces appareils sont à faible production, mais suffiraient pour le service de santé.

CHAPITRE VU CONDUITE DES OPÉRATIONS Généralités.

— Objectif. — Concentration des pouvoirs. — Phases successives. — Colonne multiples. — Conquête du Yen-Thé. — Colonne unique. — Colonne légères. — Marche de Caboul sur Candahar. — Marche sur Tananarive. L'étude des questions concernant l'organisation des expéditions coloniales a fait ressortir une variété des situations et des moyens à employer pour y faire face. La conduite des opérations offre la même particularité et il est tout à fait inutile de chercher à poser à ce sujet des règles susceptibles de recevoir toujours leur application. Cependant, quelles que soient les causes qui motivent les campagnes coloniales, elles présentent généralement ce caractère commun qu'elles mettent en présence d'une part, une troupe inférieure en nombre mais bien armée et régulièrement organisée et, d'autre part, des forces irrégulières ayant une supériorité numérique considérable, mais inférieures par leur armement, leur organisation, leur discipline, n'ayant souvent aucune méthode de combat et peu susceptibles, pour toutes ces raisons, d'opposer une résistance morale sérieuse. Dans les luttes que les Européens peuvent avoir à soutenir contre les indigènes dans leur propre pays, ces derniers ont pour eux les avantages que donnent la connaissance du terrain, une résistance plus grande aux fatigues, la modicité des besoins, une mobilité supérieure et enfin le courage ré

l'empérament froid et d'une certaine indifférence devant la mort.

L'Européen, au contraire, bénéficie d'une organisation meilleure, d'une force morale bien plus considérable, d'un armement plus perfectionné et d'une connaissance plus approfondie de l'art de la guerre, qui compensent et au delà l'infériorité résultant pour lui du climat et des impedimenta dont il est obligé de s'encombrer. Objectif. Lorsque l'adversaire dispose de troupes dont l'organisation est quelque peu régulière, comme l'armée d'Arabi-pacha en 1882 ou les armées chinoises contre lesquelles nous avons eu à lutter au Tonkin, l'assimilation à la guerre européenne -est possible et l'objectif naturel est. l'armée ennemie. Si les circonstances permettent d'obliger cette armée à combattre et de lui infliger un échec sérieux, le résultat sera généralement atteint, car l'effet moral de la défaite est d'autant plus considérable sur des troupes que leur organisation militaire est plus défectueuse. Mais dans la plupart des cas, avons-nous dit, l'armée régulière n'existe pas. L'obstacle est plutôt représenté par un peuple sans institutions fixes, obéissant à un pouvoir militaire central souvent représenté par un chef plus ou moins autoritaire, d'autant mieux obéi qu'il est plus redouté. Tel a été le cas au Dahomey, au pays ashantee, au Zululand, à Madagascar. La prise du centre du gouvernement suffit alors généralement à paralyser la résistance, sans impliquer pour cela la destruction des forces militaires^{^^} chargées de défendre la capitale. L'effet moral produit par la chute de cette capitale suffit

LA GTXEBEE DANS LES œLONIES 255 pour désorganiser la
 ri|\$i^^c\$ el briser le principal obstacle en détruisant le preàligè de^
 aut<nlés ou, du chef. Cela explique pourquoi, datis les guerreé coloniales,
 l'ob' jectif est souvent uii objectif géographique : Coomassie. Ulundi,
 Abomey, Tananarive. Celte particularité, quand elle se présente, facilite
 beaucoup l'établissement d'un plan d'opérations. Enfin Taclion militaire peut
 avoir à s'exercer contre un peuple sauvage qui n'a liï çirmée régulière à
 défaire, ni capitale à saisir, ni roi à vaincre, nr grand cealr^, de population à
 occuper. « L'objectif doit. être aïors, dit lord Wolseley, de saisir tout ce qui
 peut avoir du prix aux yeux de ce peuple, de le détruire ou de l'enlever.
 C'est la seule manière de hâter l'issue de la campagne. Ne pouvant atteindre
 l'ennemi ni dans son honneur, ni dans son patriotisme, il faut chercher à
 l'atteindre dans ses biens. » Concentration des pouvoirs. Au début d'une
 campagne coloniale, une des principales difficultés provient du manque de
 renseignements précis sur les intentions, les mouvements, les emplacements
 et les forces de l'adversaire, qui, lui, est toujours beaucoup mieux renseigné.
 Or le succès des opérations entreprises dépend en grande partie de la
 réunion de ces renseignements ainsi que de la mise en œuvre des ressources
 locales et aussi de l'aide apportée et des contingents auxiliaires fournis par
 certaines fractions de la population ou par les tribus et peuples voisins dont
 l'attitude est souvent incertaine. Aussi est-il de la plus haute importance que
 tous les pouvoirs civils et militaires soient concentrés dans une seule main
 et qu'il y ait unité de direction.

256 LA GUERRE DANS LES COLONIES Le partage des responsabilités n'est pas admissible là où les actions civiles, politiques et militaires, doivent être dirigées vers un but unique. Dans les deux colonies que les Anglais avaient organisées contre les [^]Lushais, l'exercice du pouvoir politique suprême avait été confié, sur le conseil de lord Napier, aux deux commandants de colonies séparées et au plus ancien si elles venaient à faire leur jonction. Au début de la guerre du Zululand, de longs démêlés se produisirent entre le gouverneur général, le lieutenant-gouverneur du Natal et le général en chef lord Chelmsford au sujet de l'organisation et de l'utilisation des contingents indigènes locaux. Le Gouvernement métropolitain dut intervenir et la bonne administration des affaires sur le théâtre de la guerre ne fut obtenue qu'après que le gouvernement eut décidé la réunion entre les mains d'une seule personne des pleins pouvoirs civils et militaires et eut délégué sir Garnet Wolseley pour agir aussi bien comme agent politique que comme agent militaire. Des faits analogues se produisirent dans la guerre contre les Ashantees jusqu'à l'arrivée de sir Garnet Wolseley. Dans nos dernières expéditions du Dahomey et de Madagascar, nous nous sommes conformés au principe de la concentration des pouvoirs. Phases successives. La conduite des opérations dans les campagnes coloniales passe presque toujours par deux phases distinctes. Dans la première, les forces civilisées mettent en déroute les contingents que les chefs du pays envahi ont réunis pour se défendre. Pour atteindre ce but, il suffit de quelques enga

LA GUERRE DANS LES COLONIES 2X7 gements sérieux parce qu'ils produisent invariablement la dissociation des principaux éléments de résistance. A cette phase en succède souvent une autre plus longue et parfois plus délicate : c'est la lutte contre les éléments dissociés, quels que soient leurs mobiles, patriotisme ou brigandage; c'est la guerre de surprise et d'embuscade, la lutte contre les guérillas, les pirates, les fahavalos, etc., Técrasement d'une population eh armes, Tétouffement d'une révolte. Cette deuxième phase de la guerre contre des races à demi-civilisées, dans des contrées lointaines et malsaines, est difficile à mener à bien et toujours pénible pour les troupes qui en sont chargées. Elle échappe à toutes prévisions et à toute règle fixe; elle est faite d'imprévu et nécessite, chez celui qui la dirige, des qualités exceptionnelles de ténacité, de sang-froid et de caractère. Lorsque fut organisée la colonne légère qui se porta du camp de .Mangasoavina sur Tananarive, la situation était critique; on se rendait compte que la marche avait été jusque-là relativement facile; les Hovas, opérant loin de leur centre, n'avaient offert qu'une résistance insignifiante; mais, repoussés sur leurs plateaux, bien approvisionnés en munitions, couverts par la chaîne impraticable des monts Ambohimènes, ils allaient pouvoir combattre dans de bonnes conditions pour sauver leur indépendance et prononcer ensuite une offensive foudroyante qui aurait vite raison de cet amas de malades et de mourants que représentait la petite expédition française. Que ferait alors la colonne légère quand, après s'être engagée dans les défilés étroits qui mènent aux Ambohimènes, attaquée et repoussée sur son front, elle le serait également sur ses derrières et aurait sa retraite coupée? Que ferait-elle, après avoir mangé ses quinze jours de vivres, si, sur les plateaux de l'Emyrne, les Hovas continuaient, comme ils l'avaient déjà fait depuis Majunga, à brûler tous leurs vil

Goerre col. 17

258 LA GUEKRE DANS LES COLONIES lages sur leur passage pour nous affamer. A celle minule solennelle, le général Duchesne se montra un véritable chef. Il se rendit compte de toutes les difficultés qu'on chucholait tout bas dans les troupes et que son état-major lui énumérait. Un instant, il hésita : avait-il le droit de disposer ainsi de la vie de 3.000 hommes et de courir à un échec certain? Ne valait-il pas mieux resler sur place, prendre ses dispositions pour un hivernage, rapatrier tous les malades, accumuler des ressources nouvelles et, au printemps suivant, avec les renforts reçus, arriver d'un bond à Tananarive? Mais c'était là un aveu d'impuissance qui, dans le pays et en Europe, pouvait avoir un relenlissement fâcheux; l'honneur de la France était engagé et, si les efforts et les sacrifices avaient déjà été énormes, tous les hommes n'avaient pas encore donné jusqu'à leur dernière goutte de sang. Comprenant tout ce qui restait, sinon de force physique, au moins de force morale dans ses troupes qui demandaient à marcher quand même, il décida la marche en avant (1). L'exercice du commandement dans de telles conditions nécessite bien des qualités exceptionnelles. Colonnes multiples. Il arrive parfois que le théâtre de la guerre est voisin d'un pays déjà occupé qui offre par conséquent une base d'opérations étendue; il est alors possible d'opérer avec plusieurs colonnes concentriques ou non; c'est ainsi que les Anglais ont presque toujours agi dans leurs campagnes en Afghanistan, où Caboul et Candahar ont souvent été des objectifs principaux nécessitant au moins deux lignes d'opérations différentes. (1) Commandant Roulet,

LA GUERRE DANS LES COLONIES 259 Il en fut de même pendant la guerre contre les Zulus, où le Natal servit de région de concentration pour les colonnes d'invasion dont le nombre, d'abord fixé à cinq, fut ensuite réduit à quatre : Colonne Pearson, de la basse Tugela sur Etschowe; Colonne Durnford, de la moyenne Tugela sur Entumeni; Colonne Glyn, de Rorkes-Drift sur Ulundi; Colonne Wood, d'Utrecht vers Inhlazati et Ulundi. Dans le plan de campagne adopté à Madagascar, on ne prévoyait la marche que sur une seule route de tout le corps expéditionnaire groupé. Il est permis de se demander si cette tactique, applicable en Europe, était celle qu'il fallait suivre dans ce cas particulier. Bien des routes convergeaient vers Tananarive; quelque maigres que fussent leurs ressources, il était rationnel de les utiliser, de se diviser en un mot pour vivre et de se rassembler pour combattre sous les murs de la capitale. La marche sur une seule ligne mince de 600 kilomètres de long sur 1 kilomètre de large, sans occupation aucune des pays situés à droite et à gauche, sans l'appui des populations, pouvait devenir très dangereuse si l'ennemi avait organisé une guerre de guérillas. Il aurait fallu, dans ce cas, escorter tous les convois, fortifier chacun des gîtes étapes, résister la nuit à des attaques, ce qui aurait, en peu de temps, ruiné les troupes et rendu la campagne impossible. Si, au contraire, remarquant que toutes les rivières occupant les côtes étaient les ennemies séculaires des Hovas, on avait fomenté chez chacune d'elles un soulèvement général pour marcher vers l'ennemi commun, on aurait obtenu des auxiliaires, des porteurs, un ravitaillement assuré en achetant les denrées aux différents chefs qui y auraient trouvé leur profit; enfin la base de l'opération eût été établie non plus sur le point mathématique de Majunga, relié au corps expé

260 LA GUERRRE DANS LES COLONIES

dictionnaire par une ligne mince, mais elle se serait appuyée sur chacun des pays qui entourent l'Émyrne; au cas où une guerre de guérillas eût été entreprise par Tennemi, on aurait pu, grâce au concours des habitants connaissant le pays, organiser une « contre-guerilla » (1). La division des forces en plusieurs colonnes est quelquefois nécessitée par le choix de plusieurs objectifs géographiques; mais elle est aussi souvent la conséquence des difficultés de communications et d'approvisionnements qui s'opposent à la marche de fortes colonnes. Elle a parfois l'avantage de permettre de surmonter plus facilement les grosses difficultés que Tennemi a pu accumuler sur la principale route de marche. Enfin elle produit toujours sur Tennemi un effet moral considérable en lui faisant sentir son infériorité et en le laissant dans le doute sur les intentions de l'assaillant. Elle n'a généralement pas de graves inconvénients, car Tennemi ne sait pas profiter de cette division : troublé par l'apparition de plusieurs colonnes envahissantes, il demeure inquiet et ne possède ni l'esprit de décision, ni les qualités manœuvrières nécessaires pour s'opposer à leur marche d'une manière efficace. Il faut toutefois veiller à ce que chaque fraction séparée soit suffisamment forte pour ne pas courir le risque d'un échec sérieux. Un exemple remarquable des résultats qu'on obtient par des marches convergentes même en pays excessivement difficile nous est fourni par l'expédition de 1892 au Yen-The.

(1) Commandant Roulet.

LA 6T7EBRE DANS LES COLONIES 261 Opérations dirigées par le général de brigade Voyron dans le Yen-Thé (Tonkin, mars 1892). La région du Yen-Thé est une vallée faiblement mamelonnée, couverte en toutes ses parties d'une végétation épaisse et touffue masquant entièrement les accidents du sol, forêt et massifs de bambous épineux inextricables sur les collines, fourrés de hautes herbes coupantes dans les bas-fonds humides. Partout, la vue est arrêtée à quelques pas par une muraille de verdure. Quelques étroits et mauvais sentiers permettaient de pénétrer dans la région sud; dans la partie nord encore inexplorée, aucune piste frayée n'existait, du moins à notre connaissance. C'est dans ce massif, traversé du nord-ouest au sud-est par le Song-Soi, que les rebelles annamites avaient édifié trois groupes de forts casemates, solidement construits à l'aide d'épais parapets à trois étages de feux, bien flanqués et protégés en avant par d'importantes défenses accessoires. La caractéristique de ces fortifications était d'être placées, contrairement aux usages, dans des bas-fonds et de n'être précédées d'aucun champ de tir dégagé. D'où impossibilité, pour les troupes assaillantes cheminant au hasard à travers la forêt, de découvrir ces ouvrages avant d'en toucher le parapet de la main, c'est-à-dire avant d'être décimées à bout portant par un ennemi invisible. Ces forts constituaient trois groupes principaux : A l'est, le grand fort du De-Nam, entouré de six fortins; Au sud, le fort de De-Dzuong, entouré de trois ouvrages; Au nord-ouest, le fort de Ba-Phuc. En arrière du fort de De-Dzuong et à hauteur du groupe de De-Nam, un long retranchement de 2 kilomètres, précédé par un marais dont les bords étaient hérissés de petits pi

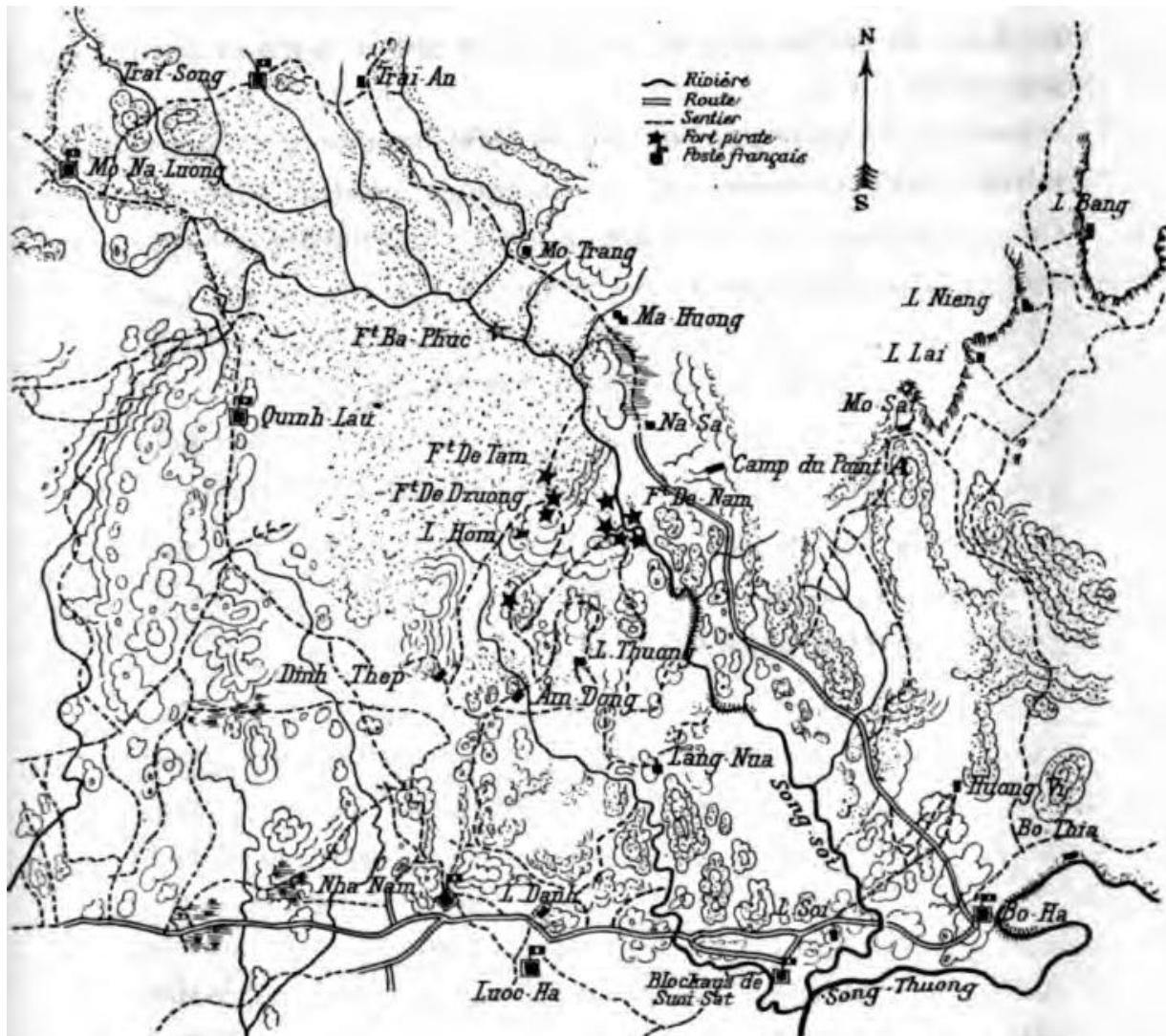
262 LA GRÈCE DANS LES COLONIES quels. L'ensemble de ces défenses était surtout tourné vers le sud. Les défenseurs étaient nombreux et bien armés; nous ne possédions, au moment où s'engagèrent les opérations, que des renseignements très imprécis sur l'importance de ces forts et surtout sur leur position exacte. Les seules indications qu'il avait été possible d'obtenir d'un prisonnier les représentaient comme très redoutables. Ce prisonnier fit cependant découvrir, à la lisière est du Yen-Thé, une montagne dénudée très élevée d'où la vue embrassait l'ensemble de la vallée et d'où Ton pouvait entrevoir, dans les bois, quelques toitures de cases appartenant au grand fort du De-Nam. Une ligne de postes français, Nha-Nam, Luoc-Ha, Bo-Ha, bordait la lisière sud du Yen-Thé. Deux fois déjà, des opérations avaient été dirigées contre les rebelles du Yen-Thé et n'avaient eu qu'un succès relatif parce qu'elles n'avaient pas été faites concentriquement. Le 7 décembre 1891, le général Voyron, chargé de diriger de nouvelles opérations contre ces rebelles, reçut la mission suivante : 1° Enlever et détruire les ouvrages fortifiés des forts du De-Nam et de Ba-Phuc; 2° Poursuivre les bandes, les disloquer, les anéantir si cela était possible; 3° Prendre possession effective du pays pour empêcher le retour des bandes rebelles. La tâche était ardue. Les diverses colonnes qui devaient prendre part à ces opérations, noyées dans la forêt, sans vues en avant ni sur leurs flancs, sans communications entre elles, devaient exécuter, par une marche lente et prudente, en tâtonnant, une reconnaissance du pays et des forts ennemis, exposées avant toute attaque combinée possible, à des embuscades constantes : il faudrait trouver des moyens de

LA GUERRE DANS LES COLONIES 263 les relier, de coordonner leurs efforts, de les mettre à même de se soutenir et d'utiliser sans délai, pour le but final, les renseignements recueillis au jour le jour par chacune d'elles. Pour atteindre le but fixé, le général Voyron conçut le plan suivant : A) Compléter l'investissement extérieur de la région du Yen-Thé (déjà effectué au sud par la ligne des postes de NhaNam, Luoc-Ha, Bo-Ha) par des troupes d'observation formées de colonnes mobiles, appuyées chacune sur un fortin, solidement retranché, construit pour la circonstance et destiné, non seulement à garder une série de sentiers, mais à contenir les approvisionnements de réserve (vivres et munitions) des colonnes. La ligne des postes du Sud fut en outre renforcée par l'édification du blokhaus de Suoi-Sal. jB) Former deux colonnes d'attaque : la première, sur la rive droite du Song-Soi, devait partir de la ligne de NhaNam, Luoc-Ha et remonter au nord vers les positions rebelles; elle devait se subdiviser en trois groupes et n'agir que démonstrativement, La seconde, concentrée à Bo-Ha (subdivisée en deux groupes renforcés plus tard d'un des groupes d'observation) devait opérer sur la rive gauche du Song-Soi, se porter sur la montagne dénudée indiquée par le prisonnier (et qui fut appelée point A), par la route de Bo-Ha, Na-Sa et, de ce point, après préparation par l'artillerie, prononcer l'attaque décisive. Le mouvement de la deuxième colonne ne devait s'effectuer que plusieurs jours après les premiers mouvements des troupes d'observation et de démonstration, pour tromper le plus longtemps possible l'ennemi sur le point d'attaque choisi. A. — Troupes d'observation, P Un groupe (commandant Courot) devait se porter de Cho-Phong sur Mo-Sat et surveiller la lisière est du Yen-Thé.

264 LA GUEBBE DANS LES COLONIES Effectif : 1 peloton de légion (60 hommes), 1 peloton de tirailleurs tonkinois (100 hommes), soit 160 fusils. (Par la suite, ce groupe fut joint au corps d'attaque décisive, le point A étant dans sa zone de surveillance). 2* Un groupe venant de Thaï-Nguyen (commandant Bérard) vint construire à Mo-Na-Luong un fortin pour 50 hommes, base de ravitaillement, et garda la lisière nord et nordouest du Yen-Thé. Effectif : 1 compagnie de légion (100 hommes), 1 compagnie de tirailleurs tonkinois (175 hommes), soit 275 fusils. 3* Un groupe, venant également de Thaï-Nguyen (capitaine Ronget), vint construire à Quinh-Lau un fortin pour 50 hommes, base de ravitaillement, et surveiller la lisière ouest et sud-ouest entre Quinh-Lau et Nha-Nam. Effectif : 1 compagnie de légion (100 hommes), 1 fort peloton de tirailleurs tonkinois (150 hommes), soit 250 fusils. Les groupes Bérard et Courot devaient chercher à se mettre en relation par le chemin Mo-Trang, Na-Sa pour compléter l'investissement au nord et au nord-est. B. — Troupes d'attaque démonstrative. (Rive droite du Song-Soi.) Colonel Bouguié, commandant la colonne. Groupe du commandant Henry : 1 compagnie d'infanterie de marine, 1 compagnie de tirailleurs tonkinois, (340 fusils). Groupe du commandant Berlin : 1 compagnie de légion, 1 compagnie de tirailleurs tonkinois (350 fusils). Groupe du commandant Vandenbrock : 1 compagnie d'infanterie de marine, 1 compagnie de tirailleurs tonkinois (340 fusils). 1 batterie de montagne de 4 pièces. 2 mortiers de 15^{mm}.

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

LA QUEBSB DANS LES COLONIES ZK> (Les 6 pièces furent réparties entre les groupes d'infanterie à raison de deux pièces par groupe.) 1 section du génie (1 officier, 32 hommes). Cette colonne se concentra à Nha-Nam, qui joua le rôle de tête d'étapes pour les ravitaillements et les évacuations. Opération dans le Yea-Tié C. — Troupes d'ailaque décisive. (Rive gauche du Song-Soi.) Lieutenant-colonel Geil, commandant la colonne. Groupe du commandant Beaujeux : 2 compagnies d'infan



Opérations dans le Yen-Thé en mars 1892.

266 LA GUEBBERIE DANS LES COLONIES

terric de marine, 1 peloton de tirailleurs tonkinois (400 fusils). Groupe du commandant Guyonnet : 1 compagnie de légion, 1 compagnie de tirailleurs tonkinois (330 fusils). (Ultérieurement) Groupe Courot, 175 fusils. 4 pièces de 80 de montagne. 4 pièces de 80 de campagne. 2 pièces de 95 mm. 2 mortiers de 150 mm. 1 section du génie (1 officier, 32 hommes). 1 ambulance volante. Ces troupes se concentrèrent à Bo-Ha, qui demeura leur centre de ravitaillement et d'évacuation. D. — Services divers. P Un détachement de pontonniers. 2** Une section du train. 3* Service des vivres. 4* Service médical. 5** Service télégraphique. 6* Service du parc. La liaison des colonnes entre elles, condition essentielle du succès final et en outre précaution indispensable pour éviter les méprises dans les fourrés où les troupes ne devaient se reconnaître (ju'en arrivant face à face, fut une des principales préoccupations du général Voyron. Bo-Ha et Nha-Nam étaient reliés électriquement entre eux. Bo-Ha était, par Kcp, en communication électrique avec le Delta. Une ligne de postes optiques relia tous les points de la base d'opérations (Bo-Ha, Luoc-Ha, Nha-Nam) avec QuinhLai et Thai-Xguyn. Le service de la télégraphie reçut l'ordre de prendre ses dispositions pour relier le point A à Bo-Ha électriquement à l'aide du câble de campagne. En outre, ce service pourvut les divers groupes du matériel optique

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 267

que et du personnel nécessaires pour relier les colonnes avec le point A, dominant toute la vallée et où devait se tenir le général Voyron. Des flambeaux Lamarre, des feux Colston, des fusées de signaux furent prévus dans les approvisionnements afin de permettre à chaque tête de colonne d'indiquer chaque soir, dans la forêt, sa position exacte. Des mongolfières devaient être utilisées le jour. Enfin, pour permettre aux colonnes de se reconnaître entre elles et pour éviter toute ruse des rebelles parmi lesquels se trouvaient d'anciens clairons de tirailleurs libérés, le général Voyron décida que seules les sonneries suivantes seraient employées « Cessez le feu, la charge et des coups de langue répétés ». Le signal de reconnaissance entre les colonnes voisines et ne se voyant pas devait être « la Casquette, suivie, de deux coups de langue allongés ». En raison de la nature spéciale du terrain, le général Voyron fit pourvoir d'un coupe-coupe tous les hommes des colonnes. Européens et indigènes. Cet instrument est, en effet, indispensable pour s'ouvrir un passage à travers les fourrés. En outre, une série de petites opérations de siège, dans la forêt, étant possible, un matériel approprié fut constitué (haches, scies, serpettes, faux, pelles de parc, pioches de parc, pare-balles en tôle, sacs à terre, échelles en bambou pour escalader des parapets ou servir de miradors élevés pour observer au-dessus des arbres). Du 12 au 20 mars, les divers groupes d'observation prirent leurs positions de surveillance : à Mo-Sat, à l'est (groupe Courot); à Quinh-Lau, à l'ouest (groupe Rongel); à TraiSong, au nord (groupe Bérard). Des fortins furent construits à Quinh-Lau, Mo-Na-Luong, Trai-Song; Mo-Sal fut mis en état de défense. Les groupes Bérard et Courot eurent quelques petits

368 LA GUERRE DANS LES COLONIES engagements avec des détachements rebelles. Pertes : 5 blessés. Le 20 mars, la concentration des colonnes Geil et Bouguié était également effectuée et le général Voyron put commencer les opérations. Afin d'attirer l'attention de Tennemi vers le sud, de l'obliger, par une marche d'ensemble, à faire face partout à la fois, et de le tromper le plus longtemps possible sur le point d'attaque choisi, le général fit faire par les troupes d'observation d'activés reconnaissances; dès le 20 mars, les troupes d'attaque démonstrative s'avançaient au nord. Le 21 mars au matin, le groupe Bouguié se mit en marche en trois colonnes parallèles fortes chacune d'un détachement d'infanterie et de deux pièces d'artillerie. Le soir, elle occupait la ligne Dinh-Thép (groupe Bertin), Am-Dong (groupe Henry), L*-ïuong (groupe Vandenbrock). Ce mouvement en avant était appuyé, à droite par le groupe Beaujeux, de la colonne Geil, qui s'était porté sur Lang-Nua, et à gauche par un détachement de 95 fusils de la garnison de Nha-Nam, qui flanquait le groupe Berlin par la route de Hong-Linh. L'ennemi ne se montra nulle part. Le général qui avait accompagné le groupe Berlin à Dinh-Thép prescrivit à la colonne Bouguié de se retrancher sur les positions, de se relier de groupe à groupe, et de sa personne il revint à Bo-Ha. Pendant cette marche, le restant de la colonne Geil avait achevé de s'organiser à Bo-Ha. Le 22, nouvelles reconnaissances des troupes d'obserx^eation. Le groupe Bérard est renforcé par une partie du groupe Ronge t. La colonne Bouguié achève ses retranchements et complète la liaison entre ses groupes; la colonne Geil reste à Bo-Ha, travaille à la roule Bo-Ha, Na-Sa, qui doit être rendue carrossable. L'ennemi lire quelques coups de feu sur le groupe Vandenbrock.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 269 Les divers groupes sont reliés avec le quartier général à Bo-Ha, soit par courriers rapides jusqu'à Nha-Nam, puis par le télégraphe électrique de Nha-Nam à Bo-Ha, soit par l'optique (Quinh-Lau, Nha-Nam, Bo-Ha); chacun d'eux reçoit dans la soirée les ordres pour la journée du lendemain. Le 23, a lieu l'occupation du point A par la colonne Geil. Le mouvement est facilité par une offensive vigoureuse du groupe Bérard de Trai-Song sur Mo-Trang. Pour tromper d'ailleurs l'ennemi le plus longtemps possible, une partie de la colonne Geil dépasse le point A, va jusqu'à Mo-Trang, où elle se relie au groupe Bérard, et rentre au point A le soir même. L'offensive du groupe Bérard amène un engagement à Mo-Trang. Pertes : 3 tués, 1 blessé. Le groupe s'empare des hauteurs de la rive droite du Song Mo-Trang, mais ne peut que canonner les hauteurs de la rive gauche. Pour détourner encore davantage l'attention de l'ennemi des mouvements de la colonne Geil, la colonne Bouguié avait poussé vers le nord le même jour. Le groupe Henry s'était porté à Yen-Thé, le groupe Vandembrock s'était rapproché d'un fort que des renseignements lui avaient signalé devant lui, le groupe Bertin, après une pointe vers le nord, était rentré à Dinh-Thép. Le soir même, le point A, où fut installé le quartier général, était relié électriquement à Bo-Ha et optiquement avec Dinh-Thép (colonne Bouguié), Quinh-Lau (groupe Ronget) et Mo-Trang (groupe Bérard). Le 24 mars, le groupe Bérard, qui se fortifie à Mo-Trang, et tous les autres reçoivent l'ordre de sonder le terrain en avant d'eux et entre eux par des reconnaissances. Le groupe de droite de la colonne Bouguié essaye de se relier à la colonne Geil, mais la tentative à travers bois échoue. Une reconnaissance partie du point A dans la direction de l'ouest dé

270 LA GUE&BE DANS LES æLONIES couvre, du haut d'un mamelon, les parapets d'un fortin et, en arrière, un groupe de cases. On active les travaux de la route Bo-Ha, point A, et on prépare des emplacements de batteries au point A. Des coups de feu sont échangés la nuit aux avant-postes. Le 25 mars, un convoi part du point A pour ravitailler le groupe Bérard, et le groupe Beaujeux, qui Tescorte, a Tordre de se joindre au groupe Bérard pour attaquer avec lui, le lendemain, les positions de la rive gauche du Song-MoTrang. La colonne Bouguié s'avance prudemment vers le nord. L'artillerie de campagne peut être conduite attelée de Bo-Ha au point A; deux pièces de 95TM hissées à bras, peuvent être mises en batterie le soir même en haut de la montagne. Le groupe Courot, envoyé vers l'ouest pour observer le fortin découvert la veille, cherche une position d'artillerie d'où on pourra le battre. Il échange quelques coups de feu avec la garnison du fortin. Un détachement envoyé par le groupe Bérard au-devant du groupe Beaujeux rencontre sous bois un parti rebelle et le bouscule. Pertes : 3 blessés. Le groupe Henry, de la colonne Bouguié, aperçoit des cases dans la forêt, à 700 mètres en avant, les canonne et les incendie. Une compagnie d'infanterie de marine envoyée pour reconnaître ce point se laisse attirer par quelques rebelles et débouche sous bois contre les parapets du fort de De-Dzuong. Un violent combat s'ensuit auquel prend part une reconnaissance du groupe Bertin accourue à la fusillade. Une retraite difficile dans les fourrés devient nécessaire. Pertes : 22 tués ou morts de leurs blessures, dont i officiers; 30^ blessés, dont 1 officier. Le groupe Vandebroek envoie quelques obus dans la forêt dans la direction du fort qui est signalé devant lui (nord).

LA GUERRE DANS LES COLONIES 271 Le 26 mars, les groupes Bérard et Beaujeux occupent sans combat les retranchements de la rive gauche du Song-MoTrang évacués par Tennemi. Du point A on commence à bombarder le fort de De-Nam (60 obus) pendant qu'une nouvelle reconnaissance cherche inutilement dans la forêt, à l'ouest, des positions d'artillerie permettant de battre le fort du De-Nam. Le groupe Vandenbrock avance vers le nord et tire un peu au hasard dans la direction du nord, croisant son feu avec celui des pièces établies au point A. Les autres groupes restent en place. On hisse encore au sommet A quatre pièces de 80 de campagne et on les met en batterie. Le 27 mars, a lieu l'attaque décisive. La colonne Bouguié fait des démonstrations vers le nord, son groupe de droite continue à canonner le fort qui est devant lui. L'artillerie de gros calibre du point A bombarde le fortin découvert le 24 puis allonge son tir sur le fort du De-Nam. Le groupe Courot, renforcé et accompagné de deux pièces de montagne, reçoit l'ordre d'enlever le fortin bombardé. Ce fortin, avant-poste du grand fort du De-Nam, est évacué après un tir d'artillerie en brèche à 500 mètres. Le détachement qui devait assaillir le fortin par la droite chasse les rebelles de trois tranchées successives et s'arrête à 80 mètres des parapets du grand fort, visibles par une large coulée dans la forêt. Le groupe attaquant de front, trouvant le fortin vide, le traverse, franchit le Song-Soi et débouche du fourré dans un village entre le grand fort à droite et le fort n° 4 en face (ce fort n° 4 était celui qui était signalé devant le groupe Vandenbrockj. Assailli de feux violents de face et d'écharpe, le détachement bat en retraite et rentre dans le fortin précédemment conquis. Le point où s'était arrêté le détachement de droite, à 80 mètres des parapets du grand fort, avait une importance

272 LA GUERRE DANS LES COLONIES capitale en raison de sa situation dans un secteur privé de feux. Le commandant Courot y fait amener les deux pièces de montagne et commence le tir en brèche. Le général, qui avait fait renforcer ce groupe de trois sections de tirailleurs et d'un peloton d'Européens, envoie de ce côté la section du génie, le matériel de siège, deux nouvelles pièces de montagne et deux mortiers de 160 mm. Mais la nuit survient et se passe au contact de Tennemi, les troupes retranchées sur place. Pertes de la journée : 3 tués, 11 blessés. Le 28 mars au matin, les six pièces de la position avancée ouvrent le feu. Celles du point A couvrent également le grand fort de projectiles. Enfin, les deux pièces du groupe Vandembrock, tirant du sud au nord, prennent part au bombardement. Le génie fait des travaux d'approche et arrive à 20 mètres du fort. A 1 heure, la brèche faite est suffisante et le fort du DeNam est évacué par Tennemi. Tous les autres ouvrages du groupe, fort de Ba-Phuc, etc., furent occupés les jours suivants. Les rebelles s'étaient enfuis sous bois par des sentiers connus d'eux seuls. Les groupes Courot et Bérard furent lancés vers le nord à leur poursuite et les bousculèrent à plusieurs reprises. Le reste des troupes dut explorer le pays, l'occuper et détruire les fortifications. Le succès complet des opérations était dû surtout aux précautions prises. La marche méthodique et prudente des divers groupes, reliés entre eux avec le plus grand soin, en communication constante avec le quartier général, recevant chaque soir des ordres précis pour leur rôle du lendemain, avait permis de surmonter heureusement les difficultés énormes, de ces opérations en forêt. Du haut du point A, le général Voyron, grâce aux liaisons télégraphiques établies, put coordonner

LA GUEERE DANS LES COLONIES 273 donner les efforts, diriger les mouvements des groupes perdus dans les fourrés, guider leur marche vers Tennemi, resserrer le cercle d'investissement et concentrer les efforts au moment voulu sur le point décisif. Colonne unique. Lorsqu'on ne possède qu'une seule base de peu d'étendue, il est nécessaire de se mouvoir sur une ligne d'opérations unique. Tel a été le cas dans les expéditions contre les Ashantees, dans la guerre du Dahomey; cela n'empêche pas d'ailleurs de faire des diversions avec des colonnes secondaires peu éloignées comme cela a eu lieu dans la première guerre contre les Ashantees. . La marche ne peut, dans ce cas, être exécutée que par bonds successifs et avec lenteur, de nombreux retards étant dus à la nécessité d'assurer le ravitaillement et d'installer la ligne d'étapes. Cette manière de procéder méthodique procure plus sûrement le succès peut-être, mais au prix de pertes considérables résultant de la longueur des opérations. La garde de la ligne de communications absorbe chaque jour de nouveaux éléments et l'objectif, s'il est éloigné, n'est souvent atteint qu'au prix des plus grosses difficultés et de grands sacrifices; les effectifs qui arrivent au but sont très réduits et souvent à bout de forces et de ressources. Dans les campagnes d'Afghanistan, en 1880, les troupes employées sur la ligne de communications entre Caboul et Pesliawar comprenaient plus de 15.000 hommes, alors qu'au même moment la colonne d'opérations contre Caboul n'en comptait que 12.000. A Madagascar, en 1895, 4.000 hommes à peine sur 15.000 prirent part aux dernières opérations. Le reste était sur la ligne d'étapes ou malade. Cjucrrre col. 18

27i LA 6UEBBE 1)ANS LES COLONIES Aussi arrive-t-il assez fréquemment qu'on est obligé d'adopter pour «une grosse expédition, même d'assez longue durée, le système des colonnes volantes ou raids si souvent employé dans les guerres coloniales par les petites colonnes de faible effectif, n'ayant qu'une mission de quelques jours. Les troupes qui abandonnent ainsi leurs communications avec l'arrière jouissent d'une grande liberté d'action; elles peuvent se porter indifféremment dans toutes les directions et l'ennemi ne peut s'opposer à leur action qu'en les combattant. Mais cette indépendance, si elle est avantageuse à bien des points de vue, n'est obtenue qu'avec de gros convois qui alourdissent singulièrement la colonne; il faut, en effet, transporter avec soi des approvisionnements suffisants pour satisfaire à tous les besoins pendant que l'armée est coupée de sa base. En outre, en cas de difficultés imprévues ou de revers en pays hostile, l'abandon de la ligne de communications oblige la colonne à s'ouvrir un chemin au milieu de forces supérieures qui augmentent sans cesse et peut conduire à un désastre. En 1842, l'armée du général Elphinstone, obligée de quitter Caboul au milieu des neiges de l'hiver et des bandes afghanes, dut effectuer une retraite désastreuse. Le froid et les couteaux afghans opérèrent de telle façon qu'il ne resta rien des 4.500 combattants et des 200 followers qui avaient quitté Caboul. Au Soudan égyptien, en 1883, l'armée de Hicks-Pacha, forte de 7.000 hommes d'infanterie régulière, 400 bachi-bouzoucks montés, 100 cuirassiers avec 20 canons, 500 chevaux, 5.500 chameaux et 2.000 domestiques, ayant été attaquée par les Madhistes aux environs de Kashgill, fut complètement massacrée. La colonne, égarée par ses guides, errait depuis trois jours à la recherche de points d'eau et les hommes, mourant de soif, ne purent offrir aucune résistance.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 275 Le général Hicks-Pacha et les officiers de son état-major tombèrent bravement en chargeant Tennemi. Il est probable que, même si Tissue du combat avait été moins désastreuse, la malheureuse armée, isolée dans le désert, ne serait jamais parvenue à regagner le Nil (1). L'opération n'est toutefois ni dangereuse ni même difficile quand la préparation a été judicieusement faite et quand la colonne, convenablement approvisionnée et équipée, est capable de lutter efficacement contre toute résistance susceptible d'être rencontrée. Nous citerons deux exemples où la formation de colonnes volantes opérant sans ligne de communications a donné d'excellents résultats. Marche de Caboul sur Candahar. On avait appris, en juillet 1880, la marche de l'émir AyoobKhan de Hérat sur Candahar avec une armée de 4 à 5.000 fantassins, 2.500 chevaux et 0 batteries. Le général Primrose fut envoyé sur la route de Hérat au secours de ShereAli, l'émir de Candahar; mais les troupes de ce dernier ayant fait défection, l'armée anglaise fut battue à Maiwan, perdit un millier d'hommes et le général Primrose se réfugia dans la citadelle de Candahar. La situation était grave; les secours ne pouvaient être envoyés de Bombay, faute de moyens de transport. Des mesures furent prises pour envoyer de Caboul une colonne de 10.000 hommes dont le commandement fut donné au général Roberts. Cette division devait marcher à travers l'Afghanistan sans base d'opérations et sans ligne d'étapes, mais avec cette particularité cependant qu'en arrivant à son objectif elle y trouverait une nouvelle ligne de communications. L'opération était donc simple en elle-même (1) Colonel Sept ans.

* t' 276 • ' LA GXTREE DANS LES æLONIES ■ • • V_j , et ^
force de la colonne épiait telle, qu'elle ne courait aucun rîâqiie sérieux; "' \
cc'QuandJte télégraphe annonça en Angleterre que Sir Roberls se proposait
de marcher à travers T Afghanistan sans base d'opérations et sans ligne de
communications d'aucune sorte, comme c'est l'habitude, une armée de
critiques militaires dans le Parlement et les club-gentlemen, qui sont plus
familiers avec les frais ombrages de Pall-Mall qu'avec les déserts et les
montagnes de l'Afghanistan et les particularités de la guerre contre les races
orientales, alléguèrent d'innombrables raisons, tirées de traités théoriques
antérieurs, démontrant d'une façon satisfaisante que, d'après les règles de la
guerre. Sir F. Roberls courait à un désastre; ils soutenaient que la mesure
prise devait être contraire aux bons avis de lui, Roberts, et du général
Stewart, et était sans doute duc à la résolution du Gouvernement de
procéder à l'évacuation du pays d'après les arrangements antérieurs, sans
tenir compte de la sûreté de la colonne Roberts. . » Mais ces critiques
militaires se trouvèrent en défaut et dans leurs prévisions relatives à la
prudence d'une telle marche, comme le prouva l'inexorable logique des
événements, et dans leurs appréciations sur les intentions des deux généraux
expérimentés en Afghanistan, qui n'avaient jamais douté qu'une division de
troupes anglaises de 10.000 hommes, convenablement équipés et
commandés pouvait traverser l'Afghanistan en sûreté. » Cette marche de la
colonne de Candahar est un exemple frappant d'une armée abandonnant
complètement pour quelque temps sa ligne de communications. Cette armée
s'enfonça pendant un certain temps, écrit le capitaine Cahvel, dans le cœur
du pays ennemi; et pour le monde extérieur sa position et ses progrès
demeurèrent complètement inconnus jusqu'à ce qu'elle apparût de nouveau
près de son objectif. Ces faits se présentent très rarement dans la guerre
régul^

•■ ■ ♦ . • LA GUE&EE DANS LES COLONIES 277 vlière

Mais, tant qu'une armée est bien équipée et bien préparée, tant qu'elle est complètement en mesure de renverser tous les obstacles qu'elle peut rencontrer, l'entreprise n'est nécessairement pas dangereuse ni même difficile. Et quand, en outre, la colonne se dirige vers quelque point certain, sur lequel elle peut compter pour rétablir ses communications, l'opération peut être d'une très grande simplicité (1). » La colonne devait comprendre quatre régiments de cavalerie dont un anglais et trois indigènes, et trois brigades d'infanterie composées chacune d'un bataillon européen, de trois bataillons indigènes et d'une batterie. Les canons étaient portés à dos de mulets et l'une des trois batteries était composée de canons démontables. La quantité d'artillerie n'était pas proportionnelle à l'effectif des autres armes; mais la nature du pays était telle qu'il était impossible d'avoir autre chose que des canons de montagne et on savait devoir trouver à Candahar deux batteries de campagne et quatre pièces d'artillerie à cheval. L'effectif total était de 10.148 combattants dont 2.836 Européens et 8.134 indigènes dont 2.192 porteurs de coolies (brancards) avec 223 médecins. Le nombre des animaux était le suivant : 198 chevaux de l'état-major, 1.779 chevaux de cavalerie, 450 mulets d'artillerie, 1.589 poneys afghans \ 4.510 mulets, / pour le service des 1.244 poneys indiens, 1 transports. 912 ânes, ; (1) Lieutenant-colonel Septans, Expéditions anglaises en Asie, p. 244.

278 LA GIN S B S B BANS LES COLONIES Il fut en outre acheté en cours de route 35 poneys, 1 mulet^ 208 ânes, 171 chameaux. Les pertes s'élevèrent à 417 poneys afghans, 106 poneys indiens et 217 mulets. Tous les détails des transports furent minutieusement réglés; on emportait 30 jours de thé, sucre, rhum et sel et 5 jours de farine pour les Européens; 8 jours de rhum et 5 jours de rations pour les indigènes. Partie de Caboul le 8 août, la colonne arriva le 28 devant Candahar, ayant parcouru une moyenne journalière de 24 kilomètres ainsi qu'en témoigne le tableau ci-dessous. 9 août, marche sur Zahidabad 16 milles ou environ 26 km. 10 — — Zergunshah 14 — — 22 11 _ — Padkac-Barak 18 — — 29 12 — — Amir-Killa 11 — — 18 13 __ Takia 12 ~ — 19 U — — Shahgao 17 — — 27 15 __ Ghuzni 13 — — 21 16 — — Yergattah 20 — — 32 17 — — Chardeh 12 — — 19 18 — — ObakareE 16 -^ — 26 19 __, Mukur 15 — — 24 20 — — Panjak 21 — — 34 21 — — Shahjui 18 — — 29 22 — — Bala-Kazai 17 — — 27 23 — — Khelat-I-Ghikie. ... 17 — — 27 24 — Séjour 25 — marche sur Jaldalk 16 — — 26 26 — — Tirandaz 16 — __ 26 27 — ^ Kheyl-Akund 14 — — 22 28 — — Robat 20 — -^ 32 L*émir Ayooob-Khan, qui avait levé le siège de Candahar pour venir attaquer la colonne de secours, fut complètement battu et perdit son camp et son artillerie. La bataille de Candahar fut exclusivement un combat d'infanterie avec de nombreuses charges à la baïonnette. Les Anglais eurent 40 tués et 228 blessés. La marche dont il vient d'être question est diversement

I^ GUEEEE DANS LES COLONIES 279 appréciée par les auteurs anglais eux-mêmes. Suivant les uns, le pays traversé était dépourvu d'arbres et d'eau, les hommes étaient aveuglés par des tourbillons de poussière, la chaleur était suffocante, la fatigue était telle qu'elle entraînait le manque de sommeil, etc. Selon d'autres, la marche fut exécutée dans des conditions exceptionnellement favorables, pendant la meilleure saison, à travers un pays où aucune résistance n'était à craindre et réputé le grenier de l'Afghanistan. Ce qui est certain, c'est que le général Roberts a lui-même écrit dans son rapport : « Heureusement que, pour le bien-être des chevaux et des animaux de transport, on pouvait se procurer presque partout une bonne quantité de maïs vert. L'orge était rare, mais le maïs possédait de telles qualités nutritives, que la plupart des chevaux, poneys et mulets atteignirent Candahar dans d'excellentes conditions de santé. A plusieurs reprises on dut entamer la réserve de farine, mais elle fut complétée toutes les fois que l'on trouvait des approvisionnements et nous arrivâmes à Candahar avec encore trois jours de farine disponibles. » « La dernière guerre d'Afghanistan, dit le major Calwel, fournit un exemple plus frappant encore de l'abandon des communications. Ce fut quand Sir F. Roberts marcha pour la première fois sur Caboul en parlant de la vallée de Kurram. Ne pouvant disposer des troupes nécessaires pour garder ses communications, il organisa son armée en colonne volante et avança ainsi contre une grande ville de l'Orient considérée comme un foyer de fanatisme, gardée par des troupes considérables et bien armées et entourée de tribus guerrières. Il fallait frapper un coup décisif immédiatement. Les circonstances obligèrent sa colonne à se priver de ses communications. La prise de Caboul fut un admirable fait d'armes, mais l'opération était quelque peu hasardeuse. »

280 LA GUERRE DANS LES COLONIES II en fut un peu ainsi des opérations de la colonne légère qui s'empara de Tananarive, le 30 septembre 1895. Marche d'Andriba à Tananarive. Dès le commencement d'août, le général en chef, frappé des difficultés chaque jour croissantes que présentait l'ouverture de la route carrossable et qui ne permettaient pas de progresser de plus de 2 à 3 kilomètres par jour, avait décidé d'abandonner cette manière d'opérer à partir d'un point déterminé et de lancer sur la capitale de Tîle une colonne légère, capable de l'atteindre par une marche moyenne journalière de 15 kilomètres. La date avancée de la saison, le déchet chaque jour plus considérable des troupes et l'état de fatigue des animaux et des conducteurs firent choisir le camp de Mangasoavina (plaine d'Andriba) et la date du 14 septembre comme point et date de départ de cette colonne qui comprenait au total : 237 officiers, 4.013 combattants dont moitié environ d'Européens (infanterie de marine, légion étrangère, 200^e régiment) 01 moitié d'indigènes (tirailleurs algériens, tirailleurs malgaches, tirailleurs haoussas), 1.515 conducteurs, 266 chevaux • et 2.809 mulets, répartis en trois groupes de marche. 1^{er} Groupe : 101 officiers, 1.763 combattants, 316 conducteurs, 116 chevaux, 614 mulets. 2^e Groupe : 92 officiers, 1.464 combattants, 970 conducteurs, 116 chevaux, 1.734 mulets. 3^e Groupe : 44 officiers, 786 combattants, 229 conducteurs, 34 chevaux, 461 mulets. Le convoi léger avait pu être constitué grâce aux 1.500 bêtes dont était pourvu au début le corps expéditionnaire, auxquels étaient venus s'ajouter 1.000 bêtes commandées télé

LA GUEEEEE DANS LES œLONIES 231 graphiquement au début de la campagne et 300 bals de forlune fabriqués par le parc d'artillerie avec le bois des caisses d'emballage et la toile des colis. Le premier échelon, destiné surtout à combattre, n'avait avec lui que cinq à six jours de vivres; le gros, chargé de la protection du convoi général, marchait à un jour de Tavanlgarde; la réserve, faisant Toffice d'arrière-garde, suivait à quarante-huit heures d'intervalle avec son convoi particulier. Les approvisionnements réunis à Mangasoavina permirent d'emporter 22 jours de vivres (à rations réduites) 140 cartouches par homme et un total de LIIO coups pour les 12 pièces de 80 de montagne qui accompagnaient la colonne. Le départ de l'avant-garde eut lieu le 14 septembre. Le 15, Tennemi fut culbuté à Tsinainondry, grâce à un mouvement débordant exécuté avec vigueur par le bataillon malgache; le 19, on franchissait les monts Ambohimènes, garnis de nombreux forts et batteries, mais qui furent abandonnés par les Hovas quand ils s'aperçurent que le groupe du général Voyron (gros de la colonne qui avait rejoint le 18 au soir) les avait complètement tournés. Ce gros obstacle franchi et les convois ayant rejoint, on reprit la marche le 21 au travers de l'Emyrne, dont les habitants, organisés en partisans, menaçaient nos convois. Ceuxci étaient d'ailleurs considérablement réduits et une partie des animaux avait été renvoyée à Mangasoavina avec les malades et les éclopés. On réunit les deux premiers groupes en un seul échelon et, après quelques combats insignifiants, on parvint, le 26 septembre, à Tsimahandry, à 20 kilomètres de la capitale, où le groupe de réserve rejoignit les deux premiers. Tananarive tomba le 30 septembre au pouvoir de la colonne légère. Les dégâts matériels et l'effet moral produits par les obus à la mélinite avaient provoqué la capitulation, évitant de cruelles perles aux six colonnes qui se préparaient à donner

282 LA GUEBBE DANS LES œLONIES Tassaut par des itinéraires convergents vers le palais de la reine. Il était temps que les troupes arrivassent au terme de leurs efforts; les chutes de mulets avaient été nombreuses, et les perles de vivres qui en résultaient assez sérieuses; les distributions s'en étaient ressenties et les hommes, ayant une nourriture insuffisante pour lutter contre des fatigues exceptionnelles, étaient arrivés à un degré d'épuisement extrême. Malgré cela il ne restait de vivres que pour trois jours à peine et Ton imagine aisément ce qu'il aurait pu advenir de cette colonne de près de 6.000 hommes, isolée au milieu de la terre malgache, si elle eût eu affaire à un adversaire mieux organisé et moins pusillanime. L'erreur d'organisation commise au début de cette campagne influa d'une manière fâcheuse sur toute la conduite des opérations; mais, en fin de compte, il fallut en arriver, pour la constitution de la colonne légère, à une organisation à peu près rationnelle dans laquelle cependant la proportion des indigènes par rapport aux Européens fut forcément insuffisante . Il est permis de supposer qu'une colonne constituée dès le début par un régiment européen de 2.500 hommes environ, avec un nombre double de tirailleurs indigènes, 20 pièces de canon et un convoi de 6 à 8.000 mulets, eût obtenu les mêmes résultats dans un temps trois fois moindre, avec des dépenses beaucoup moins grosses et surtout en épargnant la vie de la plus grande partie des 3.700 Français morts des suites de la campagne (1). (1) Le chiffre des pertes des tirailleurs algériens, du régiment colonial et des conducteurs indigènes s'éleva à environ 2.000 ; le total des décès du corps expéditionnaire fut de 5.756.

CHAPITRE VIII OBSERVATIONS TACTIQUES Tactique de marche, de stationnement et de combat. — Formation en carré. — Combat en pays accidenté et couvert. — Combat d'Hoa-Moc. — Inconvénients possibles de Tordre dispersé. — Combat d'Isandlana. S'il est difficile de formuler quelques idées générales concernant la conduite des troupes dans les campagnes coloniales, la chose n'est pas moins délicate en ce qui concerne leurs mouvements journaliers et leur emploi sur le champ de bataille. Que dire, en effet, de la tactique de marche, de stationnement ou de combat qui puisse s'appliquer spécialement et d'une manière générale à toutes les guerres coloniales? Seuls les grands principes qui dominent et régissent l'art de la guerre, qui sont indépendants du terrain, des circonstances, de l'armement, etc., sont vrais, là comme ailleurs, mais leur application est peut-être plus difficile encore que dans la guerre européenne, parce que la variété des situations est extrême, parce que le nombre des facteurs qui peuvent influer sur les décisions à prendre est plus considérable^ ou leur importance plus grande, parce qu'aussi le moral du chef et celui de la troupe sont soumis à de plus rudes et plus fréquentes épreuves. Les conditions de marche et de stationnement sont variables à rinfini. La nature du pays, peuplé ou non, riche ou pauvre, sa salubrité, les difficultés à vaincre, l'état des sentiers ou leur absence complète, l'allongement considérable des colonnes qui peut en résulter, le voisinage de l'ennemi, sa

284 LA GUERRE DANS LES COLONIES hardiesse plus ou moins grande, ses habitudes, la composition des convois, le climat, les saisons, etc., etc., sont autant de facteurs qui influent d'une façon permanente sur les dispositions à prendre pour marcher, pour stationner et pour se garder. Aucune règle ne peut être donnée à ce sujet et toujours le bon sens et l'expérience du chef sont les meilleurs guides. Toutefois, l'étude des campagnes coloniales permet de formuler quelques observations très générales qu'il faudrait bien se garder cependant de considérer comme des principes immuables, vu (que, dans les situations que nous pouvons rencontrer aux colonies plus encore qu'ailleurs, toute règle invariable et impérative doit être écartée. Sur beaucoup de terrains où l'on sera appelé à opérer, l'emploi de la cavalerie est presque impossible; il en résulte que l'exploration avant le combat aussi bien que la poursuite doivent être confiées à l'infanterie et de préférence aux partisans. Ces derniers, qu'il faut éviter de mélanger aux troupes indigènes régulières, sont particulièrement aptes, en raison de leur connaissance du pays, aux services que nous venons de signaler et ils s'acquitteront d'autant mieux du service de renseignements qu'on saura exciter leur zèle par des rémunérations convenables. La marche s'exécute de façon très différente selon qu'on est en pays plat et découvert ou en pays accidenté et couvert: dans le premier cas, on adopte généralement une formation en carré du genre de celles dont nous parlerons plus loin; dans le second, il faut assouplir la colonne toujours très longue, même avec de faibles effectifs, en la fractionnant en petits groupes indépendants formant des échelons de marche

LA GUERRE DANS LES COLONIES 285 mets voisins. Dans ces conditions, il est prudent de ne pas mettre d'artillerie à l'avant-garde, de même qu'il faut avoir soin d'y mettre toujours une petite fraction de soldats européens afin d'éviter, ou du moins de limiter, les paniques causées par les embuscades ennemies; c'est, en effet, presque toujours par des surprises d'avant-garde que l'ennemi manifeste son action en pays accidenté; on les évite parfois en fouillant par quelques feux de salve les couverts où l'on soupçonne la présence de l'adversaire. Enfin, il ne faut pas oublier de garder par des arrièresgardes les défilés traversés par le sentier suivi, afin de se ménager une retraite possible en cas de surprise et d'échec. Pendant la nuit, en pays sauvage, on ne peut guère compter sur l'efficacité d'un réseau d'avant-postes constitué par des sentinelles doubles; lorsqu'on emploiera ce procédé, il sera préférable de remplacer les sentinelles doubles par des postes de 4 à 6 hommes; mais, en général, on ne devra mettre sa sécurité que dans un cordon serré de factionnaires appuyés à un obstacle continu formé par des voitures ou tous autres objets, le corps principal étant lui-même considéré comme tout entier en avant-postes. Ajoutons encore que, dans une troupe opérant aux colonies, il est bon que la situation générale ne soit ignorée de personne; car, en raison de la dispersion et de l'impossibilité de transmettre les ordres à temps, il est indispensable que l'initiative individuelle puisse s'exercer en toute connaissance de cause. Le maniement des troupes sur le champ de bataille est beaucoup une question de doigté chez celui qui commande. La connaissance approfondie des qualités manœuvrières des troupes européennes et indigènes, de leur organisation, de leur mobilité, de leur cohésion, de leur aptitude particulière à tel ou tel genre de combat, de leur moral, comme aussi la

286 LA GUERRE DANS LES COLONIES connaissance de l'ennemi et celle de la situation générale et du terrain, toutes choses essentiellement variables, permettent seules au chef de prendre les décisions que nécessitent les circonstances. Il serait très imprudent de vouloir poser à ce sujet des règles générales qui ne trouveraient jamais leur application; l'étude approfondie des campagnes coloniales permet seule de tirer des faits particuliers un enseignement profitable et, à défaut d'expérience personnelle, c'est l'unique moyen de se préparer à la conduite des troupes dans ce genre d'opérations. Nous ne pouvons donc que conseiller la lecture des livres nombreux qui traitent de la matière. On peut cependant remarquer que la volonté et la force des adversaires que nous pouvons avoir à combattre dans les colonies ont souvent dans leur manifestation une forme commune dont la caractéristique réside dans une attitude générale passive et dans des procédés tactiques défensifs. L'adversaire colonial n'agit généralement pas offensivement; il compte sur les difficultés matérielles provenant du climat, de la nature du sol, de l'absence de voies de communications facilement utilisables; il profite de ces difficultés pour se terrer, se fortifier, tendre des embuscades, user son ennemi en lui infligeant des pertes; il cherche à se dérober à toute attaque au moment où il croit qu'il serait dangereux pour lui d'y résister ou de la subir. A ce procédé de guerre il faut répondre, d'une part, par une attaque de front prudente et ferme disposant de moyens restreints mais suffisamment tenaces et capables d'effets destructeurs contre les obstacles matériels et, d'autre part, par une manœuvre simultanée ou consécutive, suivant le cas, sur une aile ou sur un flanc du repaire ou de la position fortifiée de l'adversaire, manœuvre qui demande des moyens aussi nombreux, aussi forts et aussi mobiles que possible pour déterminer ce dernier à la retraite.

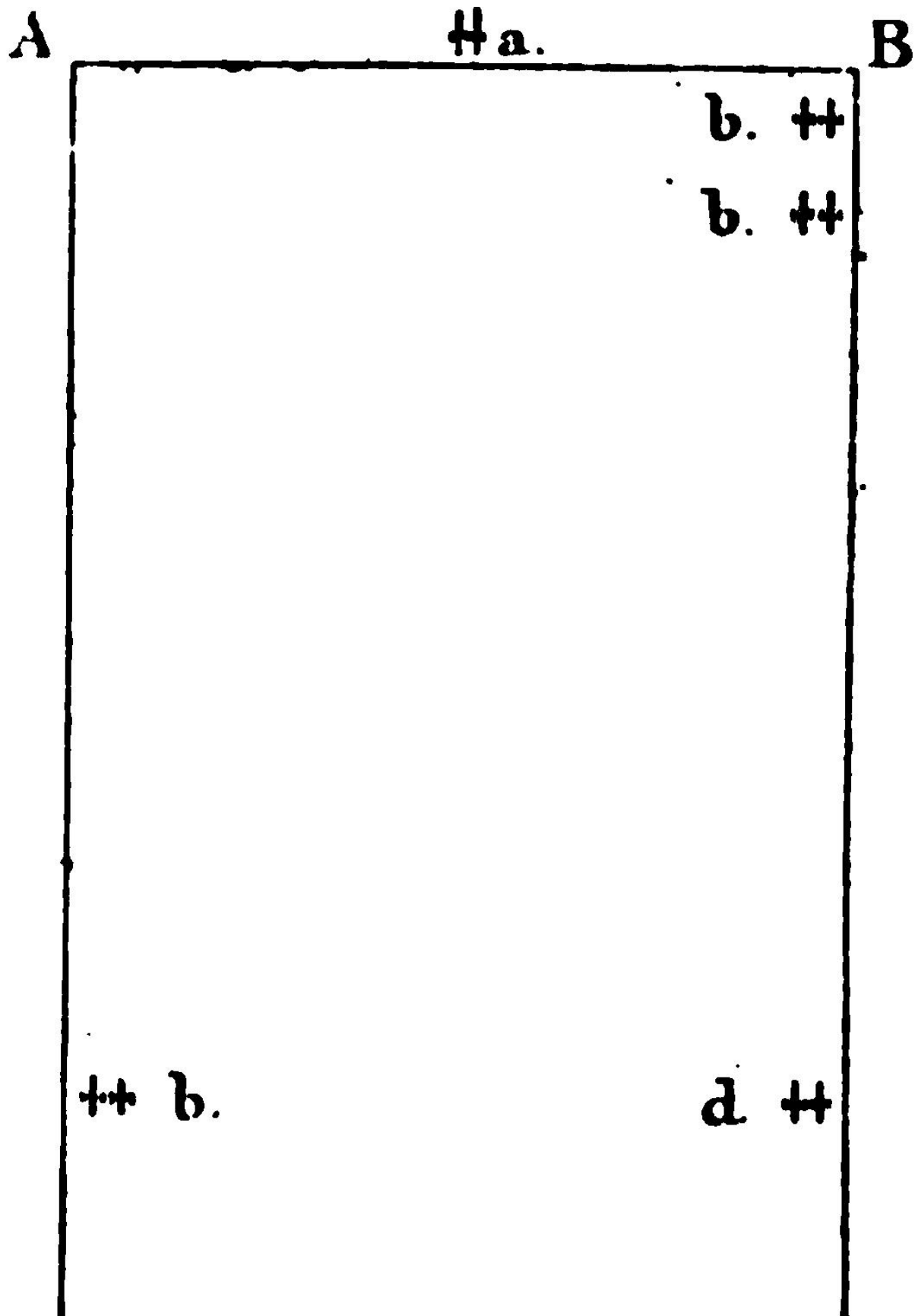
LA GUERRE DANS LES COLONIES 287 Formation en carré.

Nous allons maintenant parler sur un procédé de marche, de stationnement et de combat qui est peu commun dans les luttes entre nations ayant une organisation militaire similaire et qui trouve son application courante dans les guerres coloniales. Nous voulons parler de la formation en carré, qui a été employée avec succès dans les campagnes du Zululand, du Dahomey, contre les Ashantees, dans les opérations autour de Souakim, dans nos colonnes du Soudan et dans celles des Anglais au Soudan égyptien. La nécessité du carré comme formation de marche, de bivouac et de combat résulte de la disproportion numérique des combattants qui engendre, pour les troupes régulières, l'obligation d'être toujours en mesure de faire face à un ennemi quelconque dans n'importe quelle direction. L'épithète « carré » s'applique d'ailleurs à toute formation remplissant cette dernière condition. Ce peut être un rectangle ou un triangle, comme à Isly; quelquefois même une des faces manque. La formation en carré n'est pas autre chose que l'ordre serré avec tous les avantages de cohésion qu'il procure, sans les inconvénients qui résultent d'un armement perfectionné, et dont la nécessité s'impose par suite de la disproportion des effectifs opposés. Il importe de ne pas laisser croire que la formation en carré est une formation défensive; le seul fait d'ailleurs d'en faire une formation de marche suffirait à démontrer le contraire. A la bataille d'Abu-Kléa, livrée aux Mahdistes par la colonne du désert, les Anglais laissèrent leurs chameaux et

■ k 288 LA GUEEHE DANS LES œLONIES leurs impedimenta dans un camp (zériba) et marchèrent à l'ennemi en formation carrée pour l'obliger à combattre. Il en fut de même au Dahomey en 1890, quand le colonel Terrillon sortit de Porto-Novo, qu'il était difficile de défendre avec sa petite garnison de 400 hommes, pour aller audevant de l'armée dahoméenne qui se rua sur le petit carré français et fut obligée de se retirer après de nombreux assauts dans lesquels ses pertes furent énormes. Pendant la marche, la formation en carré doit être forcément élastique, afin de permettre d'avancer tout en maintenant les convois sous la protection des troupes. Quand le général Graham se porta sur Tamai, le 2 avril 1885, sa colonne comprenant plus de 8.000 hommes, 1.200 chevaux et mulets, 1.600 chameaux, s'ébranla en un seul grand rectangle de 70 mètres de large et de plus de 750 mètres de long. « La face avant du rectangle était formée par trois compagnies de Coldstream Guards et la face arrière par les Sikhs (soldats indiens) : sur le flanc droit se tenaient les Scots Guards, l'East Surrey Régiment et le 28* Bombay Native Infantry; sur le flanc gauche, cinq compagnies de Coldstreams, les Marines et le Shropshire Régiment. Quatre compagnies du New South Wales Contingent étaient tenues en réserve à l'intérieur et sur les flancs du carré. » Le 3 avril, la colonne ayant laissé le 28" Bombay Native Infantry au zériba de Mac-Neill et deux bataillons de l'East Surrey et du Shropshire au zériba de Tesela, reprit sa marche sur Tamai avec un effectif de 6.300 officiers et hommes de troupe; elle était formée en carré de la manière suivante : « Sur la face de tête, le bataillon Berkshire en ligne; sur les flancs, les Marines et le 15** Sikhs en colonne de compa3'^

• \ LA GUERRE DANS LES COLONIES 289 gnêes (1); en arrière, la Guards Brigade et le New South Wales Contingent, en ligne de colonnes. Les pièces, la batterie de fusées, la section de munitions à l'intérieur du carré; la batterie à cheval sur le flanc droit à Tinnlerie; la cavalerie couvrant les flancs. » Les Arabes s'étant retirés, il n'y eut pas de combat et la colonne revint le lendemain à Souakim (2). Au Dahomey, pendant les opérations de 1890 et les premières phases de la guerre 1892-1893, la colonne expéditionnaire, opérant dans un pays couvert de fourrés, s'avancait en colonnes parallèles disposées de façon à pouvoir former rapidement un carré de trois côtés au moment du contact avec l'ennemi. Dès que le combat s'engageait, on détachait une petite fraction pour constituer la face arrière. Cette formation en carré à intervalles n'avait aucun inconvénient, car l'ennemi se contentait de tirer sans venir à l'assaut et elle avait l'avantage de permettre l'offensive d'une face ou d'une portion de face sans engendrer de désordre. Plus tard, la colonne fut successivement organisée d'abord en trois groupes dont deux formant le front et la face arrière, le troisième formant les flancs, puis en quatre groupes formant chacun une face (marche d'Alpa sur Abomey). La formation en carré était devenue la formation normale de marche et de combat, mais toujours avec une grande élasticité. La formation était maintenue jusqu'à ce que l'ennemi eût suffisamment montré ses intentions et reprise dès que l'offensive d'une ou plusieurs faces avait produit la retraite. Dans la marche de Lord Chelmsford sur Ulundi (Zululand, (1) Notre colonne à distance entière par compagnie. (2) Colonel Sept ans, Expéditions anglaises en Afrique, Guerre col. 19

290 : i-^■ 4 .; ,;' jUl guerre dans les colonies



LA GUEKEE DANS LES œLOXIsil" « '.. ' 291 ^t*»' ^•. Quand les Zulus eiiga^îréiit raclion avec les troupes montées, celles-ci rentrèrent 4f^ns le carré et la formation fut conservée pendant le côiûbat; 'Wauf qu*une section d'artillerie placée à l'angle arrière gauche fut portée à Tangle gauche du front. Les Zulus donnèrent l'assaut, mais les feux combinés de l'artillerie et de l'infanterie ne leur permirent pas d'approcher à plus de 27 mètres. Leurs attaques étaient décousues et leurs grosses réserves ne donnèrent pas à temps. Lord Chelmsford fit charger les trois escadrons de lanciers qui débouchèrent par la face arrière du rectangle en même Xemps que l'infanterie montée du colonel Buller sortait par la face avant; la fuite des Zulus devint alors générale (1). « Le combat d'Ulundi, dit le capitaine Mayne (2), fit ressortir les avantages de la formation en carré comme formation d'attaque et démontra la possibihté d'avancer sur une grande distance en terrain découvert dans une formation qui a deux propriétés très appréciables : celle de faire immédiatement face à une attaque enveloppante et celle de proléger la cavalerie ramenée, la réserve de munitions, etc., en les mettant au centre du carré. » Nous ferons cependant remarquer, au sujet du combat d'Ulundi, que la retraite de la cavalerie même en bon ordre à l'intérieur du carré, ne peut être que l'exception, car elle devient alors une gêne. > ; Marchant à l'extérieur pour le service de reconriaissanée ' et pour conserver son indépem^^lice-v elle. doit \$e tenir de pj^-' férence, quand l'action commeOjçe, etir un flanc prête à agir > et ne rentre dans le carré, pour'^én former «Urt^çâpin une^^ •' . ' (1) Colonel Septans. ■ X: \ ^. \ . ' (2) The late hattles in Soudan and modem tahfics, ch. UI, page 46/' ' ^•. ■:* • .»" . .

292 LA GUERRE DANS LES COLONIES face, que lorsque les circonstances ne permettent pas de faire autrement. L'artillerie, au contraire, qu'elle soit ou non partagée entre les groupes affectés à chaque face, marche le plus souvent à l'intérieur du carré; pendant le combat, elle se place généralement aux angles qui sont les points faibles. Nous n'insisterons pas plus longtemps sur les avantages que peut présenter, dans bien des cas, la formation en carré; c'est celle qui offre la force de résistance la plus considérable pour des troupes régulières luttant avec une infériorité numérique énorme contre un adversaire brave et entreprenant, mais moins bien armé et souvent assez facile à démoraliser. La rupture même du carré n'entraîne pas forcément, pour des troupes fortement disciplinées et encadrées, l'impossibilité de vaincre. Nous n'en citerons comme exemple que la bataille d'Abu-Kléa, où, par suite de Tenrayement d'une mitrailleuse Gardner et de l'inhabileté des cavaliers à se servir du fusil, le carré fut rompu et l'ennemi vint jusque sur la muraille vivante formée par les chameaux; il en résulta un corps à corps momentané dans lequel l'avantage resta finalement aux troupes anglaises, qui perdirent néanmoins 74 tués dont 9 officiers et 94 blessés dont 9 officiers également sur un effectif de 1200 combattants; le nombre des assaillants a été évalué à 10.000. Combat en pays accidenté. La formation en carré ne peut évidemment pas convenir en pays montagneux, boisés ou d'un accès difficile, comme les hautes régions du Tonkin, où la tactique de l'adversaire consiste à s'établir dans des positions souvent très fortes par elles-mêmes et d'où il est nécessaire de le déloger. Le résultat

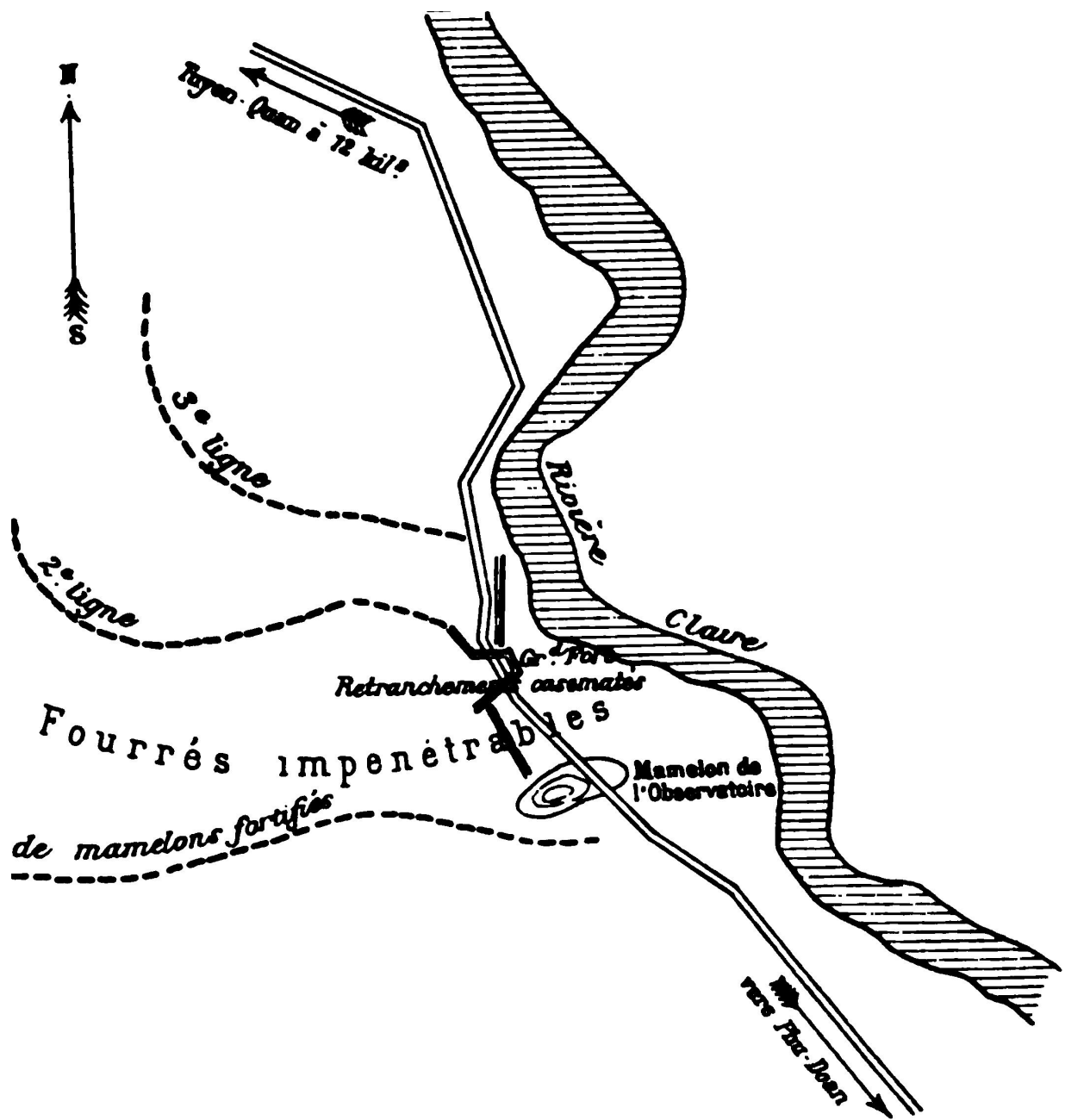
f » LA GUESRE DANS LES COLONIES 293

lat s'obtient alors le plus souvent par Taction combinée de groupes légers pouvant opérer isolément pendant plusieurs jours et agissant d'après un plan d'ensemble. La question de ravitaillement est le point important. Les opérations sont œuvre de longue haleine et de patience; elles consistent en marches et contre-marches fatigantes, sans résultat tangible immédiat et réconfortant. Le but est souvent atteint par une série de manœuvres plutôt que par le combat. Lorsque ce dernier se produit, il doit être conduif selon les principes du combat moderne : reconnaissance et préparation par des éléments en ordre dispersé, décision obtenue par le choc d'éléments suffisamment compacts qui, en raison des difficultés du terrain ne peuvent procurer le succès final que par une série d'actions partielles indépendantes, sous les couverts, où les corps à corps sont fréquents et dans lesquelles la somme des efforts individuels finit par l'emporter grâce à l'initiative, à la bravoure et la persévérance de chacun. Les combats de cette nature livrés contre un ennemi mal organisé, mais nombreux et bien armé, opérant dans son propre pays, exigent de la part des troupes qui les livrent une dépense d'énergie si considérable qu'elle ne peut se rencontrer que parmi des hommes dont le moral est excellent. Cet état moral, d'où résulte le sang-froid, qui est le résultat de la force de caractère et de la confiance en soi, est le pnncipal facteur de supériorité de nos troupes coloniales sur les adversaires qu'elles sont appelées à rencontrer dans toutes les parties du monde. C'est lui qui, en dehors des véritables actions de guerre dont peut s'enorgueillir à bon droit notre armée, a produit les nombreux actes de bravoure individuelle dont fourmille l'histoire de nos campagnes coloniales.

• W 294 IJe # ,... ^ifS LES COLONIES if^& Combat d'Hoa-Moc (2 et 3 mars 1885). La 1^{re} brigade du corps expéditionnaire du Tonkin, sous le commandement du colonel Giovanninelli, avait quitté LangSon, le 16 février, pour se porter à marches forcées par PhuLang-Tuong, Hanoï, Viétri, Phu-Doan, au secours de la place de Tuyen-Quang, misérable petite citadelle où 390 légionnaires, 30 artilleurs, 8 hommes du génie et 160 th'ailleurs tonkinois, assiégés depuis trente-quatre jours, luttèrent contre 20.000 hommes de l'armée chinoise du Yunnan, renforcés par 1.500 Pavillons-Noirs et se trouvaient dans la situation la plus critique. La petite colonne, ayant rallié les troupes du groupe de Maussion, envoyé d'Hanoï à Phu-Doan en prévision des opérations futures, comprenait : 1^{re} brigade : 2 bataillons d'infanterie de marine; 2 bataillons de tirailleurs algériens; 1 compagnie de tirailleurs tonkinois; 2 batteries de 80 de montagne (dont 2 de 4 pièces); 1 détachement de cavalerie; 1 détachement du génie; 1 ambulance; Soit 2.905 hommes, officiers compris. Colonne de Maussion : " 3 compagnies de tirailleurs algériens; 1 compagnie 1/2 de légion étrangère; 2 compagnies de tirailleurs tonkinois; 1 batterie de 4 pièces de 4 de montagne; Soit environ 1.000 hommes. Au total : environ 100 officiers et 3.965 hommes. ♦,♦>■♦♦.' ■ ■.'l'A.. ♦♦ ♦; A*-' . U ♦■♦■ ♦ ' »'. t'

Après avoir quille Phu-Doan le 28 février el cheminé pendant celle journée el celle du 1^{er} mars sur un étroil sentier encombré de blocs de roches, de bambous coupés, d'abalais, de petits piquets, disposés sous une épaisse forêt el dans des fourrés inextricables, arrêtée à chaque instant par des ruisseaux à fond vaseux, à berges escarpées, la colonne bivouaqua, le 2^e mars au soir, tout près des positions chinoises de Hoa-Moc. En ce point situé à environ 12 kilomètres de Tuyen-Quang, les Chinois avaient établi une formidable ligne de défense appuyée à la rivière Claire et aux montagnes et destinée à couvrir le siège. Elle comprenait un grand nombre de forts et de fortins dissimulés dans la brousse et sur les pilons boisés. Tous ces ouvrages étaient casemates et enterrés; des créneaux au ras du sol en rendaient l'approche très difficile. Le groupe des canonnières, dont la puissante artillerie eût été précieuse le cas échéant, s'était échoué au départ de Phu-Doan et ne rejoignit la colonne que le 3 mars au soir. Le 2 mars, à 9 h. 30 du matin, après avoir, en prévision du combat probable, laissé aux hommes le temps de manger la soupe, le colonel Giovanninelli mit ses troupes en marche. A midi, la pointe d'avant-garde, une compagnie de tirailleurs tonkinois précédant le bataillon de tirailleurs algériens, s'arrête; les collines qui bordent la rivière Claire se rapprochent de plus en plus du cours d'eau et finissent sur ses bords par une falaise à pic. Devant nos hommes, qui ont fait halte en haut du dernier escarpement, apparaît, à travers la forêt de bambous qui couvre tout le pays, une petite plaine bordée à droite par la rivière Claire, à gauche et au fond (au nord) par des chaînes de collines d'environ 200 mètres de hauteur décrivant, du nord au sud-ouest, un vaste demicercle. Toutes ces collines sont couvertes d'une végétation puissante et touffue. La plaine qu'elles enserment est un champ de bambous et de grandes herbes de 2 à 3 mètres de

29G LA GUEBBE DANS LES œLONIES hauteur. Au milieu de ces fourrés court Tétroit sentier qui est la roule de Tuyen-Quang. Au point où Tavant-garde s'est arrêtée, le colonel Gîovanninelli fait, autant que la forêt le permet, une reconnaissance de la position. Trois lignes successives de forts couronnent les mamelons qui bordent la plaine au nord et à l'ouest. Dans la plaine elle-même, une ligne de retranchements casemates s'étend Croquis d'Hoa-Moc. à gauche de la route et parallèlement à elle pendant quelques centaines de mètres, puis la coupe à angle droit et remonte ensuite vers le nord entre la route et la rivière Claire. Le colonel Giovanninelli prescrit à l'artillerie de débrous



où Tavant-garde a fait halte, de s'y mettre en batterie et d'envoyer, dès qu'elle sera prête, quelques obus sur les forts chinois. Il s'avance lui-même dans la plaine, protégé par Tavant-garde; mais, descendu de l'escarpement, il se trouve noyé dans les fourrés touffus où la vue est bornée à 3 ou 4 mètres. Pour pouvoir se rendre compte de la situation, le colonel est obligé de monter sur un arbre d'où il peut examiner les retranchements de l'ennemi dont l'origine est à 100 mètres de lui. Après avoir rassemblé les officiers supérieurs en tête de la colonne, le commandant de la brigade prescrit de se porter sans retard à l'attaque d'une des lignes de fortins barrant la route, la deuxième des trois lignes qui viennent d'être découvertes. Le pays est tellement couvert, en effet, que sans s'en rendre compte on=""" a=""" travers=""" la=""" premi=""" et=""" s=""" engag=""" en=""" plein=""" dans=""" le=""" formidable=""" syst=""" d=""" chinois.=""" choisit=""" comme=""" point=""" saillant=""" du=""" retranchement=""" au=""" o=""" il=""" se=""" redresse=""" vers=""" nord=""" apr=""" avoir=""" coup=""" perpendiculairement=""" sentier.=""" l=""" ennemi=""" comprend=""" une=""" tranch=""" casemat=""" renforc=""" de=""" distance=""" par=""" des=""" blockhaus=""" casemates.=""" un=""" silence=""" mort=""" r=""" sur=""" position=""" chinoise=""" qu=""" pourrait=""" croire=""" aucun=""" mouvement=""" ne=""" aux=""" premiers=""" coups=""" canon=""" notre=""" artillerie=""" dont=""" tir=""" para=""" assez=""" inefficace.=""" compagnie=""" tirailleurs=""" tonkinois=""" re=""" porter=""" avant=""" terrain=""" pr=""" fouillis=""" inextricable.=""" m=""" chinoises=""" feu=""" front=""" flanc=""" an=""" cette=""" malheureuse=""" troupe=""" les=""" reculent=""" deux=""" compagnies=""" alg=""" sont=""" envoy=""" flanc-garde=""" gauche.=""" elles=""" hautes=""" herbes=""" disparaissent=""" sans=""" laisser=""" trace=""" leur=""" passage.=""" autre="""/>

n * 298 LA GUERRE DANS LES COLONIES (Chirouze) reçoit l'ordre d'aller reconnaître le saillant choisi pour l'attaque. Cette compagnie s'engage dans les hautes herbes à droite du chemin, marche environ 150 mètres perpendiculairement à la route, puis se redresse vers le nord et se dirige, au juger, sur la position indiquée. La compagnie Valet, du même corps, se déploie sur la route pour protéger le mouvement. Le feu de l'artillerie est sans effet, en raison du peu de relief des retranchements et du manque de vue. La compagnie Valet, déployée sur la route, répond au feu très vif auquel elle est en butte de front et de flanc. La compagnie Chirouze, cheminant dans l'épaisseur des fourrés, arrive au bord d'un défrichement d'environ 50 mètres, couvert d'abatis et de petits piquets, qui précède les fortifications de l'ennemi et engage un combat très vif; la compagnie Polin, du même bataillon, après s'être égarée dans les hautes herbes, se déploie à la même hauteur, mais beaucoup plus à droite que la compagnie Chirouze, et ouvre aussi le feu. Aucune compagnie ne peut avancer. Le bataillon Comay (tirailleurs algériens) reçoit l'ordre d'appuyer les troupes engagées. Deux compagnies renforcent la ligne de feu, la troisième est tenue un peu en arrière, en réserve (la quatrième a été envoyée en flanc-garde sur la gauche pendant la reconnaissance). Les cinq compagnies de tirailleurs font des efforts désespérés, mais sans succès. La compagnie Hollandaise donne l'assaut au fortin qui lui fait face. Une mine saute sous les pas de nos hommes, faisant une vingtaine de victimes et rejetant en arrière la troupe vivement impressionnée; 10 officiers de tirailleurs, dont 3 capitaines, ont été tués ou blessés depuis le début du combat. Les tirailleurs se cramponnent farouchement au terrain, mais ne peuvent avancer, et la fusillade continue violente, échangée à 50 mètres de distance.

LA GIJEBRE DANS LES œLONIES 299 L'attaque des tirailleurs avait permis de constater que les retranchements ennemis, outre les abatis et les petits piquets, étaient encore couverts en avant par deux solides lignes de palissades en bambou. En présence de l'insuccès des tirailleurs algériens, le colonel Giovanninelli prescrit au bataillon Mahias, de l'infanterie de marine, de se porter en avant et de donner l'assaut sans tirer. Il a joint au bataillon un détachement du génie pour abattre les palissades. Le bataillon met sacs à terre et se prive de ce fait de ses outils portatifs. L'infanterie de marine s'engage dans les hautes herbes et, débouchant du fourré, se jette furieusement sur les retranchements chinois. La fusillade l'accueille si violente que les sapeurs du génie sont obligés de jeter leurs haches pour prendre leurs fusils. L'assaut n'en est pas moins donné à fond, mais nos braves soldats voient leur élan brisé par cette terrible palissade qu'ils essaient vainement d'arracher sous le feu presque à bout portant de l'ennemi. L'effort est inutile et le bataillon recule de quelques mètres, laissant sur le terrain presque tous ses officiers et 164 hommes. Néanmoins nos soldats se cramponnent au terrain et ouvrent le feu. Le bataillon Lambinet, de l'infanterie de marine, est lancé à son tour et entraîne avec lui les débris du bataillon Mahias presque sans chefs. : La palissade cède enfin, le fortin est enlevé et conservé, malgré les retours offensifs désespérés des Chinois. La nuit était venue; nos hommes, mêlés au hasard de la lutte, livrés à eux-mêmes, puisque la plus grande partie des officiers étaient tombés,, restent sur place dans les hautes herbes, silencieux, la baïonnette au canon, attendant impatiemment l'arrivée du jour pour reprendre cette lutte farouche. L'épaisseur du fourré à la proximité de l'ennemi empêchent de relever les morts et les blessés. Pendant la nuit, les

4 300 LA GUEBBE DANS LES COLONIES Chinois tentent quelques retours offensifs qui sont vigoureusement repoussés à la baïonnette. A peine les premières lueurs de l'aube ont-elles paru, que le combat reprend sans ordres; tirailleurs algériens et infanterie de marine se précipitent à nouveau en avant. La plus grande partie des tranchées ennemies avaient été évacuées pendant la nuit. Quelques fortins défendus par des fanatiques résistent encore et ne tombent en notre pouvoir qu'après l'extermination complète de leurs garnisons. La route de Tuyen-Quang était libre, l'ennemi en retraite vers l'ouest. C'est avec raison que l'on a pu dire que le combat d'HoaMoc était la « victoire du soldat ». Cette lutte sanglante, qui nous coûta 76 tués, dont 6 officiers, et 409 blessés parmi lesquels 21 officiers dont 3 moururent de leurs blessures, est un exemple frappant des difficultés qu'on rencontre dans certains combats coloniaux livrés sans vues dans des fourrés épais où la direction est presque impossible. Toute fraction lancée disparaît à l'instant, noyée sous les couverts, et son rôle ne dépend plus que de l'audace, du sang-froid et de l'habileté de celui qui la commande et aussi du courage individuel de chacun. Il n'y a plus action concordante, mais une série de combats particuliers, menés avec plus ou moins de vigueur ou de bonheur dans la tempête d'une formidable fusillade coupée de sonneries et de hourras qui entraînent les troupes et déterminent une série de mouvements de flux et de reflux contre les positions ennemies qu'un élan plus heureux, plus acharné finit par submerger. C'est le dévouement, l'esprit de sacrifice, l'instinct guerrier de chacun» des soldats qui, au moment où les officiers sont tombés, où la direction des chefs a presque disparu, permettent de continuer la lutte et assurent le succès.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 301 InconYénients

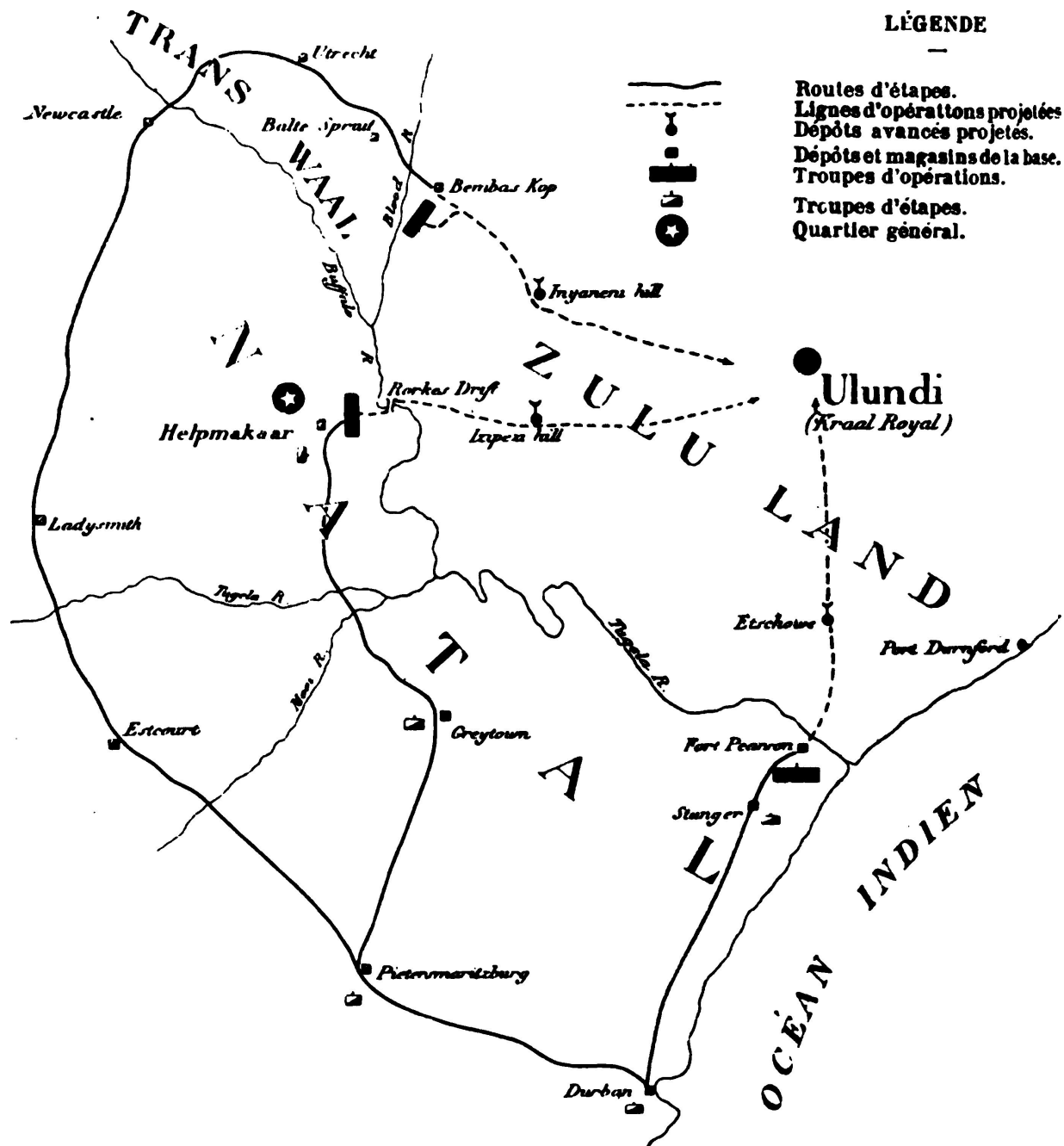
possibles de l'ordre dispersé. Il ne faudrait cependant pas conclure de ce qui précède que la bravoure suffit pour donner le succès dans les campagnes coloniales : la méconnaissance des qualités de l'adversaire et de ses procédés de combat, comme aussi la nonobservation des principes tactiques qui conviennent aux circonstances, peut amener les plus grands désastres. C'est ainsi que le grave échec subi par les Anglais à Isandlana fut causé par ce fait qu'ils ont combattu en ordre dispersé dans des circonstances où cette manière de faire était inadmissible (1). Nous avons déjà eu l'occasion de rappeler qu'au début de l'année 1879, l'arrivée des premiers renforts venus d'Angleterre avait permis aux troupes du Natal de former, pour l'envahissement du Zululand, quatre colonnes ainsi composées : Colonne Pearson (1.500 hommes d'infanterie anglaise, 300 hommes montés, 2.000 indigènes), concentrée sur la basse Tugela vers Fort-Pearson. • Colonne Glyn (1.300 fantassins anglais, 2.500 indigènes, 300 cavaliers, 150 artilleurs), concentrée à Helpmakaar et Rorkes-Drift. Colonne Wood (1.500 fantassins anglais, 300 indigènes, 200 cavaliers), concentrée à Bembas-Kop. Colonne Durnfort (3.871 hommes), réunie sur la moyenne Tugela (frontière du Natal). Les trois colonnes Pearson, Glyn et Wood devaient converger vers le Kraal d'Ulundi par Etchowe, Izipezi, Inhlazati. La quatrième devait se mettre en route un peu après (1) Voir Expéditions anglaises en Afrique, par le colonel Septans.

* 3Uâ LA GUEKHE PANS LES COLONIES V le départ des autres et, arrivée à Entumeni, se mettre en communication avec la colonne Glyn. Le but était de nettoyer et de soumettre le pays entre les rivières Buffalo, Tugela, Umlatoosi. La colonne Glyn devait d'abord se porter sur Isandlanaillill, puis sur Izipezi-Hill, détachant, si c'était nécessaire, une partie de ses forces pour soutenir la colonne Durnforl. Elle franchit la Buffalo-River le 11 janvier. Le 12, une reconnaissance alla détruire le Kraal de Sirayo et ne rencontra que peu de résistance. Jusqu'au 19 on améliora la route de Helpmakaar pour amener les wagons d'approvisionnements. Le 15 et le 17, des reconnaissances allèrent jusqu'à Isandlana et vers Izipezi sans rencontrer l'ennemi. Le 20 janvier, la colonne Glyn, laissant une compagnie à Rorkes-Drift et deux compagnies à Helpmakaar, vint camper à l'est d'Isandlana avec un convoi de 100 voitures. Le même jour, lord Chelmsford, qui marchait avec la colonne, poussa jusqu'au Kraal de Matyana et, le soir, revint à Isandlana. Le 21, une reconnaissance comprenant deux bataillons (commandant Lonsdale) et 150 volontaires (major Dartnell) partit vers 5 heures du matin dans la direction de Matyana, pendant qu'un convoi de wagons retournait à Rorkes-Drift. Cette reconnaissance, arrivée à Ndlazagazi, aperçut dans le sud une force considérable de Zulus marchant vers le nord-est : elle s'arrêta et le major Dartnell aperçut dans la soirée de telles masses ennemies qu'il demanda des renforts. Le colonel Glyn et lord Chelmsford partirent eux-mêmes le 22, à 4 heures du matin, avec l'infanterie montée, 4 canons et 6 compagnies d'infanterie. Il restait au camp d'Isandlana 30 hommes d'infanterie montée, 80 volontaires de la police, 2 canons, 70 artilleurs, 6 compagnies d'infanterie anglaise et 4 compagnies d'infanterie indigène. Avant de partir, lord Chelmsford avait envoyé au colonel • 1 . ■■ 't

LA GUERRE DANS LES COLONIES 303 Durnfort, à Rorkes-Drift, l'ordre de marcher immédiatement sur Isandlana avec ses hommes montés et sa halterie de fusées et de prendre le commandement du camp confié provisoirement au colonel Pulleine. Il v arriva vers 10 heures du matin, ce qui porta l'effectif des troupes qui occupaient le camp à 67 officiers et 1.700 sous-officiers et soldats dont 800 indigènes environ. Après le départ des renforts, un poste de vedettes avait signalé, vers 8 heures du matin, l'approche de l'ennemi vers le nord-est. La garde du camp prit les armes et une dépêche fut envoyée à lord Clielmsford, qui la reçut à 9 h. 1/2. D'autres groupes ayant été signalés vers 9 heures toujours au nord-est, le colonel Durnfort envoya un détachement sur le chemin de Rorkes-Drift pour protéger ses wagons restés en arrière, plaça deux compagnies du 24^e à 1.500 mètres au nord du camp et s'avança lui-même dans la plaine vers le nord-est avec la batterie de fusées, quelques hommes montés et une compagnie indigène. Vers midi, des coups de feu furent entendus vers le nord : c'était l'aile droite des Zulus qui, passant au nord de la montagne d'Isandlana, tournait complètement le camp. Les compagnies du 24^e, quoique renforcées, furent rejetées sur le camp par la masse centrale des Zulus dont l'aile droite coupa le chemin de Rorkes-Drift pendant que l'aile gauche massacrait le colonel Durnfort et tous ceux qui l'accompagnaient. Vers 1 heure, le camp fut envahi et tout ne fut plus que confusion. Les contingents indigènes se débandèrent; à peine les soldats du 24^e avaient-ils mis baïonnette au canon que l'ennemi fut parmi eux. Les Zulus étaient au milieu de la cohue, poignardant leurs adversaires en courant. Cependant quelques hommes de ce régiment s'élançant formés en carré autour de leur chef, le colonel Pulleine, tinrent l'ennemi en resp(M:l jusfju'au moment où, les dernières cartouches étant consommées, le dénouement ne se fit pas attendre.

The text on this page is estimated to be only 14.89% accurate

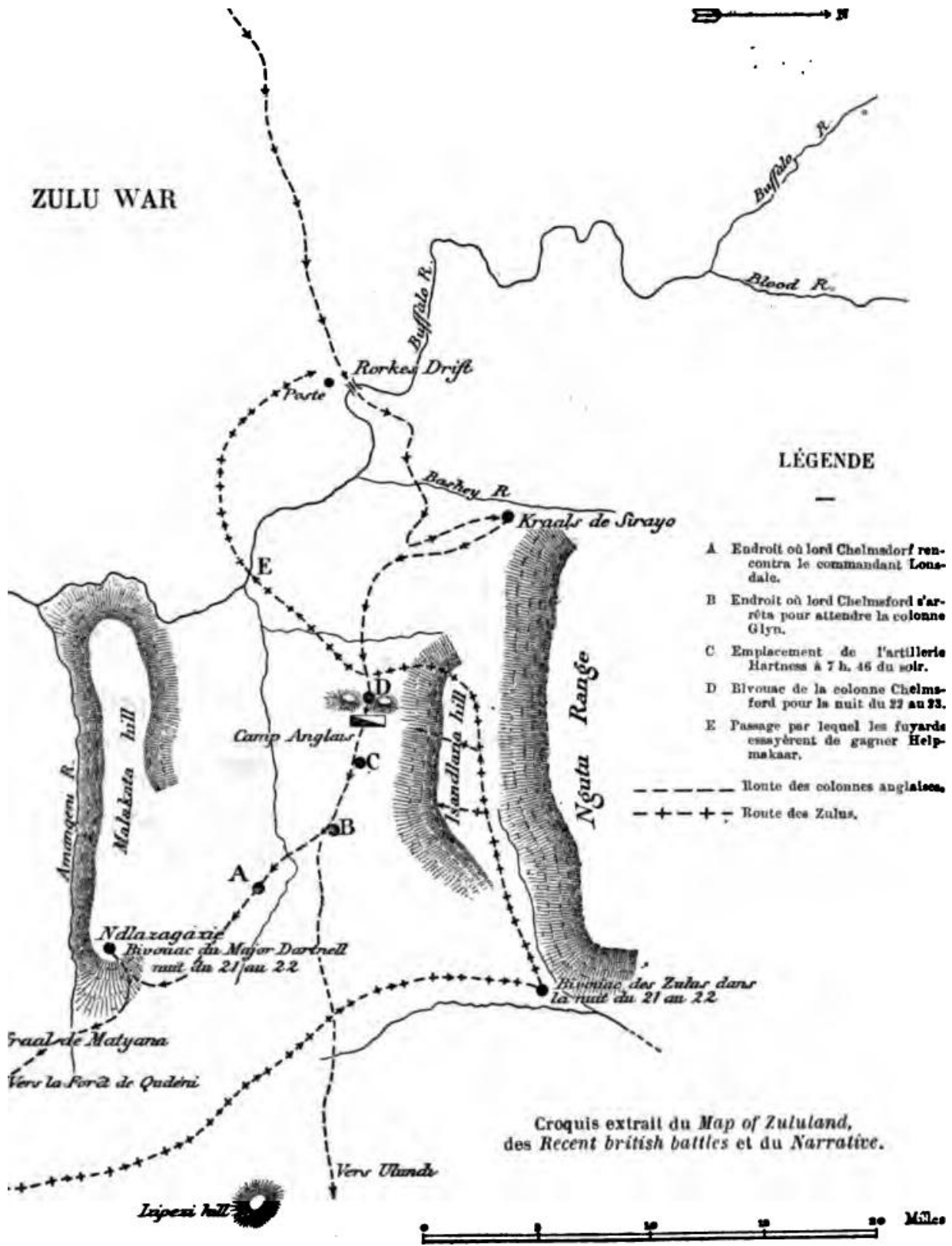
ZULU-WAR LL'GBKDE Routes d'étapes. Li^es d'opérations projetée» Dépôts sTâncès projetés. Dépôtset maitasIDsdeU base. Troupes d'opéntions. Trcupes d*étapes. Quartier géDéraJ. AJlundi fiiraalJUpyal) rrr Emplacement des troupes le 10 janvier i879« (Croquis extrait du Map of Zulu-Land.)



The text on this page is estimated to be only 5.67% accurate

Détutre d'Isandlsna (JournéM dM 21 «t SS juvier 1879). Guem
col. ^

ZULU WAR



306 LA GUERRE DANS LES œLONIES Vers 2 heures du soir, les seuls survivants de la garde du camp étaient les quelques hommes montés qui avaient pu s'échapper en traversant la Buffalo au sud de Rorkes-Drift : 2 canons, 800 fusils et 400.000 cartouches étaient entre les mains de l'ennemi, la colonne Glyn était privée de tous ses moyens de transport et incapable de tout mouvement offensif. Lord Chelmsford était arrivé à Ndlazagazi à 6 heures du matin, mais il lui avait été impossible d'aborder les Zulus, qui se dirigeaient vers le nord-est en refusant le combat. Bien que plusieurs fois avisé de la marche de l'ennemi, le général anglais, qui voyait de loin, à l'aide de jumelles, les tentes du camp en place, ne crut pas au danger jusqu'au moment (1 heure) où, étant revenu en arrière avec une faible escorte, il reçut du commandant Browne un message l'avertissant que le camp était entouré et que lui-même était arrêté par un fort parti de Zulus. Le colonel Glyn fut alors avisé d'avoir à revenir immédiatement et, vers 8 h. 30 du soir, la colonne traversait le camp silencieux et désert. Le flot ennemi s'était rué vers Rorkes-Drift, mais la petite garnison qu'on y avait laissée, s'étant rapidement construit un retranchement avec des caisses de biscuit et des sacs de farine, put heureusement, malgré sa faiblesse numérique (139 hommes dont 35 malades) résister à tous les assauts qui lui furent donnés pendant la soirée du 22 et la nuit du 22 au 23 janvier. Des dépositions faites ultérieurement par des Zulus présents à l'attaque du 22 janvier, il résulte que l'armée de Cettivayo, forte de 13.700 guerriers, avait quitté le Kraal militaire de Nodwengu le 17 janvier et avait marché sur le White-Umvolosi; le 20, elle était à Izipezi-Hill et, le 21, à environ 11 kilomètres au nord-est du camp d'Isandlana. Les Zulus avaient reçu de leur roi, pendant la nuit du 21 janvier, l'ordre de se diriger par petites fractions isolées vers. une position à 1 mille 1/2 (2.400 mètres) du camp d'Isand

LA GUXJEREE DANS LES COLONIES 307

lana; ils devaient rester immobiles, ne pas se montrer et ne pas allumer de feux. Ils avaient l'intention de n'attaquer que pendant la nuit du 22 au 23. Ce fut la reconnaissance du colonel Durnfort, le 22 au matin, qui fit avancer l'attaque. Les Zulus perdirent un millier de guerriers à l'attaque du camp et 400 à l'attaque de Rorkes-Drift. Les Anglais expliquent eux-mêmes de la façon suivante les causes du désastre d'Isandlana : « A Isandlana, nos troupes, au lieu de prendre une formation serrée dans le camp, se déployèrent en tirailleurs et, pressées par le corps principal de l'ennemi, se replièrent sur le camp non disposé pour une attaque enveloppante; à ce moment, l'aile droite de l'armée zulu, qui s'était glissée furtivement derrière la montagne d'Isandlana, fit tout à coup irruption sur les derrières de nos troupes, qui succombèrent sous une attaque exécutée simultanément sur leur front, leurs flancs et leurs derrières. » Une partie du 24^e régiment, formée en carré, tint jusqu'à ce que les munitions vinrent à manquer. Les Zulus avouèrent que, pensant ne jamais pouvoir détruire ce carré, ils allaient se retirer quand le feu cessa. Si nos troupes étaient restées dans leur laager en ordre serré, avec un approvisionnement suffisant de munitions, peut être auraient-elles remporté une grande victoire comme à Ulundi. Le combat heureux de Rorkes-Drift, qui eut lieu le même jour, le prouve suffisamment. » Dans le rapport qu'il adressa au War-Office de Pietermaritzburg, le 27 janvier, lord Chelmsford exprimait la même opinion : « Si les troupes en question s'étaient bornées à prendre une position défensive dans le camp et à utiliser les matériaux qu'elles avaient sous la main pour construire à la hâte un retranchement, j'ai la confiance absolue que toute l'armée des Zulus n'aurait pu les déloger. »

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

.. ' w

■tv^ CHAPITRE IX PAOIFICATION ET ORGANISATION

Deuxième phase de la conquête. — Action politique et action militaire. — (Combinaison de la politique et de la force. — Organisation des ter* ritoires militaires. — Action économique. — Désarmement. — Substitution de l'administration civile à l'administration militaire. La conquête d'un pays non civilisé comporte généralement deux phases distinctes : Dans la première, l'envahisseur lutte contre les forces plus ou moins bien organisées de l'adversaire, et cette lutte est d'autant plus pénible que le degré de civilisation du pays est plus avancé. Mais, si le succès des opérations militaires ainsi entreprises a pour conséquence l'occupation momentanée du pays, il ne permet pas, en général, de procéder immédiatement à l'organisation et à la mise en valeur de la nouvelle conquête. La pacification complète, qui aboutit à la remise aux pouvoirs civils de l'administration régulière du pays, est le résultat d'une deuxième phase de la conquête qui nécessite souvent de longs efforts et dans laquelle les difficultés à vaincre sont considérables. Il faut, en effet, faire disparaître tous les foyers insurrectionnels pour pouvoir jeter les bases d'une organisation première s'adaptant au pays nouveau, et cette tâche, plus obscure peut-être mais non moins difficile et non moins pénible que la première, met en relief les meilleures qualités de notre race.

310 LA GUERRE DANS LES COLONIES C'est en présence de difficultés de cette nature que nous nous sommes trouvés pendant de longues années en Algérie pour mettre à la raison les chefs rebelles et détruire les bandes dont le pillage était l'unique ressource, tout en protégeant et organisant les tribus soumises; ce sont des obstacles de ce genre que nous avons encore récemment à surmonter au Soudan et à Madagascar et en présence desquels nous nous trouvons aujourd'hui en Guinée, à la Côte d'Ivoire et au Congo. C'est au moyen de colonnes mobiles ou groupes mixtes s'appuyant sur des postes défensifs fortifiés, surveillant les centres d'agitation et les repaires, les enserrant de façon à les isoler des tribus dociles, frappant au moindre indice de trouble comme au premier acte de brigandage et harcelant les bandes sans trêve ni merci, qu'on parvient peu à peu à anéantir les groupes rebelles. C'est au moyen de postes disséminés sur l'ensemble du pays et « constituant autant de noyaux de réorganisation locale, sous la direction d'un personnel essentiellement dévoué et intègre, et formant une population provisoire à l'abri de laquelle se reconstituent la population réelle et la remise en exploitation du sol (1) » qu'on parvient à dissocier les tribus intransigeantes en assurant d'abord une protection efficace aux populations pacifiques ralliées et, le nombre de ces dernières augmentant peu à peu, en s'appuyant ensuite sur elles pour réduire les derniers dissidents. Il y a donc à la fois et en liaison intime, pendant cette deuxième phase, action politique et action par la force. « C'est l'action combinée de la politique et de la force qui seule peut conduire à la pacification du pays et à l'organisation primitive à lui donner tout d'abord. »

(1) Rousseau, ancien gouverneur de Sindo-Chine.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 311 Action politique. «

L'action politique est de beaucoup la plus importante; elle tire sa plus grande force de la connaissance du pays et de ses habitants; c'est à ce but que doivent tendre les premiers efforts de tout commandant territorial. » C'est l'étude des races qui occupent une région qui détermine l'organisation politique à lui donner, les moyens à employer pour sa pacification. Toute agglomération d'individus, races, peuples, tribus ou familles, représente une somme d'intérêts communs ou opposés. S'il y a des mœurs et des coutumes à respecter, il y a aussi des haines et des rivalités qu'il faut savoir démêler et utiliser à notre profit en les opposant les unes aux autres, en nous appuyant sur les unes pour mieux vaincre les secondes. » Il n'est pas moins important de chercher et de trouver les raisons qui déterminent certains soulèvements, certains mouvements généraux des populations contre nous. C'est, le plus souvent, de la méfiance à notre égard, une répulsion instinctive à admettre la présence des Européens comme chefs, méfiance et répulsion exploitées par des factieux qu'aiguillonnent l'ambition ou des intérêts personnels. Frapper à la tête et rassurer la masse égarée par des conseils perfides ou des affirmations calomnieuses, tout le secret d'une pacification est dans ces deux termes. » En somme, toute action politique doit consister à discerner et mettre à profit les éléments locaux utilisables, à neutraliser et détruire les éléments locaux non utilisables. » L'élément essentiellement utilisable sera, avant tout, le peuple, la masse travailleuse de la population, qui peut momentanément se laisser tromper et entraîner, mais que ses intérêts rivent à notre fortune et qui sait bien le contraire •

312 LA GUERRE DANS LES COLONIES prendre pour peu qu'on le lui indique et qu'on le lui fasse sentir. » L'élément essentiellement nuisible est formé par les chefs rebelles ou insoumis, autour desquels il faut faire le vide, en ruinant leur prestige par tous les moyens possibles, politiques et militaires, par des coups répétés et incessants, jusqu'à leur disparition ou leur soumission complète. » Il y a enfin deux éléments douteux : » 1° Le chef indigène à surveiller de près, à contrôler dans tous ses actes que commandent quelquefois une cupidité insatiable et des intérêts personnels. Quels que soient les embarras qu'il peut nous causer, il vaut mieux, en général, conserver ce fantôme de pouvoir auquel l'indigène est plus habitué et derrière lequel nous pouvons manœuvrer plus à l'aise. Un peu de discernement dans son choix, un peu d'habileté à savoir exciter chez lui l'amour-propre et l'ambition, en feront quelquefois un auxiliaire non à dédaigner. » 2° Toute la catégorie des gens autrefois au pouvoir et que notre présence ruine, en tant du moins qu'élément politique, qui luttent longtemps encore, dissimulant, sous des dehors soumis et flatteurs, une rancune au profit de laquelle ils exploitent nos moindres faiblesses. Une police bien faite et une sage fermeté les tiendront en respect (I). » Il faut donc autant que possible s'appuyer sur les chefs du pays qui prennent d'autant plus facilement confiance qu'ils sont plus disposés à s'allier au plus fort afin de se ménager l'appui moral qu'ils peuvent apporter. C'est de cette façon que celui qui n'était que le conquérant devient le maître du pays, car les chefs le voyant juste, modéré, accueillant, respectueux des usages, exposent leurs plaintes dans l'espoir d'être écoutés, font connaître la vraie situation du pays et donnent ainsi le moyen de l'organiser. (1) Général Gallieni.

.(LA GUEBRE DANS LES COLONIES 313 Action militaire. « Tout mouvement de troupes en avant doit avoir pour sanction roccupalion effective du terrain conquis. Ce principe est absolu (1). » Si, en effet, l'action politique est indispensable pour assurer la pacification d'un pays neuf, il faut, pour être efficace, qu'elle soit soutenue par la force. Pour inspirer confiance aux populations il faut être fort et faire métier de soldat en même temps qu'on satisfait aux aspirations des différentes races. L'action par la force se fait sentir de façon différente suivant que, après la période de conquête, on se trouve en présence de groupements rebelles insignifiants ou de grosses bandes. Dans le premier cas, il suffit d'occuper par des postes permanents les centres politiques du pays (centres de population, de communication, de production) et on peut se permettre une certaine dissémination des efforts en créant des petits postes essentiellement provisoires qui, successivement reportés en avant à mesure que l'épuration progresse, constitueront autant de foyers de propagande et permettront de nettoyer progressivement le pays soit par de petites opéralions militaires combinées, soit même, et surtout, en utilisant la population ralliée à nous et armée par nos soins. « C'est la méthode de la tache d'huile. On ne gagne du terrain en avant qu'après avoir organisé celui qui est en arrière. Ce sont les indigènes insoumis la veille qui nous aident, qui nous servent à gagner les insoumis du lendemain. On marche à coup sûr et le dernier poste occupé devient, (1) Général Gallieni.

' Il 314 LA GUERAE DANS LES COLOIOES tout d'abord, Tobservatoire d'où le commandant du cercle, du secteur, du district, examine la situation, cherche à entrer en relations avec les éléments inconnus qu'il a devant lui, en utilisant ceux qu'il vient de soumettre, détermine les nouveaux points à occuper et prépare, en un mot, un nouveau progrès en avant. C'est la méthode qui ménage le plus le pays et les habitants et qui prépare le mieux la mise sous notre influence de ces nouveaux territoires. Elle exige de la part de nos officiers un ensemble de rares qualités; initiative, intelligence et activité, pour ne laisser échapper aucune occasion de prendre pied dans les contrées encore inconnues et insoumises; prudence, calme et perspicacité, pour éviter tout échec et pour savoir discerner ceux des éléments adverses qu'ils peuvent utiliser pour les nouveaux progrès à accomplir. » Les zones pacifiées reçoivent immédiatement une organisation administrative; elles sont tenues et surveillées par des troupes régulières d'abord, puis, quand le calme est bien rétabli, par la milice ou par des partisans bien armés; enfin, quand tout danger a disparu on peut et Ton doit faire rentrer les armes prêtées aux populations qui n'en ont plus que faire (1). » Les postes administratifs et les forces de police suffisent alors en général pour tenir le pays. Lorsque, après la conquête, on se trouve en présence de groupements rebelles d'une certaine importance, il est indispensable d'agir d'une façon plus vigoureuse pour arriver à les réduire. « C'est l'action des colonnes militaires. Elle ne doit être mise en œuvre que contre des objectifs bien déterminés, où il y a à faire œuvre de force, la force étant la caractéristique des colonnes; leur durée, à moins de cas de force (1) Général Gallieni.

LA GUE&UE DANS LES COLONIES 315 majeure, ne doit pas dépasser trois mois; au delà, les troupes s'épuisent, les effectifs se fondent. L'organisation de ces colonnes varie suivant le but à atteindre : en principe, elles doivent comprendre, comme on a pu le voir, un noyau de troupes européennes renforcées par des troupes indigènes, puis, chaque fois qu'il sera possible, des groupes de partisans qui, bien que ne représentant pas un élément bien sérieux de résistance, sont néanmoins utilisables pour éclairer et poursuivre (1). » Ces colonnes tirent leur force de leur mobilité et de la rapidité de leurs mouvements, car il faut qu'elles frappent les rebelles chez eux et qu'elles harcèlent les bandes ennemies sans leur laiî^ser aucun repos : un combat suivi de la rentrée des troupes ne produit en effet aucun résultat et il faut continuer à combattre les rebelles partout où ils se rassemblent. Ils se retirent généralement dans de fortes positions que l'on ne doit aborder qu'avec les plus grandes précautions. « Les colonnes doivent être absolument exceptionnelles et employées seulement contre des rassemblements nombreux et dangereux, menaçant la sécurité des régions environnantes et empochant la soumission et l'obéissance des populations hésitantes, qui n'attendent que la destruction de ces bandes pour reconnaître notre influence (1). » Cette action nécessitant la mise en jeu d'éléments de force plus importants que dans le premier cas, il conviendra de réduire les postes à un nombre minimum, de manière que la nécessité d'en assurer la garde n'amène pas un gaspillage des troupes; ces postes, .peu nombreux, doivent être des points d'api)ui très sérieux ne courant aucun risque d'être enlevés. Les forces mobiles sont alors utilisées pour traquer les bandes jusqu'à complète dissociation. (1) Général Gallicni.

316 LA GUERRE DANS LES COLONIES Ce résultat une fois obtenu, on parachève la pacification comme il a été dit ci-dessus. « Ces chasses aux rebelles réclament de ceux qui les font une énergie et une endurance peu communes. C'est dans une brousse impénétrée qu'il faut frayer son chemin, à travers les obstacles naturels et artificiels accumulés, acquérir une mobilité et une habitude de manquer de tout comparables à celles de l'adversaire; marcher sous une pluie fréquente, aussi souvent de nuit que de jour, sans compter avec la fatigue ni la fièvre. Ce n'est qu'à ce prix qu'on atteint le résultat et qu'on parvient à mettre l'adversaire sur ses fins. » C'est pourquoi, si l'on peut reprocher à la guerre coloniale d'être parfois une insuffisante école du haut commandement, par contre serait-il souvent injuste de méconnaître la trempe qu'elle donne aux cadres subalternes. C'est journellement que les capitaines, lieutenants, sous-officiers ont à y faire acte de volonté et de décision, à se tirer de péril, eux et leur troupe, à veiller aux moindres détails d'équipement, à aviser à tous les imprévus, à jouer du terrain et des circonstances, à faire et leur carte et leur chemin, à mettre en œuvre, en un mot, tous les ressorts qui font l'homme de guerre. Ces qualités, nulle part en notre époque de paix prolongée on ne saurait mieux les acquérir qu'à cette école pratique. Aussi, qu'il s'agisse de reconnaître un défilé ou de commander un avant-poste en face de « grands adversaires », peut-on être assuré que nul ne s'en acquittera mieux que l'officier ou le sous-officier formé à cette rude école (1). » Les soldats, dont le premier rôle est de faire la conquête du pays et qui ont ensuite réussi à le pacifier et à l'organiser, deviennent alors disponibles pour le troisième rôle qu'ils ont à remplir aux colonies. Tout en restant à la disposition de l'autorité civile pour le (1) Général Lyaiitey.

ri LA GUERRE DANS LES COLONIES 317 maintien de l'ordre en cas de besoin, ils sont répartis en[^], quelques points bien choisis sur l'ensemble du territoire et sur les frontières de terre où, se trouvant dans de bonnes conditions hygiéniques et d'entretien, ils seront prêts à être utilisés pour la défense de la colonie. Combinaison de la politique et de la force. « L'organisation administrative d'un pays doit être parfaitement en rapport avec la nature de ce pays, de ses habitants et du but que l'on se propose,)) Toute organisation administrative doit suivre le pays dans son développement naturel. » C'est en vertu de ces deux principes absolument généraux que telle méthode bonne à employer en telle région est déplorable en telle autre; que tels procédés administratifs, excellents aujourd'hui en raison de l'état de choses existant, seront à rejeter quelques mois après si des événements quelconques modifient la situation des contrées où ils sont appliqués. Rien ne doit être plus simple, plus élastique que l'organisation d'un pays dont l'évolution s'opère sous l'impulsion des agents énergiques que la civilisation et la colonisation européennes mettent en œuvre. C'est au bon sens et à l'initiative des commandants territoriaux, en contact direct avec ces populations, que l'administration supérieure doit faire appel pour l'éclairer sur les symptômes révélateurs des changements dans l'état moral et politique des provinces dont ils ont la garde et la surveillance. A toute évolution politique et économique doit correspondre une évolution administrative. » Le meilleur moyen, pour arriver à la pacification avec les ressources restreintes dont nous disposons en général aux colonies, est d'employer l'action combinée de la force et de

318 LA GUERRE DANS LES COLONIES la politique. Il faut nous rappeler que, dans les luttes coloniales que nous impose trop souvent, malheureusement, l'insurrection des populations, nous ne devons détruire qu'à la dernière extrémité et, dans ce cas encore, ne ruiner que pour mieux bâtir. » Toujours nous devons ménager le pays et ses habitants, puisque celui-là est destiné à recevoir nos entreprises de colonisation future et que ceux-ci seront nos principaux agents et collaborateurs pour mener à bien ces entreprises. Chaque fois que les incidents de guerre obligent l'un de nos officiers coloniaux à agir contre un village ou un centre habité, il ne doit pas perdre de vue que son premier soin, la soumission des habitants obtenue, sera de reconstituer le village, d'y créer immédiatement un marché et d'y établir une école (1). » L'action combinée de la politique et de la force étant seule susceptible de conduire à la pacification d'un pays neuf et à l'organisation primitive à lui donner tout d'abord, il faut confier cette mission de pacification à l'armée qui seule peut fournir les fonctionnaires actifs et vigoureux, plus souvent à cheval qu'au bureau, qui sont indispensables pour mener à bien cette œuvre d'activité intense. En 1886, après la conquête, le territoire du Tonkin fut divisé en régions militaires et circonscriptions civiles, les deux pouvoirs, civil et militaire, étant pour les premières réunis entre les mains de l'officier commandant la région. Peu à peu, on s'écarta insensiblement de ce principe. A une certaine époque, un gouverneur civil « avait même interdit aux postes militaires de sortir de leurs enceintes, sous quelque prétexte que ce fût, sans autorisation préalable. Les militaires pouvaient non sans raison, dit M. de Lanessan, lui reprocher de livrer le pays aux pirates; l'audace de ces derniers (1) Général Gallien.

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 319

niens ne pouvait, en effet, qu'être considérablement accrue par l'arrivée de nos troupes. « Dans la plupart des provinces, les résidents s'adonnaient beaucoup plus volontiers à l'instruction des milices et à la conduite des colonnes qu'à l'administration proprement dite. On n'a pas perdu le souvenir, au Tonkin, de cette expédition de la Cac-Ba où un résident supérieur jouait le rôle d'un commandant en chef, la douane celui de l'artillerie et la milice celui de l'infanterie (1). » Si les résidents civils employaient leur temps à instruire des milices, s'ils préféraient les expéditions à l'administration qui était plus de leur ressort, c'est qu'ils sentaient qu'à ce moment-là l'action de la force s'imposait. Les résultats de cette politique furent déplorables : « Dès la fin de 1887, des symptômes de troubles se manifestent dans diverses provinces du Tonkin; le désordre va sans cesse en s'accroissant jusqu'en 1891, où M. Bihour, gouverneur général par intérim, déclare que ce n'est plus de la piraterie, mais de la rébellion. En 1891, la situation est considérée comme désespérée; le delta était presque tout entier en insurrection, les régions montagneuses aux mains des pirates chinois, le budget en déficit de 10 millions, l'anarchie dans l'administration, la guerre existait entre l'autorité civile et l'autorité militaire (1). » M. de Lanessan, nommé gouverneur général, dut séparer de nouveau catégoriquement le lot des administrateurs civils (provinces tranquilles) de celui des administrateurs militaires (frontières et pays insoumis) et créer les territoires militaires tels à peu près qu'ils existent encore aujourd'hui. Le résultat immédiat fut la pacification des 1^{er} et 2^{es} territoires par le colonel Gallieni et celle du 4^e par le colonel Pennequin. (1) De Lanessan, Principes de colonisation.

320 LA GUESBE DANS LES COLONIES Depuis cette époque, tous les gouverneurs généraux de l'Indo-Chine ont successivement reconnu que cette organisation était la seule logique et se sont toujours loués des services que leur ont rendus les administrateurs militaires. Quand, après la campagne de Madagascar, le général Duchesne eut remis les pouvoirs de résident général à M. Laroche, le général Voyron fut maintenu comme commandant supérieur des troupes. Cette situation nouvelle portait atteinte au principe de l'unité de direction et d'action indispensable dans un pays neuf. Les inconvénients de ce manque d'unité ne tardèrent pas à se faire sentir. Les chefs des colonnes envoyées dans des postes créés par le commandant supérieur pour disperser les bandes et occuper le pays, n'ayant ni pouvoirs politiques ni administratifs, demeuraient impuissants après l'accomplissement de leur tâche militaire, et les bandes se reformaient sans cesse; les troupes s'usaient dans des actions de guerre continues qui ne produisaient pas de résultat définitif. En outre, les divergences entre les deux méthodes sur les moyens à employer pour réprimer l'insurrection entraînaient des conflits perpétuels et ne pouvaient aboutir qu'à la confusion. Le gouvernement le comprit et réunit les pouvoirs civils et militaires entre les mains du général Gallieni, qui, avec l'aide de ses subalternes, auxquels il délégua une partie de ses pouvoirs, ne tarda pas à rétablir l'ordre et à donner l'essor à la colonie. C'est que l'action politique au début de l'occupation ne peut réellement être menée à bien que par ceux que les péripéties journalières d'une conquête récente ont mis en contact intime avec la population, leur permettant ainsi de se bien pénétrer de ses aspirations et de ses besoins. Il ne suffit pas de chasser les pirates, de rétablir l'ordre, de protéger les commerçants et les agriculteurs : il faut aussi

. I LA GUESRE DAXS LES COLONIES 321 gagner Testime et la sympathie des populations en respectant leurs libertés, leurs biens, leurs coutumes. « Un pays n'est pas conquis et pacifié quand une opération militaire y a décimé les habitants et courbé les têtes sous la terreur qu'inspirent les procédés qu'elle est obligée d'employer; le premier effroi calmé, il germera dans la masse des ferments de révolte que les rancunes, accumulées par l'action brutale de la force, multiplieront et feront croître encore. Tout au moins il restera dans les esprits une méfiance instinctive qu'il faut à tout prix calmer. Tant que cette méfiance existera, le régime civil sera prématuré : le conquérant seul est assez fort pour se permettre des actes de clémence que le peuple ne prendra pas pour de la faiblesse et qui le rallieront à nous (1). » Pour avoir le pays, dit le général Pennequin, il faut inspirer confiance, être fort, faire métier de soldat, être appuyé par la force en même temps qu'on administre. Tant que la pacification n'est pas complète, tous les pouvoirs civils et militaires doivent être concentrés entre les mains d'un seul homme qui ne peut être qu'un soldat. » ■ « Quand une fois est terminée la conquête proprement dite, écrit M. Chailley-Bert, et qu'il s'agit de pacifier le pays, on traverse d'abord une période où les militaires agissent avec une liberté entière par leurs procédés propres et sous leur responsabilité, puis une seconde période où leur action cesse pour faire place à l'action civile. Les Anglais, au moins en Birmanie, paraissent avoir entrevu ces vérités. Dès les premiers jours, quand l'armée chassait devant elle les bataillons dispersés des Birmans, ils avisaient aux moyens d'agir administrativement sur les populations et à aucun moment ils (1) Général Gallieni. Guerre col. 21

322 LA GUEBRE DANS LES COLONIES * n'ont séparé l'action des pouvoirs militaires de celles des pouvoirs civils (1). » En résumé, tant qu'une région n'est pas complètement pacifiée, tant qu'il y subsiste un germe de révolte, l'administration doit en être confiée à des militaires. Il appartient donc au gouverneur de la colonie de parfaitement scinder les provinces tranquilles et les provinces agitées* Les premières seront confiées à l'administration civile et les deuxièmes à l'administration militaire. Si le nombre des provinces tranquilles est insignifiant et si la plus grosse partie du pays reste troublée, l'administration militaire étant dans ce cas prépondérante, il paraît avantageux de maintenir à la tête de la colonie un gouverneur militaire, ainsi que le besoin s'en fit sentir en 1896 à Madagascar. Si, au contraire, les régions troublées sont insignifiantes, peu importe que le chef de la colonie soit militaire ou civil pourvu qu'il ait la confiance de son gouvernement. Organisation des territoires militaires. Les territoires, cercles ou secteurs sont les rouages indispensables de l'administration militaire (2). Le territoire militaire comprend plusieurs cercles; à sa tête se trouve un colonel ou un lieutenant-colonel placé sous les ordres directs du gouverneur général pour tout ce qui a trait à l'administration ou du général en chef quand ce dernier est chargé de la centralisation de l'administration des territoires militaires. Dans ce cas, d'ailleurs, le général en chef n'est, en dehors (1) Clément-Bellier, *Revue des Deux-Mondes*. (2) Dans certaines colonies, les territoires, cercles et secteurs sont remplacés par des régions et des circonscriptions; le principe est le même, la différence consiste en une attribution plus ou moins grande de pouvoirs.

» « LA GUERBE DANS LES œLONIES 323 des questions militaires, qu'un organe intermédiaire, transmettant les ordres du gouverneur général ou recevant les comptes rendus ou rapports des commandants de territoire.s de manière à être renseigné sur les actes dont l'exécution est confiée à ses subordonnés. Le commandant de territoire, sans s'immiscer dans les détails du commandement et de l'administration des cercles et des secteurs, oriente l'action de ses subordonnés dans le sens indiqué par le gouverneur général. Le cercle comprend une ou plusieurs subdivisions indigènes et se subdivise en secteurs correspondant à une partie ou à chacune de ces subdivisions. Le commandant d'un* cercle, en général un officier supérieur, réunit dans ses mains tous^Jips pouvoirs : ni^lôâires, 'i^r-iV^^^^ politiques et administratifs. Il do^^d'abord çpi^^épér .tous**^V;^.^., ses efforts à pacifier la région -p][àQ^>^ si^iif^ommand^ ^^^^^ ment, veiller au repeuplement deV'^îftâgee, leui^^donnç.r. une '^fe^V*;y , administration ferme et conforme aux mœurs teèiil^âi'^Adév^ . ^ .;. lopper le mouvement économique et préparer le passage- 4? ■ 'i-.} *^ l'administration civile. Pour exercer soiil.Étilorité, il s'appuie "•«v sur les chefs indigènes et surtout sur le conseil des notables. Cette assemblée est consultée pour tojLj^tôî'^r^r^faires intéressant les indigènes : impôts, >€pryéesj traITÉÛx, justice, service militaire, nomination de fonctionnaires. Par elle, on a la masse du peuple et il n'y a pas à craindre d'abus. Le commandant du cercle est aidé par deux officiers sur lesquels il peut, en partie, se décharger des détails* du commandement et de l'administration : l'officier de renseignements et l'officier chancelier. Dans les cercles. Les moins importants, dits cer- ^i^"- ' clés annexes, les fonctions de ces deux officiers sont réunies ;-. entre les mains d'un seul, l'officier adjoint. Le secteur est une subdivision territoriale du cercle, commandée par un officier choisi avec le plus grand soin, par le

324 LA GXTEBBE DANS LES COLONIES commandant du cercle, parmi les officiers des troupes sous ses ordres. Cet officier a dans le secteur tous les pouvoirs et n'est responsable que vis-à-vis du commandant du cercle; il dispose des troupes du secteur et exerce son autorité avec le concours des chefs indigènes. Autant que possible, le chef de la subdivision indigène correspondant au secteur doit résider auprès du commandant du secteur. Au point de vue militaire, le commandant du secteur veille à l'organisation sérieuse de ses postes, de manière à pouvoir en assurer la défense au moyen d'une faible garnison. Au point de vue politique, sa mission consiste à appliquer la politique de races; il doit entrer en relation avec tous les chefs de villages, étudier les mœurs des habitants, leurs coutumes, pénétrer leur caractère, utiliser leurs querelles instinctives pour les opposer les unes aux autres au besoin et, par une action habile, étendre son influence dans le pays. Au point de vue administratif, il doit chercher à créer des recettes pour le budget, percevoir les impôts, entreprendre les travaux d'utilité publique, etc. La doctrine fondamentale du secteur, conçue et appliquée pour la première fois au Tonkin par le colonel Gallieni, a pour base la compagnie. « Le secteur correspond par conséquent à une circonscription telle, que, soit par son étendue, soit par l'importance de sa population, son administration, son occupation militaire, sa police puissent être assurés par les éléments constitutifs d'une compagnie. » Le but essentiel est d'assurer d'une manière absolue l'unité de commandement et de réunir dans les mains d'un seul chef tous les moyens d'action. L'application de cette doctrine ne serait d'ailleurs ni pratique ni, par conséquent,

LA GUERRE DANS LES COLONIES 325 coloniale, si elle n'avait pas une souplesse et une élasticité qui lui permettent de s'adapter à des conditions variables. » Les secteurs ne peuvent et ne doivent être ni de même étendue, ni occupés dans des conditions identiques. Telle région peu peuplée ou à peu près pacifiée peut former un secteur très vaste; telle autre, de population très dense et peu sûre, peut former un secteur très restreint. » Dans tout problème à résoudre, il faut une connue ; cette connue consiste ici dans les cadres de la compagnie et c'est le nombre fixe d'officiers, de sous-officiers constituant ces cadres qui forme cette constante, tandis que les variables sont l'étendue territoriale et les effectifs de la troupe. » L'avantage de la compagnie identifiée au secteur, c'est qu'avec la fixité de ses cadres et l'élasticité de ses effectifs, elle présente un organisme d'une souplesse qui s'adapte aux conditions les plus variables et qui permet l'occupation la plus économique d'un pays en n'y affectant que le nombre d'unités strictement nécessaire; d'autant plus qu'à mesure que la sécurité progresse, les effectifs peuvent être réduits dans chaque unité, sans qu'il y ait mouvement des unités, c'est-à-dire sans modification de l'organe de direction, les cadres, ce qui est si essentiel (1). » Quand l'étendue des secteurs l'exige, ils sont subdivisés en sous-secteurs ou districts, correspondant à des groupements indigènes naturels (2). Les secteurs ou sous-secteurs comprennent un certain nombre de postes dont les chefs jouissent de la plus large initiative possible. « Dans leur rôle administratif et politique, les chefs de (1) Général Lyautey. (*2) Les sous-secteurs et les districts ne se rencontrent actuellement qu'à Madagascar.

\f 32G LA GT7£]l££ lUxis LES COLONIES • . - * ; ■ *«. poste
 ne doivent pas apporter la raideur militaire, la sévérité, la précision,
 l'exacilude, le respect absolu de la règle, qui sont indisinsables dans leur
 rôle de chefs militaires. Il faut être patient, n'être Jamais trop pressé, car le
 temps n'a guère de valeur pour l'indigène, être indulgent aux mensonges. »
 Il faut que le chef de poste soit accessible à tous; il doit fixer les heures
 d'audience et supprimer tout intermédiaire. Chacun doit pouvoir venir sans
 subir l'examen d'un planton, d'une ..çéatinelle ou d'un interprète. Les gens
 sont patients, ils ahéiident dans un coin, gue leur tour arrive et sont déjà
 ^lisfaits d'être vus^ ""•• ^ -'j .7:. . '• • ■ ■ » Refuser absolument tout
 cadeau. » Installer près du poste, sur une place ou un lieu de passage, un
 portique de la publicité où sont affichés tous les arrêtés, communiqués et
 avis envoyés par le cercle. » Exiger des notables que les vivres soient
 fournis à des prix fixés; si les ressources du pays sont minimes, répartir ces
 fournitures entre tous les villages. » Ne jamais charger un chef de procurer
 une femme. » Le Français, en général, ne sait pas mener la femme indigène,
 avec laquelle il veut se donner souvent l'illusion d'avoir une femme
 française. La femme doit se montrer le moins possible et ne participer en
 rien aux affaires (1). » » La multiplicité de toutes ces fonctions exige des
 qualités nombreuses de la part des officiers et sous-oflîciers appelés à
 exercer le commandement d'un secteur ou d'un poste. » Par le fait même
 que l'administratton ne peut se régler ni par des gabarits ni par des
 règlements, elle laisse une part prépondérante au bon sens, à la souplesse
 d'esprit et à l'appropriation de l'homme à la région qu'il commande. » On ne
 saurait trop insister sur l'importance qu'il con(1) Général Pennequin.

LA GT7ERBE DANS LES COLONIES 327 vient d'attacher au choix de ces agents vivant au milieu de ces populations primitives et semi-féodales. Il faut être convaincu que la plupart des mouvements de rébellion sont dus, le plus souvent, à des erreurs de personnes. M Les déclarations des chefs soumis ont été caractéristiques à cet égard. Mais ce qu'il importe d'ajouter, c'est que ces fautes initiales ne sont généralement pas le fait de mauvaises intentions, ni d'une dureté naturelle de la part de ceux qui les ont commises, mais le plus souvent de leur ignorance des populations et de la situation. » C'est pourquoi il faut s'appliquer à préparer les successeurs des commandants de secteur ou de poste, en les faisant d'abord servir en second ou en les envoyant d'avance auprès de leur prédécesseur; on ne saurait trop insister sur cette manière de procéder. » La rigide application du tour de départ colonial est la négation de toute politique efficace; c'est le plus grave, le plus constant, le plus fondé des griefs qu'on puisse élever contre l'administration militaire, et on doit tout faire pour l'atténuer en ne l'appliquant rigidement qu'aux officiers et sous-officiers des régions pacifiées, de manière à laisser les autres en place le plus longtemps possible (1). » Action éoonpmique. Lorsque les efforts combinés de la politique et de la force ont réussi à assurer la pacification, une nouvelle période d'activité commence pour le pays : le mouvement économique naît et grandit peu à peu. T(Au fur et à mesure que la pacification s'affirme, le pays (1) Général Lyautey. n

328 UL GUE&EE DANS LES COLONIES se cultive, les marchés se rouvrent, le commerce reprend. Le rôle du soldat passe au second plan; celui de l'administrateur commence. Il faut, d'une part, étudier et satisfaire les besoins sociaux des populations soumises; favoriser, d'autre part, l'extension de la colonisation qui va mettre en valeur les richesses naturelles du sol, ouvrir des débouchés au commerce européen. » Il rentre dans le rôle des commandants territoriaux de créer des écoles professionnelles, d'installer des fermes-modèles, d'encourager la reprise des industries nationales, de créer des marchés francs de tous droits d'abord et qui ne seront imposés par la suite que très progressivement. » Le développement progressif du réseau routier ne fera qu'aider à ce résultat. » D'autre part, les commandants territoriaux devront comprendre leur rôle administratif de la façon la moins formaliste. Nos administrateurs et officiers doivent défendre au nom du bon sens les intérêts qui leur sont confiés et non les combattre au nom du règlement. » Dans les territoires militaires, le secteur devient l'unité de commandement. Son rôle, le rôle des commandants de cercle et de territoire dont l'action régulatrice fait converger vers le même but les efforts des commandants de secteur, sont en premier lieu des rôles presque exclusivement militaires. Le soldat se montre d'abord soldat emblème de la force nécessaire pour en imposer aux populations encore insoumises; puis, la paix obtenue, il dépose les armes; il devient administrateur, sans perdre de vue toutefois qu'il se trouve au milieu de populations non encore franchement ralliées et qu'il a pour devoir strict de les surveiller étroitement, utilisant à ce point de vue le prestige moral que lui a procuré le succès de la conquête. „ ^ , » Pendant cette période, les troupes n'ont plus qu'un rôle de police qui passe bientôt à des troupes spéciales, milice

LA GUEBBE DANS LES COLONIES 329 et police proprement dite; mais il est sage de mettre à profit les inépuisables qualités de dévouement et d'ingéniosité du soldat français. Comme surveillant de travaux, comme instituteur, comme ouvrier d*art, comme chef de petit poste, partout où l'on fait appel à son initiative, à son amour-propre et à son intelligence, il se montre à hauteur de sa tâche. » En outre, en intéressant ainsi le soldat à notre œuvre dans le pays, on finit par l'intéresser au pays lui-même. Il observe, il retient, il calcule même souvent; au moment de sa Ubération, il se décidera à mettre en valeur quelque coin de terre, à utiliser dans la colonie les ressources de son art, à la faire bénéficier, en un mot, de son dévouement et de sa bonne volonté. Il devient un des plus sérieux éléments de la petite colonisation, complément indispensable de la grande (1). » Si, au début de la domination, une administration vigoureuse peut seule donner les moyens d'action suffisants, il y a tout intérêt, lorsque le calme réapparaît, à reconstituer dans la mesure du possible les organismes traditionnels du pays. Notre législation administrative, judiciaire, fiscale, domaniale, nos règlements de comptabilité publique ne doivent être appliqués qu'avec la plus grande circonspection et avec une grande largeur de vues. Vouloir appliquer intégralement à des sujets ou protégés indigènes toutes les institutions européennes constitue une extraordinaire et périlleuse illusion. Il convient donc de poser le principe de la diversité et de la souplesse des législations et des institutions coloniales. C'est à ce prix seulement que tant d'efforts, de dévouements et d'initiatives, actuellement dépensés aux colonies, se« ront féconds et efficaces. « Une bonne politique indigène est la base fondamentale (1) Général Gallieni.

'30 LA GXJESBE DANS LES COLONIES de la gcslion, à la fois la plus économique et la plus rémunératrice de noire domaine colonial (1). » k . Désarmement. Il est indispensable de procéder au désarmement général des indigènes alors qu'ils sont encore sous l'impression produite par la succession des opérations entreprises pour achever la pacification. Il est évident que le désarmement est la seule sanction absolument complète et efficace de la pacification d'un pays, d'autant plus qu'on n'entretient jamais dans les colonies que des effectifs infimes par rapport au chiffre de la population; le but à atteindre, en effet, doit être de réduire le plus possible les charges financières que représentent les corps d'occupation en ne laissant dans chacune d'elles que les forces nécessaires pour la défense contre un ennemi extérieur. ((Quels que soient les résultats obtenus au point de vue de la conquête matérielle et morale des indigènes, quel que soit leur degré de soumission, si complète que paraisse l'adhésion de leurs chefs, il ne faut pas se faire l'illusion que notre domination leur soit agréable (1). » Laisser des armes à ces populations si nombreuses en face de nos faibles unités, c'est leur laisser la tentation permanente du soulèvement. Pour procéder au désarmement, le point délicat est le choix du moment. U ne faut le prescrire ni trop tôt, ni trop tard. « Pour faciliter le désarmement et lui-donner le plus d'efficacité pos

L'occupation du pays acquise, on y impose le contrôle des armes. Elles sont laissées aux mains des habitants, chacun d'eux doit les présenter au chef-lieu du secteur où elles sont inscrites et reçoivent une mesure facilement acceptée. » Le jour où peut s'effectuer le désarmement intégral, l'opération commence par le retrait de toutes les armes contrôlées; il est alors plus facile de procéder à la recherche des armes dissimulées (1). Les armes confiées aux partisans seront en même temps retirées et resteront déposées au chef-lieu du secteur ou dans les postes. Les partisans seront convoqués de temps à autre par les chefs de poste pour des exercices de tir à la cible, de manière à pouvoir utiliser leurs armes dans de bonnes conditions si le besoin s'en faisait sentir à nouveau. Plus tard, on peut consentir à délivrer des ports d'armes à certains personnages offrant des garanties suffisantes, ce qui procure quelques ressources financières au pays. Administration civile.

m ^ - - - . . C 332 LA GUERRRE DANS LES œLOKIES trouve de
 Tautre côté de la frontière, alors Tadministration civile peut et doit être
 substituée, progressivement et en ménageant les transitions, au régime
 militaire. Il faut aussi pour cela que les pays voisins soient organisés et ne
 soient pas en état de trouble; sans quoi il convient de laisser subsister, en
 bordure le long de la frontière, une zone de transition, dite marche-frontière,
 dans laquelle l'administration militaire doit être conservée. Il faut, en effet,
 assurer d'une part à nos protégés la sécurité qui leur est due et, d'autre part,
 tempérer pour eux les rigueurs d'une administration dont les procédés
 souvent rigoureux pourraient les engager à passer la frontière pour aller
 chercher au delà certains avantages dont ils ne peuvent encore se passer (1).
 (1) CTest ce qui ne manquerait pas d'arriver au Tonkin, par ex^mple, si, à
 proximité de la frontière chinoise, les droits sur Talcool, sur Topium, etc.,
 étaient les mêmes que dans le delta; au lieu de payer ces impôts relativ^ment
 élevés, nos sujets iraient s'installer de Tautre côté de la frontière, à
 quelques centaines de mètres de leur ancien village^ et nous échapperaient
 ainsi complètement.

•■ ■* «■ ■- * «A. CHAPITRE X ORGANISATION DES
TROUPES COLONIALES Historique sommaire jusqu'à la loi du 7 juillet
1900. — Organisation militaire des colonies. — Décrets du 19 septembre
1903. — Rôle et avenir des troupes coloniales. En remontant très loin sous
l'ancienne monarchie, on retrouve trace de l'existence de canonnières et
fantassins de marine organisés pour combattre à bord des vaisseaux et
fournir des compagnies de débarquement. Ces corps n'avaient en réalité rien
de commun avec les troupes de la marine, devenues, depuis la loi du 7
juillet 1900, troupes coloniales, et c'est dans l'ordonnance de 1822, qui
confiait aux troupes nouvellement organisées la garde des colonies d'alors,
Réunion, Antilles, Sénégal et des ports de la métropole, qu'il faut placer leur
véritable origine. Présentes depuis lors sur les champs de bataille de
l'Europe, à côté de l'armée métropolitaine, liées à ses victoires comme à ses
défaites, les troupes coloniales n'ont guère partagé ses périodes de repos;
elles ont été sur d'autres continents et sous d'autres climats l'instrument
incessant de l'expansion nationale. Plus lointain et plus obscur, ce rôle
d'effort quotidien et de sacrifice, méritait une mention spéciale et le
Parlement, au moment de la discussion de la loi du 7 juillet 1900, a rendu
un magnifique hommage à l'énergie déployée par d'héroïques troupes en
Afrique, au Mexique, en Océanie et en Extrême-Orient.

334 LA GUE&KE DANS LES œLONIES En 1774, il existait des régiments d'infanterie à deux ou trois bataillons et des compagnies d'artillerie dans chacune de nos colonies; mais les graves événements qui se déroulaient en Europe firent rentrer en France presque toutes ces troupes qui formèrent le corps royal des canonnières matelots (1779) et quatre régiments d'infanterie de marine (1792). Vers cette époque, le tout fut réuni, sous la dénomination d'artillerie de marine, en un seul corps, comprenant sept demi-brigades et trois compagnies d'ouvriers, qui réunissait les attributions précédemment dévolues aux canonnières et à l'infanterie de marine. Après bien des suppressions, des transformations et des reconstitutions successives, l'ordonnance du 13 novembre 1822 attribua aux troupes de la marine un certain nombre d'hommes des levées et créa : 2 régiments d'infanterie de marine pour le service du bord, des arsenaux et des colonies; 1 régiment d'artillerie de marine, 5 compagnies d'ouvriers et 5 compagnies d'apprentis canonnières pour le service des forges et fonderies, des directions des ports et des colonies. En 1825, le Département de la guerre ayant été chargé de la garde des colonies; à cette époque, l'infanterie de marine et le service de l'artillerie aux colonies que l'ordonnance de 1828 rendit ensuite à l'artillerie de marine, puis de nouveau l'infanterie de marine fut reconstituée en 1831 à deux régiments pour le service des ports et des colonies, et à trois régiments de 30 compagnies en 1838. Ces rattachements successifs trahissent une fâcheuse incohérence et l'absence de toute tradition militaire coloniale. Remaniés suivant les besoins budgétaires, à une époque où le budget extraordinaire était d'ailleurs très élevé, les petits corps de la marine, à la merci d'une administration puissante, subissaient cruellement les contre-coups des événements.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 335 Les menaces de complication en Orient avec l'Angleterre provoquèrent en 1840 une sérieuse augmentation des troupes de la marine, dont l'effectif atteignit 16.000 hommes, et l'on peut dire que les ordonnances de 1831, de 1838 et de 1840, qui prévoyaient le service colonial (1) comme la principale attribution de l'armée, ont établi la base de la constitution de l'infanterie de marine. Jusqu'à nos jours, le corps ne subira plus que des modifications de forme, et bénéficiera presque toujours à chacune d'elles, d'augmentations imposées par l'extension du domaine colonial. De nouvelles réductions, opérées en 1849 pour causes budgétaires, rendirent bientôt impossible la relève coloniale, et les nécessités de la guerre de Crimée vinrent à point pour motiver une réorganisation de l'infanterie de marine en 4 régiments (31 août 1854), et une augmentation notable de l'artillerie de marine, qui fut portée à près de 3.000 hommes et 200 officiers. C'est avec ces nouveaux effectifs que l'Empire put commencer la conquête de l'Indo-Chine et continuer l'œuvre de Faidherbe au Sénégal. Entre temps, les troupes de la marine participaient glorieusement aux expéditions de l'armée de terre dans la Baltique, en Crimée, en Chine et au Mexique. Mais cette action incessante ne pouvait s'exercer sans de nouvelles augmentations. L'infanterie de marine, comprenant 140 compagnies réparties entre quatre régiments, atteignit l'effectif de 10.192 hommes avec 609 officiers et l'artillerie vit le nombre de ses batteries porté à 28 en même temps que la création d'une direction autonome lui donnait réellement une vie propre. (1) Rappelons qu'à cette époque la durée du séjour colonial était de quatre ans et qu'en l'absence de paquebots, la relève s'opérait annuellement et par compagnie sur les transports de l'Etat. Dans chaque régiment, la moitié des compagnies était stationnée en France, l'autre aux colonies. « *

336 LA GUERRE DANS LES COLONIES Largement pourvus d'effectifs, les régiments des troupes de la marine étaient sur un pied excellent à la fin de l'Empire. Aguerries par de nombreuses expéditions, riches d'un admirable esprit de corps, habituées à se dépenser sans compter, ces troupes étaient prêtes à fournir le gros effort que la guerre de 1870 allait leur demander. Dès le début de la guerre, l'infanterie de marine fut en mesure de fournir, avec ses propres éléments, onze nouvelles compagnies, les compagnies bis, qui furent affectées à la garde des ports en remplacement des compagnies actives et 4 régiments à trois, bataillons formèrent, dans l'armée de Châlons, cette division bleue qui devait s'illustrer à Bazeilles. Durant le cours de la campagne, avec les dépôts, les troupes rentrant des colonies, les engagements volontaires et les débris de l'armée de Sedan, 15 bataillons de marche furent encore formés : 4 pour le siège de Paris, 3 à la première armée de la Loire, 1 à l'armée du Nord, 3 bataillons à la deuxième armée de la Loire, et 4 vers la fin des opérations. Deux régiments constitués avec des bataillons de marche prirent part à la répression de l'insurrection de 1871. Ainsi donc, depuis le commencement de la guerre, l'infanterie de marine n'avait pas fourni moins de 26 bataillons. De son côté l'artillerie de marine put tirer du régiment, des compagnies d'ouvriers et de ses établissements les éléments de 47 batteries ou détachements. 3 batteries montées firent partie de l'armée de Châlons; une 4^e et le parc ne purent rejoindre à temps l'armée de Mac-Mahon et rentrèrent dans Paris. Au siège, l'artillerie de marine fut représentée par 11 batteries à pied et 5 batteries montées; 7 de ces unités purent être créées de toutes pièces avec les officiers rentrant des colonies, les gardes d'artillerie, les réservistes, les engagés volontaires et les débris de Sedan; 200 bouches à feu

LA GUERRE DANS LES COLONIES 337 furent expédiées par les directions des ports avec un approvisionnement de 250 coups par pièces. Enfin, de nombreux détachements ou batteries, à cadres réduits, purent être constitués pour la guerre de province, grâce surtout aux compagnies d'ouvriers. Tel fut l'effort considérable des troupes de la marine durant la guerre de 1870-1871. Employées sur tous les champs de bataille, chargées la plupart du temps de missions de confiance à cause de leur esprit de discipline qui résista à tous les désastres, ces troupes se distinguèrent en toutes circonstances par une attitude des plus énergiques en face de l'ennemi vainqueur. ♦ L'effet de la guerre de 1870-1871 fut un arrêt momentané dans le développement des troupes de la marine. Au lendemain de nos désastres, l'attention du pays était tout entière tournée du côté de l'Allemagne et la préoccupation des hommes d'Etat qui assumèrent la lourde charge du relèvement national fut de créer de toutes pièces une nouvelle armée. La haute commission parlementaire chargée d'étudier la reconstitution de nos moyens de défense ne crut pas devoir étendre son action de réforme aux troupes de marine et celles-ci restèrent soumises aux effets des décrets antérieurs. Or, parmi ces décrets, ceux afférents à la période du gouvernement de Juillet avaient constitué les cadres des régiments de la marine à l'image des corps de l'armée de terre, mais ceux correspondant à la période de l'Empire abandonnaient à la réglementation ministérielle l'organisation des corps créés. Le vote du budget qui avait lieu par ministères de 1852 à 1860 puis par sections de 1861 à 1869 et non par chapitres, donnait au département de la marine toute latitude pour favoriser un service aux dépens d'un autre et les troupes de la marine pâtirent de cet état de choses; elles Guerre col. 28 J *. 1

338 LA GUERRE DANS LES COLONIES manquaient de cadres supérieurs et souffraient vers 1880 d'un malaise général (pii finit par attirer l'attention du conseil d'amirauté et des pouvoirs publics. Le décret du 20 janvier 1880, qui portait le nombre des compagnies d'infanterie de marine de 164 à 170, donnait en même temps une légère augmentation de cadres tout en maintenant les anciennes formations excessivement lourdes des régiments à 43 et 45 compagnies. Cette arme ne devait bénéficier d'une réforme sérieuse qu'en 1888, après la guerre du Tonkin. Pendant ce temps, l'artillerie de marine bénéficiait également de quelques augmentations et était chargée d'assurer le service des fortifications et constructions militaires aux colonies jusque-là assuré par le génie. Mais les augmentations dans le haut personnel étaient loin de correspondre à l'extension des troupes de la marine et il fallut que la guerre du Tonkin vînt exagérer encore une situation des plus pénibles pour faire aboutir les modifications désirées. La campagne du Tonkin jeta de profondes perturbations dans la répartition des effectifs coloniaux. Il fallut dégarnir les vieilles colonies pour subvenir d'abord aux nécessités des expéditions du Tonkin, de Formose et de Madagascar, puis aux besoins nouveaux de l'occupation de l'Indo-Chine. . Il fallut faire appel aux officiers de l'armée de terre et créer les premiers bataillons de tirailleurs tonkinois. Toutes ces modifications n'allégeaient pas les formations régimentaires, et les inconvénients d'une organisation surannée, s'aggravaient de plus en plus. En outre, les portions centrales restaient toujours chargées de la comptabilité, des achats et de la centralisation des portions secondaires; il en résultait un travail écrasant pour les conseils d'administration centraux et les comptables, des relards sans nombre, une gêne permanente. Il importait de prendre sans relard

- • / ; ■ .. ■ ■ , • * • . * V LA GUEREE DAXS LES COLONIES

339 (les mesures en conséquence, et tel fut Tobjet du décret du 23 janvier 1888. Aux termes de ce décret, il était créé, avec les troupes d'infanterie de marine présentes en Indo-Chine, trois régiments de marche à trois bataillons de quatre compagnies. Chaque régiment, possédant son colonel (ou lieutenant-colonel) et son conseil d'administration, existait de sa vie propre, et ne dépendait des portions centrales de France, chargées de la relève, que pour la tenue des matricules et l'alimentation des effectifs. Avec cette organisation nouvelle, les quatre régiments métropolitains ne comptaient plus que de 35 à 39 unités. Enfin le décret du P' mars 1889 dédoublait en France les portions centrales en créant les 5", 6", T et 8' régiments stationnés dans les ports d'origine (1) et constitués en pleine indépendance de commandement et d'administration. Les 1", 2% 3% b% G^ et T régiments étaient à 3 bataillons de 4 compagnies, plus un bataillon de dépôt à 2 compagnies. Les V et 8** étaient à 4 bataillons de 4 compagnies. Les régiments de marche d'Indo-Chine devenaient les 9*, 10" et 11* régiments d'infanterie de marine, les G compagnies de la Nouvelle-Calédonie formaient le 12* régiment et les corps ou portions de corps situés à la Guyane, au Sénégal, aux Antilles, à Tahiti, à la Réunion, devenaient pareillement des unités indépendantes, au point de vue commandement et administration. A la date du P' septembre 1891, l'infanterie de marine comptait 3 généraux de division, 5 généraux de^ brigade, 16 colonels et 2G lieutenants-colonels. La réorganisation de l'artillerie de marine suivit celle de l'infanterie de marine. Le service des constructions militaires (1) Cherbourg, !' et 5«; Brest, 2* et 6«; Rochefort, 3« et 7«; Toulon, 4« et 8«.

fortifications aux colonies s'étendait alors à de vastes territoires comme l'Indo-Chine ou le Soudan; le régiment comptait en France 23 batteries; la surveillance des travaux de plus en plus importants confiés à l'industrie, la nécessité d'un personnel stable pour les études et la construction du matériel d'artillerie navale, enfin et surtout les attributions dévolues à l'arme, soit pour l'occupation des colonies, soit en cas de guerre européenne (1) rendaient inévitable une transformation qui lui donnerait de nouveaux moyens d'action. Le décret du 8 juillet 1893 organisait en France 2 régiments de 23 batteries à Lorient et Cherbourg et réunissait les formations aux colonies en deux groupes distincts : celui de l'Indo-Chine et de l'Océanie et celui de l'Afrique et des Antilles. L'artillerie de marine comptait dès lors 1 général de division, 3 généraux de brigade, 13 colonels et 18 lieutenants-colonels. Tout en admettant le principe du prélèvement sur le contingent annuel des recrues nécessaires aux troupes de la marine (1) L'utilisation des troupes de la marine devenues si nombreuses, et leur organisation en corps d'armée, étaient déjà prévues par le ministère de la guerre, en cas de mobilisation. Une décision du 27 janvier 1892 arrêtait ainsi qu'il suit les dénominations des divisions et brigades de la marine : Corps (l'armée de la marine. 1^{re} division de la marine : 1^{re} brigade de la marine (1^{er} et 5^{es} régiments) ; 2^e brigade de la marine (2^e et 6^{es} régiments). 2^e division de la marine : 3^e brigade de la marine (3^e et 7^{es} régiments); 4^e brigade de la marine (4^e et 8^{es} régiments). Les généraux commandant les brigades portaient le titre de général commandant la ^{re} brigade et les batteries stationnées dans le ^{er} arrondissement maritime. A Lorient, le général ou colonel désigné portait le titre de commandant des troupes d'artillerie et d'infanterie stationnées dans le 3^e arrondissement maritime. , . »

0 LA GUBB&E DANS LES COLONIES 341 rine, le Parlement, pressé par Topinion, s'était préoccupé de réduire le nombre des jeunes soldats envoyés d'office aux colonies. C'est ainsi que les lois des 23 juillet 1874, 22 juin 1878, enfin celle du 18 mars 1889 eurent pour effet de favoriser, dans une large mesure, par des primes appropriées, les engagements ou rengagements des hommes de troupe ou sous-officiers. La décision ministérielle du 22 février 1889 vint commenter et élargir, par la possibilité de permutations, l'application des règles en vigueur sur le service colonial. Une autre décision ministérielle du 7 avril 1891 stipula qu'il ne serait fait désormais appel, pour la relève, aux jeunes soldats du contingent, qu'à défaut d'engagés volontaires ou (le rengagés. Mais tous ces actes ne pouvaient donner une satisfaction complète au pays, que l'expédition du Tonkin venait d'éprouver cruellement. Le large tribut d'existences humaines qu'avait coûté cette guerre rendit des plus impopulaires le service aux colonies, où la mortalité était au moins décuple de celle de l'armée métropolitaine. D'ailleurs, malgré la création de corps indigènes, la nécessité de maintenir l'élément européen dans une certaine proportion réclamait maintenant des effectifs trop considérables et touchait à de trop graves intérêts sociaux pour que le prélèvement d'office sur le contingent annuel pût continuer à s'opérer. En conséquence, la loi du 30 juillet 1893 spécifia, par l'article 1^{er}, que l'armée coloniale, en ce qui concernait l'élément français, se recruterait désormais exclusivement par des volontaires, et, le 4 août 1894, un décret fut rendu en exécution de cette loi pour faciliter les engagements et les rengagements dans la plus large mesure possible en France et aux colonies. Ainsi donc le service colonial perdait son caractère d'obligation nationale imposée par voie de tirage au sort à toute une catégorie de citoyens, et les troupes de la marine subissaient une modification profonde, avec les inconvénients ou les avantages que devaient leur procurer désormais des soldats de métier. f »

342 LA GUEREE DANS LES COLONIES La création en 1894 du ministère des colonies vint également apporter une grosse modification dans la vie organique des troupes de la marine. Déjà les lois de finances des exercices antérieurs à l'année 1889 avaient détaché du ministère de la marine de nombreux chapitres concernant l'administration des colonies pour les rattacher à un ministère civil, le ministère du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. Le décret du 19 mars 1889 groupa dans un même service de ce département les diverses administrations coloniales et mit à leur tête un sous-secrétaire d'état des colonies. Enfin, la loi du 20 mars 1894 érigea l'administration centrale des colonies en ministère spécial. Il résultait des lois et décrets en vigueur que, d'une part, le ministère des colonies disposait seul des forces militaires aux colonies et que, d'autre part, les ministres de la guerre ou de la marine de qui relevaient ces troupes en exerçaient seuls le commandement tant aux colonies qu'en France. Cette situation se compliquait surtout de ce fait que l'administration des troupes stationnées aux colonies étant confiée au ministre des colonies, les services administratifs et de santé aux colonies n'étaient nullement subordonnés au commandement. Cet état normal devait durer jusqu'en 1901. La situation faite aux troupes de la marine par la loi du 30 juillet 1893 et par les mesures prises pour l'occupation de Madagascar nécessitait d'urgence la réorganisation de ces troupes. Les situations d'effectifs dans les régiments entre 1894 et 1900 montrent la pénurie complète de personnel qui se faisait partout sentir (officiers et hommes de troupe). La relève était difficile à assurer. Il sembla indispensable d'incorporer dans les régiments métropolitains une partie du contingent qui ne partirait aux colonies que sur sa demande. Le passage au

LA GUEBEE DANS LES COLONIES 343

ministère de la guerre paraissait utile pour obtenir ces hommes, mes et aussi pour mieux utiliser, en cas de mobilisation, les nombreux corps coloniaux stationnés dans la métropole. Enfin les troupes de la marine, employées surtout à terre, recevant du ministère de la guerre leurs règlements et leurs méthodes d'instruction, ayant un même recrutement pour leurs officiers, n'avaient plus aucune raison sérieuse d'être rattachées au ministère de la marine. La loi du 7 juillet 1900 vint enfin mettre un terme à une situation qui ne pouvait se prolonger plus longtemps et les décrets du 28 décembre 1900 posèrent les bases de la nouvelle organisation des troupes coloniales au ministère de la guerre. En même temps que se transformaient ainsi les troupes de la marine, on créait et on augmentait successivement les différents corps indigènes. Un premier essai de recrutement avait été fait au Sénégal en 1831 et le décret du 3 décembre 1853 constituait 2 compagnies de tirailleurs sénégalais à Corée et au Sénégal. Devant l'excellence des résultats, le nombre des compagnies fut porté à 4 en 1857, à 6 en 1862, à 9 en 1884 et à 12 en 1889 (3 bataillons). En avril 1892 on créait de même 2 bataillons de tirailleurs soudanais portés à 4 en 1894; ce sont ces diverses unités qui ont formé le noyau des 4 régiments de tirailleurs sénégalais (14 bataillons) prévus par le décret du 19 septembre 1903. Ce qui devait réussir du premier coup avec le caractère guerrier des races de l'Afrique fut plus difficile à acclimater en Indo-Chine. Un premier essai de levées fait en Cochinchine ne réussit pas parce qu'on n'avait tenu aucun compte des mœurs sédentaires et patriarcales des Annamites. En 1854, un nouvel essai de milices régionales organisées par l'administration militaire fut plus heureux et ces auxiliaires rendirent de précieux services dans la répression des insurrections.

344 LA GUERRE DANS LES COLONIES. réactions locales qui marquèrent le début de l'occupation. Enfin, en 1879, fut créé le 1^{er} régiment de tirailleurs annamites avec recrutement absolument régional. Au Tonkin, le sentiment belliqueux ayant été entretenu par les incursions chinoises, il fut relativement facile, en 1884, au début des opérations, d'organiser un corps d'auxiliaires tonkinois à 3 bataillons de 4 compagnies. Ces troupes firent preuve d'une grande solidité dans la guerre contre la Chine et des augmentations successives en portèrent l'effectif à 4 régiments en 1886. A Madagascar, les auxiliaires sakalaves qui nous avaient prêté leur concours en 1885 furent concentrés à Diégo-Suarez; mais les effectifs fondirent d'abord rapidement en raison du sentiment très vif qui rattache le Sakalave au sol natal. Toutefois de grandes facilités leur ayant été données pour vivre en famille, les tirailleurs malgaches furent organisés en un bataillon à Diégo-Suarez en 1892. Au moment de la campagne en 1895, on forma un régiment à trois bataillons, puis un deuxième en 1897. Organisation militaire des colonies. Les acquisitions territoriales de la France en Afrique et Xîn Asie au cours des vingt dernières années ont eu pour résultat, en suscitant les convoitises des autres peuples, d'augmenter les chances de conflit avec eux et, en prolongeant les frontières de notre pays au delà des nôtres, d'accroître sa vulnérabilité. A l'ère des conquêtes doit succéder rationnellement la période d'organisation dont le double point de vue strictement militaire est d'asseoir à l'intérieur la domination de la nation conquérante et de protéger le pays conquis contre les tentatives de l'extérieur.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 345 Jusqu'aux événements de 1898, il semble que la première partie de la tâche qui nous incombait ait absorbé tous nos efforts : lutte contre la piraterie au Tonkin, contre les fahavalos à Madagascar, contre les bandes de Samory au Soudan. On n'avait pourtant point attendu cette époque pour se préoccuper de la question de la défense des colonies. Confiée jusqu'en 1890 au ministère de la marine, celle défense lui était enlevée par le décret du 3 février 1890 et donnée au Département des colonies, rattaché depuis au ministère du commerce. La création d'un organe technique destiné à éclairer le ministre responsable dans l'étude de questions relatives à la défense des colonies, et à assurer l'exécution de ses décisions s'imposa dès le début, mais sa composition et ses attributions ne commencèrent à être fixées d'une façon un peu précise (ju'à partir du jour où le Département des colonies cessa d'être ballotté entre les ministères du commerce et de la marine, et conquit son autonomie. Le décret du 23 mai 1896 constitua un « comité technique militaire consultatif » présidé par un officier général ou supérieur et chargé de l'examen des questions techniques militaires spéciales aux colonies. Un nouveau décret, en date du 23 juillet 1897, vint bientôt réduire le personnel de ce comité déjà fort restreint, de sorte qu'en fait l'ensemble des attributions de cet organe consultatif et l'autorité de ses avis se trouvèrent notablement réduits. Il faut d'ailleurs bien remarquer que ce comité était beaucoup plus un agent d'exécution qu'un organe consultatif : il lui manquait par trop l'autorité indispensable pour jouer un pareil rôle. L'importance nouvelle et considérable prise par les questions relatives à la défense des colonies, à la suite des difficultés surgies entre la France et l'Angleterre en 1898, ren

346 LA GUERKE DAXS LES œLONIES dirent ce défaut plus évident, et un nouveau décret en date du P' août 1899 modifia la composition du comité dans le sens d'un accroissement notable de compétence et d'autorité en y faisant entrer des officiers généraux des armées de terre et de mer. En fait, la compétence et le rôle du nouveau comité en tant qu'organe consultatif se limitèrent étroitement à l'étude des questions techniques relatives à l'organisation et à l'armement des places fortes coloniales, points d'appui de la flotte, qui ne constituent cependant qu'une partie, et non la plus importante, de l'organisation défensive des colonies. Aussi la composition des garnisons, la fixation des effectifs, de l'armement, des approvisionnements, l'importance des services militaires furent-elles dans nos principales possessions déterminées par des circonstances et des considérations locales et non d'après un plan général, ni surtout d'après le rôle dévolu à chacune d'elles. Le Parlement ayant voté le 20 juillet 1900 (loi Gautret) un crédit de 61.275.000 francs en vue de la défense des colonies, l'importance donnée à l'organisation des points d'appui de la flotte s'affirmait plus éclatante que jamais, car, à part une modeste somme de 2.900.000 francs destinée aux « magasins indispensables à la mobilisation des troupes et à la défense de la Réunion », ce crédit en entier devait être consacré à la construction et à l'armement des points d'appui. La question de la défense des colonies restait à peu près entière. Les événements qui se succédèrent dans les années suivantes en Extrême-Orient, les groupements politiques qui en furent la conséquence rendirent bientôt d'une nécessité urgente l'étude d'une organisation défensive rationnelle et complète. Un décret en date du 29 juillet 1902 réorganisa l'ancien comité technique ou, pour parler plus exactement, le suppri

LA GUERRE DANS LES COLONIES 347

ma et lui substitua un nouveau comité conçu sur des bases plus larges et comprenant en particulier une majorité d'officiers généraux et de hauts fonctionnaires ayant longtemps servi aux colonies. Ce nouvel organe prit le nom de « comité consultatif de défense des colonies », qui définit très exactement son rôle; une section d'études, composée de deux officiers supérieurs et de trois officiers subalternes, chargée de l'aider dans ses travaux et de préparer les éléments de ses délibérations, lui fut adjointe. Elle est absolument distincte du bureau militaire du ministère des colonies, qui reste chargé, sous l'autorité directe du Ministre, de l'étude et de la suite à donner aux affaires d'ordre militaire (organisation et administration des troupes aux colonies, travaux, armements, etc.). Les heureux résultats de cette réorganisation ne se sont pas fait longtemps attendre et, à la suite d'études très complètes entreprises par le comité, tout un plan d'ensemble de la défense de nos possessions d'outre-mer a été arrêté par le Ministre des colonies, qui en poursuit méthodiquement et activement la réalisation. C'est en conformité avec ce plan d'ensemble que les décrets du 26 mai 1903, portant réorganisation du groupement des forces militaires stationnées aux colonies », et du 19 septembre 1903 (portant réorganisation des troupes coloniales » et fixant les effectifs à entretenir dans chaque colonie, ont été élaborés. Examinons très rapidement les grandes lignes du plan d'ensemble de la nouvelle organisation militaire de nos colonies et les bases sur lesquelles il repose. Tout d'abord un principe s'imposait : Il ne pouvait être question de défendre toutes les colonies; ni les moyens financiers, ni même les ressources de la métropole en personnel de toutes catégories ne l'eussent permis.

348 J.J. GUEJRRE DANS LES COLONIES A vouloii' être fort sur tous les points, on aurait couru le risque de ne Têtre nulle part. Ce principe amenait obligatoirement à classer les colonîes en deux grandes divisions : « 1** Celles d'une réelle importance militaire et dont la conservation ou la perte peut influer sur Tissue de la guerre, soit parce qu'elles appuient notre politique extérieure, soit parce qu'elles peuvent servir de point de départ à une action offensive contre des territoires limitrophes appartenant à l'ennemi ou placés sous son influence, soit parce qu'elles contiennent un point d'appui de la flotte reconnu nécessaire pour notre marine, soit enfin parce que l'ennemi trouverait dans leur occupation des avantages sérieux pour la direction de son action militaire; » 2** Celles qui ne remplissent aucune de ces conditions. » (Avis du comité consultatif de défense des colonies du 8 décembre 1902.) Aux premières devait nécessairement être consacrée la totalité des ressources en hommes et en argent, par prélèvement mémo sur celles de la 2* catégorie. Un tempérament a été cependant apporté à ce principe, en ce qui concerne les colonies à indigènes rentrant dans cette deuxième catégorie, vis-à-vis desquelles la France a assumé des charges et des responsabilités et que le retrait des troupes organisées risquerait de replonger dans la barbarie et l'anarchie. La mesure de l'effort dépendant essentiellement de l'ennemi à combattre, il fallait ensuite, afin de déterminer les conditions générales auxquelles devait répondre cette organisation défensive, spécifier cet ennemi : c'est sans conteste l'Angleterre. On pouvait être assuré d'ailleurs qu'en parant aux éventualités pouvant résulter d'un conflit avec la Grande-Breta

LA GUEREE DANS LES COLONIES 349 gnc, on était en mesure de faire face à toutes les autres éventualités. La disproportion des forces navales françaises et anglaises amène naturellement à admettre que, dès la déclaration de guerre, toutes communications seront coupées entre la France et ses colonies et que ces dernières devront tirer soit de leurs propres fonds, soit des ressources qui y auront été accumulées en temps de paix, tous les éléments et les moyens d'action en personnel et matériel jugés nécessaires pour l'accomplissement du rôle militaire qui leur aura été assigné. D'autre part, la nécessité de ne pas accroître d'une façon exagérée les charges déjà excessives de la métropole fit triompher le principe d'une exploitation aussi complète que possible des ressources locales en personnel et matériel avec toutes ses conséquences (service militaire des indigènes, organisation des réserves, etc.). Enfin il fut bien entendu que l'organisation à établir dans les colonies ne pouvait en aucune façon être l'organisation d'une défense localisée par principe sur nos territoires, mais être au contraire une organisation militaire au sens général du mot. La répartition des colonies en groupes autonomes et l'organisation du commandement de ces groupes dès le temps de paix ne sont que la conséquence logique des principes qui précèdent. C'est sur ces bases et en vertu de ces principes qu'a été établi par le comité consultatif de défense et arrêté par le Ministre des colonies le plan général défensif de l'empire colonial français, dont les grandes lignes sont les suivantes : V Groupe de V Indo-Chine. L'Indo-Chine, tant par son importance économique que par le rôle politique prépondérant que sa situation géographique

350 LA GUERRE DAXS LES COLONIES l'appelle à jouer en Extrême-Orient, conslilue pour la France un élément de puissance et de richesse qui la met au premier rang des territoires dont l'intégrité importe à notre pays. C est, pour les mêmes raisons, celle de nos possessions qui, en cas de conflit, aurait vraisemblablement à supporter les plus gros efforts de l'ennemi. Son organisation défensive doit donc être la plus complète possible; c'est celle dont l'urgence est la plus immédiate. 2** Groupe de VALrique occidentale. L'éventualité d'une attaque de nos possessions du Congo, du Dahomey, de la Côte d'Ivoire, de la Guinée et du Soudan par de forts effectifs n'est pas à envisager en raison de leurs richesses restreintes, de leurs ressources limitées et des difficultés d'accès qu'elles présentent. Il a semblé, en conséquence, inutile de prévoir des mesures spéciales pour leur défense, et les effieclifs qui y sont nécessaires en tout temps pour assurer notre domination sont les seuls dont il y ail lieu de prévoir l'entretien. L'existence du port de Gorée-Dakar et de la place de Dakar, classée par le décret du 3 juin 1902 parmi les points d'appui de la flotte aux colonies, impose l'obligation de donner au Sénégal une organisation défensive sérieuse, non distincte d'ailleurs de celle du point d'appui avec laquelle elle se confond. Tant au point de vue de l'importance que de l'urgence, le point d'appui de Dakar vient immédiatement après celui de Saïgon - Cap-Saint-Jacques. Enfin le caractère particulièrement guerrier des races qui peuplent le Soudan et le Sénégal a conduit, dans le but d'alléger les charges de la métropole tant en hommes qu'en argent, à prévoir l'entretien en tout temps au Sénégal d'une force militaire indigène, véritable corps expéditionnaire prêt à appuyer notre action extérieure.

LA GUEREE DAXS LES COLONIES 351 3"* Groupe de
VALrique orientale. Seule de ce groupe, la colonie de Madagascar pouvait, à
cause des intérêts considérables qui y sont engagés, justifier une
organisation défensive, la Réunion ne tirant son importance militaire que du
seul fait que la loi de recrutement y est appliquée et fournit un contingent
annuel de 800 hommes susceptible de renforcer la défense de la Grande-
Terre. Aussi la garnison d'un bataillon à deux compagnies prévue dans cette
dernière île par le décret du 19 septembre 1903 est-elle surtout un dépôt
chargé de recevoir et d'instruire les hommes du contingent en temps de paix
et d'assurer la mobilisation des réserves. 4° Groupe des Antilles. Les
intérêts restreints de la France aux Antilles font qu'elles ne jouent qu'un rôle
secondaire dans l'organisation militaire coloniale de notre pays. Aussi, seule
l'existence du point d'appui de Fort-de-France, réclamé par la marine et
classé par le décret du 3 juin 190?, justifiait pour la Martinique une
organisation défensive d'ailleurs strictement limitée à celle de la place.
Aucune défense spéciale n'est à prévoir pour la Guadeloupe et la Guyane,
dont les faibles garnisons n'ont à jouer qu'un rôle de police. 5"* Groupe du
Pacifique. Nos possessions du Pacifique sont trop excentriques, trop peu
importantes en face des grandes colonies anglaises, pour qu'il ait paru
possible, sans des sacrifices tout à fait inadmissibles, de les mettre à l'abri
des entreprises de l'ennemi. L'organisation militaire à y prévoir devait donc
être néces

332 LA GUERRE DANS LES COLONIES sairement limitée à celle jugée indispensable du point d'appui de Nouméa (Nouvelle-Calédonie). Classée par le décret du 3 juin 1902, cette place, encore à l'état embryonnaire, vient en dernière ligne dans le programme d'exécution des points d'appui et son organisation paraît devoir se réduire à peu de chose. Telles sont les grandes lignes de l'organisation militaire préconisée par le comité consultatif de défense et adoptée par le Ministre des colonies. Les programmes particuliers pour chacun des groupes de colonies créés par le décret du 26 mai 1903 ont déjà été étudiés par ce comité, et leur réalisation se poursuit d'après l'ordre d'urgence adopté et dans la mesure des crédits accordés par le Parlement. Décrets du 19 septembre 1903. Les décrets du 28 décembre 1900 durent être élaborés avant qu'on eût nettement établi quelles étaient les forces nécessaires pour assurer la défense de nos colonies. Depuis cette date, à la suite d'études très complètes faites par le ministère des colonies, un plan d'ensemble de la défense de nos possessions d'outre-mer a été arrêté et permet aujourd'hui d'asseoir sur une base rationnelle une nouvelle organisation des troupes coloniales. Cette organisation doit prendre, en effet, comme point de départ, les besoins réels des colonies, et, tenant compte des proportions nécessaires dans les divers grades pour assurer la relève dans de bonnes conditions, en déduire le personnel des troupes coloniales à entretenir en France, tout en évitant, toutefois, d'augmenter les charges budgétaires. La conséquence de ces principes a été une nouvelle répartition

LA GUERRE DAXS LES COLONIES «333 lilion des éléments européens et indigènes des troupes coloniales réglée par les décrets du 19 septembre 1903. Aux termes des décrets du 19 septembre 1903, l'infanterie coloniale comprend : un état-major particulier, des corps de troupes, un corps de discipline. Les corps de troupes stationnés en France sont : P 12 régiments (numérotés 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 21, 22, 23, 24) à 3 bataillons de 4 compagnies composés d'engagés volontaires, de rengagés, de commissionnés, de volontaires de l'armée de terre versés dans l'armée coloniale, d'hommes des contingents métropolitains volontaires ou incorporés d'office, mais qui dans ce dernier cas, ne seront pas astreints à servir aux colonies, et n'y seront envoyés que s'ils en font la demande écrite après leur incorporation; 2° 1 section de secrétaires d'état-major coloniaux employés dans les états-majors des troupes coloniales en France et aux colonies ainsi que dans les bureaux de recrutement aux colonies ; 3° 1 section de télégraphistes coloniaux (dépôt en France, détachements aux colonies); 4° 1 dépôt des isolés des troupes coloniales; 5° 1 section de secrétaires et ouvriers militaires du commissariat; 0° 1 section d'infirmiers coloniaux. L'artillerie coloniale comprend un état-major particulier et des corps de troupes; ceux de ces derniers stationnés en France sont : P 3 régiments (numérotés 1, 2, 3) ayant chacun un nombre variable de batteries et comprenant ensemble 30 batteries (12 batteries montées, 6 batteries de montagne et 18 batteries à pied); Guerr« col. 23

354 LA GUEEBE DANS LES COLONIES 4 2" 5 compagnies d'ouvriers d'artillerie coloniale; 3" 1 compagnie d'artificiers d'artillerie coloniale. Les régiments d'infanterie et d'artillerie coloniales stationnés en France sont groupés en un corps d'armée à trois divisions devant coopérer, le cas échéant, à la défense de la métropole et prendre part aux opérations militaires hors du territoire français. Les autres unités d'infanterie et d'artillerie coloniales prévues par les décrets du 19 septembre 1903 sont stationnées 4

LA GUEBBE DANS LES œLONIES dœlS çaises, et, comme leur résistance physique s'est montrée supérieure, ils ont, en réalité, pris une part plus effective que ces dernières aux principales actions de guerre qui se sont déroulées au cours de ces expéditions. » Toutefois, l'emploi de la légion étrangère, comme force d'occupation dans nos colonies, soulève une difficulté très grave. Il est à craindre, en effet, qu'en présence d'un ennemi européen, les légionnaires ne désertent en grand nombre, l'esprit d'aventure dominant chez eux le sentiment de la discipline et l'amour-propre professionnel. » Un ennemi avisé qui leur fera des promesses et saura les leitr pourra certainement provoquer des désertions qui, non seulement affaibliront nos effectifs au moment où ils ne pourront plus être renforcés, mais encore fourniront à l'adversaire des renseignements sur notre situation militaire. » Il y a lieu de rappeler à ce propos qu'en janvier 1900 les relations de la France et de l'Angleterre étant tendues, le bataillon de légion envoyé à Diégo-Suarez pour renforcer la garnison qu'on supposait menacée d'une attaque inopinée des Anglais, perdit 60 hommes qui désertèrent en se jetant à l'eau pendant la traversée du canal de Suez. » Des désertions de cette nature se produisent habituellement dans les détachements de légion envoyés dans les colonies; mais ce chiffre de 60 est significatif si l'on tient compte que, dans l'esprit des officiers et des soldats de ce bataillon, on comptait se battre à Diégo-Suarez, non contre des tribus africaines, mais contre des soldats d'une puissance européenne. Il paraît donc prudent de réserver l'emploi de la légion étrangère pour des expéditions coloniales proprement dites et de le proscrire, ou tout au moins de le limiter, chaque fois que la situation générale fera prévoir que cette troupe pourra se trouver en présence d'un ennemi européen (1). » (1) Général Qallieni. 'J*r - * . * ■

* .

.ï •* ■■■ «; •K 356 LA GUEHBE DANS LES œLOXIES Les
 troupes actuellement stationnées aux colonies comprennent : TROUPES
 EUROPÉENNES. V En Indo-Chine : Les 10^e, 11^e et 12^e régiments
 d'infanterie coloniale, à 3 bataillons de 4 compagnies, et le 12^e régiment, à
 2 bataillons; 2 régiments d'artillerie coloniale; le 1^{er} au Tonkin, composé
 de 8 batteries mixtes (2 montées, 4 de montagne et 2 à pied) ; le 2^e en
 Cochinchine, composé de 10 batteries mixtes (2 montées, 3 de montagne et
 5 à pied); 2 compagnies mixtes d'ouvriers d'artillerie coloniale; 4 bataillons
 de légion étrangère; 1 détachement du génie; 1 peloton du corps de
 discipline des troupes coloniales; Des détachements de la section de
 secrétaires d'état-major coloniaux, de la section de télégraphistes coloniaux,
 de la section (f infirmiers coloniaux et de la section de secrétaires et
 d'ouvriers militaires du commissariat. 2^e En Afrique orientale : Le 13^e
 régiment d'infanterie coloniale à 3 bataillons; 1 bataillon à 2 compagnies à
 la Réunion; 1 régiment d'artillerie coloniale composé de 8 batteries mixtes
 (1 montée, 3 de montagne et 4 à pied); 2 compagnies mixtes d'ouvriers
 d'artillerie coloniale; 1 détachement du génie; 1 section du corps de
 discipline des troupes coloniales; Des détachements des différents services.
 3^e En Afrique occidentale : 1 bataillon d'infanterie coloniale à 4
 compagnies; 1 régiment d'artillerie coloniale composé de 6 batteries mixtes
 (3 de montagne, 3 à pied), d'une section mixte de

LA GUEEBE DANS LES COLONIES 357

montagne pour le Tchad et d'une compagnie de conducteurs indigènes; 2 compagnies mixtes d'ouvriers d'artillerie coloniale; 1 détachement du génie; 1 compagnie du corps de discipline des troupes coloniales; Des détachements des différents services. 4° En Guyane et aux Antilles : 1 bataillon d'infanterie coloniale à 5 compagnies; 1 groupe d'artillerie coloniale à 3 batteries à pied; 1 détachement d'ouvriers d'artillerie coloniale; Des détachements de quelques services. 5° Dans le Pacifique : 1 bataillon d'infanterie coloniale à 3 compagnies; 1 batterie d'artillerie coloniale à pied; 1 détachement d'ouvriers d'artillerie coloniale; Des détachements de quelques services. 6° Corps d'occupation de Chine et réserve de Chine: Depuis la campagne de Chine en 1900, il est en outre entretenu en Chine un corps dit d'occupation de Chine et au Tonkin une brigade dite de réserve de Chine. Le corps d'occupation de Chine comprend : Le 16^e régiment d'infanterie coloniale à 3 bataillons; 1 batterie d'artillerie coloniale de montagne; 1 demi-escadron de chasseurs d'Afrique; 1 détachement du génie; Des détachements des différents services. La brigade de réserve est composée de : Le 18^e régiment d'infanterie coloniale à 4 bataillons; Le 5^e régiment de tirailleurs tonkinois à 2 bataillons; 5 batteries d'artillerie coloniale (1 de campagne et 4 de montagne); etc. #

358 LA GTJEEEE DAKS LES CÎOLONIES 1 compagnie mixte de conducteurs; Des détachements des différents services. « Les décrets du 19 septembre 1903 fixent pour la compagnie d'infanterie Coloniale en garnison aux colonies la composition suivante : Capitaine .*. . . 1 Lieutenant et sous-lieutenant.. . 2 Adjudant 1 Sergent-major 1 Sergent fourrier 1 Sergents 6 Caporal fourrier 1 Caporaux 12 Clairons 2 ' :• Elève clairon 1 Soldats 150, 125 et 120 (1). Dans chaque régiment et suivant le nombre des bataillons, l'état-major comprend de 8 à 12 officiers, le petit état-major de 18 à 42, et la section hors rang de 42 à 48 hommes de troupe. Dans chaque bataillon formant corps et selon le nombre des compagnies, Tétat-major de 3 à 4 officiers, le petit étalmajor et la section hors rang de 13 à 35 sous-officiers, caporaux et soldats. Les balleries d'artillerie coloniale sont composées des éléments suivants : (1) 125 hommes dans les régiments à 2 ou 3 bataillons et au bataillon d'Afrique occidentale française; 120 au bataillon des Antilles; 150 au bataillon de la Nouvelle-Calédonie, et à effectif variable pour le bataillon do la Réunion.

LA GUEEEEE DANS LES COLONIES 359 1** Une ballerie à pied, type A français : 3 officiers, 103 hommes de troupe et 3 chevaux; 2* Batterie à pied type B mixte : 3 officiers, 90 Européens, 70 indigènes et 3 chevaux; 3° Batterie montée, type C mixte : 4 officiers, 08 Européens, 72 indigènes et 110 chevaux et mulets; 4"* Batterie de montagne, type D mixte : 4 officiers, 68 Européens, 76 indigènes et 78 chevaux et mulets; Dans chaque régiment d'artillerie coloniale, Tétat-major est de 14 ou 15 officiers; le petit état-major et le peloton hors rang ont un effectif variant de 37 à 55 sous-officiers, brigadiers ou canonniers. TROUPES INDIGÈNES. P En Indo-Chine : Les 1*' et 2" régiments de tirailleurs annamites à 3 bataillons de 4 compagnies; 5 régiments de tirailleurs tonkinois dont 3 (les P", 3"" et 4") à 4 bataillons, 1 (le 2') à 5 bataillons et 1 (le 5*) à 2 bataillons de 4 compagnies (ce dernier régiment fait, en réalité partie de la brigade de réserve de Chine); 1 bataillon de tirailleurs chinois à 2 compagnies; 1 bataillon de tirailleurs cambodgiens à 2 compagnies; 1 escadron de chasseurs tonkinois. 2"* En Afrique orientale : Le 3" régiment de tirailleurs sénégalais à 4 bataillons de 4 compagnies; 1 bataillon de tirailleurs sénégalais à 4 compagnies à Diégo-Suarez; 3 régiments de tirailleurs malgaches à 3 bataillons de 4 compagnies.

360 LA GITBSBE DANS LES COLONIES 3*" En Afrique occidentale : Les 1" et 2** régiments de tirailleurs sénégalais à 4 bataillons de 4 compagnies ; Le 4" régiment de tirailleurs sénégalais à 2 bataillons de 4 compagnies; 1 bataillon de tirailleurs sénégalais à Zinder; 1 régiment d'infanterie indigène à 2 bataillons au Congo cf au Tchad; 2 escadrons de spahis sénégalais; 1 escadron de cavalerie au Congo; 1 compagnie de conducteurs indigènes entrant dans la composition du régiment d'artillerie coloniale de l'Afrique occidentale française. Le décret du 19 septembre 1903 fixe pour la compagnie indigène la composition suivante : Européens, Capitaine 1 Lieutenant ou sous-lieutenant... 2 Adjudant 1 Sergent-major 1 Sergent fourrier 1 Sergents 0 ou 7 (1). Caporal fourrier 1 Indigènes. Lieutenant, sous-lieutenant ou adjudant 1 (2). (1) 6 dans les corps de troupe sénégalais, 7 dans les corps le troupe tonkinois, annamites et malgaches. (2) Les lieutenants et sous-lieutenants indigènes ne peuvent exister que dans les compagnies sénégalaises.

LA GXTERBE DANS LES œLOIOES 361 Sergents 4 Caporaux
12 Clairons 2 120 à 170 (1). 150 à 170 (2). (12< Tirailleurs < ,^ (15< Dans
chaque régiment et suivant le nombre des bataillons, l'état-major, le petit
état-major et la section hors rang comprennent de 7 à 16 officiers, de 21 à
29 sous-officiers, caporaux et soldats européens et de 17 à 30 tirailleurs.
Dans chaque bataillon formant corps et selon que le bataillon est à 2 ou 4
compagnies, 1 état-major comprend de 3 à 4 officiers, le petit état-major et
la section hors rang de 7 à 10 sous-officiers, caporaux ou soldats européens
et de 8 à 10 indigènes. Suivant les différentes colonies, l'effectif d'un
escadron de cavalerie indigène varie de 4 à 8 officiers, de 8 à 14 hommes de
troupe européens, de 100 à 157 indigènes et de 113 à 178 chevaux. Rôle et
avenir des troupes coloniales. En parcourant rapidement l'histoire des
différentes organisations des troupes coloniales, nous avons pu constater
que leurs transformations successives n'ont été, en grande partie, ([ue le
résultat des extensions également successives de notre

362 LA GTJEERE DANS LES COLONIES encore à prévoir et à étudier, car tout arrêt dans les modifications d'un organisme aussi essentiellement variable que celui des troupes coloniales serait synonyme de recul. « Tout domaine colonial doit être gardé et pouvoir être défendu si c'est nécessaire. Il faut donc considérer que nos colonies actuelles font partie essentielle de notre territoire national et que le devoir le plus impérieux imposé à notre souveraineté est d'y maintenir l'ordre à l'intérieur et la sécurité contre les ennemis éventuels à l'extérieur (1). » D'ailleurs, notre diplomatie sera d'autant plus forte hors d'Europe qu'elle disposera pour la soutenir de troupes coloniales bien organisées, capables de l'appuyer et même de prendre l'offensive. C'est pourquoi l'armée coloniale est une nécessité et cette armée doit différer radicalement de l'armée métropolitaine parce qu'elle est appelée à agir sur des théâtres d'opérations particuliers et dans des conditions toutes spéciales. Ces questions ont été longuement examinées par le Parlement au moment de la discussion de la loi du 7 juillet 1900 et c'est après mûres réflexions que le législateur a posé, par l'article 2 de cette loi, le principe de l'autonomie des troupes coloniales. Il faut ajouter que cette autonomie serait beaucoup plus effective s'il y avait unité de commandement et d'administration, c'est-à-dire si ces troupes et leurs services ne dépendaient que d'un seul ministère. Le premier rôle des troupes coloniales est d'assurer l'occupation et la défense des colonies et pays de protectorat autres que l'Algérie et la Tunisie. Le point de départ de leur organisation est donc l'organisation militaire des colonies, basée sur l'utilisation, dans la plus large mesure possible, des troupes indigènes et de leurs réserves de manière à réduire au minimum la quantité des troupes européennes à y entretenir. (1) Général Duchemin. H fr

LA GUERRE DANS LES COLONIES 363 Le second rôle des troupes coloniales est d'exécuter les opérations aux colonies et de prendre part aux expéditions militaires hors du territoire français, ce qui entraîne la nécessité d'avoir en France une réserve toujours disponible pour pouvoir la transporter rapidement en un point quelconque du globe sans toucher à la mobilisation de l'armée métropolitaine. Enfin les troupes coloniales doivent pouvoir coopérer à la défense de la métropole. La France, en effet, si elle a l'impérieux devoir de défendre ses colonies et de faire face aux nécessités de sa politique mondiale, a des ressources limitées en hommes et en argent et n'est pas assez riche pour négliger, pour la défense de son propre sol, celles de ces ressources consacrées à la garde des colonies. Il faut remarquer, d'autre part, que le service permanent aux colonies des troupes européennes et des cadres européens des troupes indigènes est inadmissible. Les conditions d'existence de nos possessions ne permettent pas, en effet, aux Européens d'y faire un séjour trop prolongé sans préjudice pour leur santé et, si l'on veut bien admettre qu'il est rationnel de ne pas compromettre par des fatigues exagérées la santé d'un personnel militaire dont la valeur technique est augmentée par le service fait outre-mer et qui, par conséquent, est devenu plus précieux pour la défense de la patrie, on arrive à cette conclusion que chaque période de séjour aux colonies doit être suivie d'une période de service en France d'une durée au moins égale. Si, enfin, on remarque qu'à chaque mutation entre la France et les colonies un gradé européen est indisponible pendant près d'une année (voyages d'aller et retour, permission au départ, congé de convalescence au retour) on arrive à cette conclusion qu'il faut entretenir dans la totalité des

^4 LA GUEERE DAKS USS COLONIES cadres des troupes coloniales un personnel environ deux fois et demie égal à l'effectif nécessaire aux colonies (1). Les décrets du 19 septembre 1903 ont fixé à 114 officiers supérieurs, 914 officiers subalternes et 3.118 sous-officiers pour l'infanterie; à 41 officiers supérieurs, 221 officiers subalternes, 541 sous-officiers pour l'artillerie, les cadres nécessaires aux unités européennes et indigènes indispensables à la garde de nos colonies. Ces chiffres sont des minima qui devraient plutôt être augmentés si on tient compte de ce fait que, les indisponibilités étant plus fréquentes aux colonies, les cadres doivent y être plus fortement constitués qu'en France. Quoi qu'il en soit, c'est en les prenant comme base dans les conditions indiquées plus haut qu'on peut calculer la totalité des cadres, officiers et sous-officiers qu'il serait nécessaire d'entretenir dans les troupes coloniales (2). La partie de ces cadres disponible en France est employée, ainsi que les caporaux et soldats rengagés, à former le noyau d'unités dans lesquelles le complément en hommes est fourni par le contingent. Il serait avantageux de concentrer le plus possible ces unités pour que le service y soit très régulier ^l l'instruction très soignée, de façon à compenser ce que ce service et cette instruction ont de forcément incomplet pendant les périodes de service aux colonies. On obtiendra ainsi, en France, quand les troupes coloniales auront reçu tout le développement auquel elles peuvent prétendre, un ensemble de régiments d'élite formés d'officiers, de gradés et, pour près d'un tiers, d'hommes ayant tous servi aux colonies et (1) Cette proportion n'est évidemment pas absolue. Elle varie avec les différents grades, avec la durée du séjour aux colonies, avec la durée des 'Congés de convalescence, etc. En adoptant la moyenne indiquée, on serait certain que la durée des services en France ne serait jamais inférieure à celle des services aux colonies. (2) Les officiers d'artillerie détachés aux services techniques de l'artillerie navale sont en dehors de ces calculs.

LA GUERRE DANS LES COLONIES 365> fait campagne : ces régiments, maintenus à effectifs renforcés, ne devant être complétés que par un petit nombre de réservistes, pourront constituer la valeur de deux corps armés avec services spéciaux, qui, n'étant pas liés au territoire, pourront avoir une mobilisation plus rapide et être utilisés dans les plans élaborés à l'état-major de l'armée, soit comme troupes de couverture, soit pour toute autre mission. « Les régiments nationaux d'infanterie de l'armée coloniale, écrivait dès 1895, le regretté capitaine Gilbert (1), lorsqu'ils seront organisés, fourniront au système de couverture un appoint précieux et particulièrement approprié à son rôle. Ces unités, en effet, formées de volontaires et d'hommes faits, maintenues en tout temps sur un pied voisin du pied de guerre, indépendantes de toutes réserves et, par suite de la mobilisation des corps d'armée, semblent, par essence, être destinées à la protection de la frontière. ». Combien plus exactes encore seront ces considérations lorsqu'une loi instituant le service de deux ans aura remplacé la loi de 1889 ! (1) Nouvelle Revue, 15 septembre 1895. FIN

The text on this page is estimated to be only 1.43% accurate

I • • ■ • . « • • y p • ' • ' ù.

The text on this page is estimated to be only 25.97% accurate

" % ■ ■ ■ . TABLE DES MATIÈRES Pages. Chapitre 1"* :
VarticydariUi des yuevres coloniaUs. — Caractères généraux de la guerre
aux colonies. — Conditions d'exécution. — Importance de la préparation.
— • Le commandement 11 Chapitre II : Le personnel. — Considérations
générales. — Avantages et inconvénients des troupes européennes. —
Avantages et inconvénients des troupes indigènes. — Association des deux
éléments. — • Aptitudes des races asiatiques. — Aptitudes des races de
Madagascar. — Aptitudes des races de l'Afrique occidentale. —
Ilecrutement des soldats indigènes. — Emploi des troupes indigènes soûles.
— Proportion des éléments européen et indigène. — Amalgame de ces
éléments. — Encadrement des troupes indigènes. — Utilisation des
indigènes dans les différents services 31 Chapitre III : Tiunports maritimes.
— Embarque meuf s it lUharqnemvnts. - - Renseignements historiques. —
l'tilisation des navires de conunerce. — Evaluation du tonnage. —
Affrètements et plans de transport. — Règles d'embarquement. —
Embarquement des animaux et du matériel. — Vitesse d'embarquement. —
Débarqueuênts. — Rôle de la marine. — Bases d'opérations 89 Chapitrk
TV : Les lignes de eommunieation. — Difficultés d'organisation. —
Exemples historiques. — Expédition anglaise du Soudan. — Expédition de
Madagascar 121 Chapitre V : Moyens de transport, — Généralités. —
Transports fluviaux. — Transports sur roues : chemins de fer à voie étroite,
tracteurs mécaniques, matériels à voie réduite, voitures Lefebvre, arabas,
matériels de circonstance. — Transports i)ar aninmux de bât. — Transports
par porteurs. — Conclusions. — Ravitaillement de la colonne de Lang-Son
147 Chapitre VI : Le matériel. - - Conditions à remplir. - - Matériel de
campement et bivouac. -- Matériel d'artillerie. — Matériel du génie. —
Matériel des subsistances. • — Matériel du service de santé. — Epuration
dos eaux de boisson. — Appareils à glace 1*01 Chapitrk VI I : Conduite
des oiniatinns. — Généralités. — Objectif. — ■ Concentration des
pouvoirs. — Phases successives. --- Colonnes multiples. — Conquête du
Yen-Ilié. — Colonne unique. — Colonnes légères. — Marche de Caboul sur
Candahar. — Marche sur Tananarive 253

The text on this page is estimated to be only 25.59% accurate

% r • . 3G8 TABLE DES MATIÈRES Chapitre VIII :

O&xerraitorus iwci'uiMkti, — Tactique de marche, de stationnement et de combat. — Formation en carré. — Combat en pays accidenté et couvert. — Combat d'Hoa-Moc. — Inconvénients possibles de Tordre dispersé. — Combat d'Isandlana 283 Chapitre IX : Va^Aficaïion ti organisation, — Deuxième phase de la conquête. -- Action politique et action militaire. — Combinaison de la politique et de la force. — Organisation dos territoires militaires. — Action économique. — Désarmement. — Substitution de radministration civile à l'administration militaire 309 Chapitre X : Organisation des troupes coloniales. — Historixi'ie sommaire jusqu'à la loi du 7 juillet 1900. — Organisation militaire des colonies. — Décrets du 19 septembre 1903. — Rôle et avenir dos troupes coloniales 333 QRAVU RES Races de Madagascar 48 Races de l'Afrique occidentale 5() Bassin du Nil. — Campagne de 1885 12V Madagascar. — Route suivie par la colonne expéditionnaire en 1895 . 144 Voiture Lefebvre à coffre et à ridelles IGO Voiture Lefebvre à plate-forme et à ridelles modèle 1902 161 Araba tunisienne utilisée eu Chine par le corps expéditionnaire français en 1900 ItU Voiture du genre araba IGÔ Ravitaillement de la colonne de uang-Son 193 Opérations dans le Yen-Thé en mars 1892 26»"» Hoa-Moc 297 En»placement des troupes le 10 janvier 1879. — Zululand 304 Désatro d'Isandlana (journées des 21 et 22 janiver 1879) 305 Paris et Limoges. — Imprimerie militaire Henri Chables-Layauzelle.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate
%.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

HOOVER INSTITUTION
STANFORD LIBRARIES

To replace this book should be returned on
or before the date last stamped below

ISM-9-71-30861

L.L.L.
7/28/75

JUN 30 2000

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

r t.

